N° 988 50e Année T. CCXCIV 15 Août 1939

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 7 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *8 fr. ;* plein tarif, *9 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

ÉMILE VERHAEREN

Belle Chair, Poèmes. . . . . 16 fr. 5

GEORGES DUHAMEL

Mémorial de la Guerre Blanche . . . . . . 12 fr.

LÉON DEUBEL

Poèmes (1898-1912). . . . . 16 fr. 5

VANDERPYL

Le Guide égaré, Roman. . . . . 16 fr. 5

KUNI MATSUO ET STEINILBER-OBERLIN

Anthologie des Poètes japonais contemporains. 16 fr. 5

NATALIE CLIFFORD BARNEY

Nouvelles pensées de l'Amazone. . . . . . 16 fr. 5

GEORGES MONGRÉDIEN

Les Précieux et les Précieuses (Collection des plus belles pages). 18 fr.

LAFCADIO HEARN

Trois fois bel conte. Traduit par Serge Denis . . 16 fr. 5

ANTONIO ANIANTE

Confession d'un petit Sicilien . . . . 16 fr. 5

MIGUEL DE UNAMUNO

Abel Sanchez. Histoire d'une passion. Traduit par Emma H. Clouard . . . . 16 fr. 5

ÉDOUARD KRAKOWSKI

La Société parisienne cosmopolite au XIXe siècle. 16 fr. 5

ALBERT SAMAIN

Carnets intimes. . . . . 16 fr. 5

OSCAR WILDE

Le Crime de Lord Arthur Savile, et autres Contes. Traduit par Léo Lack . . . . 16 fr. 5

JOHN CHARPENTIER

Fleurs du Jardin lyrique. Anthologie des plus beaux vers français. . . . . 16 fr. 5

RENÉ BÉHAINE

Le Jour de Gloire, Roman. . . . . 16 fr. 5

EDMOND PILON

Dansons la Carmagnole. Scènes et tableaux de la Révolution. . . . . 16 fr.

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME

15 Août — 15 Septembre 1939

et 1er Octobre 1939

15 Août — 15 Septembre 1939 Tome CCXCIV

MERCVRE
DE
FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIX

MAITRE GUILLAUME

BOUFFON DE HENRI IV

—

Le 14 mars 1592, notre joyeux sire Henri IV perdait son bouffon favori. En effet, au siège de Rouen, Chicot, après avoir fait prisonnier le Comte de Chaligny, ligueur invétéré, avait dit au Roi en se riant : « C'est mon prisonnier, je te le donne! » et le Comte, furieux de se voir prisonnier d'un fol, lui avait porté une furieuse estocade; sa blessure et les suites de son ivrognerie coutumière eurent raison de sa constitution, qui était cependant solide.

Car Chicot n'en était pas à son premier coup d'épée; de son pays, Villeneuve d'Agen, où il avait vu le jour vers 1540, il tenait, en bon Gascon, un tempérament jovial et vif, exubérant même, de railleur et de bretteur; ses gausseries avaient valu à Antoine Anglarez le surnom de Chicot, qu'il conserva toute sa vie. Il avait d'abord servi Honorat de Savoie, qu'il avait accompagné dans toutes ses campagnes à travers le midi de la France; il fut successivement, « chevaulcheur ordinaire de l'Ecurie du Roy » Charles IX, porte-manteau du duc d'Anjou, futur Henri III, Lieutenant du Roi en son château de Loches, dont Honorat de Savoie était Gouverneur; puis, à partir de 1580, il entra dans l'intimité d'Henri III, l'amusa de ses saillies, accabla de ses quolibets les ennemis du Roi et le seconda dans ses débauches. En récompense, l'an 1584, Henri III l'anoblit; mais ses ennemis,

les ligueurs Guise, Mayenne, devenus de plus en plus puissants à la Cour, obtinrent sa disgrâce en 1588. A la mort de Henri III, il se rallie au parti de Henri IV et, fort de son expérience, conseille à son nouveau maître une politique de douceur et de tolérance. En 1591, Henri IV confirme ses lettres de noblesse; l'année suivante, le soldat qu'était resté Chicot trouve la mort à Rouen. Le Roi perdait dans son bouffon un amuseur spirituel et hardi; Chicot, qui se qualifiait lui-même d' « homme d'esprit », avait pleinement son franc-parler avec le Roi, qu'il appelait indifféremment « le premier hérétique de tous les Roys de France », « son petit Roy de Bourbon » et, plus tendrement même, « son petit couillon ». Il se disait hardiment, en bas de ses joyeuses missives, « Superintendant de la Bouffonnerie de Sa Majesté ».

Henri IV voulut remplacer son fol bien-aimé; à Maître Guillaume devait échoir la tâche difficile d'égaler le railleur endiablé qu'avait tué le Comte de Chaligny.

Maître Guillaume avait, il est vrai, de bons antécédents dans la carrière du rire. Son grand-père, Guillaume Marchand, avait suivi François Ier en Piémont, à titre de cuisinier; mais lorsqu'il avait fini de préparer de savantes sauces à son souverain, il l'éjouissait de quelques bagatelles et propos gaillards. Aussi François Ier, en 1538, lui fit-il don de 20 livres et 10 sols « pour le plaisir qu'il luy donnoit ». Le fils du compagnon de François Ier s'établit apothicaire à Louviers et c'est là que naquit Maître Guillaume. Il paraît avoir eu une enfance plutôt turbulente; tout jeune encore, sous quelque prétexte futile, il fuit la maison paternelle et s'en va garder les pourceaux chez un gentilhomme de Beauce. Son oncle Pierre ramène le petit gredin et le met en apprentissage chez lui; sous les ordres sévères de la tante Perrine Cordoux, le garnement, sans jamais cesser d'être un bon drille, apprend le métier de son grand-père, de gâte-sauce devient marmiton, puis cuisinier. C'est à ce titre qu'il est engagé par le Cardinal de Bourbon, autant pour doser savamment les épices que pour distraire le prélat par

ses bouffonneries. Bientôt Henri IV, privé de Chicot, prend au Cardinal son fol et se l'approprie.

Jusqu'à sa mort, il suivit le Roi partout, distrayant celui qu'il appelait « son bon ami » au milieu des dangers de la guerre ou des difficultés du pouvoir. Sans cesse, ses drôleries, relevées de traits satiriques, tempérées par un bon sens solide, mirent le Vert Galant en gaieté.

Maître Guillaume avait un livre de chevet, véritable dictionnaire de gauloiseries et de bagatelles, qu'il avait appris quasi par cœur. C'était *Les Evangiles des Quenouilles,* ouvrage dont la première édition remontait à 1475 et qui fut plusieurs fois réimprimé au cours du XVIe siècle. Ce joyeux bouquin contenait les propos et devis jaillis au cours des réunions d'une académie de vieilles fileuses dont les langues étaient aussi agiles que les quenouilles. Au milieu de dictons, de croyances, de superstitions populaires exprimées naïvement, on trouvait dans ce livre des gauloiseries de ce genre, dont Maître Guillaume pouvait faire son profit : « Quant un jone homme pucel espouse une fille pucelle, le premier enfant qu'ilz ont est par coustume fol », ou encore : « Quant une femme couche avec son mari et veult avoir plustost un filz que une fille, elle doit tenir ses mains closes tandis que son mari fait l'œuvre de nature, et, pour vray, elle aura un filz ». Maître Guillaume entremêlant habilement ces joyeusetés avec « de certains mots propres qui luy étoient naturels et à luy seulement », comme parle le Cardinal du Perron, s'acquittait parfaitement de sa tâche d'amuseur royal.

Le Roi s'égayait autant de ses balivernes que du récit de ses démêlés avec les pages; il avait, en effet, mission de veiller à leur équipement et de les corriger, et comme il tenait les comptes de leur entretien, il s'appelait pompeusement « le Chevalier des Chiffres », et disait qu'il avait combattu Pythagoras aux Enfers. En vérité, c'était dure besogne de faire marcher droit ce petit monde dissipé et déjà intrigant. Les pages, tels des écoliers frondeurs, riaient sans cesse de leur maître, accoutré bizar-

rement d'une petite robe rouge lui descendant jusqu'aux genoux et coiffé d'un petit bonnet « armé de cocques d'escrevisses », comme dit le satirique Motin. Et Sigogne, autre poète gaillard, disait dans sa *Satire contre une dame maigre et sauvage :*

Que les enfans, en tous endroits
Vous voyans, eslevent leur voix
Comme les pages dans le Louvre
Quand Maistre Guillaume on descouvre.

Ils lui jouaient mille tours pendables, cousaient ses hauts-de-chausses ou emplissaient de poix ses souliers. Notre bouffon avait grand'peine à conduire sa troupe légère et, souventes fois, il devait sortir de dessous sa robe un bâton court qu'il appelait son « oysel » et dont il frappait allégrement, en criant toujours le premier au meurtre. « En vérité, disait-il, si Dieu fait les Anges, le Diable fait les pages et les laquais. »

Et Henri IV s'ébaudissait de ces luttes intestines dont le Louvre était le théâtre glorieux. Maître Guillaume amusait encore son souverain par sa colère contre les Réformés qui avaient jadis pillé Louviers et qui l'avaient même blessé, lors de leur incursion dans sa ville natale. Aussi disait-il plaisamment « réformer » pour « ruiner » en souvenir du sac de Louviers.

Ses saillies et ses bons mots étaient fort goûtés dans l'entourage du Roi. Un jour, entre autres, la Cour s'amusa bien fort de Maître Guillaume. Le Comte de Soissons lui avait dit : « Il faut que tu ailles devant une compagnie de dames et que, devant elles, tu montres ton cul et que tu le remues; mais garde-toi bien de dire que c'est moi qui t'ai appris cela, car tu aurais du bâton. Si on te questionne, réponds : C'est ma mère qui m'a appris cela. » Qui fut dit fut fait et, aussitôt, les nobles dames de l'assemblée, parmi lesquelles se trouvait la mère du Comte de Soissons, se mettent à crier au scandale et le veulent chasser de la salle. Comme on lui demande : « Qui t'a appris cette vilanie? » il répond imprudemment : « C'est le Comte de Soissons »; mais,

voyant l'œil courroucé du comte, qui lui promettait, par des signes non équivoques, une abondante bastonnade, il se reprit aussitôt et, feignant d'avoir mal compris ses instructions : « Non, ce n'est pas le Comte de Soissons, s'écrie-t-il, mais c'est sa mère qui lui a appris! »

Un autre jour que, folâtrant auprès du Vert-Galant, il l'assurait le plus sérieusement du monde qu'il avait été dans l'arche de Noé avec sa femme et ses enfants, le Cardinal du Perron intervint : « Venez ça, Maître Guillaume; il n'y avait dans l'arche de Noé que huit personnes : Noé, sa femme, ses trois enfants et les femmes de ses trois enfants. Vous n'étiez pas Noé? — Non. — Vous n'étiez pas sa femme? — Non. — Vous n'étiez pas de ses enfants? — Non. — Vous n'étiez pas une des femmes de ses fils? — Non. — Vous étiez donc une bête, car il n'y avait que ces personnes-là, tout le reste était des bêtes. » Pour une fois, le bouffon, pris au dépourvu, resta coi. Bien souvent le Roi l'en railla et lui reprocha son manque d'esprit et d'à-propos en cette occurrence. Un jour enfin, il lui répondit : « Quand on compte ceux d'une grande maison, on dit : le maître, sa femme, ses fils et ses filles; on ne parle point des valets. J'étais des valets de Noé. » Mais cette tardive défaite fut jugée insuffisante!

D'ailleurs, Maître Guillaume n'était pas seul bouffon au Louvre. Henri IV avait aussi une folle, nommée Mathurine, et un autre fou, Angoulevent, le Prince des Sots. Ils faisaient un beau trio de ribauds confits en ivrognerie et en débauche.

Mathurine avait été autrefois réellement folle; depuis elle s'en était guérie, mais non parfaitement. Comme dit Tallemant des Réaux, « il y avoit encore quelque chose qui n'alloit pas bien ». Elle avait auparavant suivi le régiment de Picardie comme goujate et sortait encore dans Paris à califourchon sur une rosse étique, se faisant remarquer par son éternelle robe de velours vert. Lorsqu'elle passait par les rues, les petits enfants « clabaudaient » après elle en criant : « Aga! Mathurine la folle! »

Malgré son grain de folie en cervelle, elle « était aussi malicieuse qu'un vieux singe », suivant *les Caquets de l'Accouchée.* D'ailleurs elle-même disait : « Baste! si je suis folle, c'est à l'occasion, laquelle j'ay sceu empoigner si bravement qu'il m'en revient tous les ans plus de vingt et treize jacobus de rente foncière, sans conter le tour du baston. »

En effet, pour garnir son escarcelle, Mathurine avait plus d'un tour dans son sac. Par exemple, au mois de septembre 1596, M. de Planci, un contrôleur qui avait rompu les coffres de son beau-père où étaient les deniers du Roi, fut condamné à mort et Henri IV avait très expressément défendu qu'on lui parlât de grâce en cette affaire. Moyennant cinq cents écus, Mathurine, qui vivait dans l'intimité du Roi, prit sur elle d'introduire Mme de Planci, qui se jeta aux genoux du Roi et obtint la grâce de son époux.

Un jour cependant, la folle fit preuve d'un sang-froid et d'une présence d'esprit remarquables. Le 27 décembre 1594, lorsqu'au Louvre Henri IV fut blessé par Jean Châtel, il regarda autour de lui et, apercevant Mathurine, crut que c'était elle qui l'avait frappé en se jouant : « Au diable la folle, dit-il, elle m'a blessé! » Mais Mathurine avait vu toute la scène et courut aussitôt fermer la porte de la salle et fut cause ainsi, dit P. de l'Estoile, « que ce petit assassin n'échapast. »

Elle avait conservé ses habitudes de ribaude et, tout en se livrant au maquerellage fructueux, elle ne cessait de paillarder. Avec son bien-aimé Maître Guillaume, dont la petite robe rouge était d'un effet si cocasse à côté de sa robe verte, elle courait souvent « la pretentaine joyeusement, gaillardement quelques couples de douzaines de postes. » Elle partageait d'ailleurs ses faveurs entre les deux fous de cour, Maître Guillaume et Angoulevent, auquel elle avait, dit-on, laissé de cuisants souvenirs d'amour.

Angoulevent, le Prince des Sots, complétait le trio de folie qui régnait au Louvre auprès de Henri IV. La principale occupation de Nicolas Joubert — c'était son nom

patronymique, — consistait, moyennant finances, à conjoindre momentanément hommes et dames de toute qualité, et ses contemporains ne se sont pas fait faute de lui appliquer à maintes reprises le qualificatif exact de sa profession. De bonne heure, il avait été goûté du Roi qui, dès 1595, lui octroyait « cinq aunes de velours de couleur. » La plupart des libelles qu'il publia ou qui furent imprimés sous son nom sont relatifs à de véritables affaires de mœurs; la *Surprise et Fustigation d'Angoulevent, poème héroïque adressé au Comte de Permission par l'Archipoëte des Pois Pillez* nous représente le Prince des Sots « passionné de se faire fesser », s'introduisant secrètement chez une dame pour se faire « étriller » et, rencontrant le mari, inopinément survenu, qui le fustige jusqu'au sang. Une autre fois, c'est lui qui dédie « à Mesdames les Poissonnières, Harangères, Fruitières et autres qui se lèvent du matin d'auprès de leurs maris » un *Discours sur l'aparition et faits prétendus de l'effroyable Tasteur,* pamphlet contre un sadique qui courait alors les rues de Paris.

En sa qualité de Prince des Sots, Nicolas Joubert, dit Angoulevent, tenait à faire respecter les privilèges attachés à sa principauté. Les Confrères de la Passion, propriétaires de l'Hôtel de Bourgogne, ayant prétendu, en 1608, le priver de ses droits d'entrée gratuite et de préséance en leur salle, il leur intenta un procès auquel mit fin un arrêt du 19 juillet 1608, par lequel « la Cour... a maintenu et gardé, maintient et garde ledit Joubert en possession et jouissance de sa principauté des Sots, et des droits appartenant à icelle, même du droit d'entrée par la grand'porte dudit Hôtel de Bourgogne et préséance aux assemblées qui s'y feront et ailleurs par lesdits Maistres et Administrateurs, en jouissance et disposition de sa loge... » Aussi pouvait-il légitimement parler dans sa *Response à l'Archipoëte des Pois Pillez*

De l'Hôtel Bourguignon où ma Grandeur commande

et s'y représenter comme chef

de la troupe idiotte,
Ayant pour sceptre en main une peinte marotte.

Tels sont les trois curieux personnages à demi fous, à demi sages, Maître Guillaume, Mathurine et Angoulevent, qui distrayaient le Roi et sa Cour de leurs « fadèzes » et plaisanteries; dès son jeune âge, Louis XIII, qui devait conserver Maître Guillaume comme fou en titre d'office aux gages de 1800 livres, s'amusa de leurs excentricités. Tout enfant, il se réjouissait de leurs contes burlesques et de leurs grimaces extravagantes. Mathurine un jour (le Dauphin avait alors trois ans) lui demanda en raillant : « Viens çà, seras-tu aussi ribaud que ton père? » et Louis répondit froidement, après réflexion: « Non! » Deux ans plus tard, sa gouvernante, Mme de Montglas, qu'il appelait dans son babil enfantin « mamanga », lui faisait dire des sentences morales. A celle-ci : « L'homme fol se fait connoître à ses propos », le Dauphin dit : « Velà pour Maistre Guillaume! » et à cette autre : « La folle femme fait toujours beaucoup de bruit », « Velà pour Mathurine! » Et lorsque âgé de sept ans, on le revêt de ses chausses et de son pourpoint, ce qui le réjouit extrêmement, il ne veut plus mettre sa robe et dit : « Elle ressemble à la robe de Maistre Guillaume! »

§

Mais nos trois joyeux bouffons ne passaient pas tout leur temps à la Cour à folâtrer et à se mêler aux intrigues galantes. Une de leurs principales occupations consistait à débiter sur le Pont-Neuf des libelles burlesques ou satiriques auxquels leur nom donnait quelque attrait. D'ailleurs personne ne se laissait piper par ces fausses signatures. Déjà avaient paru, à la fin du XVI[e] siècle, des libelles sous le nom de Chicot. La tradition s'en continua sous le règne du Triumvirat Maître Guillaume-Mathurine-Angoulevent. La presse périodique n'existait pas encore à l'époque; c'est sous le nom de nos bouffons et de bateleurs, comme Tabarin, Turlupin ou Bruscambille que les pamphlétaires lançaient, sans privilège, ni permission, ni nom d'imprimeur, sous des noms fantaisistes comme *Baron de l'Artichaut* ou *La Veuve de l'Auteur*, leurs sa-

tires politiques imprimées en secret et vendues sous le manteau pour quelques sols.

Peut-être aussi nos bouffons n'étaient-ils pas toujours étrangers à la composition de ces opuscules. La liberté dont ils jouissaient en Cour leur permettait d'apprendre bien des choses et de connaître le dessous d'affaires politiques importantes. Evidemment nos fous n'étaient pas des écrivains, mais on peut supposer raisonnablement que pour remplir leur tâche d'amuseurs, ils ne devaient pas être absolument stupides et illettrés. Une qualité au moins leur est reconnue par leurs contemporains : c'est l'esprit et la verve, indispensables à l'exercice de leur profession. Et cela ne suffit-il point à faire croire qu'ils prenaient quelque intérêt, voire même quelque part, à la composition des livrets publiés sous leur nom?

Tous n'étaient d'ailleurs pas des pamphlets politiques ou des satires de mœurs; un grand nombre n'étaient que bagatelles, « fadèzes » comme disait l'Estoile, amas parfois incohérent de calembours, de cop-à-l'âne, et de gaillardises. Aussi bien, dans les uns comme dans les autres, bien des intentions nous échappent certainement aujourd'hui, car nous ne connaissons pas suffisamment les détails des affaires auxquelles ils se rapportent et le rôle précis de chacun des personnages qui y furent mêlés.

Lorsque ces petites brochures étaient sorties des presses clandestines, nos bouffons allaient les vendre pour un sol ou pour quelques deniers sur le Pont-Neuf et dans les rues les plus fréquentées. De même que le Parisien du XX[e] siècle achète parfois une chanson satirique ou sentimentale à quelque carrefour, de même les bons badauds du début du XVII[e] siècle achetaient ces fantaisies burlesques. Pierre de l'Estoile, en particulier, était très friand de ces fruits défendus et il a noté soigneusement dans ses mémoires la date et le prix d'achat de chacun de ces libelles. Et certainement, de toutes ces « fadèzes », les moins recherchées n'étaient pas les pamphlets politiques ou satiriques qui se débitaient, exactement, « sous le manteau ».

Les petits livrets publiés sous le nom de Maître Guil-

laume, sans doute à cause de son universelle renommée, furent, sans contestation possible, les plus nombreux; nous en possédons encore aujourd'hui, dans les divers fonds publics, la plus grande majorité. Les passer en revue, c'est revivre tous les procès, toutes les affaires politiques, religieuses ou de mœurs du début du Grand Siècle.

Le nom de Maître Guillaume est mêlé à la querelle du *Soldat François* (1), aux attaques contre le P. Coton et les Jésuites, à propos de l'assassinat de Henri IV, à la convocation des Etats Généraux de 1614, à l'affaire des princes « malcontents », à la campagne de libelles contre le maréchal d'Ancre, à l'affaire des rebelles de La Rochelle et de Montauban, à la réformation des Cordeliers en 1622.

Nous nous contenterons ici de parcourir les livrets de Maître Guillaume qui évoquent la vie populaire de Paris à l'aube du XVIIe siècle.

§

Maître Guillaume soutenait sans cesse, on l'a vu, le Roi qu'il appelait son bon ami; volontiers aussi se permettait-il de lui donner des conseils, souvent satiriques; il fit ainsi courir en manuscrit des biens hardis et curieux *Commandements de Maistre Guillaume :*

Heretique point ne seras
De fait ny de consentement.

Bon catholique tu seras
En ton cœur et ton pensement.

Les Eglises honoreras
Les redressant entièrement.

Les benefices donneras
Aux gens de bien tant seulement.

Ton peuple tu deschargeras
De taille et de rançonnement.

(1) Cf. Jules Mathorey : *La querelle du Soldat français. Bulletin du Bibliophile*, 1913, pp. 313, 361. Voir aussi, du même historien, les précieuses études sur Chicot et Mathurine.

La Justice reformeras
Qui va ton peuple devorant.

La Noblesse tu chastieras
Se querellant si librement.

Grace ou pardon ne donneras
De meurtre ou d'assassinement.

La vertu ressusciteras
Qui s'en va tous les jours mourant.

Le luxe tu retranscheras
Qui s'accroist en nous consommant.

La femme d'autruy tu rendras
Que tu retiens injustement.

Et la tienne tu aimeras
Si tu veux vivre sagement.

Ta relicte (2) ne tromperas
Qui te vient voir si franchement.

Les morts enterrer tu feras
Et mettre dans le monument.

Les vifs baptiser tu feras
Sans attendre plus longuement.

Toutes tes debtes tu payeras
Qui sont dües si justement.

Les offices plus ne vendras
Ou ce seroit ton detriment.

Avare plus ne seras
Dependant liberalement.

Aux Jesuites ne te fieras
Si tu crois à ton Parlement.

Pere Cotton n'escouteras
En public ny secrettement.

Les maquereaux tu chasseras
Hormis le pauvre Engoulevent.

(2) Du latin *relicta*, celle que tu as laissée abandonnée. C'est la Reine Margot.

Les putains plus ne hanteras
Si tu veux vivre longuement.

Le Tresorier pendre feras
Par absolut commandement.

Bas l'orgueil de Rosny mettras
Qui s'en va bien trop arrogant.

La Marquise plus ne verras,
Elle te hait mortellement.

De son frere te deferas
Car c'est un mechant garnement.

Pages, laquais foüetter feras
Qui me donnent tant de tourment.

Maistre Guillaume tu croiras
Et tu feras fort sagement.

Mais cette franchise et cette sévérité à l'égard de son maître n'entachaient point son affection pour lui. Après le crime de Ravaillac, *les Regrets lamentables de Maistre Guillaume sur l'assassinat du Grand Henri* furent le témoignage de sa sincère douleur; la description des tortures affreuses subies aux Enfers par le meurtrier pouvait seule calmer la peine du bouffon royal.

§

MAITRE GUILLAUME ET LES BATELEURS, ASTROLOGUES, ALCHIMISTES ET COUPE-BOURSES DU PONT-NEUF

Lorsque, pour vendre ses « fadèzes » ou pour courir les cotillons, Maître Guillaume promenait son petit sayon rouge à travers les rues de Paris, il ne restait pas indifférent au spectacle si vivant qu'a toujours présenté notre capitale. Dès la mort de Henri IV, la Reine-Mère avait admis à la Cour quantité d'égyptiennes, de bohémiennes, diseuses de bonne aventure, et d'astrologues, tel le célèbre Cosme Ruggieri, qui venaient de par delà les monts. Maître Guillaume n'aimait guère tous ces mystificateurs, charlatans et bateleurs, véritables filous qui vivaient en vendant leurs drogues compliquées pour des panacées

et leurs mensonges pour de véridiques « pronostications ». *Les merveilleuses aventures de Maistre Guillaume en son grand Voyage des Indes* (1610), mauvais libelle farci de coq-à-l'âne et de calembours, ainsi que *le Réveil de Maistre Guillaume aux bruicts de ce temps* (1614) raillaient déjà les astrologues.

A cette dernière et fastidieuse dissertation sur la vanité des « pronostications » et almanachs, fort à la mode à cette époque, un autre pamphlétaire, qui collabora parfois avec le facétieux Turlupin, répondit par la *Remonstrance de Pierre du Puits sur le Resveil de Maistre Guillaume,* accompagné de ce distique :

Avec ma jacquette grise,
Plusieurs lourdauts je mesprise,

dont Maître Guillaume évidemment. Mais comme tous ces livrets paraissaient sous le manteau, sans privilège ni permission, le Parlement renvoya les deux folliculaires dos à dos en interdisant, le 29 juillet 1614, la vente de leurs libelles.

Cependant les rues de Paris n'étaient pas peuplées seulement d'astrologues et de devins ou de marchands d'orviétan. Le Pont-Neuf surtout était célèbre par son abondante populace de voleurs de manteaux, de coupe-bourses, de souteneurs et de maquereaux, toujours aux aguets pour piller les badauds arrêtés par les boniments des charlatans et des montreurs d'ours ou de chiens savants.

Dans un libelle fort obscur, *le Resveil de Maistre Guillaume avec sa Remonstrance aux Seditieux* (1619), notre bouffon nous apprend comment il profitait de cette foule curieuse attirée par tous ces bateleurs pour vendre ses libelles interdits, qu'il tirait secrètement de ses chausses, en glissant à l'oreille de l'acheteur : « Cachez, ils sont de conséquence. » Mais, comme il s'en prenait fort vivement aux charlatans qui foisonnaient sur le Pont-Neuf, il s'attira une *Response au seditieux autheur du Reveil de Maistre Guillaume et autres meschants libelles,* parue à l'enseigne des « coyons ressuscités » et qui ne ménageait guère notre héros, traité de maître sot, de premier offi-

cier de la Samaritaine, de vermine, d'ivrogne et de maquereau. Son ennemi prenait la défense des charlatans, qui volaient peut-être, il le reconnaissait, mais qu'il estimait moins dangereux que Maître Guillaume, car celui-ci, paraît-il, mettait bien « la main à la pochette sans dire holà ny sans distribuer aucune drogue ». En compagnie de Mathurine et d'Angoulevent, le bouffon royal pratiquait donc la meilleure méthode d'enrichissement, celle des larcins furtivement faits, jadis recommandée par Mᵉ Alcofribas Nasier. Mais parfois sans doute fut-il aussi victime des habitués peu recommandables du Pont-Neuf. En 1623, dans son *Retour du dernier voyage de Maistre Guillaume en l'autre monde*, le « bien aimé » de Mathurine se plaignait de l'état lamentable de la société, de la « cherté des vivres et des loyers des maisons » — déjà — mais il racontait surtout comment, passant par le Pont-Neuf, il avait été dévalisé et « plumé tout net » par les *Grisons* et les *Rougets*, voleurs affiliés à des bandes secrètes et fort redoutées du public, car tous les écrivains réalistes du début du XVIIᵉ siècle se plaignent de leurs méfaits, depuis l'auteur inconnu des *Caquets de l'Accouchée* jusqu'à Sorel et son *Francion*.

S'il faut en croire *la Pierre philosophale de Maistre Guillaume avec un bref advertissement à toutes sortes de personnes pour devenir bien tost riches*, le fidèle serviteur du Roi, toujours curieux, aurait été entraîné un jour par un de ces alchimistes qui débitaient leurs boniments dans la rue. Celui-ci avait promis de lui montrer la pierre philosophale. Mais, hélas! « autant d'or que de pommes cuites ». Sortant de cet antre redoutable, mystérieusement garni de cornues et d'alambics, Maître Guillaume conseillait plus sagement à ceux qui voulaient s'enrichir : « Si vous voulez estre riches, ayez or, argent... terres, maisons, prés, riches parures. Je vous assure que voilà la meilleure pierre philosophale que j'aye jamais sceu trouver. » Et à ceux qui n'ont pas le bonheur de pouvoir user de ce moyen, Maître Guillaume, en philosophe épicurien, donne cet ultime et sage conseil : Faites l'Amour.

§

SATIRES, FANTAISIES, BAGATELLES, BALIVERNES ET « FADÈZES » DE MAITRE GUILLAUME

Bien souvent, las de s'occuper des querelles relatives à la politique, à la religion et aux affaires à l'ordre du jour, Maître Guillaume s'amusait à composer ou plutôt l'on s'amusait à composer sous son nom de petits livrets dont le seul but était de réjouir le lecteur. Maître Guillaume, comme les autres farceurs à la mode, les Tabarin, les Turlupin et les Gaultier-Garguille, affectionnait particulièrement les récits burlesques de voyages fantastiques aux Enfers, qui n'avaient d'autre objet que de fournir à l'auteur l'occasion de se gausser de ses contemporains.
Dès le seuil du *Voyage de Maistre Guillaume en l'autre monde vers Henry le Grand* (1612), notre bouffon avertit les dames que sa raillerie n'est pas venimeuse :

Mes Dames, s'il vous plaît Maistre Guillaume lire,
Je puis vous assurer qu'il n'y a grand hazard
De lire au Cabinet un si plaisant raillard,
Qui ne fait que gausser, ne voulant pas mesdire;
C'est un plaisant discours, non pas une Satyre :
Ses mots ne sont fascheux, ce sont des mots de l'art.

Après cette fallacieuse précaution oratoire, Maître Guillaume raconte comment, revêtu de son sayon antique, et de son « hault de chausses à cul de prestre », coiffé de sa toque et armé de son « oisel en bourdon Saint Jacques », il a visité les Champs-Elysées; et de son voyage fantastique, il nous rapporte maint trait satirique sur les hommes de lettres, les médecins, les théologiens, les jésuites, les maréchaux, les princes et les ducs; seul « Monsieur son bon amy » lui paraît doué de toutes les perfections; lorsque celui-ci demande à son ancien bouffon des nouvelles récentes de la Cour, Maître Guillaume en profite pour dauber sur les courtisans et faire une nouvelle apologie de la paix, qui reste toujours chère à son cœur de plébéien. Ce petit ouvrage valut à Maître Guil-

laume une *Réponse de Guérin,* qui se moque des fantaisies de ce « fallot de Maistre Guillaume » et raconte comment Jupiter organise une fête entre les Dieux en l'honneur de l'alliance de la France et de l'Espagne.

Parfois le récit de ses voyages fantastiques n'était que folâtries et balivernes sans intention satirique, telle cette *Maladie de Maistre Guillaume morfondu au voyage de l'autre monde revenant de voir Monsieur son bon amy,* facétie burlesque et réaliste qui nous montre Maître Guillaume malade d'une indigestion et soigné à grand renfort de clystères par les médicastres à chapeau pointu. Mais le plus souvent ses « voyages » avaient une fin satirique, comme cette *Rencontre Merveilleuse de Piedaigrette avec Maistre Guillaume revenant des Champs-Elizée, traduit du chaldeam en François,* où étaient étrillés tous les financiers qui se livraient à de honteuses exactions, depuis le surintendant des Finances d'O jusqu'à Zamet, M. de Montauban et le duc de Luynes.

> Ne faut-il point parler de rire quelquefois
> Ou dire vérité en paroles couvertes?

demandait notre libre railleur. C'est encore les vices en usage à la Cour, les abus et les méfaits des Grands qui sont stigmatisés dans l'*Inventaire des livres trouvez en la bibliothèque de Maistre Guillaume* que d'Aubigné nous a conservé dans ses *Aventures du Baron de Foeneste,* et qui portent, en manière de privilège, ce quatrain :

> Par arrest de nature un chacun a puissance
> De penser ce qu'il veut et faire ce qu'il croit,
> De pouvoir remarquer tout ce qu'il aperçoit,
> De dire ce qu'il oit et parfois ce qu'il pense.

Les énumérations de titres d'ouvrages imaginaires étaient un mode courant de satire à l'époque; Rabelais s'en servit et l'Estoile nous a conservé les titres satiriques des ouvrages composant la *Bibliothèque de Mme de Montpensier.*

La Métempsichose ou seconde vie de Maistre Guillaume au monde, longue et confuse diatribe contre « ce beau

siècle doré de vices », dénonçait aussi la cupidité des monteurs de cabales contre Louis XIII, soumis à cette devise « qui rend l'homme loup à l'homme, l'hoste suspect à l'hoste, le frere ennemy du frere, le père des enfans, la femme du mary... cette devise qui tuë le corps et perd l'âme... ceste devise espagnole... cette devise generale, *Tout m'est propre, tout m'appartient, il m'en faut, j'en veux, il m'en faut.* »

« Nous sommes en royaume de fouterie », avait déclaré un jour publiquement au Louvre Maître Guillaume qui s'était acquis une renommée de satirique parmi tous les poètes gaillards, les Régnier, les Sigogne, les d'Esternod, clients assidus des mauvais lieux et des cabarets à la mode comme *la Pomme de Pin.* D'ailleurs cette renommée était en grande partie usurpée; Maître Guillaume n'écrivait pas le quart des libelles publiés sous son nom — si jamais il y eut quelque part —; est-ce que, en 1614, la XIVe satire de Mathurin Régnier, parue l'année précédente en librairie, ne fut pas réimprimée sous son nom, comme, huit ans plus tard, *le Tableau des Ambitieux de Cour,* première satire de *l'Espadon satyrique* de Claude d'Esternod, dont on avait retranché les quatre premiers et les quatre derniers vers pour donner le change? Ces petites supercheries littéraires prouvent du moins que le nom de Maître Guillaume sur le titre d'une satire en assurait une bonne vente, tant le bouffon royal était apprécié des curieux et des badauds parisiens. Sans doute n'eut-il pas une plus grande part à la composition d'autres satires de mœurs qui s'ornaient de son nom, mais que quelque poète crotté composait au milieu de la fumée des pots en d'obscurs cabarets.

Il en est ainsi pour *l'Estonnement de Maistre Guillaume sur le changement de la Cour* (1624), curieuse satire en vers contre les roturiers qui déparent la Cour où l'on ne rencontre plus que chambrières, maréchaux-ferrants et autres vilains méprisés de Maître Guillaume :

Hélas! pendant le temps passé
Cela du Louvre estoit chassé,

Et recevoit de tous les Gardes
Plus de cent coups de hallebardes;

Mais maintenant si les païsans
Sont habillez en courtisans,
Qu'ils n'ayent qu'un esprit de busche,
Pourveu qu'ils soyent vestus de pluche,

Seront de chacun honorez
Et mesme aux Princes preferez;
J'en sçay de qui les viles races
N'ont jamais porté que besaces,

Qui font ici florir leur nom
Et qui se donnent le renom
D'avoir à toutes les batailles
Despensé leurs deniers et mailles

Au service de nostre Roy;
Mais je vous jure sur ma foy
Qu'ils n'ont point monstré leurs merveilles
Que dans les vaisseaux de Marseille (3).

Toutefois, Maître Guillaume n'attaquait pas toujours; parfois il prenait la défense de ceux qu'accablaient ses confrères; ainsi se fit-il un jour champion des dames, fort galamment, contre un malotru qui avait décrié l'amour dans *le Fleau des Putains et Courtisannes.* Sous couleur de stigmatiser les mœurs des courtisanes, ce misogyne s'en prenait à toutes les femmes, à la Femme qu'il appelait « sepulchre d'infamie » et à l'amour qui « entre furtivement dedans noz cœurs et puis s'y pourmeine au large, et chasse dehors avec souverain pouvoir... les inclinations que nous avons au bien. » Dans sa *Response et Reprimande sur la malfaçon du Fleau des Courtisannes,* Maître Guillaume accuse cet ennemi des femmes d'être un jaloux et prétend « que pour le seur il est marié à quelque beauté incomparable et la soupçonnant de luy faire porter des cornes, et ne luy en osant dire aucun mot, craignant de porter du bois à la cuisine », il a pris sa plume calomnieuse et venimeuse pour se ven-

(3) C'est-à-dire aux galères.

ger. Et dans un *Sonnet aux Dames,* Maître Guillaume l'attaquait dans sa virilité :

> Cil qui fist le Fleau n'est aymé de sa Dame.
> Je le vois, c'est pourquoi je ne veux m'adresser
> A ceux qui l'ont cogneu incapable de femme :
> Car le mal est bien grand quant on ne peut dresser.

Beaucoup de libelles, dépourvus d'allusions aux affaires contemporaines ou d'une obscurité déconcertante ne peuvent plus nous amuser que par les drôleries burlesques dont Maître Guillaume a toujours soin de les émailler. Ainsi, dans ses *Paraboles Sentencieuses,* il bâtit quelques syllogismes, légèrement sophistiques : « Qui boit bien, dort bien; qui dort bien ne pèche pas (et par conséquent fait bien), qui ne pèche pas, gagne le paradis. *Ergo,* qui boit bien gagne le Paradis. » Ou bien encore, il entreprend de démontrer qu'on n'est pas oisif en dormant : « Qui dort bien boit bien (car on prend aussi bien appetit en dormant qu'en mangeant), qui boit bien gagne les œuvres de misericorde (car il donne à boire à celuy qui a soif); qui gaigne les œuvres de misericorde gaigne par mesme moyen le paradis. S'ensuit doncques que le bien dormant le gaigne aussy. Or le peut-on gagner sinon en bien faisant? Bien faire n'est estre oisif; qui donc dort n'est pas oisif. »

Dans toutes ces « fadèzes » que recueillaient soigneusement les collectionneurs comme l'Estoile, *le Discours nouveau de la grande science des femmes, trouvé dans un des sabots de Maistre Guillaume* ou *le plaisant et facetieux discours de la partie de Jeu de Paume entre Maistre Guillaume et le Grand Turc,* dont l'enjeu était la Pologne et la Hongrie contre la Palestine et le Royaume de Chypre que gagne naturellement Maître Guillaume, notre bouffon continuait hors de la Cour son métier qui consistait à débiter sornettes et calembredaines au Roi et aux courtisans. Peut-être même ces libelles qui ne sont pas satiriques et dont le seul but est de provoquer le rire par de grosses — et parfois grasses — plaisanteries, sont-ils ceux auxquels il collabora le plus assidûment; mais il

est impossible aujourd'hui de lui rendre équitablement sa part dans tous ces petits livrets.

Pour entretenir sa verve pétulante, Maître Guillaume usait fort souvent de la dive bouteille. Les plaisirs de la table n'étaient pas ceux qu'il appréciait le moins et de nombreux libelles font allusion à son ivrognerie coutumière. Une fois il a lui-même chanté le los de la bonne chère dans *l'Extaze propinatoire de Maistre Guillaume en l'honneur de Caresme Prenant.* On sait que, à la Cour et à la ville, les trois derniers jours du Carnaval, dits *Caresme-Prenant,* étaient publiquement fêtés par des mascarades, farces et mômeries entremêlées d'abondantes libations et de beuveries pantagruéliques. Caresme-Prenant, fort aimé du public pour lequel il signifiait repos et réjouissance, devint même un personnage dans l'imagination populaire, sous le nom duquel on publia quelques plantureux livrets. Pour chanter dignement les joies de ces jours de fête, Maître Guillaume implora le concours de la Muse bachique :

Bons compagnons qui vivez librement,
Et qui, bien nez, faictes chère lubrique,
Lisez les vers de ma Muse bachique
Qui à vous seulz les offre seulement.

Et, tout de suite, Maître Guillaume honorait « la cave vineuse, la maison de vie ». J'entends bien, concluait-il,

J'entendz bien que le vin pris intemperament
Cause dedans le corps ung refroidissement
Et dissipation, mesme generatifve
Qui gaste veines, nerfz, qu'il hebete le sens;
Mais pris en modestie, ainsi que je le prens,
Il est tout bon, sans pair, l'essence d'amour vive.
Pour ce on dict que Priape est enfant d'Osiris
Et de Venus la belle aime-dance aime-ris;
Et dit-on que sans luy elle est bien mortfondue
Puisqu'ung proverbe antique, un oracle divin,
Pour faire bien l'amour il fault donc du bon vin;
L'honneste dame aussi n'en est pas depourveue.

D'ailleurs d'autres libelles nous révèlent que son chif-

fre était : « Deux flacons my-partis, l'un de blanc, l'autre de clairet » et sa devise insouciante : *Tout est de Caresme Prenant.*

Oh ! comme il l'honore, comme il le révère, ce Caresme-Prenant joyeux :

O Caresme-Prenant, que tu es un grand Roy;
Tous les Roys assemblez ne sont si grands que toy...

Ton regne universel est tous les ans gallant;
L'amour s'y voit traicté (privilège excellent)
Dont la royalle Cour t'est plus humble subjecte.

Et, après avoir publié, en un vers lapidaire,

Qui en mourant beuvra en mourant aura joie,

sa profession de foi, le fol invectivait contre les pâles buveurs d'eau, qu'il tentait de convertir à sa religion épicurienne :

O vous, chétifs boileaux, o vous fiers Othomans
Qui n'osez boire vin dont estes si friands,
Que vous estes trompez en vostre loy maline!
Vous ne sçauriez nier et sans parler crestien,
Que le vin ne soit sang, le plus subtil du bien
De la terre nourrisse, ainsi qu'assure Pline.

Peut-être d'ailleurs Maître Guillaume voyait-il juste; il faudrait en tous cas le féliciter d'avoir tant aimé à propiner, c'est-à-dire à boire, si ce sont les fumées du bon vin qui lui ont inspiré cette savoureuse *Aubade aux Dames pour le Dimanche Gras* :

Si ce jour monstré vous avez
Le devant aux tables friandes,
Moins encor la nuict vous devez
Tourner le derrière aux viandes.
Voicy le caresme approcher,
Belles, n'espargnez pas la chair.

Le Dieu des festins à demy
Sert à nos plaisirs de matière,
Mais le Dieu d'amour est l'amy
Qui nous faict faire chère entière.

Voicy le caresme approcher,
Belles, n'espargnez pas la chair.

L'eau et le vin meslez tous deux
Sont pour nostre bouche, Mesdames,
Mais les baisers et les doux jeux
Sont les breuvages de nos ames.
Voicy le caresme approcher,
Belles, n'espargnez pas la chair.

Si vous ne voulez pas jouir
Avec nous de douceurs pareilles,
Prestez-nous pour nous resjouir
Au moins le trou de vos oreilles.
Voicy le caresme approcher,
Belles, n'espargnez pas la chair.

Et vous, filles qu'un beau désir
Faict tant songer à ceste affaire,
Croyez que moindre est le plaisir
De le penser que de le faire
Voicy le caresme approcher,
Belles, n'espargnez pas la chair.

GEORGES MONGRÉDIEN.

LE BALLET DES ESPRITS

—

Le mouvement et le bruit de la respiration a fait imaginer par les Anciens, pour expliquer le mystère de l'être et de la vie, l'existence de souffles silencieux ou esprits, qui, par la semence et par le sang, porteraient, du foie et du cœur, l'être et la vie à travers certains corps organisés (1). De même, pour expliquer le mouvement des muscles, qui échappe, lui aussi, aux lois de la pesanteur, Galien ajouta, aux esprits naturel et vital, l'esprit qu'il appelait d'un nom devenu en latin *animal,* et qui aurait son siège dans le cerveau, centre du ventre supérieur, d'où il présiderait aux changements de forme subis par les muscles et, par conséquent, aux déplacements des membres et du corps entier à travers l'espace.

Les médecins arabes, héritiers des ouvrages d'Aristote et de Galien, ont minutieusement décrit l'histoire de l'esprit animal, et leur description passa, au cours du moyen âge, dans l'enseignement de nos régents de collège. Histoire curieuse et que je crois peu connue, elle explique bien des expressions encore en usage de nos jours et que, pour nous, rien ne rattache aux découvertes et au langage de la science moderne, non plus qu'à des théories périmées et oubliées, dont elles sont des vestiges devenus mystérieux. Elle montre aussi comment l'emprise mathématique s'étendait peu à peu jusque dans les domaines les plus subtils de la Nature.

On enseignait que, à l'exemple du cœur, le cerveau se

(1) Cf. *Mercure de France* des 1er décembre 1937, pp. 229-241; et 1er juin 1938, pp. 344-357.

dilate et élargit, quand l'air extérieur y entre par le nez, tandis que le sang vital y arrive par le « rets admirable », la « tresse choroïde » et le « sinus de la dure-mère »; puis, qu'il se resserre et étrécit, quand l'air en sort par la même voie. C'est la rencontre, dans le cerveau, de l'air extérieur et du sang vital qui produit l'esprit animal, dernier-né des fils du Soleil; et cet esprit circule à travers le cerveau et dans les nerfs qui, de toute la surface du corps vivant et de tous ses muscles, y viennent aboutir, « tout ainsi, disait Aristote, que tous les rayons d'une circonférence aboutissent au centre ». Admirable disposition, image de la sphère universelle dont la terre est le centre et le ciel marque la circonférence, et que parcourent les innombrables rayons des astres!

Empédocle, Démocrite et Leucippe avaient enseigné jadis que les corps dispersés dans l'espace laissent échapper autour d'eux des sortes d'effluves, idées, images, espèces, simulacres ou ressemblances de leurs formes, « dépurées de matière ». C'est ainsi que, au début du XVII[e] siècle, de sa stalle de chanoine, Béroalde de Verville voyait, parfois, dans les beaux jours ensoleillés, durant la douce somnolence des Heures canoniales, éclore et glisser sans bruit, sur les dalles de l'église Saint-Gratien de Tours, les « espèces » des couleurs peintes sur les vitraux.

Empédocle avait dit aussi que les parties dont se compose le corps où naît et se meut l'esprit animal, laissent entre elles des « pores » ou « nerfs ». Les « espèces » venues de l'extérieur pénètrent d'abord dans les extrémités des nerfs qui aboutissent dans la première partie du ventricule antérieur du cerveau, où elles se regroupent ensemble pour reformer l'image des objets présents. Dans la deuxième partie, située plus en arrière, pénètrent ensuite les « espèces des espèces », encore plus subtiles, plus dépurées de matière; elles représentent des objets absents.

Les disciples de Platon et d'Aristote prétendaient que, outre les espèces de la température, de la saveur, de

l'odeur, du bruit et du son, de la lumière et de la couleur, les objets émettent les espèces des rapports de *beau* et de *laid*, de *bien* et de *mal*, c'est-à-dire de convenance et de disconvenance, soit entre les parties qui les composent, soit entre les objets et la fin naturelle où s'accomplit leur perfection. Mais Empédocle avait enseigné que, si les espèces ont des grandeurs et des figures diverses, les pores sont grands ou petits, triangulaires, carrés, ronds ou en figure de polygones variés, en raison de l'espace qui leur est laissé par le tissu du corps vivant et par son état de santé; c'est donc entre les pores et les espèces que s'établissent les rapports de beau et de laid, de bien et de mal, selon qu'il s'agit des nerfs ou du cerveau. Quoi qu'il en soit, ces nouvelles espèces, très fines, pénètrent dans la première partie du ventricule moyen.

Dans la deuxième partie parviennent des espèces extrêmement subtiles, émanées d'objets différents et distincts et groupées ensemble dans l'espace, avant d'avoir atteint les pores de l'animal. Le poète latin Lucrèce les comparait à ces fines toiles d'araignée qui, par les beaux matins, flottent au fil du vent et s'accrochent à la cime des hautes herbes, ou à ces minces feuilles d'or que les doigts d'habiles artisans agglutinent ensemble. C'est ainsi que se formeraient les images de « centaures », « chimères » et autres « monstres », qui représentent non la réalité des choses, présente ou absente, mais les combinaisons fortuites des plus subtiles « espèces ».

Enfin, toutes les espèces ainsi recueillies passent dans le ventricule postérieur du cerveau, où elles s'arrêtent et reposent comme en un séjour d'où elles pourront, à l'occasion, remonter vers les autres ventricules.

Deux événements de la vie animale ont toujours vivement excité la curiosité des philosophes : c'est le sommeil et la veille. Les Anciens ont imaginé que parfois, surtout après les repas, des vapeurs plus ou moins épaisses ou « fuligineuses » montent du foie et du cœur au cerveau et vont s'accumuler dans les pores, de telle sorte que les espèces venues du dehors n'y peuvent plus pénétrer : c'est l'état de sommeil. Puis, les méats s'ouvrent

à nouveau et livrent passage aux effluves des objets : c'est l'état de veille. Durant le sommeil, il arrive que des images anciennes, accumulées dans le ventricule postérieur du cerveau, remontent vers le ventricule antérieur : c'est le rêve. S'il se produit durant la veille, ce retour s'appelle *rêverie.*

Les Stoïciens et les Epicuriens avaient enseigné que les nerfs et les ventricules étaient pleins d'esprits animaux, et comparé le choc, la « plaie », des effluves sur ces esprits à l'impression d'un cachet sur la cire molle, ou imaginé que les esprits entourent l'espèce, comme la main se saisit d'un corps extérieur; c'est cette dernière figure qu'on exprimait autrefois par les termes de *perception, conception, appréhension, compréhension.*

Pour évoquer le mouvement de l'esprit animal vers l'espèce ou de l'espèce vers l'esprit animal, les Stoïciens s'étaient servi d'un terme que Cicéron traduisit par *intention;* d'où l'expression d' « espèces intentionnelles » employée par les philosophes du moyen-âge. Les poètes de la Pléiade et les « Précieux » du temps de Louis XIII préférèrent le terme d'*entendement,* regardé comme moins pédantesque et plus harmonieux.

Quand l'esprit animal s'est uni à l'espèce, il a reçu le nom de *sens;* et l'union s'est appelée *sensation* chez les pédants, *sentiment* chez les Précieux. Le sentiment de la lumière et des couleurs se nomma *vue;* celui du bruit et du son, *ouïe;* celui de l'odeur, *odorat;* celui de la saveur, *goût;* celui de la température et des « qualités secondes » qui naissent de l'union du sec avec l'humide, *tact, toucher, attouchement.* Tels sont les domaines des « sens extérieurs ».

Ainsi chargés de leur butin, les esprits animaux viennent se concentrer dans la partie antérieure du cerveau, où leur union forme le « sens commun ». Ce nouveau sens ressemble à un œil dont le regard se meut sur le champ varié des espèces apportées par chacun des sens extérieurs, pour marquer à chacun les limites de son domaine : d'où les termes de *division* et *discernement,* qui expriment ce mouvement du sens commun. On

l'a comparé aussi au mouvement d'une main ou d'un doigt qui opérerait le même tri : d'où le terme de *distinction.*

Sous le terme *d'imagination* s'évoquait l'union de l'esprit animal avec les « espèces des sensations », passées dans la deuxième partie du ventricule antérieur.

Pour désigner l'union de l'esprit animal avec l'espèce de beau ou de laid, de bien ou de mal, les Anciens, particulièrement Héraclite, Parménide et les Stoïciens, avaient usé de termes divers, selon le geste ou le bruit qu'ils entendaient évoquer. La langue française, au début du XVIIᵉ siècle, se servit aussi de termes divers : *estimation, opinion, pensée, jugement, ratiocination, raison, raisonnement,* selon qu'on parlait pédant ou précieux. Avicenne et Thomas d'Aquin avaient décrit la pensée du moineau à la vue d'une cerise rouge, à la saison des fruits mûrs, ou d'un brin de paille, à la saison des nids, et celle de la brebis à l'apparition d'un loup. Oronce Fine y ajouta l'exemple du prisonnier à qui l'on a fait passer, par une fente de la clôture, le portrait d'un ami.

Le terme de *fantaisie,* emprunté aux Stoïciens, exprima l'union de l'esprit animal avec une espèce monstrueuse; celui de *mémoire,* l'union de cet esprit avec les espèces conservées dans le ventricule postérieur du cerveau.

Ainsi, aux cinq sens extérieurs correspondraient cinq sens intérieurs. Cette symétrie, jugée nécessaire, condamne les auteurs qui, à cette époque, confondaient la fantaisie et l'imagination.

Mais l'enseignement traditionnel ne se bornait pas à la description de ce pittoresque voyage des espèces et des esprits le long des nerfs et à travers le cerveau. On rappelait surtout que, selon Platon et son disciple Aristote, il faut « une duë distance » entre l'objet et l'organe du sens extérieur; les espèces des objets trop éloignés ne parviennent pas jusqu'aux organes sensitifs de l'animal, et, si l'objet est posé immédiatement sur l'organe, il ne se fait pas non plus de sensation. C'est ce que Pascal exprimera ainsi, dans ses notes :

Les choses extremes sont pour nous comme si elles n'es-

toyent point, et nous ne sommes point à leur egard; elles nous eschappent, ou nous à elles...

Nos sens n'apercoiuent rien d'extreme; trop de bruit nous assourdit, trop de lumiere eblouit, trop de distance et trop de proximité empesche la veüe... Nous ne sentons ny l'extreme chaud ny l'extreme froid.

Si, lorsque « nostre veüe s'arreste, l'imagination passe outre, elle se lasse beintost de conceuoir », et se perd, à son tour, dans les extrêmes.

Le sentiment dépend aussi d'une juste proportion entre l'état présent de l'organe et les espèces qui y pénètrent. Enésidème d'Alexandrie avait précisé qu'il y a, dans les organes des sens, des diversités qui font que le même objet est senti diversement, selon la santé ou la maladie, la veille ou le sommeil, le repos ou le mouvement, la mauvaise ou la bonne humeur. Lucrèce avait noté que, dans la maladie, toutes les parties du corps subissent une perturbation et un bouleversement qui modifient la sensation. Les médecins remarquaient, d'autre part, que :

Les tempéraments ou naturels bilieux ont les mouvements prompts pour concevoir et entendre, mais n'ont pas assez de poids pour juger, ni de fermeté pour retenir; les naturels flegmatiques ont beaucoup de superfluidité, de crasse et de lenteur et manquent de chaleur; les esprits y sont tardifs à se mouvoir, endormis, pesants et rudes; quant aux mélancoliques, il en est de deux sortes : les uns ont beaucoup de bile noire, mais elle est subtile, et le sang clair, qui les rend de couleur vermeille; aux autres la bile noire abonde aussi, mais fort froide et sèche et épaisse, qui leur donne une couleur livide et plombée. Selon Aristote, les mélancoliques du premier tempérament sont d'un grand entendement; les seconds ont l'entendement obtus.

Montaigne s'est plu à insister sur ce rapport du sentiment avec l'état de l'organe sensitif :

Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons,

nous les aperceuons plus longs et estendus. Si nous fermons l'œil par dessoubs, les choses nous semblent doubles. Si nous auons les aureilles empeschées de quelque chose ou le passage de l'ouïe resserré, nous receuons le son aultre que nous ne faisons ordinairement... Aultrement oit et veoid, par la regle ordinaire de Nature, et aultrement gouste vn enfant qu'vn homme de trente ans; et cettuy-cy aultrement qu'vn sexagenaire; les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux aultres plus ouuerts et plus aigus. Nous receuons les choses aultres et aultres, selon que nous sommes et qu'il nous semble.

Mersenne a noté, lui aussi :

Les objets des sens paroissent diuersement selon les diuerses proportions de l'organe.

Epris d'unité, le mathématicien Descartes est venu enseigner que les tuyaux appelés *nerfs* aboutissent tous à la « glande pinéale », située à la partie supérieure et centrale du cerveau; la diversité des sensations tiendrait, non plus à celle de multiples formes ou qualités des objets, mais à la façon dont les nerfs, de diverses grandeurs, sont mus et tirés par les mouvements de la matière extérieure, diversement étendue et mobile. Pascal recueillera cette explication :

Le chaud n'est que le mouuement de quelques globules... Le sentiment du feu, cette chaleur qui nous affecte d'vne maniere tout autre que l'attouchement, la réception du son et de la lumière, tout cela est grossier comme vn coup de pierre. Il est vray que la petitesse des esprits qui entrent dans les pores touche d'autres nerfs; mais ce sont toujours des nerfs touchez.

De la juste proportion entre les espèces ou la grandeur et le mouvement de la matière extérieure et les pores ou nerfs naîtrait ce que Montaigne appelait *chatouillement,* comme il arrive quand le petit d'un animal se meut doucement au creux de notre main, et ce que les Anciens avaient désigné par des termes qui sont devenus, dans notre langue, *satisfaction, contentement, plaisir,*

agrément, tandis que la disproportion engendrerait la *peine, douleur* ou *souffrance.*

C'est ainsi que, selon Montaigne, « l'extreme froideur et l'extreme chaleur cuisent et rostissent », et Pascal répétera :

Les qualitez excessiues nous sont ennemyes; nous ne les sentons plus, nous les souffrons.

Renouvelant les théories d'Empédocle, Descartes écrivait :

Nous appelons beau ou laid ce qui nous est représenté par nos sens extérieurs, principalement par celuy de la veüe, comme convenable ou contraire a nostre nature.

Ny le beau ny l'agreable ne signifie rien qu'un rapport de nostre jugement à l'objet.

Nous appellons bien ou mal ce que nos sens interieurs nous font juger convenable ou contraire a nostre nature.

Les sensations ne nous enseignent pas la reelle nature des choses, mais seulement ce en quoy elles nous sont utiles ou nuisibles.

La douleur signifie le dommage du corps... Tout nostre contentement ne consiste qu'au tesmoignage interieur que nous auons d'auoir quelque perfection.

De même, François de la Mothe-le-Vayer :

En vérité, l'Italien a fort bien dit que tout ce qui plaist est toujours beau, ou plus gentiment encore : *Non é bello quel ch'é bello, ma quel che piace* (2).

Vers 1642, en parlant de Gérard Desargues, son maître et celui de Blaise Pascal, Abraham Bosse rapporte :

Je luy ay ouy dire que la satisfaction de l'œil, en ce qui est des formes, a sa raison dans la nature.

C'est cette raison que Pascal s'est ingénié à définir, en s'inspirant des idées de Descartes, qu'il essaye de concilier avec les théories traditionnelles.

On aimait alors à répéter la formule qu'Horace avait

(2) *Œuvres,* t. II, lettre CXIV.

empruntée d'Aristote : « Une chose est belle, quand il n'y a rien de manque, ni rien de trop. » C'est ce qu'écrivait Guillaume du Vair :

Ce qui est beau en soy ne l'est plus quand il est trop frequent. Il n'y a rien de si beau en l'homme que les yeux; mais, si nostre corps en estoit tout semé, non seulement ils empescheroient l'vsage des autres membres, ains aussi deplairoient à ceux qui les verroient.

C'est pourquoi les « excez, enflures, gouestres et abcez » nous déplaisent.

La Mothe-le-Vayer a repris l'idée et l'exemple :

Les plus belles choses du monde perdent leur grâce, si on s'en sert immoderement. L'œil est bien la plus belle partie du corps, mais vous n'en sauriez mettre plus de deux sans difformité.

Il rappelle la « gentille remarque » de Platon sur la souffrance que donne aux yeux la vue de la pourpre, « quoiqu'elle soit la plus excellente des couleurs ».

En 1658, Guillaume Colletet écrira :

Il n'est rien de plus beau ny de plus éclatant que les yeux; mais Argus passa pour un monstre, dés qu'il en parut tout couvert. Les Tulipes et les Anemones sont fort agreables a la veüe; mais qui ne verroit jamais que des Anemones et des Tulipes ne verroit jamais que des objets incommodes.

A peu près au même temps, Pascal marquera que « trop de consonances déplaisent dans la musique »; que le trop et le trop peu déplaisent dans les rivières, les arbres, les oiseaux, les femmes, les nez, les maisons, les chambres, les habits, les chansons et les discours. Une « jolie damoiselle toute chargée de miroirs et de chaisnes » déplaît à « ceux qui ont le goût bon ».

Descartes avait fait observer que, pour être agréable, l'objet du sens ne doit être ni trop facile, ni trop difficile (3). Pascal précisera que notre nature est un mé-

(3) *Compendium Musicae*, art. 2, fin.

lange de force et de faiblesse; le manque nous déplaît, parce qu'il n'est pas proportionné à notre force; le trop, parce qu'il est disproportionné avec notre faiblesse. La source de l'agrément est donc « un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît ».

A l'heure où le jeune roi Louis XIV affiche publiquement son goût pour la danse et les ballets, Pascal rappelle cette pensée de Descartes : que « le plaisir n'est autre chose que le ballet des esprits ». Etrange évocation, qui jette un jour éclatant et bizarre sur la fantasmagorie vraiment énorme qui présidait alors aux leçons et au langage de la philosophie!

Descartes s'était aussi vivement intéressé au « mouvement occulte » des esprits animaux vers les muscles, à la suite d'un jugement de bien ou de mal; mouvement auquel on avait donné les divers noms de *tendance* ou *appétit,* qui évoquent la marche d'un corps vers un autre; *inclination* ou *penchant,* qui évoquent la descente; *affection* ou *passion,* qui signifient que le changement des organes sensitifs et le mouvement des esprits animaux sont soumis aux espèces ou aux mouvements venus de l'extérieur; *instinct,* qui évoque la piqûre de l'aiguillon pour exciter les bœufs au labour ou les chevaux de char.

L'idée de mouvement entraîne celle de repos futur, de fin. C'est en ce sens que Thomas d'Aquin avait défini l'instinct : « anticipation immédiate de l'avenir ».

L'idée de fin entraîne, à son tour, celle de bien, comme l'avait rappelé le sieur du Vair :

> La fin de chaque chose est son bien, et son bien sa fin. Ces deux choses se convertissent tellement l'vne en l'autre, que l'vne ne peut estre, que l'autre ne soit.

D'autre part, on distinguait, du « souverain bien ou bien honnête », qui est la « dernière fin », le « bien utile», qui est un moyen pour atteindre la dernière fin. Montaigne avait rappelé que Platon distinguait, parmi les appétits, ceux qui naissent dans le foie — cœur du ventre inférieur, siège de l'esprit naturel, et regardent

la dernière fin de l'être vivant — de ceux qui naissent dans le cœur du ventre moyen, siège de l'esprit vital, et regardent les moyens et les obstacles. Descartes fit monter, du centre de la vie, comme un « air subtil » ou une « flamme légère », les esprits animaux qui, par la glande pinéale, cœur du ventre supérieur, se dirigent vers les muscles. C'est aussi par le terme de *cœur* que Pascal désignera le siège de la nature, de la vie, du sentiment et de l'instinct.

Oronce Fine avait, au siècle précédent, enseigné en latin une classification précise, mathématique, des appétits, selon qu'il s'agit de la poursuite du bien ou de la fuite du mal, de nous-mêmes ou d'autrui, de fin, de moyen ou d'obstacle, de fin proche ou de fin lointaine, d'un grand ou d'un petit obstacle, d'un appétit intense ou d'un modéré. Trop peu connue aujourd'hui, comme toutes ces théories que nous rappelons ici, cette curieuse analyse apparaît comme un ingénieux effort pour faire entrer dans le domaine mathématique des objets qui étaient jusqu'alors restés incommensurables et mystérieux. La célébrité de l'auteur et l'influence qu'il exerça, durant sa vie, à l'époque de la Renaissance, par son enseignement oral au collège de Navarre, sur plusieurs générations d'élèves, ont dû contribuer à répandre, dans le monde lettré d'abord, et puis dans celui des salons, le goût et l'art de ces distinctions subtiles entre les termes d'un langage délicat, par quoi s'expriment les événements du cœur; distinctions fondées sur l'analogie de ces événements invisibles avec ceux du monde visible, qui en est l'image. Aussi je me persuade que les Descartes, les Pascal, les Racine, les Molière, les La Bruyère, ces admirables peintres du cœur, ont connu ces nuances fines et précises qui partagent le champ des passions.

La poursuite de notre bien propre se nomme soit *concupiscence, cupidité* ou *convoitise,* soit *désir,* selon qu'elle est modérée ou intense. Au temps des Précieux, les trois premiers termes ont cédé la place à l'autre, comme *convent* est devenu *couvent,* pour ne pas blesser l'oreille des dames.

De l'acquisition du bien convoité ou désiré naît la *joie*, intérieure, et la *gaîté*, extérieure, que nos Anciens appelaient *liesse*. La possession prolongée du bien produit l'*allégresse*, qui, devenue intense, se nomme *délectation*, *délices* ou *volupté*.

La poursuite du bien d'autrui s'appelle *dilection* ou *amour*. La poursuite du mal d'autrui s'appelle *haine*; en s'invétérant, la haine devient *rancœur* ou *rancune*.

La fuite de notre mal se nomme *ennui* ou *dégoût*, quand elle est modérée; l'ennui intense devient *abomination*, *horreur* ou *abhorrement*. La fuite d'un mal absent se nomme *aigreur*. La fuite du bien d'autrui se nomme *jalousie*, quand nous y prétendons part; sinon, ce n'est qu'*envie*.

L'abattement des esprits animaux en l'absence du bien se nomme *affliction* ou *douleur*. En présence du mal, cet abattement se nomme *peine*, *fâcherie*, *fatigue*, *lassitude*, *tristesse* ou *chagrin*; une intense peine devient *tourment*, *torture*, *gêne*. La peine qui naît du mal d'autrui se nomme *compassion*, *commisération*, *miséricorde*, *pitié*.

Tels sont les appétits qui ont pour fin le bien ou le mal, pour nous-mêmes ou pour autrui. On les groupait sous le terme d'*appétit concupiscible* ou *concupiscence*.

La poursuite de la grandeur ou excellence, qui se présente au loin comme un moyen de parvenir au bien, se nomme *ambition*. S'il s'y joint la prévision de l'atteindre, on l'appelle *espoir* ou *espérance*.

Selon que nous tendons à être grands et excellents soit à nos propres yeux, soit aux yeux d'autrui, l'ambition devient soit *honneur*, soit *gloire*. Elle est encore appelée soit *superbe* ou *orgueil*, soit *domination*, soit *fierté*, *dédain*, *mépris*, selon que nous tendons soit simplement à exceller, soit à remplacer la grandeur d'autrui par la nôtre, soit à rabaisser autrui.

L'insurrection des esprits contre un obstacle se nomme soit *courage*, *hardiesse*, *audace*, soit *ire*, *colère*, *courroux*, *vengeance*, soit *magnanimité*, *grandeur d'âme*, selon que l'obstacle apparaît surmontable, insurmontable ou simplement futur.

La fuite de la grandeur ou excellence se nomme *humilité,* s'il ne s'agit que de nous-mêmes; *soumission, révérence, abaissement, respect,* s'il s'y joint l'amour d'autrui.

L'abattement des esprits en présence d'obstacles jugés insurmontables se nomme *pusillanimité, pauvreté d'esprit, désespoir,* selon son intensité; soit *pénitence, regret, repentir,* soit *impatience,* soit *peur* ou *crainte,* selon que l'obstacle est passé, présent ou futur. La crainte d'un obstacle grand mais lointain et peu connu se nomme *admiration;* celle d'un grand obstacle très proche, *frayeur, effroi, terreur, épouvante, agonie;* celle d'un obstacle extraordinaire, *stupeur, étonnement;* celle d'une perte de gloire, de l'infamie, *vergogne, honte;* celle d'un insuccès, *pudeur;* celle de la fatigue, *paresse.*

La douleur d'être privé de la gloire que possède autrui se nomme *émulation;* celle de voir la gloire mal placée, *indignation.*

Tels sont les appétits vers les moyens ou contre les obstacles; on les groupait sous le terme d'*appétit irascible.*

Il y aurait, me semble-t-il, grand intérêt et avantage, pour tous ceux qui étudient l'histoire de notre langue, à se reporter aux analyses et distinctions dressées dans ce tableau des « passions ». L'historien de la pensée et des mœurs y trouverait également son compte.

Si l'on s'en tient à la seule « passion de l'amour », on s'aperçoit du changement et du progrès accomplis par la pensée française dans la connaissance des « raisons du cœur », comme s'exprimera Pascal. Corneille, à l'exemple des Italiens, ne voyait, dans les causes de l'amour, qu'un « je ne sais quoi ». Mais Descartes imagina que, « en certain âge et en certain temps », naissait, dans le cerveau, après « certaines impressions », un certain jugement qui fait que « l'on se considère comme défectueux et comme si on n'était que la moitié d'un tout dont une personne de l'autre sexe doit être l'autre moitié; l'inclination ou le désir qui naît ainsi de l'agrément est appelé du nom d'*amour* ». Parmi ces « impres-

sions », préparatoires à l'amour, Pascal mettra la longueur du nez (4).

Descartes notait aussi que « l'instinct dépend de quelque particulière disposition des organes et de la seule chaleur du corps »; c'est pourquoi « les jugements sont si différents ». Pascal remarquera que « les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables » et qu'ils varient avec chacun, et, dans chacun, avec l'âge et l'état de santé : « les moindres accidents les changent ». On n'aime plus la personne qu'on aimait il y a dix ans : c'est qu'on n'est plus le même, ni elle non plus. Les esprits ne marchent plus à la même cadence; le ballet a changé de figure.

Cependant, l'unité règne aussi dans ce domaine, comme dans tous les autres. Pour les Stoïciens, tous les appétits ont une fin commune, qui est la remise en accord des éléments corporels dont la sensation avait changé le rapport. Platon leur attribuait le rétablissement de l'harmonie intime. Descartes les ramenait tous à l'amour.

Montaigne avait pris un malin plaisir à rappeler les observations de Pline l'Ancien sur l'instinct des bêtes. Silhon célébrait « les nids des oiseaux », la « belle et admirable contexture de leurs bâtiments », où l'on voit « une figure carrée, un angle obtus »; il admirait « les abeilles, lorsqu'elles font leurs gauffres et leurs bornals avec un art qui confondrait toutes les mathématiques ». Pascal notera qu'il y a, en chaque bête, un « talent principal qui règle tous les autres » et qui la distingue des autres bêtes. Par exemple, le chien a principalement « l'instinct de la chasse ou de la garde »; le cheval, « celui de la course ».

D'autre part, en examinant, à l'exemple des Anciens, « tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte », le même auteur observera que « les effets de

(4) Par une coïncidence assez curieuse, le titre que j'avais mis en tête de l'article publié dans le *Mercure* du 1er juin 1938 est devenu, peu de temps après, celui d'une comédie de mœurs où deux auteurs ont voulu montrer les ravages causés, dans le cœur de deux femmes, par le nez d'un chef de cabinet ministériel. Pascal n'avait sans doute pas prévu cette inversion de sa phrase célèbre. Qui sait, après tout?

l'instinct demeurent toujours dans un état égal (5) ».

Sénèque avait noté :

Les araignées font des toiles toujours toutes pareilles; les angles des cellules construites par les abeilles sont toujours les mêmes.

Descartes, Jacques Forton, sieur de Saint-Ange, et Silhon répétèrent cette remarque; et Pascal la recueillera soigneusement :

Les ruches des abeilles estoient aussy bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'huy, et chacune d'elles forme cet hexagone aussy exactement la premiere fois que la derniere.

Les animaux « font toujours la même chose, et jamais autrement ». C'est ainsi qu'ils se maintiennent « dans un ordre de perfection bornée ».

Aristote et le stoïcien Zénon avaient comparé le mouvement de l'abeille en train de construire sa ruche, ou de l'araignée en train de tisser sa toile, à celui de la feuille qui se développe au-dessus du fruit.

Ainsi se poursuit, dans une admirable unité, l'histoire diverse — que j'ai entreprise à la suite de nos ancêtres de la Renaissance — du rayon de soleil qui vient illustrer et réchauffer, chaque jour, le voile obscur et froid de la nuit, tout criblé d'étoiles, strié de rayons et doublé de plans et de solides.

Z. TOURNEUR.

(5) Les éditions courantes donnent, à tort : « L'instinct demeure toujours dans un état égal. »

AUBADE ÉLÉGIAQUE

—

A Jacques B.

O tambours regrettés tard par Pierre Quillard,
fermez le ban sur le cher Paris de naguère,
car tout a disparu dans le dense brouillard
de ce qui fut le bon Paris avant la guerre.

★

Mon cœur se plonge bien avant ce beau temps-là,
avant l'obscurité du métro, *vers les grilles*
claires d'autres reflets que ceux que dévoila
la jupe courte; avant les autos, ces chenilles.

★

En ces temps éloignés de Cécrops, ou de Cros,
la locomotive est l'agile souveraine :
elle intimide encor nos souvenirs aux crocs
de sa mystérieuse et monstrueuse haleine.

★

Le péristyle ancien de ces Variétés
et qui nous a vu naître à la lumière, il brille
encore obscurément au coucher des étés
et nous adresse encor une lueur gentille.

★

Voici le Boulevard. Alignements nouveaux.
Les spectres du passé, ceux du présent hésitent

à retrouver leur voie et vont sous le jour faux
rechercher le Marais et que plus ils n'évitent.

★

Un souvenir ardent et des regrets ardus
brisent leurs rayons longs sur le langoureux prisme
de ma nuit. L'autre siècle! O patchoulis perdus!
Chorylopsis éteints du temps du boulangisme!

★

Tout s'exhalait plus doux dans le soir violet.
Tout se levait plus frais dans l'aube violette.
Tout était plus joli le long des vieux palais
et le long des jardins même l'hiver en fête.

★

Aujourd'hui c'est l'hiver même au plein de l'été :
C'est un deuil à travers l'étrange architecture,
qui vous fait souhaiter d'être plus mal traité
pour pouvoir aisément maudire la nature.

★

Où donc sont les minois que tu jetais, Hubert
de la Rochefoucauld, sur des bristols de bistre,
où donc ces longs cheveux où le rêve se perd
sans crainte de trouver du vide et du sinistre?

★

Où ces révérents airs du mystique mondain?
Où donc ces chapeaux de haute forme en visite,
avec la canne? où donc ce manque de dédain
en abordant un homme, en revoyant un site?

★

Maintenant l'on est plein de son âme à vomir.
L'on voudrait s'en aller dans un air de réclame,
mais en même temps l'on a très peur de pourrir
en mourant tout à fait, sans les secours de l'âme.

★

Je te vois traversant, ô mon cher Bonnefon,
tel un géant à la chevelure de neige,
ces souvenirs hantés par l'abîme sans fond
où tombent tour à tour les Messieurs du cortège.

★

Et toi, mon cher François, qui tant galant, amer,
déjà préfigurais nos modernes Façades!
Et vous, tous ceux que la rosâtre et blonde mer
a ravis à mon cœur, oh! sous quelles arcades!

★

Il est cher aujourd'hui le cigare Valle
pouvant restituer en onde capiteuse
ce vieux temps trop aimable, amplement désolé,
et dont la vision me semble un peu peureuse.

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.

LA MARQUISE ARCONATI-VISCONTI
ET SES AMIS POLITIQUES

—

Républicaine et philosophe, vous avez vibré pour toutes les grandes idées de notre temps.

G. LANSON.

Le 29 novembre 1873, à 9 heures, était célébré, à la mairie de la rue Drouot, le mariage de Marie-Louise-Jeanne Peyrat, âgée de 33 ans (1), fille d'Alphonse Peyrat, membre de l'Assemblée Nationale, avec Jean-Marguerite-Martin Arconati-Visconti, âgé de 34 ans (2), fils du marquis Joseph Arconati-Visconti, décédé (3). Cette union consacrait une idylle poursuivie depuis plusieurs mois au milieu de péripéties romanesques.

Marie Peyrat, élevée par son père dans le culte des principes républicains les plus sévères, s'adonnait aux études historiques et fréquentait l'Ecole des Chartes. Elle y avait rencontré le jeune marquis Arconati-Visconti qui s'éprit d'elle et vint un jour demander sa main à Alphonse Peyrat.

Celui-ci, fort surpris, répondit en substance : « Ma fille n'a pas le sou et elle est républicaine. Vous avez des millions et vous êtes noble. Ce mariage est impossible. »

Comme le jeune homme insistait, Alphonse Peyrat, pour le mettre à l'épreuve, lui conseilla une absence de six mois. Le marquis voyagea en Russie et, à son retour, renouvela sa demande qui, enfin, fut agréée. Il sollicita

(1) Elle était née à Paris, rue Meslay, le 26 décembre 1840.
(2) Il était né à Pau, le 12 novembre 1839.
(3) Le 11 mars 1873.

de son futur beau-père que Gambetta et Victor Hugo, qu'il admirait passionnément, fussent témoins à son mariage. L'acte de mariage nous apprend que, malgré ses relations très amicales avec Peyrat, Gambetta fut remplacé par Emmanuel Arago, mais que le second témoin de Marie Peyrat était bien Victor-Marie Hugo, « propriétaire ».

Le marquis Arconati-Visconti avait hérité de son père une fortune évaluée à quatorze millions. Il possédait de vastes domaines en Italie et le château historique de Gasbeck en Belgique, consacré par les souvenirs de Charles-Quint et du Comte d'Egmont. Ses ancêtres, ambassadeurs de père en fils en Belgique, y avaient contracté des mariages opulents. C'est à cette hérédité sans doute que le jeune marquis devait sa chevelure blonde et ses yeux bleus.

Il était né à Pau, pendant un exil de son père. Celui-ci, en effet, ami de Victor-Emmanuel et sénateur du Royaume, avait été l'un des acteurs les plus ardents du Risorgimento, pendu en effigie à Milan par les Autrichiens, qui confisquèrent une partie de ses biens, ce qui ne l'empêchait pas, avec ce qu'il en avait conservé, de pratiquer dans son appartement de la rue des Pyramides une large hospitalité à l'égard de ses compatriotes et compagnons d'exil.

Il n'est donc pas surprenant que son fils, élevé dans le culte des idées libérales, ait été attiré en France par le groupe qui entourait Alphonse Peyrat, qu'il ait lu ses livres et que, le charme de Marie Peyrat aidant, il ait eu l'ambition de prendre place effectivement dans cette famille spirituelle.

A tous les autres points de vue, cette alliance ne laissait pas de paraître surprenante.

Peyrat, historien spécialisé dans les études religieuses, auteur, notamment d'une *Histoire élémentaire et critique de Jésus* (1864), journaliste, ancien collaborateur d'Emile de Girardin à *La Presse*, rédacteur en chef de l'*Avenir national* en 1865, ce qui lui valut d'être poursuivi et emprisonné à la suite de la souscription dont

il avait pris l'initiative pour l'érection d'un monument à la mémoire de Baudin, Alphonse Peyrat, républicain militant qui avait inscrit sur son ex-libris comme devise : *Vivre libre ou mourir,* et ami de tous les républicains sous l'Empire, avait été élu en 1871 député à l'Assemblée nationale. Il devint en 1876 sénateur de la Seine et mourut en 1891.

Alphonse Peyrat était d'une pauvreté notoire. Son désintéressement et la noblesse de son caractère étaient tels qu'un de ses adversaires politiques, journaliste monarchiste et clérical, lui avait offert spontanément son aide pécuniaire. A la mort de sa femme, il avait dû vendre une partie de sa bibliothèque pour payer les frais des obsèques. De ses deux fils, l'un n'était point en communauté d'esprit avec lui; l'autre mourut peu après la guerre de 1870. Sa fille, au contraire, l'admirait, le comprenait et s'associait à ses travaux. Mais elle n'avait pas plus de sens pratique que lui et leur foyer était dans un état de détresse à peu près permanent. La marquise Arconati-Visconti racontait à ses familiers qu'elle n'avait, au moment de son mariage, comme trousseau, qu'une robe et une paire de souliers et qu'il lui manquait souvent les six sous nécessaires pour prendre l'omnibus quand elle se rendait à ses cours.

Par contre, elle vivait avec intensité dans le commerce des amis de son père, Gambetta, Ranc, Spuller, Adam, etc... et accompagnait régulièrement Peyrat à Versailles aux séances de l'Assemblée nationale.

La politique, dès cette époque, ne la passionnait pas moins que l'histoire et l'archéologie. Admiratrice sans réserve des hommes de la Révolution et, comme son père, au premier rang de ceux-ci, de Robespierre, elle suivait les événements qui marquèrent l'enfantement de la IIIe République avec une ardeur qui se poursuivit dans le cours des années et qui explique, comme nous le verrons, son attitude et ses jugements ultérieurs.

On sait qu'Alphonse Peyrat fut, à l'Assemblée, du groupe des républicains avancés et intransigeants qui ne se décidèrent qu'avec peine, et après un incident de séance

pathétique, à voter l'amendement Laboulaye qui instituait le Sénat. Le 19 mai 1873, il avait déposé une proposition demandant que l'Assemblée prononçât sa dissolution dans un délai de quinze jours. Au Sénat, après le 16 mai, il repoussa la demande de dissolution de la Chambre et dirigea pendant les élections qui suivirent, avec Calmon et Hérold, le *Comité de résistance légale et de propagande* républicaine.

§

Mariée, la jeune marquise Arconati-Visconti, dut suivre son mari en Italie pour être présentée à sa belle-famille — qui n'était, paraît-il, que médiocrement satisfaite du mariage — et à la Cour, où le marquis était aide de camp du Roi. Elle refusa, d'ailleurs, d'être présentée à Victor-Emmanuel, mais celui-ci, désirant la connaître, se fit introduire, un soir, par le marquis dans sa loge, à l'Opéra. Elle ne tarda pas à être importunée, disait-elle plus tard, par la façon appuyée et provocante dont le galantuomo semblait s'intéresser à elle.

En dépit des obligations mondaines qui auraient dû la retenir auprès de son mari, elle résolut de passer l'hiver à Padoue pour suivre une série de conférences sur Dante, données à l'Université.

Cet intermède intellectuel terminé, elle rejoignit son mari. Le couple séjournait soit dans le domaine d'Arconati, soit dans un palais de famille à Florence, passant l'été à Balbaniello, villa sur le lac de Come, et l'automne en Belgique, au château de Gasbeck.

Cette union dura cinq ans. Aucun enfant ne naquit et le marquis mourut d'une fièvre typhoïde, laissant à sa veuve sa fortune et ses biens (4).

La marquise regagna immédiatement Paris où elle retrouva son vieux père, les amis de celui-ci et ses maîtres de l'Ecole des Chartes, parmi lesquels Gaston Paris et Gabriel Monod étaient les plus chers. Elle reprit ses études historiques et s'abandonna sans réserve à sa passion de la politique. Vivant désormais à Paris, elle emmenait en

(4) Elle fut réintégrée dans sa qualité de Française par décret du Président de la République le 23 mars 1912.

vacances son père et ses vieux amis à Balbaniello ou à Gasbeck. Elle ne conserva que peu de relations en Italie, avec quelques hommes politiques, l'ambassadeur Visconti-Venosta entre autres, et son parent, le comte Borromée.

En 1891, Alphonse Peyrat mourut, laissant sa fille désemparée. Par Gabriel Monod, elle connut un collectionneur fort riche, érudit et cultivé, qui l'intéressa à ses recherches d'archéologie et d'histoire de l'art. Il prit bientôt dans l'intimité de la marquise une place essentielle. Cette femme, que les hasards de la vie avaient conduite de la bohême à l'opulence, n'avait aucun sens des réalités, et la valeur de l'argent ne lui échappait pas moins, quand elle en eut, que quand elle en était démunie. Son ami lui épargna les soucis qu'entraîne la gestion d'une fortune considérable et de domaines importants. Leurs deux existences étaient parfaitement accordées. Il habitait rue de Varenne, à quelques minutes de la rue Barbet de Jouy où était l'hôtel de la marquise. Un téléphone reliait les deux chambres à coucher. Il venait dîner chaque jour et elle-même allait déjeuner chez lui trois fois par semaine. Deux autres jours de la semaine, la marquise réunissait à déjeuner ses amis. L'un de ces déjeuners était réservé aux artistes, collectionneurs, etc... Guiffrey, Marcou, Kœchlin, etc... et l'autre, le jeudi, aux écrivains et aux hommes politiques : Ludovic Halévy, Gabriel Monod, Frantz Cumont, Molinié, Abel Lefranc, Jules Claretie, Henri Roujon, Joseph Reinach, Jaurès, Combes, Ferdinand Dreyfus, Lépine, Henri Brisson, et plus tard, Alfred Dreyfus...

Ce qu'étaient ces réunions, qui se prolongèrent jusqu'en 1914, l'atmosphère en a été évoquée devant moi par un de mes excellents maîtres, le Dr Paul Le Gendre, membre de l'Académie de Médecine, qui fut, pendant les 25 dernières années de sa vie, le médecin de la marquise et qui, homme d'esprit extrêmement fin et de grande culture, a laissé des souvenirs inédits très vivants, auxquels j'ai fait largement emprunt pour évoquer la curieuse personnalité de la marquise Arconati-Visconti.

Après avoir traversé un vestibule orné d'une inscription caractéristique : « Fais ce que veulx », les convives étaient accueillis dans un salon orné d'œuvres d'art de prix par « une dame de petite taille, maigre, aux yeux gris étincelants », qui les conduisait dans une grande salle à manger décorée de boiseries du XVe siècle. Les femmes étaient rigoureusement écartées de ces déjeuners. La discussion la plus libre s'y donnait cours, à condition que les grands principes, sacrés aux yeux de la maîtresse de maison, fussent respectés. C'est ainsi qu'un des invités, s'étant permis, en pleine affaire Dreyfus, une plaisanterie d'un goût douteux sur un des membres de la famille Dreyfus, se vit mettre dehors par la marquise, au milieu du repas.

Henri Roujon était le plus gai et le plus entraînant des habitués, Jaurès le plus éloquent et le mieux en appétit, paraît-il. Le premier s'amusait à exciter le second, à provoquer ses répliques et ses tirades. J. Claretie égrenait quelques-unes des innombrables anecdotes dont il alimentait la *Vie à Paris,* du *Temps*. Henri Brisson apportait les échos du parlement, Joseph Reinach les jugements si clairvoyants que lui inspiraient à la fois les événements de chaque jour et sa vaste érudition. Il tenait tête aux torrents oratoires de Jaurès, quand celui-ci commentait sa conception de la *Nation armée,* ou, après Agadir, se refusait à partager les craintes de son interlocuteur à l'égard d'une guerre prochaine.

Gabriel Monod retrouvait là, en Jaurès, son ancien élève, celui dont il avait dit, après avoir corrigé sa copie d'histoire à l'Ecole Normale : « un historien nouveau nous est né », resté plein de déférence à son égard, ce qui ne les empêchait, ni l'un ni l'autre, de s'affronter dans de vives controverses. De même, avec Abel Lefranc, Jaurès, dont l'érudition était encyclopédique, s'entretenait du XVe et du XVIe siècle.

C'est à l'un des déjeuners du jeudi, en 1913 probablement, que le témoin dont j'emprunte les souvenirs, vit arriver Jaurès tenant à la main un illustré qu'il rapportait de Belgique. Sur la feuille était figurée une grossière

caricature de lui : du haut de l'échafaud, le bourreau brandissait sa tête coupée et arrosait de sang la foule qui acclamait l'exécution. La légende disait en substance que le dieu actuel du prolétariat en deviendrait un jour la victime. « Eh! oui, dit Jaurès en prenant place à table, c'est peut-être bien ainsi que je couronnerai ma carrière! »

§

Sous l'influence de ses amis et en conformité de ses goûts de jeunesse, que la maturité n'avait pas reniés, bien au contraire, la marquise Arconati-Visconti fit des libéralités considérables. Elle créa une chaire au Collège de France pour Gabriel Monod, une autre à la Sorbonne (chaire Alphonse Peyrat) pour Gustave Lanson, un prix à la Société Médicale des Hôpitaux, le Prix Le Gendre. Elle racheta la bibliothèque de Gaston Paris pour l'Ecole des Hautes Etudes, fit des dons à la Préfecture de Police, aux Sapeurs-Pompiers, au Musée des Arts-Décoratifs, à l'Institut d'Art et d'Archéologie, à l'Université et au Musée de Lyon, dont son ami était originaire, à l'Université de Strasbourg, aux amis du Louvre, à l'Ecole des Chartes, etc...

Enfin, elle légua sa fortune à l'Université de Paris. Ce projet était décidé dans son esprit de longue date. Elle s'en était ouverte à Liard qui, sentant sa fin prochaine, la mit en relations avec Gustave Lanson. Celui-ci devint et resta jusqu'à la fin l'ami très fidèle de la marquise et fut son exécuteur testamentaire.

§

Les amis de la marquise constituaient sa véritable, sa seule famille. Elle avait rompu avec son frère, qui avait été plus ou moins convaincu d'avoir publié des lettres apocryphes de Gambetta. Elle s'intéressait à eux, les comblait de prévenances, ainsi que nous avons pu en juger par la correspondance de Gambetta qui la remercie à plusieurs reprises de ses envois de fleurs et même d'avoir dévalisé pour lui « les joailliers de la rue de la Paix ». Prévenances parfois inattendues, comme lorsqu'elle

adresse à Reinach une gerbe de fleurs, le jour de la Saint-Joseph! A sa table et par son entremise, des relations se nouaient, des démarches étaient sollicitées et faites. Tel de ses amis, candidat aux élections, lui demande d'obtenir un article de Jaurès et un autre de Roujon. Tel autre lui demande des fonds pour sa campagne électorale et pour son journal. Un troisième la prie de lui faciliter une tournée de conférences en Italie. Elle s'entremet pour obtenir l'octroi d'une chaire de l'Histoire des Religions à l'ex-abbé Loisy. Jules Claretie lui confie ses difficultés avec les sociétaires, avec Mirbeau pour l'affaire du *Foyer*, ses luttes avec G. Larroumet.

Aussi, Gustave Lanson pouvait-il lui écrire : « Vous avez des amis dévoués, vous en avez plus qu'un seul homme peut ordinairement en espérer et vous leur êtes nécessaire. »

Lorsqu'un savant, un écrivain ou, surtout, un homme politique l'intéressait, elle n'hésitait pas à entrer directement en relation avec lui. Ce fut le cas pour Emile Combes à qui, par la suite, l'unit une longue amitié. Ce fut le cas aussi pour Aristide Briand. Lorsque celui-ci devint pour la première fois président du Conseil, aimait-elle à raconter, elle lui envoya un splendide bouquet avec sa carte, en recommandant à son cocher de les remettre au valet de chambre de Briand. Celui-ci se rendit à Montmartre et fut reçu par la concierge du modeste immeuble où habitait Briand. Il demanda à voir son valet de chambre. « Son valet de chambre ? répondit la concierge, en riant, son valet de chambre ? Mais c'est moi qui fais son ménage! »

Elle en usa de même, pendant la guerre, avec Lloyd George. Elle avait entendu dire que celui-ci portait, comme elle-même, une particulière admiration à Robespierre. Or, elle avait acquis jadis le papier(5) sur lequel Robespierre, chassé de la Convention le 9 Thermidor, decrété d'accusation et réfugié à l'Hôtel-de-Ville, avait commencé à signer l'ordre aux Comités révolutionnaires des sections d'attaquer la Convention. Les trois premières lettres de son nom, seules, étaient tracées : ROB... quand le coup de

(5) Document très probablement apocryphe.

feu qui lui fracassa la mâchoire fut tiré et le papier portait une tache de sang. La marquise avait fait encadrer cette relique à laquelle elle attachait un grand prix. Elle n'hésita pas à l'envoyer à Lloyd George dans l'espoir d'entrer en relations avec lui, ou, au moins, de recevoir un autographe. Longtemps après, elle ne reçut qu'une lettre de remerciement d'un secrétaire et en fut fort déçue.

La marquise entretenait avec ses amis une correspondance régulière et abondante. Elle exigeait d'eux, lorsqu'ils étaient séparés, et même quand simplement ils ne pouvaient se rencontrer à Paris, une relation presque quotidienne. Ce sont, avant tout, les événements politiques qui font le thème de ces entretiens épistolaires. J. Reinach commentait chaque jour pour elle les débats parlementaires, les articles de la grande presse, les incidents diplomatiques, etc... Emile Combes, après son ministère, exhalait en de longues épîtres ses critiques de la politique de ses successeurs et l'amertume qui lui restait de sa chute du pouvoir. Henri Brisson griffonnait parfois, au crayon, de la tribune présidentielle, un mot rapide qu'il lui faisait porter sans délai.

Dans le cours d'une si abondante correspondance, les vénérations consacrées de la marquise sont l'objet d'allusions fréquentes : le souvenir d'Alphonse Peyrat, celui de Gambetta, les hommes de la Révolution et au premier rang Robespierre. Emile Combes, devant le dégoût que lui inspire le personnel politique, après son départ du ministère, évoque avec piété la mémoire de Peyrat et de Gambetta. Joseph Reinach, surtout, intime de la marquise et très libre avec elle, de ton et de pensée, laisse courir sa plume avec une verve intarissable et un rare bonheur d'expression. Leur amitié remontait à l'époque du « grand ministère », où J. Reinach avait été le collaborateur de Gambetta.

Nous savons, par les lettres que MM. Daniel Halévy et Emile Pillias ont publiées, que Gambetta et la jeune marquise étaient sur le pied d'une grande intimité, d'une intimité telle que bien des suppositions furent faites, sinon permises. On ne la choquait guère en y faisant allusion.

J. Reinach lui disait un jour qu'on donnerait comme sujet de thèse, à l'Ecole des Chartes, vers le XXXVIIIe siècle : « Si la marquise Arconati-Visconti a été la maîtresse de Gambetta. » Par contre, lui proposant de signer avec elle un travail fait en commun, le même J. Reinach lui écrivait : « Nous serons *sur* la même couverture, n'ayant pas été *dessous,* quoi qu'en ait pensé Gambetta. »

La marquise dont le caractère était trop masculin pour s'effaroucher d'un propos un peu audacieux, ne répugnait pas elle-même à quelque verdeur de langage. « Jaurès, écrivait-elle à un ami, à l'habitude d'avaler tous les coups de pied au c... » A quoi, son correspondant répliqua : « Comment s'y prend-il? » Et il ajoutait : « Les métaphores vous perdront. »

Il n'est pas jusqu'à Henri Brisson, dont l'austérité était cependant proverbiale, qui ne semble prendre quelque plaisir à lui conter que le garde-champêtre de Montmorency a enlevé la rosière et il ajoute : « On prétend, d'ailleurs, qu'il était trompé par sa femme avec le brigadier. Afin d'avoir des lumières sur cet événement, je suis allé me faire couper les cheveux chez le coiffeur le plus achalandé du pays. Je regretterai toute ma vie de ne m'être pas fait accompagner d'un des sténographes de la Chambre, car j'ai entendu des propos d'une saveur rare. »

Anatole France — mais ceci nous surprend moins — qui, comme quelques-uns des autres correspondants de la marquise, l'appelait « divine Clio », lui envoie un renseignement bibliographique. Il s'agit d'un volume édité par un nommé Cuissart. Et il ajoute : « Il est de ce nom comme des autres : on peut le porter sans le mériter. Mais Cuissart est un beau nom : ne dites pas le contraire. Il fut un temps où j'en eusse estimé la gloire. Et j'avoue qu'il m'en reste des regrets... »

Avec d'autres correspondants, la marquise entretenait un commerce épistolaire consacré à l'art, à l'archéologie, à l'histoire de la Renaissance italienne et du XVIIIe siècle, à l'histoire des religions, à la littérature et au théâtre. Gabriel Monod fut, à cet égard avec Abel Lefranc, le plus

fidèle et le plus attentif des maîtres, Ludovic Halévy le plus délicat et le plus charmant des amis.

Enfin, son activité se dépensait en de multiples initiatives de charité ou de mécénat. On ne faisait jamais appel en vain à sa générosité.

D'aucuns, cependant, dépassèrent la mesure. Incapable de compter et d'une inépuisable bienveillance à l'égard de ses amis, la marquise Arconati-Visconti, comme tous les prodigues, avait parfois des réveils sévères. Soit que ses conseillers lui ouvrissent les yeux, soit qu'elle-même s'aperçût qu'on abusait d'elle, il lui est arrivé de rompre brutalement des amitiés très chères et très anciennes par un refus d'argent. Nous n'en dirons pas davantage de ces drames douloureux dont les survivants n'ont pas tous disparu.

§

La curieuse figure de la marquise Arconati-Visconti nous aide à pénétrer la psychologie d'une génération dont les derniers représentants appartiennent déjà à l'histoire.

Fille d'un homme dont la personnalité était très accusée et qu'elle vénérait, associée dès sa jeunesse à l'intimité d'un groupe politique qui joua un rôle capital à la fin de l'Empire et au début de la IIIe république, la marquise Arconati-Visconti avait gardé si profondément l'empreinte de cette formation que son attitude, à l'égard des événements qui se succédèrent de 1870 à 1923, date de sa mort, ne s'éclaire que si on la considère en fonction du milieu où elle fut élevée.

Pour elle, comme pour Peyrat, il semble que la chute de l'Empire et la fondation de la République n'aient été que la reprise, la résurrection, la renaissance de la Révolution. La République répond à l'idéal de sa jeunesse, à l'idéal pour lequel son père a lutté toute sa vie, à l'idéal qu'à ses yeux incarne Robespierre. Les événements auxquels elle assiste et les hommes qu'elle fréquente, c'est d'après ce critérium qu'elle les juge. Cette position psychologique explique à la fois ses admirations et ses haines, ses enthousiasmes et ses mépris et, certainement

aussi, les défaillances de son esprit critique et son intransigeance.

Bien avant que le mot ne fût lancé par Clemenceau avec le succès que l'on sait, la Révolution lui apparaissait comme un « bloc ». Rien n'en devait être discuté, rien n'en devait être renié. Cet état d'esprit lui valut de son meilleur ami, Joseph Reinach, une leçon concise : « Vous acceptez la Révolution en bloc, Marat et Charlotte Corday, Danton et Robespierre, Saint-Just et Couthon. Mais que pensez-vous d'un catholique qui accepte le christianisme en bloc, Jésus-Christ et la dame de Lourdes, saint Paul et le Pigeon qu'on appelle Saint-Esprit, Madeleine et Marie Alacoque. Vous le traitez de fanatique. « Et le libre examen? » dites-vous? Et vous, que faites-vous aujourd'hui? De quel droit me refusez-vous le droit d'apporter la libre pensée dans toute l'histoire ? »

Son culte de Robespierre lui attira, un jour, cette réplique spirituelle du même Joseph Reinach :

Ma chère ci-après,

Votre joie déborde parce que, paraît-il, Robespierre aurait respecté la petite-fille du menuisier à qui Camille donnait les *Amours* de Faublas, reliés en veau. Et bien, j'eusse préféré que votre Maximilien traitât la fille du menuisier comme les Bulgares firent de la belle Cunégonde et qu'il respectât davantage Condorcet, Mme Rolland, Danton, Lavoisier et André Chénier.

A la mystique révolutionnaire, la marquise associait un anti-cléricalisme farouche, qui ne désarma jamais. On n'en attend pas moins de la fille de l'homme qui le premier, à une réunion électorale donnée au moment des premières élections sénatoriales, lança le cri fameux : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi », repris ensuite par Gambetta.

Cet anti-cléricalisme fut à l'origine de son admiration puis de son amitié pour Emile Combes, « l'homme, disait-elle, qui, depuis la Révolution, a fait le plus pour la réalisation de nos idées ». Celui-ci, de 1904, alors qu'il était Président du Conseil, jusqu'au jour où un grave malentendu amena entre eux une rupture pénible, entretint avec

la marquise une correspondance suivie quand son éloignement de Paris l'obligeait à suspendre ses visites. Les amis de la marquise plaisantaient cet attachement et ne lui parlaient de Combes qu'en l'appelant « votre amoureux ». Dans d'innombrables lettres, celui-ci passe au crible d'une critique particulièrement vindicative les hommes au pouvoir et les parlementaires notoires. Il est hanté par la crainte de voir compromises ce qu'il appelait « les grandes œuvres qui ont rempli mon ministère ». Aucun de ses successeurs ne trouve grâce devant lui, mais Clemenceau, « orgueilleux, théâtral, mélange de légèreté et de fanfaronnade », est certainement l'objet de sa haine la plus implacable. « Un impulsif de cet ordre, qui n'a ni ligne de conduite arrêtée, ni esprit de suite, ni vues d'ensemble », dit-il. Et aussi : « Ceux qui le connaissent et qui l'apprécient à sa juste valeur n'ont qu'un souhait à former : c'est qu'il ne fasse rien, parce qu'on peut être certain d'avance que, s'il fait quelque chose, il fera le pire. »

Combes confie à la marquise qu'un ancien officier d'ordonnance du général André a entrepris pour lui le relevé de toutes les nominations et promotions aux grades supérieurs effectués par le Général Picquart, ministre de la Guerre du cabinet Clemenceau. Et il ajoute : « C'est invraisemblable d'audace et d'inconscience révolutionnaire. Jamais ministre n'a fait la part si belle aux cléricaux et autres ennemis de la République. »

Quant aux hommes politiques qui ne lui apparaissent pas comme des réactionnaires, il les tient pour des viveurs, des agioteurs, des individus dépourvus de tout sens moral.

C'est très probablement en collaboration avec Emile Combes, ou à son instigation, que la marquise prit une part active à la nomination de l'ex-abbé Loisy au Collège de France.

« Je souhaite vivement que vous réussissiez dans le bon tour que vous méditez de jouer à la papauté », écrit-il en mai 1908. Et il ajoute :

Il est bien certain que l'abbé Loisy, à l'imitation de Lamennais, sera conduit fatalement à se débarrasser du peu

qui lui reste de foi catholique. Ses connaissances d'exégète et la clarté remarquable de son esprit en feront pour la religion catholique un adversaire sans pareil. Or, ce doit être le vœu de toutes les âmes droites et sincères d'arracher au catholicisme les foules abêties par un enseignement dégénéré. Avec quelques hommes comme Loisy pour agir en haut et par suite du recrutement tari en bas, la libération des esprits doit s'opérer rapidement. Je ne désespère pas de vivre assez longtemps pour voir le prêtre catholique comme un phénomène rare et le troupeau réduit à quelques douzaines de douairières et de bourgeoises.

Les événements ne devaient pas réaliser les espoirs de Combes, et la guerre, à cet égard, ne tarda pas à raviver ses inquiétudes. Dès novembre 1914, il exprime ses craintes que les adversaires de la laïcité ne spéculent sur l'héroïsme des religieux pour rétablir le Concordat.

A. Peyrat était l'auteur d'une *Histoire élémentaire et critique de Jésus*. Combes la préférait à celle de Renan qu'il accusait d'avoir « poétisé le personnage ». Aussi bien, il estimait que « tous les biographes de Jésus ne l'ont compris qu'à demi. » Et il ajoute :

Moi, qui ai lu très soigneusement tout ce qu'on a écrit sur cet homme, j'en suis arrivé à me le figurer comme un de mes campagnards du Colombier, bourgade à 8 kilomètres de Pons, que la nature avait doué d'une âme douce, compatissante, et qu'une éducation mystique, faite à force de lectures des anciens prophètes, prédisposait fatalement à prêcher la fraternité, chose inconnue à cette époque, en même temps qu'elle le préparait, par cela même qu'il constatait les effets de sa prédication sur la peuplade opprimée de sa province, à se regarder comme un prophète plus autorisé et plus près d'Iavhé.

Henri Brisson, autre familier et correspondant de la marquise, entretenait également chez elle la flamme républicaine et anti-cléricale.

« Bonaparte, lui disait-il, en 1906, nous a fait perdre tout le XIXe siècle, en nous livrant à l'Eglise, mais nous

reprenons le bon courant ». Il craignait que l'influence de l'Eglise nous poussât à la guerre. « Aussi, ajoute-t-il, je recherche avidement la conversation des officiers sérieux et républicains ». Henri Brisson était d'ailleurs par nature plus enclin, comme Combes, à s'attacher à la politique intérieure qu'aux questions extérieures : « Il y a dix ans, écrit-il, au début de l'Entente cordiale, nous flirtions avec les Russes; nous flirtons avec les Anglais; avec qui flirterons-nous dans 10 ans ? Ne trouvez-vous pas que nous aurions mieux fait de faire à l'intérieur notre police républicaine (6)? »

Le même état d'esprit et les mêmes influences firent de la marquise, avec Combes et malgré J. Reinach et Jaurès, une adversaire de la représentation proportionnelle. Combes la félicitait de n'avoir pas donné son château de Gasbeck (ce qu'elle fit d'ailleurs plus tard) « à un gouvernement fondé sur un pareil régime électoral. »

§

La marquise Arconati-Visconti prit position énergiquement dès le début de l'affaire Dreyfus. Son intransigeance, à cet égard, était absolue. Nous l'avons vu expulser de sa table un de ses convives mal inspiré. Elle se sépara en 1900 de son médecin parce qu'il était anti-dreyfusard et exigea de celui qui le remplaça, avant tout autre entretien, une profession de foi dreyfusarde. Dès son retour, elle fit la connaissance du capitaine et entretint avec lui des relations régulières. Au jour le jour, elle suivait avec ses amis, avec J. Reinach surtout, les différentes phases de l'affaire.

Partagée entre ses sympathies pour Combes, pour Jaurès et l'affection très ancienne qu'elle portait à J. Reinach, elle était souvent engagée dans des conflits d'amitié très pressants. Jaurès était l'objet, tant de la part de Combes que de celle de J. Reinach, l'un et l'autre délibérément hostiles au socialisme, de critiques sévères. Son rôle au parlement et ses articles étaient jugés quotidiennement par les correspondants de la marquise et, souvent,

(6) J. Reinach dit un jour à la marquise : « Il ne suffit pas d'être anticlérical, il faut être intelligent. »

sans indulgence. Parfois aussi, dans ce commerce quotidien, qui suivait, avec la nervosité propre aux initiés, les débats parlementaires et les remous infligés aux barques ministérielles, les éloges et les blâmes alternaient à l'égard des mêmes personnalités. Bien plus, tous ces hommes étaient, à des titres divers, mais avec une égale passion, engagés dans l'affaire Dreyfus et quelquefois en opposition sur les meilleurs procédés à employer pour faire triompher la cause à laquelle ils étaient attachés. Il n'était pas rare qu'ils prissent la marquise non seulement comme confidente, mais aussi comme arbitre, voire même qu'elle ne fût priée d'intervenir personnellement auprès de certains de ses amis dans des circonstances déterminées.

J. Reinach paraît bien avoir été son mentor le plus autorisé et son meilleur régulateur politique dans toutes les grandes questions qui agitèrent l'opinion de 1890 à la guerre. Avec J. Reinach, elle retrouvait en chaque occasion la grande tradition gambettiste. Au besoin même, celui-ci l'évoquait-il avec quelque énergie : « Depuis 34 ans, lui disait la marquise en 1904, il n'y a eu que Ferry et Combes qui auront eu de la volonté. » — « N... de D...! et Gambetta ? » répliqua Reinach.

Lorsque le vote de la séparation après celui de la loi des Congrégations mit en effervescence le milieu qui entourait la marquise et au moment où son admiration pour Emile Combes était à son maximum, J. Reinach lui conseille de faire lire à son « amoureux », comme il disait, certain chapitre de son Histoire du ministère Gambetta, intitulé : *le Programme et les Réformes.* « Cela lui donnera peut-être des idées qu'il attend du hasard, écrit-il; on fera la séparation comme je l'ai indiqué dans ce bouquin avec Gambetta et P. Bert ou on ne la fera pas. »

Au moment de la grève des cheminots et de la séance extrêmement violente qui se déroula à la Chambre en octobre 1910, séance au cours de laquelle Briand eut à tenir tête aux radicaux et aux socialistes ameutés par sa phrase fameuse sur « l'illégalité » (7), J. Reinach, qui avait sou-

(7) « Si, pour défendre l'existence de la nation, le gouvernement n'avait

tenu avec énergie le président du Conseil, termine son compte-rendu de la séance à la marquise par ces mots : « Briand mérite que la fille de Peyrat lui envoie ses compliments ».

Mais c'est certainement en matière de politique extérieure que J. Reinach exerçait sur son amie l'influence la plus décisive. Son érudition, ses voyages fréquents hors de France, ses relations avec des hommes d'Etat et des souverains étrangers, notamment Edouard VII (8) et le prince de Monaco, lui assuraient une documentation de grande valeur, qui alimentait une expérience politique éprouvée, un esprit critique de vaste étendue et un patriotisme vigilant.

Qu'il s'agît du début de notre occupation du Maroc et de l'établissement du protectorat, de la conférence d'Algésiras ou des événements pathétiques qui précédèrent la démission de Delcassé, il ne manquait pas, au jour le jour, de faire savoir à la marquise son opinion sous une forme ramassée, concise et souvent pittoresque (9). Il observait avec inquiétude tous les gestes de Guillaume II, prévoyait l'attitude des socialistes allemands devant un conflit éventuel, analysait les réactions de nos hommes politiques, ne ménageait ses critiques ni à Combes, qui n'avait pas suivi d'assez près la politique étrangère de Delcassé, ni à Jaurès au sujet de son attitude dans l'affaire marocaine. Il voyait venir la guerre. « Les deux trains sont engagés sur la même voie, écrivait-il avant la Conférence d'Algésiras. Comment se heurteront-ils? Mais ils se heurteront, à

pas trouvé dans la loi de quoi rester maitre de ses frontières, s'il n'avait pu disposer, à cet effet, de ses chemins de fer, c'est-à-dire d'un instrument essentiel de défense nationale, eh bien! aurait-il dû recourir à l'*illégalité*, il y serait allé... »

(8) « Le roi d'Angleterre m'a dit à plusieurs reprises, voici quinze jours, et c'était pour que je le dise à qui de droit : « Il faut faire vite. Il faut « envoyer du monde. Il ne faut pas mépriser ses adversaires. Il ne faut « pas perdre de temps » (à propos du Maroc. 1908 ou 1909).

(9) « Delcassé, s'il persévérait dans sa politique, serait un danger public.

« Le renvoi actuel de Delcassé serait une humiliation nationale.

« Sacrifier des milliers d'hommes par obstination serait un crime.

« Sacrifier un ministre français des Affaires étrangères à l'Empereur allemand serait une lâcheté.

« Il faut naviguer entre ces deux écueils. »

moins que le mécanicien casqué de là-bas... ne soit pendu ou noyé. »

Son patriotisme et son respect de l'armée avaient dominé, pendant tout le cours de l'affaire Dreyfus, sa passion pour la cause à laquelle il s'était consacré. « Je ne suis pas pessimiste, écrivait-il, étant, comme on sait, *militariste*. J'aimerais par dessus tout un acquittement par le Conseil de guerre, mais étant aussi politique, républicain et patriote, je dois prévoir une troisième condamnation et, en conséquence, je ne serai pas de ceux qui joueront l'honneur de l'armée (vraiment en jeu, cette fois) à pile ou face. »

Au cours de l'affaire des fiches, il est extrêmement sévère pour l'entourage du général André. Il s'indigne de l'expulsion de l'abbé Delsor, qui « eût fait rugir Gambetta ». Il combat, en faveur de la loi de 3 ans, l'influence sur la marquise de Combes qui lui était hostile.

§

Lorsqu'on analyse l'état d'esprit de la marquise Arconati-Visconti et de ses plus vieux amis républicains, on est frappé de l'inquiétude en quelque sorte permanente dans laquelle ils vivaient sur les destinées de la République et les périls dont elle était menacée.

Dès 1885, après les élections qui pourtant furent républicaines (10), Le Royer s'écrie : « Nous dégringolons avec une rapidité progressive. C'est la reproduction de 1794 et de 1851, et je la redoute avec les mêmes conséquences. »

Et J. Reinach, en 1889 : « Ce pays a-t-il jamais été digne de la liberté ? En tous cas, il est certain qu'il n'est pas mûr pour la République. Qu'on me nomme Préfet de Police et je vous jure que Catilina *aura vécu*. Mais Catilina mort, César surgit et César mort, voici Octave. Nous en sommes là, il n'y a pas d'illusions à se faire : ils se ruent tous vers la servitude. »

Et plus tard : « La Russie [il s'agit de la Russie des tsars] est au bas de la pente en haut de laquelle nous nous trouvons. Nous la descendons rapidement. Nous irons

(10) 372 républicains contre 202 réactionnaires.

au gâchis final. » Dans le feu de leurs polémiques, les opportunistes taxent les radicaux de stupidité, mais sont d'accord avec eux pour affirmer que les socialistes mènent le pays aux abîmes.

Il se trahit évidemment, dans les jugements pessimistes de ces hommes politiques, une certaine aigreur qui n'est pas toujours purement doctrinale. Rivalités de personnes, combinaisons de couloirs aux succès incertains, échecs électoraux, sont souvent élevés à la dignité d'affaires d'Etat. Chacun a tendance à confondre sa carrière personnelle avec la destinée du régime et à considérer comme une menace pour la République ce qui n'est qu'une ambition déçue. Combes, plus que tout autre, cédait à ce travers en des termes qui ne sauraient êtres cités tant sa hargne pour les hommes était bilieuse et véhémente.

J. Reinach s'en tirait, le plus souvent, par un rappel historique ou un mot d'esprit. Clemenceau, pendant le cours de son ministère, de 1906 à 1909, l'accusait de conspirer contre lui, avec la complicité de Jaurès, de Millerand... et du prince de Monaco : « Si vous ne conspiriez pas autrement sous l'Empire, lui répondit J. Reinach, je ne suis plus étonné qu'il ait duré 18 ans ! »

Quant à Jaurès, « dans cette dissolution du monde d'aujourd'hui », il voyait, à condition que la France ne devînt pas « infidèle à son génie révolutionnaire, les germes d'un monde nouveau ».

§

Quand la guerre survint, la marquise Arconati-Visconti avait 74 ans. Elle avait eu le chagrin de perdre quelques-uns de ses meilleurs amis : Ludovic Halévy, Claretie, Gabriel Monod, Henri Roujon. Ses relations avec Jaurès étaient rompues. Celui-ci lui écrivit, quelques jours, quelques heures peut-être avant sa mort, une lettre émouvante qui se terminait par ces mots :

Il m'est douloureux de voir quel malentendu nous sépare en une période aussi grave et combien vous méconnaissez l'effort *national* que je fais. J'ai la conviction absolue qu'on

détourne ce pays de l'effort utile et qu'on égare sa bonne volonté. L'erreur que vous commettez à mon égard n'est pas une des moindres épreuves que j'aie à traverser en ces jours difficiles. Je ne reviendrai, seul ou avec d'autres, que quand votre esprit m'aura rendu justice et je serai fidèle, inaltérablement, à mes affections et à mes convictions.

Les survivants des déjeuners du jeudi évoquèrent, le 31 juillet, en apprenant l'assassinat du tribun, la sinistre prévision du journal belge et la mélancolique réflexion qu'elle avait inspirée à Jean Jaurès.

Désemparée, sa maison désorganisée, la marquise quitta Paris précipitamment et s'en vint demander l'hospitalité à son médecin et ami, le Dr Le Gendre, mobilisé à La Flèche.

La guerre stabilisée, un nouveau coup, le plus terrible, la frappa en 1915. Son ami mourait le 7 novembre et son chagrin fut tel que, pendant un an, elle refusa de quitter la maison de santé où il avait succombé.

Désormais, lasse de la vie, elle ne fut soutenue que par l'affection de ses fidèles, au premier rang desquels se place Gustave Lanson, qui l'assista jusqu'à la fin de l'amitié la plus délicate.

La bienveillance de Madame Gustave Lanson m'a permis de prendre connaissance des lettres que Gustave Lanson écrivit à la Marquise Arconati-Visconti pendant et après la guerre. Ces lettres commentent les événements au jour le jour, avec une clairvoyance, une justesse de vues et de style remarquables. Elles font honneur à celui qui les écrivit comme à celle qui les inspira.

Foncièrement patriote et fille d'un des représentants à l'Assemblée nationale qui signèrent à Bordeaux la protestation des députés d'Alsace-Lorraine, la marquise, oubliant ses anciennes préventions et les anathèmes lancés autrefois contre lui par ses meilleurs amis, suivit d'un esprit toujours ardent la politique de guerre de G. Clemenceau. Ses inquiétudes reprirent avec les premiers manquements de l'Allemagne à l'exécution du traité.

Elle en imputait la responsabilité au traité lui-même et appelait alors Clemenceau le « Perd la Victoire ».

Elle subit, à nouveau, un coup douloureux, en 1921, le 18 avril. Ce jour-là elle notait sur son carnet : « Mort de Joseph Reinach, mon plus vieil ami, que j'aimais tant. Il incarnait la valeur et le courage. Quand sera-ce mon tour? »

Elle s'intéressait toujours cependant aux événements qui marquèrent l'après-guerre, mettait de l'ordre dans ses affaires, ordonnait les libéralités qui feront d'elle l'un des mécènes les plus généreux et les plus éclairés de la IIIe République, l'un des plus modestes aussi, car elle tenait à placer chacune de ses fondations sous le nom de son père ou d'un de ses amis et laissait dans l'ombre le sien.

Elle s'était installée avenue Elisée-Reclus et c'est là qu'elle mourut le 3 mai 1923 dans sa 83e année.

Elle fut inhumée, selon sa volonté, dans le petit cimetière campagnard où reposait son ami et l'on grava sur sa tombe les mots qu'elle avait tracés à cette intention : *Deux étions, n'avions qu'un cœur.*

CLAUDE LAFORÊT.

BAUDELAIRE ET DURANTY

—

LE POÈTE AVAIT-IL REMIS SON AUTOBIOGRAPHIE AU ROMANCIER?

On possède quelques documents ou témoignages quant aux rapports qu'eut Baudelaire avec Edmond Duranty, écrivain réaliste qui méritait mieux que l'oubli quasi-total où on le voit tombé. Mais bien des lacunes, obscurités et contradictions en gênent la mise en œuvre. Je voudrais aujourd'hui sinon vider les questions qu'ils soulèvent — la chose pour l'instant me paraît impossible, — du moins en poser les termes avec précision et dans l'esprit le plus objectif, de manière à faciliter sa tâche au scoliaste de demain et à marquer la place des renseignements complémentaires qui viendraient à être apportés.

C'est, sauf erreur ou omission, en 1856 (*Figaro,* 13 novembre), que le nom de Baudelaire se rencontre pour la première fois sous la plume de Duranty. Il s'agit des *Jeunes,* dont celui-ci a certes qualité pour traiter, car il est alors tout juste âgé de vingt-trois ans, et voici ce qu'il écrit à propos d'une des subdivisions où il les classe :

... LES VAMPIRES.

Gens à tête de mort dont le principal est M. Baudelaire, personnage plein d'un froid calcul, qui emploie les niaiseries du mystère et de l'horreur pour étonner le public.

C'est un croquemitaine littéraire qui a toujours l'air de sortir d'une caverne; il tient dans l'ombre, comme une menace, des livres qui n'existent pas, et n'a rien fait en dix ans,

Ce qui a donné la vie à M. Baudelaire, c'est sa traduction d'Edgar Poe; il s'est collé aux flancs de cet Américain pour prendre une part de son manteau... M. Baudelaire est de tous les traînards romantiques celui qui a le plus de *tournure.* Quoiqu'il fasse un kaléidoscope dans son cerveau avec les mots : Guignon, Satan, Doute, Fatalité et Pourriture; quoiqu'il veuille se faire passer pour une goule, un époux de la mort, il a un coin d'intelligence qui résiste aux détraquements qu'il s'impose mécaniquement. Quatre ou cinq jeunes Bordelais vampirisent à sa suite.

Sans doute les dernières lignes de ce paragraphe amortissaient-elles, dans une certaine mesure, la sévérité du jugement qu'il reflétait dans son ensemble : Baudelaire un Vampire, soit! mais le Vampire-chef... Tout de même il faut convenir que cette appréciation manquait de bienveillance, et l'on semble en droit de se demander si Duranty qui, cette même année, avec Thulié et Assézat, fondait le *Réalisme,* n'entendait pas faire payer à Baudelaire sa désaffection à l'endroit de l'école dont Champfleury, succédant à Courbet, était devenu le grand prêtre. On y paraît d'autant plus autorisé que Baudelaire, jadis l'intime de Courbet, n'avait pas daigné, l'année précédente, dire un mot de la grande *Exhibition* de l'avenue Montaigne ni de l'*Atelier* du peintre où pourtant sa propre effigie représentait les poëtes, et, dans son compte-rendu de l'*Exposition universelle,* avait reproché au maître d'Ornans de sacrifier à un anti-surnaturalisme qui le conduisait à immoler l'imagination...

Même attitude de Duranty en 1858. Instituant des *Parallèles selon l'antique entre littérateurs très renommés* (*Figaro,* 1er avril) et venant, ce qu'on n'attendait certainement pas, à comparer *Baldelarius* (sic) à Edmond About, il déclare que le poëte est un malade obsédé de l'idée du mal, un fanfaron de la perversité, et qui aurait dû prendre pour devise l'*Evil be thou my god!* de Milton, — convenant toutefois que *Le Beau Navire* le frappe comme un *Cantique des cantiques* moderne.

Et encore même attitude en 1859, — même douche

écossaise, chaud et froid, attaques et compliments alternés. Cette année-là, dans sa *Caractéristique des Œuvres de M. Champfleury* qui accompagnait les *Amis de la Nature* parus chez Poulet-Malassis, Duranty prenait pour épigraphe une phrase tirée du *Théophile Gautier :* « Je ne sais pas de sentiment plus embarrassant que l'admiration », mais cet emprunt, qui avait pour effet de placer le nom de Baudelaire en tête de son texte, ne le retenait nullement de dénoncer presque aussitôt le tempérament et les tendances du poëte des *Fleurs du Mal* comme veules et néfastes :

Ainsi, écrivait-il, l'artiste le plus remarquable, avec M. Champfleury, que la nouvelle génération ait vu naître; un poëte d'un tempérament bien accusé, est une nature très troublée par les épouvantes secrètes que sèment la Mort, la Nuit, le Mal, l'Inconnu, et il se détourne désespéré de la réalité et de la vie, laissant s'échapper en grands cris dans ses poésies les inquiétudes qui le brisent. Ce poëte prétend vainement que la sérénité du Beau préside à ses œuvres; elles sont les œuvres d'un homme effaré et tremblant qui gémit stérilement...

— condamnation dont Baudelaire était d'autant plus en droit de s'offusquer qu'il la voyait formulée, comme je l'ai dit, dans un livre publié chez son propre éditeur, et au cours d'une glose où l'apologie de son ami Champfleury était poussée jusqu'à découvrir dans les *Aventures de Mlle Mariette* un « document historique » digne d'être rapproché du *Journal de Dangeau* et des *Mémoires de Saint-Simon!*

Cependant, cette même année 1859, le nom de Duranty commençait à figurer parfois au bas des billets de complaisance à l'aide desquels Baudelaire et Poulet-Malassis soutenaient leur crédit. Et, ce qui est plus surprenant, entre le poëte et le romancier, des rapports d'amitié s'ébauchaient, qui allaient se développer au cours des années suivantes. Feuilletons les lettres de Baudelaire au millésime de 1860. En février nous le voyons recevoir la visite de Duranty qu'en mars il présente à Constantin

Guys; en juillet il se récrie sur l'importance d'un premier roman : *Le Malheur d'Henriette Gérard*, dédié à Champfleury, que Duranty vient de publier chez Poulet-Malassis : « Son livre est très remarquable. J'ai été stupéfié. Quel besoin avait-il du patron Champfleury dans ses affaires? »; en septembre il s'emploie à trouver des fonds qui permettraient à Duranty d'ouvrir sa baraque de Polichinelle, et, le 18 octobre, il mande à Poulet-Malassis : « Je passe la journée de demain à rédiger un paquet de notes pour Duranty, dites-le lui. » — Parcourons aussi le *Carnet* dont les indications ont trait aux années 1861-1863. Vingt fois nous y trouvons le nom du romancier, notamment sur des listes de travaux en projet : « Duranty, 400... *Faire* Duranty, un jour... Lettre à Hetzel, (Duranty)... Duranty, 10 heures... *Tout de suite* Duranty » ainsi que la mention *Ma biographie* dont on verra bientôt l'intérêt pour ce qui nous occupe. Que s'était-il donc passé pour déterminer une telle sympathie entre les deux auteurs de Poulet-Malassis? Faut-il la rapporter à l'influence de l'éditeur? ou aux effets d'une prise de contact personnel? On l'ignore. Mais une chose paraît certaine, c'est qu'entre 1860 et 1863, cette sympathie fut en passe de se traduire par un échange public de bons offices, Duranty se proposant d'écrire une biographie de Baudelaire, et Baudelaire non seulement d'y aider Duranty en lui fournissant des renseignements, mais encore de consacrer un article aux œuvres de son nouvel ami.

§

Il serait oiseux, je crois, d'insister sur cet article en projet de Baudelaire, qui, à l'instar de plusieurs autres pareillement mentionnés au *Carnet* — notamment *Dandies, Musées, Les Engouements*, etc., — dut selon toute apparence demeurer à l'état d'intention. Jamais sans doute nous n'en saurons davantage que ce qu'on en lit dans le *Carnet*, unique source en l'espèce, — autrement dit à peu près rien.

En revanche, pour l'autre projet, celui de la bio — ou autobiographie, on possède plusieurs témoignages à

joindre à celui de Baudelaire écrivant à Poulet-Malassis qu'il prépare « un paquet de notes » pour Duranty — je l'ai donné plus haut — et qui valent d'être rapprochés, ne fût-ce qu'en raison des contradictions qu'on y trouve.

Il y a d'abord une lettre de Poulet-Malassis à Charles Asselineau, où on lit :

Duranty avait fait une biographie de Baudelaire qui lui avait fourni des renseignements précis.

Il y a aussi l'assertion suivante que je tire d'un article nécrologique publié par A. Desonnaz dans l'*Avenir national* du 2 septembre 1867 :

Avant qu'il fût atteint du mal terrible auquel il a succombé, M. Baudelaire a remis à l'un de ses amis, M. Duranty, diverses notes sur sa vie et ses ouvrages. Celui-ci prépare au moyen de ces documents une biographie complète de M. Baudelaire, laquelle paraîtra prochainement dans la *Revue libérale*.

Et contre l'assertion de M. Desonnaz on ne peut rien conclure du fait que le travail par lui annoncé ne parut pas dans la *Revue libérale*, car cet organe cessa d'être avec l'année 1867.

Il y a encore ces lignes de A. de La Fizelière, dans l'Introduction à son *Charles Baudelaire*, p. VI :

J'ai précisément sous les yeux le sommaire d'une petite biographie, écrit de la main de Baudelaire, et destiné, je pense, à diriger la mémoire d'un ami à qui il avait raconté sa vie et qui avait mission d'en coordonner les traits principaux dans une notice à placer en tête d'un de ses livres.

Et La Fizelière a publié effectivement le dit sommaire, que tous les Baudelairiens connaissent bien, car il a fait couler des flots d'encre : c'est cette page où l'on voit le poëte nommer Ceylan et l'Indoustan entre les pays qu'il visita, alors qu'il n'y aborda jamais, on l'a établi.

En présence de témoignages aussi difféents bien que se rejoignant en un point, que penser? Faut-il croire que Baudelaire avait limité sa contribution autobiographique à la courte note reproduite par La Fizelière, ou bien que

celle-ci ne constituait qu'un fragment des renseignements par lui fournis soit par écrit, soit oralement? Faut-il admettre que Duranty écrivit réellement la biographie promise, mais que son ouvrage se trouva perdu, ou bien encore parut dans quelque périodique où personne jusqu'à ce jour ne s'est avisé de l'aller chercher? Le lecteur en décidera : il a sous les yeux toutes les pièces du procès.

Maintenant, s'il m'est permis d'exprimer mon sentiment personnel, je dirai ceci :

1° Etant donné l'abondance des enquêteurs baudelairiens, je ne pense guère, en principe, qu'une biographie de leur poëte ait pu échapper aux recherches;

2° Le fait que la mention : *Ma biographie* figure à plusieurs reprises dans le *Carnet* qui fut si souvent un tombeau pour les projets de son auteur, suffirait presque à lui seul pour me convaincre que Baudelaire n'écrivît jamais le *paquet* de notes promises, par l'intermédiaire de Poulet-Malassis, à Duranty;

3° Enfin, s'il arrivait d'aventure qu'on retrouvât le travail de ce dernier, eh bien! j'estime qu'il conviendrait peut-être encore davantage de se méfier de sa teneur que de se féliciter de sa découverte.

J'atteins une lettre de Baudelaire à Poulet-Malassis, qui est en date du 27 septembre 1860, soit antérieure de trois semaines à peine au jour où le poëte promettait des notes à Duranty, et voici ce que je lis :

Un petit *post-scriptum* dont vous ne vous fâcherez pas. — N'allez donc pas choisir un enfant comme Duranty, qui n'a pas connu notre vie, encore moins la mienne que la vôtre, pour lui exposer vos craintes sur mon avenir, sur mes imprévoyances, et sur les désordres de mes affaires...

J'ouvre les *Lettres à sa mère* à la date du 11 octobre 1860, — date antérieure de huit jours seulement à l'annonce des notes, — et je lis encore :

Ma biographie va paraître... Quels renseignements puis-je donner, si ce n'est des renseignements odieux? Ton *estime*

publique, tu sais le cas que j'en fais; mais encore faut-il paraître, comme un comédien, dans une attitude décente.

Me trompé-je? Il me semble trouver, dans ces bribes de billets, la marque de dispositions qui ne promettaient qu'une véracité très relative — celle-là dont allait procéder l'allégation fantaisiste des voyages à Ceylan et dans l'Indoustan, rappelés tout à l'heure...

Baudelaire, avec son goût du masque, et son immense orgueil, était certainement plus porté à composer son personnage pour la postérité qu'à se répandre en exactes confidences. Edgar Poe aussi bien, sous ce rapport, lui avait donné l'exemple. Il convient de s'en souvenir.

JACQUES CREPET.

PAUL FORT, CURIEUX HOMME

—

Depuis une vingtaine d'années, je reçois de temps en temps un hommage dont je suis fort caressé et toujours un peu surpris. On me désigne — comme si l'honneur m'en était dû — pour introduire devant des auditeurs choisis l'œuvre du Prince des Poètes. On sait peut-être que je suis son « vieil ami », que je le connais parfaitement. Cependant, bien des témoignages auraient plus de valeur que le mien. Je n'ai pas vu Paul Fort inaugurer sa jeunesse perpétuelle; je n'étais pas au premier acte. Et c'est dommage pour ma curiosité. Rien de plus excitant qu'un premier acte. Le héros de la pièce y paraît tout naïf et tout inconnu parmi de nombreux personnages, il n'a encore rien fait qui le signale; il est, si l'on peut dire, potentiel. Dans la compagnie, il ne paraît pas le plus important ni le mieux vêtu. Est-ce qu'on le distingue seulement ? A moins qu'on ne soit un peu de Domrémy, on n'ira pas tout droit le tirer par la manche en l'appelant gentil Dauphin. Mais peu à peu on a l'émerveillement de le voir s'affirmer.

Il existe encore des témoins d'un Paul Fort anonyme, d'un garçon champenois de dix-sept ans, noir, sec, inflammable comme une cosse de genêt, dont ils lisaient peut-être distraitement les premiers vers. Parmi eux, maints écrivains ont pu regarder naître le poète, sous les traits du camarade pittoresque et trop vivant, trop négligent et trop généreux pour leur disputer des honneurs viagers. On souhaite de recueillir la déposition sincère de ceux-là qui tutoyaient Paul Fort dès 1890 alors qu'obscurément il commençait son aventure. Car c'était là encore un temps

héroïque où nous imaginons un navire Argo appareillant chargé d'enfance, de foi, de folie, dont Paul Fort était le radieux gabier; et il y a de l'honneur à avoir fait avec lui cette course-là.

M. André Fontainas, dans la conférence imprimée en tête de l'*Arbre à Poèmes,* l'a évoquée. On était à la période triomphale de l'école naturaliste. Elle « multipliait ses productions tapageuses ou incolores, souvent amères, sarcastiques, décourageantes, mais aussi souvent vigoureuses et lourdes d'une assez fangeuse vérité. Plusieurs des débutants d'alors s'insurgeaient contre la commune tendance par des protestations hautaines ou dédaigneuses, par des discussions de principes, véhémentes ou ironiques... Et le monstre prospérait, alimenté et soutenu par une puissance formidable. André Antoine était en train de lui conquérir le théâtre! — Soudain, à ce théâtre triomphant, à ce théâtre naturaliste ou libre, dont le prestige s'implantait de scène en scène, un certain soir de janvier 1890, va s'opposer, oh! un fort modeste théâtre, un théâtre d'exception, démuni de ressources, peu secondé, mal compris à ses débuts, avec des acteurs inexpérimentés, avec des costumes et des accessoires inimaginables, mais, dans ces décors aventureusement plantés et peints par des artistes audacieux et novateurs, un théâtre de foi idéaliste et lyrique, le *Théâtre d'Art,* organisé par un jeune homme de dix-sept ans, pauvre, ignoré, un certain Paul Fort, dont personne ne savait rien. »

J'arrête ici la citation et je résume la suite. Ce dérisoire petit théâtre, dont celui de *l'Œuvre* est aujourd'hui le glorieux héritier direct, a semé des songes, de la lumière, de la poésie. Il a joué des œuvres impossibles avec des moyens invraisemblables, il a fait de la féerie avec des décors simplifiés, « stylisés », dus à Gauguin, Bonnard, Vuillard, Sérusier, Maurice Denis, Emile Bernard. Le Théâtre d'Art s'est nourri d'une substance qu'on ne croyait pas théâtrale et a ouvert la sensibilité de notre génération à des musiques inentendues. Faut-il rappeler qu'on y représenta le *Cantique des Cantiques,* les *Cenci* de Shelley, le *Faust* de Marlowe, avec les premières pièces

de Maeterlinck, celles qui font balbutier à des fantômes des vérités mystérieuses; et encore les *Uns et les Autres*, de Paul Verlaine, et des drames de Rachilde, de Remy de Gourmont, de Van Lerberghe, de Villiers de l'Isle-Adam, de Quillard, de Charles Morice, des dialogues ou poèmes mis en scènes de Mallarmé, de Laforgue, d'Edgar Poe, etc.

On ne mesure pas la force qui est sortie de là. On n'accorde qu'un moment à ces tentatives, mais l'effet s'en prolonge comme souterrainement. Paul Fort a des débiteurs, il a pour débitrice une époque littéraire qui dure encore et qui n'en est peut-être pas assez avertie. Paul Fort était un enfant plein de rayons. On parlait alors moins de ses poèmes, presque tous futurs, que du mouvement qui faisait graviter autour de lui d'autres grands enfants, des jeunesses non-conformistes et les disciplinait curieusement, fortifiait gravement des espoirs apparemment irréalisables et dont beaucoup n'ont pas été déçus.

Tel fut donc le Paul Fort du premier acte, celui dont je parle par ouï-dire, car j'étais alors un petit provincial de treize ans. Je ne lus pour la première fois son nom qu'environ dix années plus tard, dans une revue éphémère, la *Trêve-Dieu,* où j'étais très fier de faire imprimer aussi le mien. Et ce détail est significatif, car il montre que Paul Fort avait toujours dix-sept ou dix-huit ans. D'ailleurs il a encore dix-huit ans, ou guère plus.

Comprenez que ceux qui avaient, en 1890, pris le départ avec lui, s'étaient plus ou moins installés dans la vie. Ils exerçaient, je pense, une profession légitime qu'ils trompaient avec la littérature. Ou bien, ils étaient entrés dans ce qu'on nommerait la carrière littéraire, ce qui veut dire qu'ils s'étaient déjà débrouillés à conquérir les publications qui paient et qui confèrent des galons. Mais Paul Fort donnait ses poèmes aux jeunes revues qui ne se vendent pas. Il ne s'était pas rangé, ni assis sur quelque chaise en rêvant d'un fauteuil. Il demeurait, il est demeuré uniquement poète, un jongleur vagabond, un non-conformiste, fidèle à son enfance merveilleuse, fidèle à sa pauvreté, libre dans ses amours.

Il avait commencé de faire jaillir le murmure infini de

ses *Ballades Françaises* et, en un temps où il était commun de s'improviser poète en écrivant comme des vers des proses sans rythmes ni musique, ce diable jouait à écrire comme de la prose les vers les plus rythmés et les plus musicaux, immensément libres parce que scrupuleusement disciplinés, comme les productions de la nature.

Et quand je devins définitivement Parisien à dater de 1905, je pus m'approcher de lui. Il était le chef de la jeunesse, celui que suivaient tous les hommes nouveaux qui croyaient avoir quelque chose à chanter, à dire ou à crier. Paul Fort... ces deux syllabes sonnaient sur le Paris de la rive gauche comme un appel de cor. Deux éditeurs, alternativement et sur un rythme rapide, firent paraître des volumes de *Ballades* souscrits d'avance. Chose extraordinaire, le poète qui n'était que poète vivait de ses poèmes et je pense que depuis longtemps on n'avait pas vu ce miracle et qu'on ne le verra plus. Quand je dis qu'il en vivait, je veux dire qu'il en tirait de quoi ne pas mourir. En échange de cette richesse qu'il répandait en prodigue, de toutes ces chansons, de tout ce rêve, de toute cette éblouissante fantaisie, Paul Fort attendait bravement et recevait une écuellée dont sa famille était nourrie, à condition de n'avoir qu'un appétit d'oiseaux. On avait la fierté de n'avoir rien prostitué, d'être libre comme un noble ou comme un gueux.

Ce qu'on appelle le grand public français ignora peut-être Paul Fort jusqu'en 1912; du moins en ai-je l'impression; ce public-là ne connaît que les écrivains qui lui ont été présentés, en quelque sorte, officiellement. Mais il y a un public vivant qui lit, qui découvre, qui vibre, qui crée, et celui-ci, qui est proprement l'assemblée des poètes, est aussi celui qui finalement décerne les auréoles. Insensiblement ces forces d'enthousiasme convergèrent vers Paul Fort. Je n'oublierai jamais ces réunions de la *Closerie des Lilas*, si hantées qu'on ne pouvait que difficilement y trouver place. Les écrivains qui croyaient leur renommée faite et leur pain cuit n'y venaient peut-être guère, mais tout ce qui était jeune s'y rencontrait, tout ce qui était excessif, sans mesure, tout ce qui fondait ou croyait

fonder, tout ce qui démolissait ou croyait détruire, toutes les écoles littéraires dont les maîtres étaient leurs propres disciples, tout ce qui avait de l'avenir et tout ce qui était passager comme des vagues soulevées. De ceux qui venaient là, beaucoup sans doute ont péri corps et biens, mais les hommes dont les noms ont une sonorité actuelle y parurent pour la plupart.

Point d'unisson dans cette république où chacun chantait sa chanson sans souci d'accord. Mais il y planait une bienveillance singulièrement fraternelle et la folie elle-même y était respectée et sérieusement écoutée. Paul Fort était comme l'esprit de cette généreuse fermentation. N'ayant point de parti, point de dogme, il souriait à tous les modes que la vie spirituelle essaie pour préluder. Il n'était qu'un camarade, qu'un poète entre les poètes, mais on sentait qu'en venant là on y venait à cause de lui. Il publiait quatre fois par an les cahiers admirables de *Vers et Prose* et je n'ai jamais su par quel moyen cet ami de tout le monde triait sévèrement, sans choquer aucun amour-propre, les seuls hommes dignes d'une collaboration qui conférait la noblesse. A ces soirées de la *Closerie* où l'on ne disait pas d'œuvres, où l'on se rencontrait seulement, j'ai vu affluer des étrangers, scandinaves, balkaniques, slaves, italiens, germains, chinois, japonais, maîtres ès-lettres en leur pays, accourus tout exprès pour connaître Paul Fort. Par les souvenirs qu'ils rapportaient de lui chez eux et les études qu'ils lui consacraient jusque dans les amphithéâtres des universités, l'Europe intellectuelle se représentait déjà la poésie française sous les traits d'un poète que son pays ne mettait point encore à son rang. Bref, aidé de ses jeunes amis, ses lieutenants alors, André Salmon, Guillaume Apollinaire, puis Louis Mandin, Francis Carco, Tancrède de Visan, Mercereau, il ameuta l'univers, il créa ce qu'on nomme aujourd'hui *Montparnasse.*

Et soudain, en juillet 1912, une couronne tomba sur la tête de Paul Fort. Oh! une couronne fictive, qui n'est point dérisoire comme d'autres qu'on a créées ou qu'on pourrait toujours créer à son imitation; car après la mort

de Hugo, Leconte de Lisle l'a portée hiératiquement, car Verlaine l'a ornée avec les épines de sa vie, car Mallarmé en eut la fierté et Dierx l'a recueillie dans sa noble solitude. C'est une chose gravement puérile, une chose de la merveilleuse enfance des poètes : quand ils font de l'un des leurs un prince, l'admirable c'est qu'ils ne lui donnent rien qui, étant réel, puisse se corrompre. Ce n'est point une affaire et les compétiteurs cupides s'éliminent d'eux-mêmes. L'honneur n'en va que plus sûrement à celui qui le mérite. Mais ce qui est surtout significatif dans le cas de Paul Fort, c'est qu'il fut élu Prince des Poètes par un vote massif. Non seulement il fut acclamé par toute la jeunesse, mais les vieilles gloires s'émurent en sa faveur et le Virgile de Maillane, Frédéric Mistral, donna lui-même sa voix « à Paul Fort, cigale du Nord ».

Le suffrage de ses pairs ne lui fut pas inutile. On commença à s'apercevoir qu'il y avait chez nous un grand poète et les oreilles qui se tendirent n'ont plus cessé d'écouter, depuis, la musique des *Ballades Françaises*. Paul Fort est aujourd'hui très populaire. Il n'en est pas moins toujours la cigale, avec tout ce que ce titre annonce d'insécurité et d'inadaptation à la vie bourgeoise; il n'est ni moins pauvre, ni moins libre, ni moins fraternel. Sa principauté n'est pas de ce monde. Je me souviens que la guerre, arrêtant brusquement la publication d'un de ses livres, surprit le Prince des Poètes dans la forêt de Rambouillet et faillit le réduire à cueillir lui-même, dans les sous-bois, pour manger, la salade qui pousse toute seule. Des anecdotes de cette sorte sont émouvantes et mystérieuses comme celle du Petit Poucet. Et la vérité de Paul Fort est, en effet, légendaire.

Plusieurs commentateurs s'en sont aperçus. Fortunat Strowski (de l'Institut) a écrit :

On prétend que Paul Fort est né à Reims en 1872... Mais l'auteur des *Ballades Françaises* n'a jamais vécu. C'est un nom mythique, oui! tout comme l'aveugle Homère... C'est un être symbolique.

Jean Royère a dit aussi de son ami :

Tu risques donc, poète, de devenir tout un cycle, et que l'on invente un jour plusieurs Paul Fort comme l'on a imaginé plusieurs Homère.

Et André Fontainas déjà cité :

Paul Fort n'est pas un poète; Paul Fort existe-t-il même? Ou est-ce une apparence vaine que nous appelons de son nom? Paul Fort n'est qu'un nom élu pour désigner l'auteur présumé d'hymnes éternels, qui, à la vérité, n'en sauraient avoir plus que n'en ont les rapsodies homériques, puisqu'ils sont l'expression directe et absolue des éléments.

Voilà trois écrivains qui ne se sont pas concertés, qui ont rencontré cette même idée : Paul Fort est un homme, mais, aussi, il est tout autre qu'un homme. Il faut bien croire que cette idée-là s'impose. Et l'on me pardonnera de dire qu'elle m'a frappé tout le premier. Les phrases que je viens de rappeler ont été prononcées vers 1920. Me permettrai-je de citer ce court passage d'un article que j'avais écrit moi-même dans les *Hommes du Jour,* huit ans auparavant ?

C'est en 1872, me dit-on, qu'il consentit à prendre figure d'homme, mais ce fut un événement pour lequel aucune comète ne se dérangea, parce que ce n'était pas, à proprement parler, son début dans le monde. Quand il a voulu conter son enfance, n'avez-vous pas remarqué qu'elle ne ressemblait pas à celle d'un particulier, la vôtre ou la mienne, que les événements y prenaient tournure de symboles, que le sens en était tout intérieur, et qu'enfin cela avait pour titre : *l'Aventure Eternelle?* Pour moi, les apparences ne m'abusent point; pour avoir aperçu quelques poètes, je sais bien que ceux-là étaient des hommes et des héros, et que celui-ci est autre chose. Il n'est pas né « près du Lion d'Or, devant la cathédrale de Reims », en 1872. Tombé du ciel comme Coxcomb, ou bien issu dans des temps très lointains d'une nymphe qu'un faune gaulois gorgé de raisins avait surprise sous les pampres de la Champagne vineuse, il existait depuis belle lurette; et bien qu'il ne fût pas aussi visible qu'aux mardis de la *Closerie,* on se doutait un peu qu'il était là. Et

où donc? Partout. Il s'asseyait au foyer du peuple pour dire des légendes et chanter des refrains narquois qui pleurent quand ils ont l'air de rire et qui sont profonds comme le cœur, encore que légers et puérils. Les matelots en partance l'embarquaient avec le souvenir de leur payse; il conseillait aux écoliers les jolis larcins d'amour. Qui est-ce qui priait dans les nuits des Cévennes, des Pyrénées ou des Alpes? Qui est-ce qui, dans les forêts françaises, accordait son piboulet sur le fifre des merles? Qui donc courait les plaines comme un taureau échappé et s'arrêtait longuement devant l'océan comme pour mettre en ses prunelles tout le glauque infini? Lui, toujours lui! Il était encore l'âme ensoleillée et paisible du Valois et aussi l'âme bruyante des tournois et des batailles. On le vit souffler des malices à Louis XI, politiquer avec Commines, rimer avec Ronsard, rire dans le verre plein de Rabelais, tirer la perruque de Molière, herboriser avec Rousseau, chanter avec Lamartine. Il fut tout ce qui est subtil et tout ce qui est bavard, et tout ce qui est fou, et tout ce qui est sensé, et tout ce qui raille, et tout ce qui vibre, et tout ce qui pleure, rit, chante ou siffle entre le cap Gris-Nez et la Bidassoa, le Mont Blanc et la Pointe du Raz. Et un beau jour, il rassembla ses multiples âmes éparses et, de tout cela mis au creuset, bien tassé et dûment concoctionné, jaillit, comme un diable sort d'une boîte, un poète noir et long chevelu : Paul Fort lui-même. Mais Paul Fort est un masque et je sais bien ce qu'il y a dessous : il y a le *démon familier de la terre de France.*

Voilà donc un point qui, pour moi, était acquis dès le temps même où l'élection faisait de Paul Fort, aux yeux du public, un personnage photographiable, d'actualité, un homme du jour : pour tout dire le Prince des Poètes. Je distinguais ce qui en lui était essentiel, l'esprit né de toujours qu'il incarne par privilège.

Quand un de ces génies du libre espace, trépidant et gorgé de vie, s'en vient tomber dans notre humanité, il commence par s'y donner de l'air, culbuter les barrières, bousculer les catégories, jeter l'une par dessus l'autre toute nos pauvres idées symétriquement rangées comme

des quilles. Il installe la vie là où il y avait l'immobilité et le silence. Nous avions collé des étiquettes partout : *Ceci est théâtre et ceci est roman... Ceci est vers, ceci est prose...* Paul Fort décroche les enseignes, joue à son théâtre des pièces injouables, rime des romans, met de la prose en vers et des vers en prose, frémit à tout vent, bavarde comme un ruisseau, fait de tout poésie et s'amuse, comme un dieu, de M. Jourdain stupéfait et charmé malgré lui de ne s'y plus reconnaître. Est-il souris ? Est-il oiseau ?... *Les Ballades Françaises,* sont-ce des vers ? Assurément. De la prose ? Sans doute. Paul Fort est un chèvre-pieds pasteur de syllabes. Il ne souffre pas qu'elles soient immobiles, à la rangette, comme des figurants du vieil opéra. D'une paille il les chatouille : « Allons, sautez, vivez ! » Et les voilà qui s'abattent, on dirait pêle-mêle, comme sauterelles dans un pré. Et quelle chanson, quelle musique ! Tout semble spontané et tout est prévu. Est-ce de l'extrême habileté, que cette apparente nonchalance ? Il paraît jouer naturellement, mais faut-il qu'on s'y fie ? Ce qu'il jette en l'air comme par mégarde s'y dispose si harmonieusement et si significativement qu'il faudrait pour réussir le même tour une étude infinie. Il prend tous les tons, il a le rythme du rire et celui de l'enthousiasme. Il ne s'efforce à rien, du moins en apparence, et il invente comme il respire.

« Le seul poète intégral que nous possédions » a dit Maeterlinck.

Novateur intrépide et passionné de liberté, Paul Fort est cependant, dans la forme et dans le fond, le plus traditionaliste de nos poètes. Il a repris la poésie à son commencement, là où elle jaillit de la terre même, où elle est encore trouble et chaude, pleine de sels dissous et de germes vivants. Il a entendu les chansons instinctives où frémit l'âme de la race, qui sont nées pour ainsi dire toutes seules et qui se ressemblent toutes, maladroites et sincères, avec des onomatopées indistinctes, des cadences balancées comme des rondes paysannes en sabots, des mots rugueux et tout neufs, empoissés de terre grasse. C'est là le trésor brut, inépuisable, qui germe au long des

siècles en épopées et en odes, en épigrammes, en romances, en légendes, en contes pleins de bonhomie et en fabliaux remplis de malice. Vienne Théroulde, et de ce lyrisme on fait la *Chanson de Roland;* vienne Rabelais, et de cet esprit on fait *Pantagruel.* On peut tout comprendre et tout dire, chanter ou bavarder sur tous les modes, quand on est de France.

Les premières *Ballades* de Paul Fort, on dirait des chansons du folklore. Le poète s'éduquait par le peuple, ce grand maître anonyme de sincérité et de vie. Et quand il eut acclimaté en lui l'âme populaire, il n'avait plus qu'à la laisser foisonner. Pour lui tout seul, il refaisait l'évolution poétique depuis les trouvères en brûlant les étapes, en revenant sur ses pas par des crochets capricieux pour reboire à la source, ne rien oublier et ne rien perdre. Les *Ballades Françaises* ont combien de volumes, aujourd'hui? Quarante et un si je compte bien, et le débit de la source ne diminue point. On y rencontre de tout absolument, le grand lyrisme, la symphonie, des chansons sentimentales, des pépiements d'oiseaux, d'énormes bouffonneries, des ronsardises, des villonades, des pizzicati sur la viole d'amour, de grands rires de jeunesse et de la mélancolie.

Et puis de l'Histoire, et puis des tableaux de la France, surtout peut-être, en tous cas un peu partout. La France a fait le visage de Paul Fort : Paul Fort a l'obsession de la France. Entendons-nous bien; il ne s'agit pas du tout de cette mystique nationaliste dont on entretient la convention, mais d'un sentiment exquis de la beauté française, de la gentillesse française, de la clarté française, de la personnalité française. Il n'est que de citer son *Roman de Louis XI* qui remodèle l'Histoire en légende, bien plus vivante, bien plus vraie, bien plus pérennelle que l'Histoire. Louis XI, qui est, dit Paul Fort, un *curieux homme* — et c'est déjà une originale façon de le qualifier — garde sa physionomie chafouine et pourtant se change en le mythe populaire français, s'apparente au roi Dagobert et à Panurge, à Renart et à Scapin, à Pathelin et à Figaro, à Guignol et au Franc-Archer de Bagnolet, à une foule de

personnages de poil et de plume observés dans le zoo de La Fontaine, sans qu'il manque à ce portrait, plus intimement vrai qu'exactement historique, d'un monarque de sotie, la touche tragique, le pli émouvant des lèvres, la ride du philosophe et du politique, le frémissement lyrique des narines qui complètent la synthèse de l'homme de France, bourgeois ou prince.

Il n'est encore que de citer les jeux de Paul Fort baguenaudant à travers le vieux domaine royal qu'il semble avoir légitimement hérité de cette dynastie valoise que son rêve prolonge, à laquelle l'assimilent ses yeux de jais, son sourire ambigu et ses boucles qui lui chatouillent les oreilles, enfin tout ce qui fait de lui aussi un curieux homme. L'Ile-de-France, Mortcerf, Montlhéry — qu'on appelait en ma jeunesse Montlhéry-les-Tomates et qui, depuis un livre de Paul Fort, est, maintenant pour tout le monde Monthélry-la-Bataille — la Ferté-Milon et puis Coucy, et puis Senlis-aux-Tourterelles, et puis Saint-Jean-aux-Bois, et puis Gonesse, et puis le Bois de l'Hautil d'où, par faveur du ciel, on voit Pissefontaine! Paul Fort, petit roi bénin, cousin de celui d'Yvetot, réplique juvénile de Pausole, visite ses bonnes villes, se montre aux pavés, aux pots de giroflées, émiette son déjeuner aux ânes et aux poules, rencontre Louis-le-Hutin à Saint-Jean-au-Bois, Racine à la Ferté, attrape l'averse à Pontoise, bénit à Gonesse la noce du fils du maire avec une « demoiselle très bien, de la campagne », et à Fin-d'Oise, les épousailles de l'Oise et de la Seine. Il jabote avec les moulins à eau, raconte des batailles, cligne de l'œil aux filles, fait mille folies de chevreau lâché, rit au soleil du printemps qui rougit les tuiles des vieilles petites villes cachées dans les nids d'herbe et à ce bon air léger du Valois qui semble une lumière bue. Ah! c'est ici qu'elles se trémoussent, les syllabes-sauterelles! Et les beaux noms de France chantent doucement : « Fin-d'Oise, Maurecourt, Andrézy, Conflans-Sainte-Honorine : doux bruit font ces noms-là. »

Il y a encore le Paul Fort sentimental, celui du Quartier Latin, celui que j'ai bien des fois surpris souriant rétros-

pectivement à ses vingt ans, au balcon de la Lanterne de Priollet — qui faisait le coin de l'Avenue de l'Observatoire... Ce Paul Fort-là a résumé dans sa chanson d'amoureux les cinq siècles d'élégie parisienne qui s'étendent de François Villon à Henri Mürger. Petites amours bavardes et fantasques, petits chagrins noyés dans beaucoup de bière, grandes effusions lyriques pour lesquelles Paris était trop étroit et qui débordaient autour des moulins de la banlieue, qui plus tard devaient gagner la Touraine... tant le cœur de Paul Fort est chemineau!

Je n'essaierai pas de dresser la liste de tous les Paul Fort; on est effrayé de leur multiplicité et le plus merveilleux c'est qu'au bout du compte ils n'en font qu'un. On s'est souvent demandé auquel de nos vieux Maîtres il ressemble le plus; car les critiques d'à-présent ne savent pas définir un art autrement que par comparaison et je pense qu'ils perdraient la parole s'ils étaient condamnés à donner un signalement sans appeler l'analogie au secours. Je constate en tout état de cause que, dans l'opinion générale, le parent le plus proche de l'auteur des *Ballades Françaises* s'appelle Jean de La Fontaine; et sans aucun doute personne n'est aussi spontanément évoqué que le divin Bonhomme. Mais si l'on voulait continuer le jeu, on discernerait sur la physionomie de Paul Fort d'autres passages, d'autres reflets, un lever de fantômes, celui de Rabelais et celui de Ronsard — car la *Tourangelle* est sœur de *Marie* — et celui de Jean-Jacques, le Promeneur solitaire, et bien d'autres encore, car, après tout, ni *Candide*, ni *Micromégas* ne sont loin d'ici. Et notre poète est bien absolument, bien spécifiquement français; mais pourtant j'ai lu sous la signature de John Flecker cette phrase curieuse : « Je pense que beaucoup de lecteurs anglais de Paul Fort admettront que si Shakespeare renaissait Français aujourd'hui, il écrirait sûrement, au moins dans le genre comique ou lyrique, des œuvres ressemblant à celles-ci. » Je n'ai pas lu de critiques espagnols, mais il est à supposer qu'ils trouvent à certaines pages des *Ballades* un parfum picaresque qui rappelle la Manche.

Unir dans son visage tant de visages distincts, c'est être furieusement original. Et cela ne prouve, au fond, qu'une chose; qu'à partir d'une certaine altitude, les poètes sont consanguins comme les princes.

Et voilà que ce titre de Prince revient de lui-même s'insérer dans mon discours. S'il ne s'applique pas seulement au *premier,* mais encore au *personnage représentatif,* on ne peut pas ne pas sentir combien harmonieusement il convient à Paul Fort, né à l'ombre de cette Cathédrale du Sacre qu'il a pleurée lorsque sous l'injure du feu elle s'est, pour ainsi dire, dématérialisée; à Paul Fort qui avait déjà mis en son œuvre toute la France des temps et toute la France des espaces, quand il rima une chronique de la guerre dont le message me parvenait sur l'Yser, et à Douaumont et au Chemin-des-Dames. Prince des Poètes français, il a toujours rempli pieusement, gravement, son rôle. Il y a d'autres poètes que j'aime de chanter pour eux; celui-ci chante aussi pour nous, pour la vieille terre à nous. Et ce ne sont pas des vers de bravoure inutilement déclamatoires, ni des refrains de retraite aux flambeaux. Cela est sans artifice, sans vulgarité, cela est du bon vin qui veut des palais délicats.

Depuis la guerre, Paul Fort est allé au loin, et de la Russie jusqu'aux Amériques latines, porter la fraîcheur de ses vers et le rire de ses éternels vingt ans à des peuples lointains qui comprennent mieux que nous-mêmes combien son franc génie nous récapitule et nous résume. Et après ces ambassades, même avant, les hommes d'ailleurs qui entendent la poésie disent, quand ils parlent de la France : « C'est le pays de Paul Fort. » On ne sait peut-être pas aussi bien, en France même, combien ses poèmes sont nécessaires : car il faut du recul pour distinguer, entre les poèmes, ceux qui vraiment s'imposent aux horizons. Une trop grande proximité fait des perspectives mensongères et la bicoque mise au premier plan peut masquer un phare. Chaque pays et chaque époque n'ont d'attention que pour leurs officiels et leurs diplômés et n'aperçoivent que tardivement les hommes qui serviront à les définir. Il faut souvent qu'on les leur montre du

dehors et ce sont les mages venus du bout du monde, non les notables du pays, qui découvrent, sur la paille de l'étable, l'enfant roi.

Je connais Paul Fort depuis bien des années et je l'ai toujours vu accueillir des mages venus vers lui guidés par son étoile. On raconterait à ce sujet mainte anecdote qu'il convient de réserver aux historiens futurs de cette vie romanesque. Je m'en tiendrai à celle du Hollandais opulent qui trouva un jour le chemin de Montlhéry, le cœur tout plein d'hommages. Il faut dire que le Prince des Poètes était, à son retour d'Amérique, devenu propriétaire en ce lieu. La tournée de conférences, en effet, avait été fructueuse et Paul Fort, père de plusieurs enfançons, songeant que l'avenir n'est à personne et que l'argent ne lui avait jamais tenu aux doigts, s'était décidé à transformer en terre celui qu'il rapportait. Montlhéry n'était point alors une capitale de l'automobilisme; Paul Fort acquit à peu de frais une friche déserte en haut d'un coteau et y fit construire une maisonnette en bois. Figurez-vous le plus charmant des refuges. En face, une creuse vallée, où l'on entend encore en imagination les épées de Louis XI cliqueter contre celles du Téméraire; et plus loin, les tuiles roses de Montlhéry montant à l'assaut de la haute tour féodale. En somme une page de l'Histoire de France ouverte devant les yeux de celui qui l'a mise en vers.

La maison du poète! J'aimerais vous la décrire, souriante, jolie... et inhabitable. Une demeure d'enfant ou de fée, un joujou de gosse éternel. On devait aller chercher le pain, la viande, les patates, le lait à un kilomètre et les rapporter par un chemin montant, sablonneux, malaisé. Et l'on n'avait de l'eau que lorsqu'il pleuvait sur le toit. Je vous raconte cela parce que je suis sûr que ça vous donne l'envie d'embrasser le maître du château. On n'est plus sur la terre; on est dans une chanson.

Les choses étant ainsi, arriva le mage de Hollande, l'homme du lointain, qui savait toutes les *Ballades* et qui pélerinait pour mettre dans sa vision ce poète depuis longtemps dans son cœur. Et cet homme réunit ses mains

en un geste d'offrande. « Je voudrais, dit-il, vous faire un présent, satisfaire l'un de vos désirs. »

Paul Fort parut bien embarrassé. Il est, en effet, plein de désirs, mais de ceux que les hommes ne réalisent pas. Et comme il se taisait : « Ah! murmura rêveusement Germaine Tourangelle... Avoir de l'eau! »

La fin de l'anecdote, c'est que le visiteur, plein de joie, mit des ouvriers à creuser un puits et que le don fut généreux, car on ne trouva l'eau qu'à une profondeur de 80 mètres. Il me plaît de croire que ce puits sera légendaire quand Paul Fort vivra dans la lumière comme l'eau tirée des ténèbres par celui qui eut foi en lui.

« Ce sera sans doute un des étonnements de nos petits-neveux, écrit Georges Duhamel, de s'entendre dire que Paul Fort ne fut pas le plus généralement aimé des poètes de son époque. » M'est-il permis d'hésiter sur le sens de cette phrase-là ? Je ne pense pas qu'on puisse, le connaissant, ne pas aimer Paul Fort. Ce qu'il faut peut-être dire, c'est qu'on ne l'aura pas, durant de longues années, généralement connu. Les poètes ont aujourd'hui, comme ils l'eurent de tout temps, un auditoire restreint et, pour que leur voix parvienne aux multitudes, il faut quelque publicité qui s'ajoute à leur génie, quelque sensationnelle promotion, quelque consécration officielle. Faute de cela, la roue de fortune tourne moins rapidement; mais elle tourne tout de même. Quelle est l'exacte définition de l'homme arrivé ? Est-ce l'homme riche ou l'homme à la mode ? Mais que ce soit l'un ou l'autre, paraît enfin l'homme à la gloire, qui oblige à reclasser les valeurs. Paul Fort aura vécu dans une insécurité qu'on voit être assez souvent le lot des grands bonshommes, de ceux qui ne se conforment pas au milieu commun. Il eut de l'indifférence, un détachement quasi-franciscain pour tout ce qui n'était point poésie. « Poète je le suis. Uniquement poète. Autrement dit rêveur, créateur conscient. Autrement dit, surtout, dieu créant, dieu rêvant. Et l'un des plus créant, rêvant de la planète ». Et à cause de cela, des matérialités élémentaires lui ont manqué comme manquait l'eau à sa petite maison de Montlhéry.

Mais je n'imagine pas un poète plus entouré d'affection et d'amis. Son insouciance même, qui est une manière de générosité, lui en eût valu : il est de ceux qui ne hâtent pas par l'intrigue une victoire trop sûre. Souvenons-nous de son rayonnement et de cette nombreuse jeunesse, aux années de la *Closerie,* qui le portait au-dessus d'elle comme une flamme. Tout ce qui a nom dans les Lettres contemporaines, non seulement de la génération montée avec Paul Fort ou après lui, mais aussi de celle dont il a vu la fin, lui a rendu un hommage grave et déférent. Nous l'avons vu satisfaire une passion du théâtre qui ne l'avait pas quitté depuis le temps où il faisait jouer envers et contre tout les pièces d'autrui, celles qui étaient impossibles. Il a écrit des « Chroniques de France » pour être représentées : *Louis XI curieux homme,* les *Compères du Roi Louis, Ysabeau, l'Or, Ruggieri,* la *Conquête de l'Angleterre, l'Assaut de Paris,* trois de ces dernières parues dans le *Mercure de France.* Le Théâtre-Français et l'Odéon ont recueilli presque toutes ces chroniques en leur répertoire et j'ai pu personnellement observer de près que les gens de théâtre jouèrent avec une ferveur religieuse cela qui, à bien des points de vue, défie les habitudes du théâtre, ces tranches d'histoire débitées en mouvantes images, avec des couleurs vives et des taches d'or, ces étranges, ces complexes dialogues à la fois profonds, puérils, malins, pétillants et généreux — inclassables, que cependant Paul Valéry classe comme « un indéniable reflet élisabéthain ».

Les années s'ajoutent aux années. L'arbre à poèmes produit toujours des poèmes, comme le pommier des pommes, inépuisablement. Quand je reçus l'une des dernières récoltes, *l'Arlequin de Plomb,* j'ai eu le cœur serré par la beauté frileuse, l'accent malade, les résonances inconnues de ces pages crépusculaires. Je me suis souvenu d'une toile émouvante peinte à Harlem par le vieux Franz Hals, celui qui avait été le maître de la joie et de la couleur... Paul Fort n'avait jamais chanté dans ce ton-là. Il fallut pour me rassurer l'avènement d'un nouveau livre : *Joies Désolées et Tristesses Consolées.*

Paul Fort avait souffert, il avait douté, mais il s'était guéri au premier rayon de soleil. Et après le 40ᵉ livre de Ballades, *Expo* 37, vient d'en naître un autre, le 41ᵉ! Son démon ne vieillit point. Dieu merci!

Le Paul Fort que j'ai connu était un personnage suffisamment diabolique, gainé de noir, au sourire ambigu encadré de boucles noires, fantaisiste coureur de rimes et de guilledou, vision prise à Gaspard de la Nuit. Je vois aujourd'hui un Valois que Clouet eût voulu peindre, avec des modelés profonds et des accents énergiquement posés. Mais c'est toujours à mes yeux le Prince de la Jeunesse, celui à qui nous devons d'avoir conservé la nôtre et notre foi et la chaleur de notre cœur.

OCTAVE BÉLIARD.

LA PHILOGÉNITURE

—

> **Anne n'avait point d'enfants. Elcana était triste parce qu'il aimait Anne. Mais le Seigneur avait rendu celle-ci stérile. Anne pleurait et ne mangeait point...**
>
> (LES ROIS. I, I)

Au début de l'année 1924, je fixai momentanément mes pénates errantes à Thélème-sur-Marne, qui est une gracieuse ville, où vingt mille âmes prospèrent dans une sorte de gaîté naturelle. On y supporte avec vaillance les vicissitudes d'une époque ingrate. A Thélème, nulle tristesse n'est durable, nulle haine ne peut vivre. Les querelles politiques y fleurissent, sans doute, puisque nous sommes en France. Mais elles n'apparaissent que durant les courtes périodes électorales. Elles fournissent prétexte à faire un peu de bruit et à boire plus que de coutume. Le lendemain des élections, les adversaires de la veille se regardent avec attendrissement et trinquent sans rancune.

A ces mœurs, dignes de l'âge d'or, vous avez reconnu un pays de vignobles. La région de Thélème fournit en effet un vin pétillant, spirituel, l'un des plus subtils de chez nous.

Or, en 1924, Thélème voulut avoir un musée. L'idée était louable. Bien avant la guerre, déjà, la Bibliothèque Municipale abritait, dans plusieurs salles, toute une série d'objets curieux, étiquetés, inventoriés, ...mais enfermés pour la plupart dans de vastes caisses.

Le Bibliothécaire était un homme étrange, à visage de nécromant. Personne ne l'avait jamais vu ni manger, ni boire, ni se promener. Toujours penché sur quelque livre ancien, il semblait, comme Fulgence Tapir, lire avec son nez flexible et mobile, car il était merveilleusement

myope. Toute sa personne offrait un aspect moisi. Sur ses vêtements verdâtres, vous eussiez distingué, à la loupe, de minuscules champignons.

Quand il mourut, un jour, à sa table de travail, on mit assez longtemps à s'en apercevoir.

On l'enterra, pourtant. Et la Municipalité de Thélème, après lui avoir rendu les derniers devoirs, profita, si l'on peut dire, de cette circonstance pour réaliser les transformations projetées. En attendant qu'un autre bibliothécaire fût nommé, qui serait conservateur du nouveau Musée, on accepta ma collaboration bénévole pour déblayer et classer. On me supposait quelque compétence, mais surtout on me savait plein de bonnes dispositions. Cette aimable ville m'avait très vite adopté. Elle m'était accueillante, parce qu'elle sentait de quelle vive affection j'honorais ses vertus.

De compagnie avec un érudit local, spirituel et lettré, le Docteur Jean des Entomeures, nous fîmes un nouvel inventaire des richesses dont nous allions orner les salles que des ouvriers aménageaient non loin de la bibliothèque. Nous déclouâmes les caisses poudreuses, arrêtant parfois notre travail pour nous laver les mains et boire une bouteille...

Or, parmi d'autres curiosités, nous trouvâmes un jour une sorte de petit cercueil rongé par les vers. Sur une étiquette jaunie fixée au couvercle, on pouvait lire l'inscription suivante :

FRAGMENT DE LA
DÉPOUILLE MORTELLE
DU DOCTEUR FRANZ JOSEF GALL
(1758-1828)

A l'intérieur de ce modeste sarcophage, reposait, bonnement enveloppé de vieux linges, un crâne bien propre, bien luisant, mais orné de dessins et d'inscriptions bizarres qui nous parurent pyrogravés. Cela ressemblait à une carte des départements. Trente-cinq cases y figuraient, contenant chacune un substantif emphatique et barbare : *Habitativité, Amativité, Eventualité, Affectioni-*

vité, Philogéniture, et vingt-neuf autres du même style, si je puis ainsi parler.

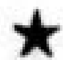
Aucune hésitation n'était permise. Nous avions sous les yeux une vulgaire pièce anatomique ayant servi à l'étude ou à l'exposé de cette science illusoire nommée *phrénologie.* L'objet, entré en 1833, avait été inventorié sous la mention : « crâne de Gall ». Par la suite, un conservateur consciencieux et naïf avait imaginé que cette relique macabre était vraiment le crâne du physiologiste allemand. Il avait même poussé le scrupule jusqu'à rechercher les indications biographiques nécessaires pour rédiger une étiquette-épitaphe, admettant ainsi tranquillement que F. J. Gall, inventeur d'un ridicule système, avait légué sans doute à la ville de Thélème sa tête — pyrogravée au préalable.

Ayant élucidé ce facile problème, nous allâmes nous reposer un peu dans le jardin. Le docteur avait gardé entre ses mains le « crâne de Gall », et le palpait rêveusement. Tel, il semblait Hamlet, sous les traits de Falstaff.

— Voyez, me disait-il, comme cette bosse est proéminente. Si j'en juge par l'inscription, c'est la bosse de la *philogéniture.* Elle marque le désir d'avoir des enfants.

Ce désir, j'ai pu l'observer parfois, dans ma clientèle. Il peut devenir obsédant à un point que vous n'imaginez pas. Il prend alors tous les caractères de la passion, avec ses excès, ses fureurs, son aveuglement...

Aussitôt après la guerre, quand je résidais encore à Paris, j'ai connu un jeune ménage qui fit, à ce sujet, une véritable crise de « folie à deux », comme disent les psychiatres. J'aimerais assez vous en décrire les phases, car je vous sais féru de psychologie.



Donc, j'eus l'occasion, à la fin de 1918, de lier connaissance avec Monsieur et Madame... mettons Rivaud. Ce qu'on est convenu d'appeler un beau couple.

Le mari, architecte de talent, avait alors trente-deux ans. Une blessure au bras droit, dès les premiers enga-

gements de 1914, le fit réformer. Il ne pouvait plus porter aucun fardeau, ni accomplir d'exercices violents. Il conservait toutefois ses aptitudes au dessin. D'ailleurs, vous le savez, le dessin, c'est dans la tête, c'est dans l'œil que cela réside, et non pas dans le poignet ou dans les doigts.

Sa femme semblait « une Andalouse au sein bruni », comme celle que notre Musset rencontra « dans Barcelone », — ce qui n'est pas plus surprenant en somme, que de rencontrer une Niçoise à Roubaix. Mme Rivaud, elle, était native de Jersey. Elle mêlait aux rondeurs potelées des Normandes je ne sais quel charme anglais. Tout un mélange de races. Ses yeux, d'un vert très pâle, contrastaient agréablement avec ses cheveux noirs bouclés, aux reflets bleus, et sa peau dorée... Des bras de déesse, une poitrine généreuse et ferme, des jambes un peu courtes mais délicatement modelées, des reins d'amazone. Du style roman, sans lourdeur...

Les deux époux se montraient non seulement unis, mais très épris l'un de l'autre. Ardents au plaisir, je le suppose, et même leurs confidences me permettent de l'affirmer.

Or, malgré leur amour, ils n'étaient pas heureux. Ils souhaitaient d'avoir des enfants... Au moins un. Cette convoitise ne cessa de s'exaspérer, comme vous allez le voir, jusqu'à la déraison.

Dès leur première année d'union, ils y comptaient. Mais rien ne survint, sinon une grossesse nerveuse durant laquelle Christiane Rivaud se mit à préparer une layette complète. Il lui fallut bien, hélas, se rendre à l'évidence. Elle pleura beaucoup quand je lui affirmai que rien ne légitimait son attente.

Un peu plus tard, ils me consultèrent à nouveau, pour savoir ce qui formait obstacle à leur commun désir de procréation. Je n'eus aucune peine à diagnostiquer — permettez-moi de ne point entrer dans le détail — que la femme seule était en cause, comme cela se rencontre dans sept cas sur dix. J'ajoutai qu'il me paraissait inutile et dangereux de remédier chirurgicalement à certaine malformation organique.

Naturellement, les Rivaud ne se tinrent pas pour battus. Ils s'acharnèrent comme des furieux dans leur idée fixe, et s'entourèrent des avis les plus saugrenus. Bref, ce ménage, pourtant intelligent, devint rapidement ridicule. Leur obsession se trahissait dans leurs moindres propos. Ils créaient autour d'eux, sans y songer, une atmosphère de luxure. Dans leur entourage, les hommes regardaient Christiane avec une concupiscence de plus en plus familière. Certains d'entre eux, j'en ai la conviction, tentèrent de persuader la jeune femme qu'en changeant de partenaire, le résultat serait probable. Jusqu'à quel point encouragea-t-elle leurs obligeantes initiatives, je n'oserais le préciser. Tout est possible, dans l'état de passion. Et la « philogéniture », je vous l'ai dit, est une passion aussi intense, parfois, que l'avarice, la jalousie, ou l'ambition.

André Maurois et votre ami Charles Braibant ont narré des histoires de ce genre, — et bien d'autres avant eux. L'aventure est classique de l'amant extemporané qui vient, si j'ose dire, donner un coup de main au ménage en peine. Mais n'accusons pas Christiane à la légère.

D'autres amis, moins égoïstes sans être moins inconvenants, donnaient à Rivaud des conseils sur les attitude les plus propices, à les en croire, au succès de son entreprise. Ils se tenaient au courant des tentatives avec une curiosité qui se dissimulait sous les dehors d'une sympathie compatissante.

Les femmes, jalouses par instinct, plaignaient hypocritement le mari d'être uni à une épouse inféconde. Et la plupart, au fond de leur cœur, enviaient Christiane pour cette faculté qu'elle avait, de pécher sans concevoir.

Au milieu de ce désordre des imaginations, quelque libidineux suggéra au couple une promenade nocturne au Bois de Boulogne. Il en avait réglé au préalable les menus incidents, soutenant que les impressions émouvantes qui en résulteraient amèneraient Rivaud et sa femme au point d'emphase éminemment favorable à leur propos.

Les époux en revinrent écœurés, dégoûtés d'eux-mêmes

et de leur entourage. Nul dénouement heureux ne devait, au surplus, couronner ces manifestations spectaculaires.

Par contraste, ils entreprirent un pèlerinage à Notre-Dame de Liesse, dans le Laonnois. Pareille démarche, fut, dit-on, réalisée par Henri IV et Marie de Médicis, puis par Louis XIII et Anne d'Autriche, — chaque fois avec un éclatant succès.

Forts de ces précédents illustres, ils prièrent dans la petite chapelle surchargée d'*ex-voto*. Ils se tinrent derrière le jubé, et virent, entre les colonettes de marbre blanc, une scène curieuse : sur les marches de l'autel, devant la statue noire de la Vierge-Mère, une jeune femme était agenouillée, tenant dans ses bras un nouveau-né dormant, que Christiane prit d'abord pour un poupon de cire. Un Père blanc disait une messe basse. A la fin de l'office, il descendit vers la femme immobile, et prit l'enfant qu'il éleva dans un geste d'offrande vers Notre-Dame, après quoi il le rendit à la mère.

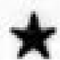
Rivaud et sa femme, mystérieusement remués par ce silencieux spectacle, se serraient l'un contre l'autre avec tendresse. Ils se sentaient comme fiancés. Jamais leur désir ne fut plus ardent, ni plus pur, de voir naître un enfant qui matérialiserait, incarnerait, pour ainsi dire, leur amour...

Mais le Ciel ne favorisa pas ces vœux, pourtant conformes à la parole évangélique.

Ils eurent d'ailleurs le tort de mêler à leur élan de dévotion des pensées profanes. Car une lecture de Michelet, l'*Amour,* les avait incités, environ le même temps, à une longue continence, une sorte de « retraite », comme on dit en religion. Après quoi, par un matin plein de soleil et de parfums, toutes fenêtres ouvertes sur des jardins en fleurs, ils avaient communié charnellement.

Peut-être Michelet demeure-t-il suspect aux yeux du Seigneur. Toujours est-il que tant de mysticisme n'eut pas plus de succès que la trouble agitation de naguère.

Et Christiane pleura de nouveau sur sa stérilité.



Un jour, lasse d'espérer, elle eut une inspiration qui lui parut sublime.

Elle avait à son service, depuis quelques années, une servante, Joséphine, robuste Flamande, assez belle fille, toute dévouée à ses maîtres.

Qui sait si ce Jordaens blond ne consentirait point, moyennant une honnête indemnité, à se substituer à sa patronne pour porter dans ses flancs rebondis l'enfant tant attendu. Ce serait mieux, à tout prendre, qu'une adoption. Le rejeton viendrait de son mari. Il ne ferait point figure d'étranger, d'intrus, dans le ménage.

Christiane nourrit cette pensée durant plusieurs jours. Elle y revenait la nuit, surtout, avec une sorte d'allègre résignation. Ce sentiment, vous le savez, n'est pas exceptionnel. L'Histoire et les Ecritures nous en fournissent d'édifiants exemples. La Bible nous enseigne que la vertueuse Sarah, découragée par une longue stérilité, offrit elle-même Agar, sa servante, aux étreintes du vénérable Abraham. Ainsi fut engendré Ismaël. Eh bien! Joséphine serait Agar, Rivaud serait Abraham.

Dans son rêve longuement caressé, Christiane, nouvelle Sarah, voyait les événements se disposer de la manière la plus simple et la plus providentielle. Dès que Joséphine serait enceinte, elles résideraient toutes deux dans la propriété de Nogent-sur-Marne. Ces localités suburbaines sont plus discrètes, à tout prendre, que de petits villages campagnards. Trop de gens y circulent pour que la curiosité puisse s'attacher à telle ou telle personne sur qui rien n'appelle spécialement l'attention.

Quand arriverait le jour béni de la délivrance, un médecin serait mandé, qui accoucherait Joséphine, revêtue, pour la circonstance, du nom de Christiane Rivaud. Le père présumé — que dis-je? le père véritable — porterait à l'Etat Civil une déclaration en bonne et due forme, accompagnée du certificat de l'accoucheur. Quant aux témoins, cela se trouve facilement. Le premier bistrot

venu en fait office. On en loue même, paraît-il, à la porte des mairies.

Les Rivaud ne connaissant pour ainsi dire personne à Nogent, qui donc s'apercevrait jamais de la supercherie? Joséphine, de son côté, fille sûre et loyale, ne trahirait point ses maîtres. L'important était de la décider. Ensuite, seulement, Rivaud serait prévenu de ce que sa femme désirait de lui.

Christiane apporta dans ses travaux d'approche une rouerie de vieux diplomate. Les êtres qu'anime une passion profonde y puisent parfois une sorte de génie.

Ce furent d'abord de longues confidences à la servante sur la tristesse de n'avoir point d'enfant, quand on en souhaite desespérément depuis des années. Christiane, tenant ces propos, versait des larmes d'autant plus émouvantes qu'elles étaient sincères. Comme l'a dit le doux Horace :

Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi...

Et Joséphine pleurait aussi, car elle avait l'âme sensible.

— Ah! disait Christiane, si nous pouvions trouver une brave fille qui, en acceptant quelque argent, dix mille francs par exemple, consentirait à donner en échange une grande joie à deux êtres malheureux! ...Mais c'est impossible, n'est-ce pas, Joséphine? Nous risquerions de tomber sur une sotte qui bavarderait ensuite à tort et à travers, ..ou bien sur une méchante femme, qui créerait des complications, voudrait garder son enfant, bref, nous causerait des ennuis..., tout en se mettant elle-même dans un mauvais cas, et en risquant la prison... Qu'en pensez-vous, Joséphine?

Joséphine hochait la tête, poliment. A vrai dire, elle ne comprenait pas très bien ce que « Madame » souhaitait d'elle, tant sa simplicité était grande.

Christiane le lui expliqua plus clairement. Alors, elle arrondit les yeux et devint pensive. L'idée du sacrifice rémunéré descendit en son cœur et s'y précisa en quelques images. Elle crut vivre dans un film sentimental,

comme ceux qu'elle admirait parfois au cinéma du quartier : un film dont elle était soudain la touchante héroïne. Son dévouement inné la poussait à jouer ce rôle. Elle y trouvait son compte, au demeurant. Que d'années il lui aurait fallu pour « mettre de côté » ces dix mille francs qui lui tombaient pour ainsi dire du ciel? Elle en demeurait émerveillée.

Bref, c'est elle qui, spontanément, s'offrit un matin, en rougissant, à ce que « Madame » attendait de sa complaisance. Sans être cupide, mais seulement pour le principe, elle évaluait *à part*, au chiffre de deux mille francs, la perte d'une innocence que n'avaient pu fléchir, jusque-là, les instances d'un séduisant garçon épicier, jovial et frisé comme un ange, ni celles — plus sérieuses — d'un garde municipal qui lui avait promis le mariage. Qui sait? Peut-être ces douze mille francs, au total, favoriseraient-ils une si heureuse conclusion. C'était une *dot* inespérée.

En somme, plus les jours passaient, et plus la volumineuse vierge se montrait impatiente de subir le martyre.



Quand Christiane vit que les temps étaient révolus, elle eut, avec son mari, un entretien décisif.

Au repas du soir, elle amena la conversation sur Joséphine, observant d'un air qu'elle affectait de rendre désinvolte :

— C'est égal, Joséphine est vraiment une belle fille!

— Oui, répondit Rivaud qui pensait à autre chose.

— Dis-moi, Georges, bien franchement, comment la trouves-tu?

— Qui donc?

— Joséphine, voyons!

— Pourquoi me poser cette question? Est-ce que tu t'imagines que je suis sensible aux attraits de Joséphine?

— Non, sans doute, mon chéri. Mais enfin j'aimerais savoir si elle ne te déplaît pas...

— Ecoute, Christiane, si c'est une plaisanterie, je ne la trouve pas drôle. Tu ne m'as pas habitué à de pareilles

conversations. Et j'espère que tu n'es pas jalouse de Joséphine, ni d'aucune autre femme? Tu sais bien que toi seule...

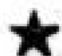
— Je le sais Georges, et moi aussi, je t'aime de tout mon cœur. Mais ce n'est pas une taquinerie... Je vais t'expliquer à quoi j'ai pensé... Si je ne t'en ai pas encore parlé, c'est que j'attendais d'être sûre...

Et Christiane exposa minutieusement à son mari, stupéfait, le plan précis qu'elle fignolait depuis quelques semaines. Elle dit le consentement de la servante. Elle balaya les objections d'abord révoltées, puis moins assurées de Rivaud. Il désirait si vivement un enfant que, peu à peu, la folie de Christiane le gagnait...

Il tenta vainement de représenter combien ce projet pouvait paraître choquant, presque criminel, quelles complications étaient à craindre... Christiane avait réponse à tout.

Bref, il céda. On convint du lieu, du jour et de l'heure. La chose se passerait à Nogent, le samedi suivant, vers cinq heures de l'après-midi. Joséphine fut prévenue de cette décision, et elle en marqua une joie discrète. Un acompte de mille francs lui fut versé par Christiane. Trois jours de suite, la servante demanda la permission de sortir pour faire des « courses » dans Paris, et elle revint chargée de mystérieux paquets.

Rivaud n'osait plus prendre ses repas à la maison. Il donnait pour prétexte des rendez-vous d'affaires, des chantiers à surveiller, loin de son domicile... En vérité, la grande Flamande l'intimidait de son regard extatique. Transfigurée par sa mission, elle portait sur son visage la noble fierté d'une chrétienne des premiers âges, marchant vers le cirque où rugissent les lions.



Enfin, le grand jour arriva.

A quatre heures, tandis que Joséphine montait dans sa chambre pour d'ultimes apprêts, Christiane, le cœur battant, s'en fut sur une barque, flâner le long des rives de la Marne, jusqu'au moment du dîner.

Georges attendait dans son cabinet de travail, où le divan large et bas lui semblait prendre soudain une importance indécente.

Fumant sans arrêt des cigarettes qu'il écrasait nerveusement dans le cendrier après quelques bouffées, il se sentait ému, troublé, comme un malfaiteur débutant qui guette sa première victime.

Quand il entendit l'escalier craquer sous les pas de la servante, il essaya de rassembler ses forces et de se monter l'imagination : « Après tout, se disait-il, c'est une femme splendide, robuste, appétissante. Son air rustique n'est point sans grâce. Avec sa jupe large et son bonnet de dentelle, ne ressemble-t-elle pas au portrait d'Isabeau d'Autriche par Jean Gossart? Je m'étonne même de ne pas l'avoir remarqué déjà... C'est au Musée de Bruxelles, je crois. » ...Il avala coup sur coup deux verres de porto. Comme il achevait le deuxième, on frappa timidement. Il s'étrangla en disant : « entrez! » Il tremblait d'énervement et de honte.

La porte s'ouvrit lentement. Et une étonnante vision s'offrit aux regards de Georges. Sur le seuil se tenait une énorme créature, empanachée comme une commère de revue. Un chapeau très large soutenait une voilette épaisse, pour adultère-1900, insuffisante à dissimuler les couleurs éclatantes d'un visage peinturluré de blanc, de rouge, de noir et de bleu, souligné d'un somptueux collier de fausses perles. La plume mauve du chapeau retombait sur l'épaule droite en décrivant une courbe audacieuse. Le corps, ficelé dans un corset cruel, débordait par en haut et par en bas, et menaçait d'éclater. Des chaussures jaunes, toutes neuves, comprimaient les pieds robustes, d'où s'élançaient des mollets de lutteuse, gainés de bas roses.

Ainsi déguisée, Joséphine — car c'était elle — participait tout à la fois du Suisse d'église, du roi nègre, du tambour-major et de la patronne de lupanar...

Rivaud la contemplait d'un œil stupide. Il ne pouvait plus proférer un son, et n'encourageait l'apparition d'aucun geste. Elle restait hésitante, immobile, en retrait

dans le vestibule, déconcertée par le mutisme et le regard glacé de « Monsieur ».

Elle s'était imaginé les choses tout autrement, et comptait, sinon sur un assaut de houzard, du moins sur un empressement flatteur, comme en ont ces beaux hommes qui, dans les films, embrassent durant de longues minutes les lèvres de la partenaire, en lui tenant la nuque d'une main ferme, tandis que l'autre main pétrit la taille ou les épaules...

Au lieu de tout cela, elle voyait un Rivaud presque triste, abattu, les bras pendant le long du corps, et qui lui disait avec une douceur insupportable :

— Allez-vous en, ma pauvre fille !... Allez-vous en ! Tout cela est inepte. Excusez-nous !

Alors, brusquement accablée par tant d'émotions contradictoires, elle fit quelques pas en avant, et s'écroula, tête baissée, sur le divan, où elle se mit à sangloter à grand bruit. Elle se couvrait la figure de ses deux mains. On ne voyait plus d'elle que la masse mouvante de ses formes drapées de soie bleu-Nattier. Une jambe, haut découverte, rythmait les gémissements. Le grand chapeau avait glissé. La voilette était trempée de larmes. Joséphine haletait, avec des râles dans la gorge, suffoquait, puis reprenait ses beuglements sourds, entrecoupés de longs silences.

Rivaud, moins décidé que jamais à donner suite aux projets de naguère, demeurait debout à côté d'elle, lui tapotant les épaules, et cherchant vainement à la consoler...

Quand Christiane revint à la villa, plus tôt qu'elle ne l'avait décidé, impatiente de savoir comment les choses s'étaient passées, et vaguement jalouse, elle entra sur la pointe des pieds, mais s'arrêta, surprise, devant la porte grande ouverte du bureau. Elle vit son mari, assis avec un air d'ennui, près du divan où Joséphine pleurait encore, par secousses.

« Ça y est », se dit-elle avec un pincement au cœur. « C'est égal, ils auraient pu fermer la porte ! »...

A ce moment, Rivaud l'aperçut. Il se leva et vint vers elle.

— Alors? lui demanda-t-elle.

— Alors, répondit-il en battant l'air de ses bras découragés, c'est impossible, impossible!...

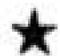
— Quoi? Elle n'a pas voulu?

— Non, dit-il. C'est moi. Je n'ai pas pu...



La pauvre Joséphine, le soir même de sa mésaventure, partit sans consentir à revoir « Monsieur ». Depuis, elle a fréquemment changé de maîtres. Elle espère toujours rencontrer quelque nouvelle proposition du même genre. Cette idée la tourmente. Elle estime avoir été frustrée de douze mille francs et ne désespère point de les conquérir ailleurs. Elle paraît seulement surprise de la rareté des offres. Et pourtant, elle prend soin de ne se placer que chez des ménages sans enfant. Elle va vieillir dans cet espoir ridicule, deviendra doucement folle, et n'épousera peut-être jamais son beau garde municipal...

Quant aux Rivaud, figurez-vous qu'ils ont adopté un petit garçon, un « cady », qu'ils avaient apprécié pour sa gentillesse, au golf de Coutainville, dans la saison des vacances, peu de temps après les événements que je vous ai relatés. Ils sont très heureux de cette décision. Le gamin leur donne beaucoup de satisfactions. Ils s'y sont attachés, elle surtout, avec une sorte de ferveur... J'ai peur, en vérité qu'ils ne le gâtent sans mesure. Heureusement, cet orphelin a, paraît-il, « un bon fonds »... Tant mieux!



Des années ont passé. J'ai revu le docteur Jean des Entomeures, au cours d'un voyage à Thélème-sur-Marne.

Après quelques paroles aimables, il me dit tout à coup :

— Vous savez, ce couple dont je vous avais parlé... Il lui en est arrivé une bien bonne... Ou une bien mauvaise, comme vous voudrez. C'est selon...

— Ah! oui, fis-je... Les Rivaud?

— Ils ne s'appellent pas Rivaud. Mais peu importe... Bref, je vous le donne en mille... C'est presque incroyable : l'ancien « cady » est devenu un professeur de golf, un champion célèbre sur tous les *links* du monde...

— Bravo !

— Attendez ! Il vient, l'an dernier, d'épouser sa mère adoptive !

— Oh ! que me dites-vous là ?

— La vérité. Elle l'aima d'abord comme une maman aime son gosse. Et puis, de part et d'autre, l'affection a fait place à quelque chose de plus trouble. C'est Rivaud, paraît-il, qui s'en est aperçu le premier. Il a voulu éloigner le « fils » improvisé. Christiane a résisté... Finalement, la « mère » et l' « enfant » sont partis ensemble... Les Rivaud ont divorcé... Et voilà !

— Quelle étrange histoire !

— N'est-ce pas ?... Mais venez voir notre Musée. Il est maintenant magnifique... Et le « crâne de Gall » y figure en bonne place...

ALAIN SIRWY.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Saint-Pol-Roux : *La supplique du Christ*, René Debresse. — Armand Guibert : *Oiseau Privé*, Monomotapa. — Charles Massonne : *Finisterre*, Editions du Cuvier, Villefranche-en-Beaujolais. — Léon-Gabriel Gros : *St Jean du Désert*, « Cahier du Journal des Poètes ». — Roger Michael : *Contacts*, « éditions de la Bouteille à la Mer. » — Louis Grad : *Les Nuits Profanes*, « La Caravelle ». — Jean Laurent : *Poisson d'Or*, « les Cahiers d'Art et d'Amitié. »

La Supplique du Christ, notre cher Saint-Pol-Roux, avec une force admirable d'émotion concentrée, le fait parler ainsi : « Vous qui priez devant l'Agneau que garde un chandelier, Chrétiens, je vous demande grâce pour ma vieille race à face de brebis et de bélier, — Divin troupeau que devait disperser la politique humaine et qui depuis s'en va tout le long de la haine, le fer dans la laine, le fouet sur la peau! » Cette supplique est un appel surhumain à la cessation des haines, à l'apaisement des jalousies de race à race. C'est le cri poussé par le Rédempteur au spectacle de toutes les récentes vilenies, au nom desquelles on persécute, on décime, on tente d'anéantir une portion quelconque de la race humaine en l'accusant de forfaits, de crimes, de ruses concertées qui, au cours des siècles, auraient été son apanage. Le cœur se lève au narré de telles turpitudes, qui sont le propre des peuples asservis et détournés des sentiments de justice et de fraternité, de compréhension universelle. Et j'aime notre poète ermite qui, du fond de son Finistère, lance en ce poème pathétique cette chaleureuse supplique de compassion et de sympathie universelle. « En vérité, je vous le dis, cette race maudite est cependant la race élue par qui j'ai connu le

tendre sein de Bethléem avant l'éponge amère de Jérusalem... » Ne cédons pas à la haine, toujours impie; sachons prévoir, sachons aimer. La paix du monde est à ce prix, et notre exaltation dans le sein de Dieu.

« Monomotapa, qui fait suite aux « Cahiers de Barbarie », n'est pas une collection, mais une « amitié ». Pour le plaisir des auteurs et pour celui de quelques amis connus ou inconnus, Monomotapa publie... », comme les Cahiers de Barbarie ont publié, des ouvrages choisis, présentés selon un goût parfait, d'auteurs recherchés et rares, d'un mérite toujours distingué, recherché même, plutôt, d'ailleurs, que spontané et créateur. Au fond, si j'osais employer un mot dans sa signification profonde et réelle, sans y attacher le sens ridicule et péjoratif que l'usage courant sottement lui attribue, je dirais peut-être que les auteurs de la plupart de ces livres publiés au Monomotapa tunisien ou par les soins d'Armand Guibert dans les Cahiers de Barbarie, sont de délicats, d'intelligents, de purs amateurs plutôt que des poètes essentiels et de naissance. Mais irai-je contrister un homme que, tout en n'ayant pas l'honneur de le connaître personnellement, j'estime très haut pour le courage, le dévouement, l'abnégation qu'il a su mettre à créer, à soutenir, en dépit du dédain général ou de l'indifférence hostile, la cause de la poésie universelle dans ses admirables Cahiers de Barbarie, durant des années et jusqu'au terme qu'il s'était proposé? Les Cahiers de Barbarie ont été des premiers à propager la jeune gloire de Patrice de la Tour du Pin, à encourager Louis Brauquier ou le malheureux J. J. Rabearivelo, à répandre les noms trop peu connus de tels remarquables poètes espagnols, anglais, maltais et italiens, ou, encore, de tunisiens authentiques écrivant en français. Bien que déçu par la mauvaise chance qui accabla son entreprise, Armand Guibert ne s'est pas aigri, et ne renonce pas à la lutte. Une « amitié » nouvelle est créée par lui au profit des poètes qu'il n'a point cessé de chérir et des écrivains du pays où il s'honore de vivre. Jean El Mouhour Amrouche lui a confié des *Chants Berbères de Kabylie,* et le *Cantique d'Eve,* poème inédit. P. de la Tour du Pin lui demeure fidèle, et voici enfin d'Armand Guibert lui-même un poème publié, **Oiseau Privé.** Le thème est simple.

Une tentative de dressage. L'oiseau se rebiffe, il est un monde, à lui tout seul.

Les mots troublent l'eau du songe
mais le bonheur n'est pas dormant :
maint lac a connu des tempêtes,
nulle aussi forte que la mer
et c'est une mer qui me roule
dans le tumulte de sa vague.
L'île plus frêle qu'une barque
à la dérive va flottant
et moi parcelle du vieux monde
sollicitée par le mouvant,
tout investi d'un rythme double,
et ciel mobile et océan,
enfant de Dieu, fils de moi-même,
je suis un monde à moi tout seul.

J'ai tenu à citer un des morceaux, selon moi, les mieux venus de ce poème, pour que le lecteur ne se méprenne pas sur mes intentions quand je dirai que je regarde Armand Guibert comme un écrivain qui soigne, contrôle, dirige avec minutie, ne perdant jamais de vue le but, le style et le déroulement volontaire, par endroits un peu sec, de la poésie qui est son rêve, son idéal. Son intelligence, son savoir, son sens critique le font poète, quand il veut être poète, et sa connaissance des moyens techniques dont usent les poètes qu'il préfère. Mais croit-il, en vérité, qu'écrire, par exemple : « mais le bonheur n'est pas dormant..., nulle aussi forte que la mer..., sollicitée par le mouvant..., tout investi d'un rythme double... » soit le fait d'un poète né, d'un poète *par soi,* d'un poète « à soi tout seul » ? Sans doute cette prose mesurée ne manque ni de cadence ni de rythme bien marqué; cela ne suffit pas à constituer le chant. Bossuet, Chateaubriand, Flaubert ont ce prestige d'un rythme ondulant et précieux; si on lit des vers, les vers les plus parfaits, d'Anatole France, ou (risquerai-je, au sentiment de certains de mes lecteurs, ce blasphème?) de Charles Maurras, j'estime prodigieux que des prosateurs nés réussissent à composer des poèmes si proches de la poésie (qu'ils aiment, qu'ils comprennent mieux que maints poètes) mais à qui seul l'élan initial, le je ne sais quoi qui est la

poésie même, fait défaut. Je ne rabaisse point, je gage, l'art d'Armand Guibert en mêlant son nom à ceux que je viens de citer : à leur égal, d'ailleurs, il rencontre des moments heureux où il touche à la poésie véritable, mais contre (probablement) son attente, ce n'est guère quand il s'abandonne à l'essor qui l'emporte à composer d'amples laisses d'images souvent disparates, volontairement, et peu disciplinées, à l'instar de Paul Claudel ou surtout de Milosz, chez qui l'instinct poétique est moins un objet de volonté qu'une nécessité natale. Un poète de race n'écrira jamais ce vers :

Et de tes mains *sache forger la chaîne*

qu'il est bien difficile de prononcer... Armand Guibert m'en croira-t-il? J'ai rarement éprouvé la peine que je ressens à relire les lignes qu'il m'a bien fallu écrire au sujet de son poème. Je ne sais si beaucoup d'hommes m'ont été, par la qualité, la persévérance de leur effort en faveur de la poésie, aussi essentiellement sympathiques que lui, mais sa poésie écrite, je la respecte, j'y perçois sa sincérité et la pureté de ses intentions, de sa recherche, de son idéal, je ne parviens pas, contre mon gré, à la sentir, à l'aimer; — et, je l'avoue, et à ma honte, je m'en trouve fort marri. Presque, je serais porté de lui en demander pardon; mais que vaudrait ma critique, privée de son principal mérite, la sincérité de mes impressions?

De fort évocateurs et âpres paysages, où la présence divine se cherche et apparaît, Charles Massonne, dans **Finisterre,** les suscite par des poèmes secrets et ardemment discrets,

O pics partout levés, gardez ma frêle joie...

Des alexandrins, en général, mais, autour de cette base sonore, des variations profondes et parfois détonnantes à dessein, de l'effet le plus sûr, et qui étrangement aboutit au doute presque négateur en présence des « caps incendiés », au long du « vieux chemin des soleils fatigués », jusqu'à ce qu'il ait entendu, secrète, une éternelle voix :

Si tu n'avais chéri ces tristes promontoires...
. . . .
Si ma tendresse en toi ne retrouvait la terre,
La douce et la rebelle et que j'ai tant aimée...

Saint Jean du Désert, par Léon-Gabriel Gros, aussi, à sa façon, est, en contemplation des paysages de la terre et en méditation de soi en soi-même, une recherche de Dieu. Vers de mesures mêlées selon les exigences du rythme intérieur, vers d'une fermeté imagée, d'une ardeur concentrée, comme secrète, riches en trouvailles et en combinaisons heureuses. Parfois, de la monotonie dans cette marche lente, à travers la contrée de ce constant désir, à la manière, si l'on veut, du poète Jouve plutôt que du prophète Claudel.

De cette ambiance exquise de « la Bouteille à la Mer », auprès du beau poète Moussarie, voici, en Roger Michael et ses **Contacts,** un autre intéressant poète qui se dégage, s'affirme. Laissons son « Automobile » : « Le moteur d'automobile — Qui pour nous vrille la nuit, — Flaire la tête du serpent... », concession superflue au goût d'un vain modernisme qui tient la vogue. Mais des *esquisses* précises et mouvantes, distinctes de la mode des haï-kaï, avec plus de portée, et surtout des poèmes où la pensée médite en forme d'images, et fortement rythmées, comme *Forêt, Orage,* ou, traité avec plus de fantaisie capricieuse, *la Truite,* « fuseau craintif livré au nonchaloir de l'eau ».

Abel Bonnard présente en une préface de sympathie le jeune poète Louis Grad aux lecteurs, et s'émerveille qu'il soit, dans la localité où il a établi sa résidence, conseiller municipal. Le devoir civique s'allie dans la vie de Louis Grad à l'élan lyrique; on s'en étonnera peu si l'on ouvre ce livre, **Les Nuits Profanes,** larges visions ne dédaignant pas, comme le feignent les auteurs, tant d'auteurs de poèmes charmants, souvent bien venus, la grandeur des proportions, l'invention d'images amples et ce flux de verbe généreux qui fait songer au dieu entre tous les dieux du lyrisme français, Victor Hugo. Louis Grad ne rougit pas de son culte, il communie avec lui en lui consacrant un chant funèbre. Ce n'est ni le moindre ni le moins beau des poèmes de ce beau volume, ardent, visionnaire, et d'une très certaine beauté. Je souhaite que, sans trop tarder, l'auteur me fournisse l'occasion de parler de son talent plus en détail.

Quelle ardeur, parfois mélancolique, dans ces poèmes, le plus grand nombre en prose, intitulés par l'auteur **Poissons**

d'Or? Etait-il nécessaire, pour qu'ils fussent remarqués, outre le portrait du poète par Jean Cocteau, que le volume fût présenté de façon inattendue et amicale, par Mme Cécile Sorel? Je ne le pense pas. Ces poèmes, un peu trop fluents par endroits, en général sonnent clair et avec une sûreté lyrique des plus louables.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Daniel-Rops : *L'Epée de feu,* **Plon. — Henry Bordeaux :** *La Cendre chaude,* **Plon. — J. H. Rosny aîné :** *Les Instincts,* **Flammarion. — Vanderpyl :** *Le Guide égaré,* **Mercure de France. — Jean Pommarès :** *La mort à dix-huit ans,* **Correa. — Henri Membre :** *Petit-bourgeois,* **Denoël. — Laurence Algan :** *Rue de la Roquette,* **Plon. — Pierre Viré :** *Fortune en mer,* **Gallimard.**

Une intelligence, un pouvoir de synthèse, une application, une tenue qui forcent le respect, l'admiration, voilà ce qui me semble caractériser le roman de M. Daniel-Rops, **L'Epée de feu.** Roman considérable, certes, conforme à la tradition la plus sérieuse du génie français, et à propos duquel on n'a pas manqué d'évoquer le souvenir de Paul Bourget — comme je l'ai fait moi-même, naguère, pour d'autres livres du même auteur. Mais l'ampleur de son ambition me gêne. M. Daniel-Rops veut trop dire et, si juste qu'il fasse penser, sentir et agir ses personnages, il est clair qu'il intervient, pour l'essentiel, dans la partie qu'ils jouent. Ils ne sont pas libres apparemment, en effet, mais déterminés. Rien, dans *L'Epée de feu,* qui heurte la vraisemblance. Tous les caractères de ce roman sont humains, réels; possibles, ses péripéties. C'est la pensée, seule, qui préside au récit qui le rend arbitraire. J'y discerne l'intervention d'une force ordonnatrice, et je ne la puis oublier. Roman à « idée », non à « thèse », prenait déjà soin de distinguer Paul Bourget. J'admets la distinction; mais la vérité (qu'il ne faut pas confondre avec la « crédibilité ») ne s'en accommode point. La vérité relative de l'art, bien entendu; c'est-à-dire cette illusion qui résulte de l'impression qu'on a de se trouver en face de phénomènes reproduisant ceux mêmes de la vie, par on ne sait quel décousu, quelle incohérence ou quel illogisme, un ménagement de suspensions sans analogie avec les arrêts de la mécanique la plus savante... Cela, seules nous le procurent les œuvres où l'auteur

n'intervient, selon la magnifique expression de M. Paul Claudel, que de la manière du marin à son gouvernail : « un petit mouvement de la main... ». Œuvres dont le créateur est la proie de fantômes; halluciné, en quelque sorte; « acteur et spectateur » pour parler comme Baudelaire. Le philosophe, le moraliste qu'est M. Daniel-Rops, se refuse à assister sans intervenir au désordre des âmes contemporaines. Il lui faut trouver une issue à leur désespoir; et il ne peut se défendre de leur proposer celle de la religion, de la foi. Hélas! les intentions les meilleures ne sont pas de mise dans un roman, et M. François Mauriac le sait bien qui ne se résigne à être édifiant dans ses dramatiques récits que lorsque ses personnages ont tout fait pour se damner, et qu'il semble que son intervention se produit trop tard... L'auteur romanesque, comme l'apprenti sorcier, déchaîne des forces dont il n'est pas — dont il ne devrait pas, du moins — être maître. Mais la réalité, que l'art transfigure, porte en soi sa moralité intime : et c'est encore, tout compte fait, la plus efficace. Ceci dit, j'essayerai de donner une idée du récit de M. Daniel-Rops, récit fort habilement agencé et qui contient (avec des dialogues philosophiques hors de propos) des pages émues, expressives, qui sont fort belles. Riche homme d'affaires, M. Deaucourt obéit à la loi de la jungle. Le suicide de sa dernière victime révolte son fils, Abel, qui fuit sa maison pour aller vivre, comme avait déjà fait son frère aîné, avec les ouvriers, le peuple. Un traître à sa classe, par sentimentalisme, l'espèce en abonde. Mais il y a, aussi, la fille de Deaucourt, Sylvie, mal mariée, à la veille de devenir adultère, que retient au bord du gouffre la révélation de l'amour mystique qu'elle a inspiré à un malade... Par Jean-Louis (l'aîné d'Abel) qui a pour maîtresse une Russe, Nadja, nous sommes introduits dans les milieux communistes, où la forme supérieure de la tendresse humaine est l'inhumanité. Un surréaliste nous initie, d'autre part, au dilettantisme diabolique de certains intellectuels d'aujourd'hui; une demoiselle Sucre, à l'aigreur recuite des inutilités bourgeoises et surtout sexuelles... Il y a, aussi, pour compléter ces portraits qui font partie du répertoire, un juif musicien et idéaliste. Nous sommes en pays de connaissance. Mais les voies sont tracées

d'avance où les personnages s'engagent par des mouvements spirituels, à bien voir, convergents. Déçu par ses expériences prolétariennes, Abel tentera de s'empoisonner, et toute la famille se trouvera réunie à son chevet. Rassemblement symbolique. L'espoir de retrouver l'équilibre, l'Eden perdu, semble promis par M. Daniel-Rops à ses victimes d'un siècle chaotique. Quelque incertitude eût mieux fait notre affaire. Une certaine gratuité, aussi. Mais M. Daniel-Rops n'élude aucune difficulté; toutes les scènes à faire, il les fait — et avec brio. Son esprit logique ne lui interdit pas, en outre, de recourir heureusement à l'impressionnisme. Choisira-t-il entre l'essai et le roman qui se le disputent, comme, Hercule, le vice et la vertu? Ou écrira-t-il des romans dans lesquels il oubliera qu'il est un essayiste? Je le crois capable de faire deux parts distinctes de ses dons. Il en possède assez pour cela.

Un homme, Pierre Languet, jadis trompé par sa femme, a laissé prononcer le divorce à son préjudice par dignité, scrupule de conscience aussi, car il reconnaissait avoir été mari médiocre, c'est-à-dire insuffisamment vigilant et ferme... Mais sa fille, dont il a dû abandonner l'éducation, le croit coupable. Acculée, par une nécessité tragique, à fuir le foyer maternel, elle commettrait une erreur irréparable si Languet n'intervenait, avec décision et énergie, cette fois, et ne réussissait à la reconquérir... Tel est, en bref, le sujet du nouveau roman de M. Henry Bordeaux : **La cendre chaude.** Evidemment, ce sont les méfaits du divorce que ce roman dénonce. M. Bordeaux, qui est moraliste, et moraliste chrétien, ne serait pas fâché si la leçon de son livre était profitable. Il a, cependant, l'habileté de l'en laisser se dégager toute seule. Il conte une histoire, et il la conte bien. Sur un ton de bonne compagnie. Son art est d'inspirer confiance au lecteur, qui ne voit pas malice à ses démarches, et de le circonvenir plutôt que d'entreprendre de le persuader. Ce lecteur, Paul Bourget l'impressionnait, sans doute, il imposait à son intelligence; mais je ne crois pas qu'il l'ait jamais séduit, comme M. Bordeaux. Bourget donnait toujours un peu l'impression de professer ou de parler du haut d'une chaire. Je comparerais, en revanche, M. Bordeaux à un prêtre de campagne, qui

rendrait visite à ses ouailles provinciales, parlerait aux unes autour d'une tasse de thé, s'informerait de la santé, des affaires des autres, à la ferme, avec une simplicité cordiale. Il connaît les cœurs et se penche sur les âmes avec autant d'intérêt que de sollicitude. Ici, le caractère de Nicole, la fille de Languet, est avec finesse esquissé. M. Bordeaux sait quelles cordes il faut faire vibrer. Il les fait vibrer. Ses conquêtes sont sûres; il se garde avec prudence d'effaroucher. Il sème à profusion le bon grain, mais le laisse lever tout seul. Les petits récits honnêtes qu'on lisait aux veillées ont plus contribué à la formation des consciences françaises que les grandes « machines », du genre de celles de Bourget, précisément, ou de M. Daniel-Rops.

« Toute race européenne est un mélange », prend soin d'écrire M. J.-H. Rosny aîné, dès les premières pages de son dernier roman, **Les Instincts.** Ce n'en est pas moins un antagonisme d'origine ancestrale, qui oppose irréductiblement, malgré l'ardeur de leurs amours, le celte-gaulois, Roland, à la celte-ibérienne Nicole, dans le cadre rustique, presque farouche, où le hasard les a fait se rencontrer. Mais Roland est riche; et si le luxe qu'il peut offrir à Nicole la séduit, un sentiment de rancune obscure s'éveille en elle à voir que son amant (qui ne lui propose, d'ailleurs, pas de l'épouser) ne partage point ses goûts... C'est avec sa cadette, Magali, une enfant encore au début de l'action, que Roland réalisera, plus tard, l'accord unique. Magali est demeurée pure essentiellement, il est vrai. Le bonheur, pour elle, c'est chose des temps édéniques, qu'elle ne saurait dissocier de la nature. Rien de plus simple, d'une simplicité qui fait songer à celle des idylles antiques, que le récit du grand évocateur de la préhistoire (*Vamireh, La guerre du feu*), des premiers âges de la civilisation (*Amour étrusque*). « Roman de trois femmes », porte, en sous-titre, *Les Instincts.* La singulière et mystérieuse figure d'une fille d'Egypte se dresse au second plan de ce roman, en effet, comme une incarnation de la lointaine sagesse du pays où fut écrit *Le livre de la mort,* pour lui conférer un caractère symbolique, en rappelant la relativité de tout, la nécessité de la dissonance dans l'harmonie la plus parfaite. M. J.-H. Rosny aîné est toujours le même

enchanteur. On admirera la magie de ses évocations de la nature — ici d'une beauté classique dans leur brièveté — et de la sensation d'éternel qui s'en dégage, à cause de tout ce qu'elles rassemblent d'impressions profondes pour unir au présent le passé.

Sous ce titre : **Le guide égaré** (qui pourrait être symbolique, encore qu'il fasse allusion à une réalité, sans doute pénible), M. Vanderpyl nous conte sa propre histoire — ou presque — par personne interposée. On sait que le poète des *Saisons douloureuses,* le critique d'art de *Peintres de notre époque,* a été guide au Musée du Louvre, comme son héros, Luc. Il quitta, comme lui, son plat pays, après s'être révélé impropre à toute vie conformiste, pour mener à Paris l'existence de la Bohême d'avant-guerre. Ce sont ses aventures, ou plutôt ses mésaventures, qui alimentent son récit, jusques et y compris son « expérience », comme disent les Américains, d'initiateur des beautés de la peinture aux Béotiens des deux hémisphères. Narration savoureusement goguenarde et tant soit peu cynique, qui prendra place parmi les documents auxquels auront intérêt à recourir les historiens de nos mœurs.

Au départ des livres de récriminations, du genre de celui-ci : **La mort à dix-huit ans,** par M. Jean Pommarès, il faut toujours admettre que jeunesse c'est pureté et génie — et le reste, fumier. Donc, qu'on lui passe sans tarder les leviers de commande, car à se dessécher dans l'attente, elle tournera au fumier à son tour, comme toute fleur vieillissant sans donner son fruit. Mais les choses et les gens s'entêtant dans leur lente ornière, aussi fatale qu'une orbite de planète, il reste en tout à l'adolescent qui se raconte, ici, de se suicider pour les punir. Néron fit de même, un peu plus sévèrement pressé, d'ailleurs, par la nécessité, après avoir réalisé dans le minimum de temps le maximum de gâchis, et il pleura sur le monde auquel il allait manquer. En cheminant vers la mort et vidant ses gourmes, l'inadapté, qui se voulait inadaptable, nous donne, sinon de cette crise où chaque génération, loin de mourir, naît à la réalité, au moins du Paris nocturne et des problèmes de l'heure, des aspects qui ont de la fièvre et de l'intensité.

Qui ne passe pas, à vingt ans, par la crise indiquée ci-dessus, d'impatience et de révolte, court risque de ne pas être homme complet. Le tout est la façon dont on en sort. Le petit Français Robert Lévêque (de **Petit-Bourgeois** par M. Henri Membre) se croit communiste et même le dit un peu trop à bord d'un yacht de croisière où il coudoie des oisifs anglo-saxons — une équipée qu'il s'est permise avant la pauvreté régénératrice... Il apprend, là, la spéculation boursière, l'amour dans le confort, et épouse, à la fin du périple, la femme d'un de ces richards, devenue veuve en cours de traversée. Alors, dame! il retrouve les aspirations, les attitudes, le génie de toute son ascendance. Cela pouvait faire une lourde moralité, à la Clément Vautel; c'est un joli récit, enlevé d'un trait net, à peine narquois. Mon Dieu! que nous avons donc d'adroits conteurs, et comme ils nous fouettent en mousse légère les plus graves, les plus denses idéologies!

Nous descendons de sommets un peu irréels vers l'honnête pavé parisien, aux années où Paris mûrissait sans forçage, dans ses logis laborieux, ce qu'on n'appelait pas une élite, et qui n'ambitionnait pas d'en être une, avec **Rue de la Roquette** par Mme Laurence Algan : un type heureux de bonnes gens, entre peuple et bourgeoisie, à montée lente et sage. Des parents probes, l'école primaire, juste de quoi vivre, et dans les yeux clairs les candeurs de quarante-huit. Ces souvenirs d'enfance sont délicieux, simplement.

Encore une catégorie attardée dans la loyauté et l'instinct du devoir : les marins. Ceux des bateaux marchands subissent, en haut, le besoin de profit de leurs employeurs, en bas, la démoralisation de la clique des ports; leur beau bloc s'effrite. Dans **Fortune de mer,** par M. Pierre Viré, le *Medjerda* est, comme ils disent, une « vieille baille »; on y trime dur, dans les pires conditions; on trouve un peu d'amour aux escales, puis on sombre corps et biens par une nuit de tempête. L'aventure est prestement, lestement contée.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

L'Ile des Esclaves, un acte de Marivaux; *Le Jeu de l'Amour et de la Mort*, un acte de M. Romain Rolland (Comédie Française). — *Le Grand Will*, quatre actes et dix tableaux de M. Maurice Constantin-Weyer et de Mme de Longworth-Chambrun (Odéon).

Pour fêter les cent cinquante ans de la Révolution française, M. Edouard Bourdet a eu l'idée de réunir sur la même affiche les noms de Marivaux et de M. Romain Rolland. Est-ce parce que M. Rolland s'est inspiré de Marivaux pour le titre de sa pièce? Non, c'est parce que Marivaux, paraît-il, a fait jouer un acte d'inspiration pré-révolutionnaire, **L'Ile des Esclaves.** Il m'étonnerait qu'un homme intelligent comme M. Bourdet donnât dans ce panneau, mais peu importe. Toute occasion est bonne à jouer du Marivaux, un auteur délicieux, et qui vaut mieux que sa réputation par trop étroite. Or *L'Ile des Esclaves* n'avait pas été montée depuis sa création en 1725; c'est de quoi applaudir à cette reprise, quelque motif qui l'ait inspirée.

Est-il besoin de dire qu'il faut être d'une ignorance sordide pour aller voir dans cet acte charmant et fin la moindre lueur de révolte? On a été jusqu'à écrire qu'il n'y avait rien de si audacieux dans toute notre littérature d'avant 1725. La belle plaisanterie! La fameuse page de La Bruyère : « On voit par la campagne certains animaux farouches... », le mémoire de Vauban à Louis XIV sur la misère du peuple, voilà des peintures sociales autrement violentes que *L'Ile des esclaves*. Quant au *Tartufe* de Molière, c'était une œuvre à l'eau de rose, sans doute, quoiqu'elle mobilisât contre elle une bonne part de la haute société? Pour les écrits des libertins, qu'on vouait au bûcher avec leurs auteurs, peut-être faut-il les compter pour rien? La manière dont le moindre faquin tranche aujourd'hui des plus difficiles problèmes, sans se donner la peine d'y aller voir de près et en prenant ses imaginations pour la réalité, a de quoi mettre en fureur les âmes les plus pacifiques.

Un vaisseau athénien fait naufrage en vue d'une île où se sont réfugiés autrefois des esclaves en fuite. Deux personnes du meilleur monde, la jeune Euphrosine et le jeune Iphicrate, y abordent par chance, la première avec sa suivante Cléan-

this, le second avec son valet Arlequin. Le chef des naturels de l'île oblige les maîtres à changer de condition avec leurs serviteurs. D'abord Arlequin et Cléanthis sont tentés de profiter de la situation pour se venger des humiliations qu'ils ont subies; et cela nous vaut en passant deux scènes d'une vérité, d'une malice et d'un brio adorables, surtout celle où Cléanthis fait le portrait des mœurs de son ancienne maîtresse. Puis le valet et la suivante s'attendrissent. On les voit spontanément rendre à leurs maîtres leurs vêtements et leur autorité. C'est la réaction que guettait Trivelin, le chef de l'île. Il renvoie tout le monde à Athènes en disant à Euphrosine et à Iphicrate :

> Vous avez été leurs maîtres et vous avez mal agi; ils sont devenus les vôtres et ils vous pardonnent; faites vos réflexions là-dessus.

C'est une leçon ravissante, donnée avec une finesse et une légèreté qui enchantent, mais cela fait exactement le contraire d'une pièce révolutionnaire. Marivaux ne songe pas un instant à peindre Euphrosine et Iphicrate comme des monstres. Il pense certainement qu'à leur place Arlequin et Cléanthis n'eussent pas agi avec moins d'égoïsme. Il ne dit nulle part qu'il faille changer l'ordre établi, et qu'il ne soit pas bon qu'il y ait des maîtres et des valets. Il rappelle seulement à ceux-ci qu'il est de leur devoir de traiter ceux-là avec humanité. Rien de plus, rien de moins. *L'Ile des Esclaves* se situe à un rang très honorable dans la plus vieille de nos traditions littéraires, la tradition des moralistes. Il faut être bien bête ou bien sectaire, mais c'est tout un, pour en juger autrement. Peut-être n'est-il pas indifférent de signaler qu'un auteur anglais contemporain, J. M. Barrie, a repris le même thème dans une pièce remarquable, pittoresque et fouillée, qui s'intitule *L'admirable Crichton*. C'est Firmin Gémier, il me semble — j'écris à la campagne loin de tout document — qui en a monté l'adaptation française au Théâtre Antoine, environ 1923.

L'Ile des Esclaves est jouée à la perfection. M. Lafon (Trivelin, le maître de l'île), Mlle Irène Brillant (Euphrosine) et M. Jean Weber (Iphicrate) tirent le meilleur parti de leurs

rôles, avec intelligence et discrétion. M. Pierre Dux, qui assume de surcroît la mise en scène, dans un fort agréable décor de M. Jean Oberlé, joue Arlequin avec toute la bonhomie et tout l'éclat désirables; c'est un excellent comédien. Quant à Mme Béatrice Bretty, la façon dont elle interprète Cléanthis lui a valu un succès tout particulier, et nuls applaudissements n'étaient plus mérités que ceux qui la saluaient. C'est un régal que d'entendre un texte de qualité servi avec cette pertinence et cette cohésion.

§

Les comédiens qui donnaient **Le Jeu de l'Amour et de la Mort** à la suite de *L'Ile des Esclaves*, étaient infiniment moins bien partagés que leurs camarades. De Marivaux à M. Romain Rolland il y a un monde : celui qui sépare l'artiste du professeur. L'un anime des personnages, peint des caractères, suggère sa leçon avec la crainte d'appuyer. L'autre prend des porte-paroles et leur fait pesamment développer le pour et le contre, comme à quelque exercice contradictoire de Sorbonne. Il n'est pas un des héros de M. Rolland qui ne soit capable d'enseigner. Grand merci! nous ne sommes pas venus pour prendre des notes. Je ne dirai rien de l'invention dramatique de M. Rolland. Traitée en vingt minutes, elle était excellente et n'en faisait pas moins entendre que tant de dissertations. En cinq quarts d'heure elle ennuie, il faut bien le dire. Mon rôle d'invité et mon devoir de chroniqueur m'obligeaient à subir jusqu'au bout le pensum, mais je ne comprends pas qu'un spectateur payant ne s'enfuie pas épouvanté. Quel dommage! Tout cela est en soi si intelligent, si juste, si bien vu! On sort de là plein d'estime pour la clairvoyance et la probité de M. Rolland, mais plein de rancune contre l'auteur dramatique. On devrait s'interdire la scène quand on est à ce point dépourvu du don d'insuffler la vie.

Les interprètes font ce qu'ils peuvent. M. Denis d'Inès, qui a mis en scène avec goût, M. Louis Seigner qui joue Lazare Carnot, Mme Germaine Rouer qui est belle et émouvante, sont à citer. Je plains M. Aimé Clariond à qui est échu le principal rôle, et qui en tire tout ce qu'il est possible, mais surtout M. Maurice Donneaud dont le texte est le plus mauvais de

la pièce; certaine tirade au passé simple, et à la première personne du pluriel, aurait suffi à tuer des comédiens moins aguerris que lui.

§

L'Odéon nous a donné dix tableaux sur **Le Grand Will.** Ils sont d'un bon romancier, M. Maurice Constantin-Weyer, et d'une femme lettrée que passionne la question Shakespeare, Mme de Longworth-Chambrun. Je me garderai bien de dire un seul mot sur le fond, pour la bonne raison que je n'y entends rien. (M. Louis Mandin s'est souvent chargé ici même de justifier sa thèse et de pourfendre ses divers adversaires, avec une alacrité qui ne peut laisser personne indifférent.) Sur la pièce, je ne parlerai pas davantage. Elle décourage la critique. C'est une honnête imagerie qui sera très certainement utile à la jeunesse des écoles; mais elle manque éminemment de vertu dramatique. Le seul tableau un peu vivant est celui qui nous mène à la cour d'Ecosse, où M. Chamarat fait un roi Jacques haut en couleurs. M. Louis Eymond est un Shakespeare aussi odéonien que possible, au milieu d'une troupe nombreuse et dévouée.

FRANCIS AMBRIÈRE.

ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES

L'apprentissage comique. — A notre ami Francis Ambrière le périlleux devoir de rendre compte des concours de comédie et de tragédie. On connaît la légende de Rachel, telle que la raconte Houssaye, accueillie au Conservatoire par ces mots de Provost : « Mon enfant, allez vendre des fleurs. » Elle n'était pas de celles qui se découragent. Plus tard, acclamée au Théâtre-Français, on la noie, un soir, sous les bouquets. Elle prend le plus beau, s'avance vers Provost, et lui dit : « Vous m'avez conseillé de vendre des fleurs, en voilà. » D'un succès au Conservatoire ne dépend pas forcément l'avenir d'un comédien. Qu'importe donc une condamnation qui s'avère sans fondement par la suite! Mais on connaît aussi l'adjuration d'Alfred de Musset à la critique, après la reprise de *Bajazet*, réclamant la compréhension et la sollicitude des censeurs pour l'enfant au génie précoce, mais pas

encore sûre d'elle, en qui seule reposait « toute la grandeur d'une renaissance », mais que les attaques et le chagrin pouvaient décourager. En ces jours de fièvre, où se côtoient les ridicules de toutes sortes, l'étalage des petites vanités et l'insolence des prétentions (qui ne sont pas toujours du même côté de la rampe), l'envie est grande, certes, d'ironiser avec causticité. Mais comment oublier le mal que peut faire un mot aussi cruel que spirituel à celui qui apporte sa foi avec un cœur sincère et cache peut-être sous les maladresses et les scories, toute humble, toute petite, l'étincelle sacrée?

Nous nous sommes efforcé d'assister aux concours avec la plus grande naïveté, dans un état d'esprit absolument désintéressé, sans souci d'établir, pour notre compte, un classement des candidats, une hiérarchie des récompenses. Nous avons éprouvé un sentiment étrange et les impressions les plus curieuses pour qui veut réfléchir sur la psychologie du public. L'atmosphère artificielle des concours du Conservatoire nous est apparue de la façon la plus criante. L'art théâtral est une symbolique. Son expression sur la scène doit répondre à celle qu'en exige le spectateur. Mais quel curieux public que celui des concours! Il vient pour juger, classer. Tout le monde prend des notes : le jury par devoir, les journalistes par obligation professionnelle, les spectateurs parce qu'ils jouent au critique. Aux entr'actes, les mêmes questions : Y aura-t-il un premier prix? Qui le mérite? Quel est le professeur? Et cependant, ce public qui tranche, affirme, raisonne, est régi par les plus sentimentales des impulsions. On s'embrasse, on pleure, on s'enthousiasme, on manifeste. Des courants de sympathie naissent, forts et même violents, chez les parents et les amis. Les autres suivent, ou réagissent en sens contraire, et s'émeuvent souvent à la pensée d'espoirs incertains ou au rappel de mélancoliques souvenirs. Voilà qui fait douter d'un clair et sain jugement désintéressé.

On se montre, dans la salle, les célébrités du théâtre, acteurs, auteurs, critiques. A entendre les conversations, il semble qu'on n'ignore rien de la chose théâtrale et artistique, et telle surprise amusée aux mots d'Alceste : « Franchement, il est bon à mettre au cabinet », fait penser modestement que la culture moyenne de l'assemblée n'atteint pas

les sommets. On soumet à la critique objective des journalistes des *élèves* qui concourent dans des circonstances bien arbitraires. Et le jury a présentes à la mémoire les notes de l'année scolaire. Il juge relativement à des données que les autres n'ont pas. Les candidats se présentent dans des scènes minutieusement réglées, truquées. Il s'agit en huit ou dix minutes, même pas, de montrer que l'on a un physique, une voix, un tempérament, que l'on sait *parler* un texte et *monter* une scène. Sur la phrase exacte ou plutôt sur le mot, la syllabe précise, le *mouvement* part en flèche. Le point d'inflexion de la courbe a été fixé par le professeur; le déplacer, c'est compromettre le résultat. Le candidat veille à ne pas faire cette faute, on le sent. La scène doit constituer un tout et présenter un abrégé des mérites de l'élève. L'attaque, la façon de poser les premiers mots sont toutes différentes de ce qu'elles seraient si le passage choisi venait à sa place dans le déroulement de la comédie. Pour peu qu'on se donne la peine de considérer sous cet angle les scènes de concours ainsi présentées, il apparaît clairement qu'elles ne s'intégreraient pas dans ce que Diderot appelle « le système de déclamation », dans l'harmonie de la pièce.

Artificielle cette présentation des scènes. Artificielle cette atmosphère des concours où le public croit juger et suit d'abord ses impulsions. Faux les jugements de la critique, ignorante des conditions et des nécessités de l'école. Faux le système de discrimination d'un jury qui tient ou ne tient pas compte, selon les cas et son bon vouloir, et sans coefficient établi, des résultats des années scolaires. Tout est faux, tout est artificiel. Cela ne veut pas dire qu'un candidat ne puisse montrer ses qualités, que la critique n'y soit sensible, et que le jury manque sans cesse de compétence et d'esprit d'équité. Mais tous les malentendus, toutes les erreurs, tous les accidents sont possibles dans un système qui ne tient pas en parfaite logique.

Au reste, qui pense le contraire? Faire la critique des concours, ce n'est point faire celle de l'enseignement. Nous entendons dire : « Qui a bien pu apprendre à cet élève cette façon de dire les vers? Quelle sottise de lui avoir choisi cette scène! » Nous n'ignorons pas combien l'art de dire les vers

est difficile. Le professeur, souvent excellent diseur lui-même, ne peut être tenu pour responsable des inexpériences du candidat. Quant au choix des scènes, il est très délicat. La critique porterait plutôt sur la méthode même qui consiste à juger quelqu'un après l'avoir entendu quelques minutes. Lorsqu'un maître conseille à son élève un auteur vieilli, au style et aux accents périmés, ce n'est pas toujours faute de goût (ça peut l'être parfois); c'est que, selon lui, la scène permet au jeune comédien de se faire valoir. Evidemment il peut se tromper, mais c'est une autre histoire.

Tout ceci n'a pas beaucoup d'intérêt à notre sens. Pour nous, le problème est plus sérieux. Le Conservatoire ne répond pas à ce que devrait être une école moderne d'art dramatique. Ce qu'on donne, rue de Madrid, c'est une parodie d'enseignement et nous nous sommes suffisamment expliqué à ce sujet pour ne point y revenir (1).

Il existe, paraît-il, un beau projet sur le papier; une commission ministérielle aurait établi un statut nouveau pour le Conservatoire National. Il ne s'agit rien moins que de constituer une Faculté des Arts, qui grouperait le Conservatoire, l'Ecole des Beaux-Arts et l'Ecole des Arts Décoratifs. Soit, attendons-la. On demande à voir! Le Conservatoire serait muni de tous les moyens d'étude, avec les collections nécessaires : livres, films, gravures. On y apprendrait la technique du microphone et celle de l'éclairage. On y étudierait l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'histoire de l'art. On y pratiquerait des exercices physiques, pour répondre aux vœux de certains metteurs en scène. La vieille salle, témoin de tant de gloire, serait remplacée par une nouvelle, construite et équipée selon les exigences modernes, avec les derniers perfectionnements.

D'où l'on peut conclure que l'on n'est pas près de voir fonctionner ce nouveau Conservatoire, revu et corrigé.

Ce sont les défenseurs de la rue de Madrid qui nous font connaître ces beaux projets. Nous voyons, dans l'exposé de cette modernisation projetée de la vieille institution, la reconnaissance de sa déficience actuelle. C'est implicitement un aveu. Voilà qui est grave, mais nous change tout de même

(1) Cf. *Mercure de France* des 15-VII-1934; 15-XII-1934; 1-IX-1938.

du refrain : On a toujours critiqué le Conservatoire, il ne s'en porte pas plus mal et sa tradition est bonne et suffisante.

Mais on ne dissimule pas la difficulté de réalisation du coûteux projet. L'Etat est pauvre; disons qu'il est ladre pour le Conservatoire. C'est très vrai, et scandaleux. On invoque alors le manque d'argent pour expliquer la léthargie actuelle. Et cela aussi est grave. Si les défenseurs du Conservatoire se retranchent sur l'absence de crédits pour justifier sa situation lamentable, ils ne sauront cependant nous persuader que cette pauvreté est la cause de tout le mal.

Rien ne permet actuellement, rue de Madrid, de faire tous les cours rêvés, de préparer par exemple de futurs metteurs en scène. L'outillage est inexistant. Tout est à créer. Cela est vrai. Mais à qui fera-t-on croire qu'il faille attendre la construction d'une nouvelle salle pour enseigner à draper la toge et le péplos? pour donner quelques leçons de maquillage? C'est une plaisanterie. Si l'on se soucie tant de la culture générale du comédien, pourquoi sacrifie-t-on fréquemment la classe de littérature comme il est indéniable que cela se fait ou s'est fait, les horaires étant établis de telle sorte que les cours, pourtant peu nombreux, arrivent à empiéter les uns sur les autres? Nous ne reviendrons pas sur ce que nous disions, il y a cinq ans, des cours ignorés de mimique et d'escrime, et du fonctionnement de la classe d'ensemble. Quelques changements survenus dans la vie de l'école ne modifient pas nos conclusions générales.

La vérité, c'est que la routine, l'empirisme ont dominé l'enseignement du Conservatoire, et l'ont tué. De temps en temps on croyait apporter une réforme, et s'épargner ainsi des critiques, en faisant varier la liste des auteurs modernes, en essayant le concours en costume, en choisissant un maître non officiel, nous voulons dire étranger à la Comédie-Française. Mais d'idée directrice, d'orientation pédagogique nouvelle : point. Si déshérité qu'il soit des services financiers, le Conservatoire ne peut tirer de ce fait toutes ses excuses. Il est en grande partie responsable du mal qui l'anémie.

M. Pierre Fresnay ne nous surprend point lorsqu'il déclare dans son article : *La profession de Comédien*, de l'*Encyclopédie Française*, que l'apprentissage du métier d'acteur dis-

paraît et que, pour la grande majorité des jeunes comédiens, il consiste à chercher un engagement. Notre seule grande école d'art dramatique n'est qu'une boîte à bachotage. Lorsqu'on dit que le Conservatoire est unique en son genre, c'est, hélas, vrai! Et ce n'est pas un éloge.

ANDRÉ VILLIERS.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Il semble vraiment que quelques-uns s'évertuent à aggraver la crise qui s'ébauche vers le Cinéma avec des productions aussi banales que celle-ci : *Vous seule que j'aime.* C'est une intolérable rengaine que l'on a prodiguée à l'Ecran et à laquelle Reda Caire essaie de faire un sort, sans arriver à prendre la place de Tino Rossi qu'il ambitionne évidemment.

Aux Portiques, *Coup de Théâtre* est un tableau, qui ne manque ni de vérité ni d'intérêt, des mœurs des gens de théâtre, mais c'est aussi l'histoire tant de fois contée de la jeune fille ambitieuse aspirant à la gloire des planches. Il y a des épisodes des Classes du Conservatoire qui sont intéressants et délicatement présentés dans une mise en scène excellente et avec des interprètes menés au succès par Lucie Rainer, sympathique et émouvante comme à l'habitude.

A Paramount, nous avons eu l'égale surprise de trouver dans *Zaza* une Claudette Colbert dont nous n'avions pas jusqu'ici suffisamment apprécié le rare tempérament de comédienne. Certes, nous la tenions pour une fantaisiste charmante, mais dans le personnage de *Zaza* elle s'est montrée une actrice puissante et vraie qui, ma foi, fait songer à Réjane, l'inoubliable créatrice de la pièce célèbre de Pierre Berton et Charles Simon. Herbert Marshall est, lui aussi, remarquable dans le personnage assez malaisé de Dufresne, et on retrouve avec plaisir Mme Constance Collier aux côtés de ce couple parfait.

Le Cavalier de l'Ouest complète le programme avec une série de scènes d'aventures des pionniers américains, une belle production riche d'images et de galopades équestres du plus grand intérêt dans des paysages magnifiques.

Trafic d'hommes, à l'Olympia, rappelle assez *La Case de*

l'oncle Tom, et on nous y montre les horreurs et les excès de l'époque révolue de la traite des esclaves. Wallace Beery est la vedette, avec Robert Taylor, et fait merveille avec Florence Rice qui partage leurs aventures.

Enfin, la quinzaine nous annonçait à grand renfort de publicité deux grandes productions et auxquelles le public a réservé un accueil assez différent. A l'Aubert-Palace et au Colisée, *La Règle du Jeu,* passée en même temps dans les deux établissements, a soulevé un certain tapage. Il est rare même qu'un accueil aussi bruyant soit réservé à une production de l'Ecran, et, comme Jean Renoir avait écrit le scénario, réalisé la mise en scène, même joué personnellement un rôle de cette histoire, j'ai voulu me rendre compte des raisons de la résistance d'un public pourtant d'habitude assez patient. Ce film n'est pas plus puéril que beaucoup d'autres qu'on laisse passer sans protestations, et cependant il offre quelque chose de particulièrement irritant puisque, dans les deux établissements, l'un élégant comme le Colisée, l'autre populaire comme l'Aubert-Palace, on a entendu les mêmes sifflets, cris d'animaux et autres gentillesses qui ont scandé la projection. Evidemment, ce film est sans aucun intérêt, mais il n'y a tout de même pas là de quoi s'impatienter à ce point. Jean Renoir pourtant ne pourra s'en prendre qu'à lui-même, car ses camarades Dalio Carette, Gaston Modot, Mlle Paulette Dubost ont été fort convenables. Une nouvelle venue, Mlle Mila Parely, fera bien de travailler un accent qui ne permet pas d'apprécier tout à fait son talent.

Par contre, le second film sensationnel, au Max Linder, *Les aveux d'un espion nazi,* est allé justement aux nues et il est projeté à la fois dans trois établissements, ce qui est rare; il y a là une preuve que le Cinéma est un outil de propagande de premier ordre et, dans le cas présent, il dépasse les circonstances ordinaires. Nos amis américains, évidemment agacés par l'activité de l'Allemagne, nous ont montré la redoutable organisation des nazis allemands à l'intérieur des Etats-Unis, avec une singulière hardiesse et une franchise dans l'attaque qui sont véritablement impressionnantes. Et l'accueil a été le même à l'Apollo qu'au César et au Max-Linder; un public très excité approuve bruyamment cette

œuvre de polémique qui prend un intérêt presque politique. Edward Robinson mène la chose avec sa maîtrise habituelle, entouré par une troupe de premier ordre.

ANTOINE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Lancelot Hogben : *Les mathématiques pour tous*, traduction F. H. Larrouy et A. Sallin; Eric-Temple Bell : *Les grands mathématiciens*, traduction Ami Gandillon, Payot, Paris.

A quelques mois d'intervalle viennent de paraître coup sur coup les traductions françaises (1) des deux gros volumes de vulgarisation mathématique : **Les mathématiques pour tous,** par Lancelot Hogben, professeur à l'Université d'Aberdeen (687 pages, avec 200 figures); **Les grands mathématiciens,** par Eric-Temple Bell, né à Aberdeen, professeur à l'Institut technologique de Californie (615 pages avec figures). Nous allons examiner ces livres ensemble, en les désignant respectivement par les initiales (H. et B.) de leurs auteurs.

L'existence — je ne dis pas : la lecture — de ces deux ouvrages présente un *intérêt considérable,* ne serait-ce que comme symptômes irrécusables d'une renaissance du scientisme, d'une opposition farouche aux « balivernes tabous », aux bourrages de crâne des théologiens, des métaphysiciens et des littérateurs qui, tout naturellement, raffolent des fausses sciences « comme les vaches vont à la prairie » (2). Le cou-

(1) Ces traductions sont toutes deux médiocres, la seconde étant encore pire : on est stupéfié du nombre des *questions élémentaires*, dont les trois traducteurs n'ont jamais entendu parler, et cette simple constatation illustre étrangement les doléances des textes anglais sur l'universelle ignorance en mathématiques. La place nous manque pour relever les dizaines et dizaines d'erreurs, confusions, non-sens; en particulier, par une unanimité touchante, on emploie « groupe » pour *ensemble* (H., pp. 588-614; B., p. 33), alors qu'il s'agit de deux théories complètement différentes. Ami Gandillon ignore « le tiers exclu » (B., p. 614), « le temps minimum » (B., pp. 75, 148-149, 377), « le problème des partis » (B., p. 99), « l'espérance mathématique » (B., p. 101), « les cristaux uniaxes et biaxes » (B., p. 379)... Parmi les autres *perles*, signalons : « hauteur angulaire » pour *hauteur apparente* (H., p. 289), « ton » pour *hauteur d'un son* (B., pp. 288-289), « décigrammes » (dg) pour *décagrammes* (H., p. 432), « dispositif » pour *disposition* (H., p. 599), « la Commune » pour la *Convention* (B., p. 479), « décompter ! » pour *recenser* (B., pp. 603-609, sans spécifier les innombrables contradictions relatives aux notations et aux unités.

(2) « Il parait peu vraisemblable qu'une analyse à la manière viennoise puisse éclairer en quoi que ce soit la géniale invention de Descartes (B., p. 50). Les *carrés magiques* ne soignaient pas seulement les maladies microbiennes, ils déclenchaient les mêmes cures que la psychanalyse (H.,

rage de ces savants est à la fois réconfortant pour l'avenir intellectuel de l'humanité et navrant pour la vague de béotisme qui déferle sur notre pays; répétons-le (3) : il se laisse distancer par John Bull et l'oncle Sam; le sceptre des idées claires et objectives est en passe de nous échapper.

Passons successivement en revue les positions parfaitement nettes que les deux auteurs prennent à l'égard de la rhétorique pseudo-philosophique, de l'offensive mystique, de la routine latinolâtrique et de l'importance sociale des mathématiques.

1° Platon et Aristote, mais surtout Platon, sont tenus pour des sortes de malfaiteurs publics; leur influence a été « funeste au progrès » (B., p. 36) :

La pensée de Platon avait ses racines dans de sombres superstitions qui troublaient les hommes et dans de fantastiques puérilités qui les hypnotisaient, à une époque où il était difficile de faire une distinction entre les deux phrases (4) : « 13 est un nombre premier » et « 13 est un nombre néfaste » (H., p. 18). Pour la plupart des Anciens, les mathématiques étaient un jeu assez ridicule, qui devait se jouer conformément aux règles strictes imposées par le tour d'esprit de Platon (B., p. 42).

Il n'en est que plus remarquable que Platon serve encore de modèle à l'élite en herbe et que ses textes soient commentés par des grammairiens, qui seraient sûrement refusés au bachot pour les sciences, s'il leur prenait la fantaisie de s'y présenter...

La géométrie, pour Platon, n'était qu'un moyen d'atteindre la perfection spirituelle (!). Il était donc tout naturel que les adeptes

p. 182) ». Indiquons également les interprétations absurdes des nombres (H., p. 225), la logomachie de Hegel (H., p. 226), le projet de loi d'un Etat américain pour restaurer le nombre *pi* dans sa valeur (*trois*, exactement), qui figure en toutes lettres dans la Bible (H., p. 259). « Les six jours de la création et les vingt-huit jours du mois lunaire ont servi à démontrer la perfection du plan providentiel » (H., p. 194).

(3) *Mercure de France*, 15 sept. 1938, p. 670.

(4) Quoi d'étonnant à cela : n'y a-t-il pas, à l'heure actuelle, deux clans, parmi les anciens X ou les membres de l'Académie des sciences (sans parler des asexués), au sujet de la radiesthésie, « science universelle de grand avenir » (!) ou délire collectif d'interprétation? Il se passe naturellement le même phénomène que dans l'enquête menée par le psychologue James H. Leuba, sur la foi chez les savants américains (*Mercure de France*, 1er mai 1929, p. 609 et 15 novembre 1934, pp. 87-91) : ce sont à nouveau les personnages de second plan qui se trouvent en grande majorité parmi ceux qui ont la marotte du mystère.

rendissent la géométrie aussi difficile et indigeste que l'ont trouvée des générations d'écoliers (H., p. 181). En cherchant la perfection dans les cieux, les Grecs ne se souciaient pas de trouver des résultats utilisables : ils écartèrent les nombres et les unités de mesure (H., p. 72). Si les savants avaient alors suivi Archimède plutôt que Platon et Aristote, ils eussent aisément devancé d'au moins vingt siècles l'ère des mathématiques modernes qui commencent à Descartes (1596-1650) et à Newton (1642-1727), et l'ère de la physique moderne, ouverte par Galilée (1564-1642), vers la même époque (B., p. 30).

2° En véritables savants, qui se gardent bien d'ériger leur spécialité au grade de panacée, Hogben et Bell ne sont pas tendres pour l'obscurantisme, si l'on entend par là l'adhésion à des croyances invérifiables par la méthode scientifique, alors que l'agnosticisme, *avec toutes ses conséquences,* est la seule attitude possible.

Quand les moines de saint Cyrille détruisirent les écoles de science païenne (390), la deuxième bibliothèque d'Alexandrie fut vidée de son contenu utile et bourrée d'un fatras superstitieux (H., p. 234). Les superstitions ne sont pas créées par l'humanité moyenne; elles sont inventées par des intellectuels détraqués. Le mathématicien et l'homme moyen ont un mutuel besoin l'un de l'autre (H., p. 17). Fermat n'eut jamais, comme Descartes (5) et Pascal, la tentation insidieuse de palabrer sur Dieu, l'Homme et l'Univers (B., p. 69). Le pape, en contredisant Copernic, faisait figure d'imbécile (B., p. 58), La névropathie religieuse de Pascal (6) le poussait à se torturer lui-même, à se livrer à des spéculations ridicules et stériles sur des controverses sectaires. Ses dons magnifiques étaient logés à une mauvaise enseigne (B., pp. 84, 98 et 86).

(5) L'auteur raconte (B., p. 53) sa jalousie mesquine contre Galilée et l'intervention inopportune du patriotisme dans la rivalité Newton-Leibniz (B., p. 127). Il relate les rapports de Descartes avec Richelieu, ce « rusé compère » (B., p. 88), cet « aimable vieux fripon » (B., p. 55) : « En passant, on peut se demander de quel droit — divin ou autre — un cardinal dictait à un savant ce qu'il pouvait ou non publier » (B., p. 59). Le « pauvre diable » — c'est de Descartes qu'il s'agit — périt victime de la vanité outrecuidante d'une « gourde » pernicieuse, la reine Christine de Suède. (Comme on le voit, les mathématiciens savent égaler Maurras, tout en servant la vérité historique.)

(6) L'auteur ruine la « pieuse » légende de Pascal redécouvrant Euclide avec tous ses détours, avec toutes ses inadvertances : elle est moins probable que d'amener *six* un milliard de fois de suite en jetant un dé (B., p. 87).

Newton (7), avait deux passions, la théologie et l'alchimie, qui seraient actuellement jugées indignes de lui (B., p. 107). Le doux et onctueux Cauchy était un bigot, chose étrange pour un homme de science; toutes les fois qu'il quittait les mathématiques, il perdait tout sens commun, substituant le sentiment à la raison (B., pp. 297, 318 et 317). Sylvester ne pouvait souscrire à ce fatras de déclarations absurdes, connu sous le nom des trente-neuf articles de l'église anglicane (B. p. 414). La théorie du transfini a été adoptée par les Jésuites, qui y virent des preuves indubitables de l'existence de Dieu et de la Sainte-Trinité, avec ses trois-en-un, un-en-trois, co-égaux et co-éternels. Cantor, qui avait l'esprit très vif et la langue encore plus vive, quand il était irrité, tourna en ridicule ces absurdes prétentions (B. pp. 593-594). Les récits religieux de la création sont tombés en discrédit (H., p. 12). Mais le solide bon sens d'Einstein n'a pas empêché ses disciples d'ériger son enseignement en un nouveau système d'apologies théologiques (H., p. 668). Aussi les tendances philosophiques des mathématiciens actuels sont parfois de curieuses réminiscences de fidéisme médiéval (B., p. 545).

Les rapports de Dieu avec les nombres forment un chapitre passionnant de la psychopathologie (8) :

PYTHAGORE : « Bénis-nous, Nombre Divin, toi qui as engendré les dieux et les hommes » (B., p. 24).

PLATON : « Dieu fait toujours de la géométrie » (B., p. 25).

LEIBNIZ : « Les séries prouvent irréfutablement le fait que la divine providence a tiré le monde du néant » (H., p. 502).

KARL-GUSTAV JACOBI : « Dieu fait toujours de l'arithmétique » (B., p. 25).

LEOPOLD KRONECKER : « Dieu a créé les nombres entiers; tout le reste est l'œuvre de l'homme » (B., p. 8).

JAMES JEANS (1930) : « Le Grand Architecte de l'Univers commence maintenant à apparaître comme un pur mathématicien » (B., p. 10).

Le plus remarquable, dans toutes ces « profondes » déclarations,

(7) Encore une légende de « cuistres » : comme disait l'illustre Gauss (1777-1855), « quelque flatteur stupide demanda à Newton comment il avait découvert la loi de la gravitation; voyant qu'il avait affaire à un cerveau enfantin et désirant se débarrasser d'un fâcheux, il lui répondit qu'une pomme lui était tombée sur le nez; l'homme s'en alla pleinement satisfait et complètement éclairé » (B., p. 278).

(8) « Napoléon n'était pas exempt de crédulité : il conciliait ses œuvres guerrières avec la foi en une Providence impénétrable et bienfaisante, et se considérait comme l'Homme du Destin » (B., p. 269). Les lecteurs de quotidiens se diront sans doute qu' « ils ont déjà entendu cela quelque part »...

c'est que des êtres humains, pas plus sots que d'autres, aient pensé une fois qu'elles avaient un sens (B., p. 24). Si nous examinons objectivement les symboles, nous nous apercevons bientôt que c'est nous-mêmes qui les avons écrits et que nous avons employé cette écriture particulière, parce que nous l'avons inventée, pour qu'elle s'applique à notre propre entendement (B., p. 25).

3° Après les mystiques, voici le tour des humanistes.

Pour Descartes, la scolastique médiévale, qui pesait encore si obstinément sur l'éducation humaniste, était aussi stérile qu'une mule en ce qui concerne la création humaine : les démonstrations de la philosophie et de la morale lui faisaient l'effet de boniments trompeurs et de fraudes (B., p. 49). William-Rowan Hamilton sut heureusement s'affranchir de cette insensée dévotion pour les langues inutiles (B., p. 270). Evariste Galois, tué à vingt ans, perdit un temps précieux dans d'interminables exercices de littérature, de grec, de latin, et gaspilla une intelligence de premier ordre aux futilités de la rhétorique développées par des pédants (B., pp. 393-395).

Jamais les humanistes — au sens désuet que l'on s'entête à donner à ce mot — n'apprendront que « le sens commun est fait pour être choqué » (9). Il y aurait une chose aussi stupide que celle qui consiste à confier à des linguistes le soin de tirer des vérités relatives à la psychologie humaine, ce serait de « confier les autres sciences à un mathématicien isolé (10), qui ne contrôlerait pas ses déductions » (H., p. 25).

4° De ces deux ouvrages se dégagent des conclusions très nettes sur le rôle social et culturel des mathématiques, *en opposition perpétuelle avec les idées communes*, qui nous ont conduits à la situation générale que l'on sait.

Dans la *Vie* de l'obscur soldat romain Marcellus, Plutarque a glissé l'histoire d'Archimède comme une mince tranche de jambon dans un énorme sandwich (B., p. 39). Comme l'observe plaisamment A. N. Wittehead, « aucun Romain n'a jamais perdu la vie parce qu'il était absorbé dans la contemplation d'une figure géométri-

(9) « Si nous ne possédions rien qui puisse être moins bosselé que le sens commun, nous serions une race de crétins » (B., p. 556).
(10) Henri Poincaré ne s'est nullement grandi, en publiant des remarques insignifiantes sur la psychologie de l'invention mathématique (B., pp. 583-586).

que » (B., p. 45). La guerre est bien la pratique la plus éhontée de toutes les stupidités humaines (B., p. 546). Arthur Cayley (11) fut un avocat non-conformiste : il se refusait à gagner *trop* d'argent ! Par contre, il était dégoûté de débrouiller des affaires de mince importance, pour épargner quelques guinées à des clients qui en étaient déjà gorgés (B., p. 412). Dans la spéculation, la réussite dépend du principe : « Il sera donné à celui qui possède, et, à celui qui n'a rien, il sera enlevé même le peu qu'il a » (12) ; les grosses fortunes du capitalisme financier ont été construites sur cette base (H., p. 615). Actuellement, les économistes ne sont pas assez instruits pour comprendre la futilité des disputes grossières relatives à l'usure ou au mercantilisme (H., p. 582). Si un ruban à la boutonnière devient la récompense du politicien, comment un homme intelligent et intègre — comme Newton — a-t-il pu se sentir flatté de recevoir l'Ordre du Chevalier? Lorsqu'un intellectuel, en tant que tel, ramasse les miettes de la table du gouvernement, il rappelle les chiens galeux et affamés, qui lèchent les plaies des mendiants au « festin du riche », dans la parabole biblique (B., p. 128).

En 1826, Berlin voulait ce qu'il y a de mieux et fit appeler l'éminent Norvégien Abel. Un siècle plus tard, ce qu'il y a de mieux en physique mathématique n'était plus assez bon, et Berlin expulsa l'Allemand Einstein. Ainsi va le progrès (B., p. 347).

On se rend compte que les mathématiques sont nées à la fois de l'activité sociale et de l'expérimentation : il n'y a pas de niaiserie plus flagrante, ni plus répandue, que de se figurer aujourd'hui que les affirmations de cette science sont des « vérités absolues » ; ce sont des émanations de notre étude du monde extérieur, et leurs principes ont été plusieurs fois bouleversés au cours de leur évolution. La présence, chez les hommes de plume et chez les hommes d'action, d'une mentalité aussi dévoyée, aussi anachronique, n'est guère encourageante, mais Hogben et Bell luttent de toutes leurs forces pour le bon combat :

Jusqu'à ces derniers temps, la biologie et la psychologie, les deux plus jeunes sciences qui ont manqué de respect envers les sacro-saintes croyances, ne se servaient pas de mathématiques.

(11) Dont les recherches sont à la base de la relativité restreinte et de la mécanique des quanta (1821-1895).

(12) En somme, Paul Reynaud n'a rien inventé, quand il proclame, ou à peu près : « Avant toutes choses, il importe d'enrichir les riches »...

Elles viennent d'atteindre à la compréhension des mesures les plus utiles à faire et du secours que le mathématicien peut leur apporter (H., p. 227). Lorsque l'intelligence des êtres humains aura suffisamment progressé, ils deviendront capables de comprendre ce qui se passe dans leur propre corps [âme comprise] (B., p. 564). Si nous faisions, de nos connaissances actuelles, l'usage qu'elles comportent, nous pourrions dresser un inventaire de toutes les énergies disponibles pour préparer une ère d'abondance et de loisir pour tout le monde (H., p. 582). En nous permettant de risquer une prédiction, nous dirons que ce qui viendra sera plus frais, plus jeune à tout point de vue, plus proche de la pensée et des besoins humains, plus dégagé de tout recours à des entités extra-terrestres pour se justifier (B., p. 615).

Ces deux ouvrages se rattachent à toute une série d'exposés excellents, mais plus maniables, que nous avons tous analysés au jour le jour (13) : les deux petits Pierre Boutroux (Alcan et Albin Michel), Joseph Pérès (E. de Bocard), Tobias Dantzig (Payot, Paris), Jean Pelseneer (Hermann), Ferdinand Gonseth (Alcan). Le contact avec des *esprits libres* — même notablement « trahis » (14) — est toujours éminemment profitable, mais il convient de savoir ce qu'il en coûte: d'abord 200 francs-papier pour le tout, puis 300 heures de loisirs à trouver dans le prochain trimestre, pour s'assimiler ces treize cents pages... Le second est plus facile, à la condition de ne pas approfondir le tiers ou le quart du texte, qui sont exagérément techniques. Le premier a reçu, en Angleterre, d'étincelants témoignages de satisfaction, mais il ne faut pas perdre de vue que le public anglais possède une capacité d'absorption, sans commune mesure avec la nôtre, et où il faut voir, en partie, la cause des progrès du scientisme : les œuvres de James Jeans se tirent couramment à cent mille, alors qu'une œuvre de vulgarisation infiniment supérieure (15) connaît chez nous des tirages beaucoup plus modestes. En toute franchise, *Les mathématiques pour tous* exige une opiniâtreté qui dépasse les bonnes volontés moyennes. L'étude de ces deux

(13) *Mercure de France*, 15 juillet 1929, pp. 434-435; 15 janvier 1931, pp. 404-406; 15 octobre 1932, pp. 427-431; 15 mai 1935, pp. 146-148; 15 novembre 1936, pp. 135-137.

(14) Tous les passages cités ont été soigneusement revus.

(15) *Univers* 1937, par Paul Couderc (Les Editions rationalistes, Ch. Rieder, 54, rue de Seine; cf. *Mercure de France*, 15 juin 1937, pp. 586-590).

ouvrages constituerait néanmoins, pour les intellectuels, une sorte de régénération, dont ils tireraient un incalculable profit.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

René de Kérallain : *Correspondance* 1889-1928, 3 volumes, Bargain, 1, rue du Stain, Quimper. — Mémento.

Aujourd'hui je voudrais laisser de côté l'éternel duel du Libéralisme et du Socialisme, et parler non de la sociologie mais d'un sociologue, car de la science sociale on peut dire ce qu'on a dit de la science idéologique : il y a dans un philosophe ce qu'on ne trouve pas dans les philosophies : un homme! Et peu d'hommes furent, dans le domaine des idées sociologiques, aussi dignes d'attention que celui dont je vais parler. Je ne me pardonne pas d'avoir dû tant tartiner sur de médiocres pédants, comme Durkheim et bien d'autres, et de n'avoir pu que signaler rapidement, une fois, l'œuvre si savoureuse, judicieuse et précieuse de René de Kérallain.

C'était un simple gentilhomme campagnard de Bretagne qui ne fut rien, pas même académicien, et sans mauvaise plaisanterie, on pourrait ajouter : pas même officier ou magistrat (sa surdité l'écartait de tous les services publics) et pas même homme de lettres, puisque, par modestie, il n'a jamais voulu publier de volume à part, quoique ayant écrit plusieurs centaines d'articles, très savants, de droit, d'histoire ou de sociologie, sans parler de ses lettres qui doivent alors se compter par milliers, et c'est par cette Correspondance qu'il pourrait bien atteindre sinon la grande gloire (n'en demandons pas tant, d'autant que les trois volumes publiés ont été tirés à petit nombre et n'ont pas été mis dans le commerce), mais cette très saine et très juste notoriété qui est faite d'estime et de sympathie.

Je viens de le qualifier gentilhomme campagnard, et peut-être, par souci d'exactitude, aurait-il protesté. Dans un passage bien connu, Saint-Simon se scandalise que l'on confonde les gentilshommes, les nobles et les seigneurs, mais si la confusion était fréquente de son temps, que doit-ce être du nôtre? Tous les gentilshommes sont nobles mais tous les nobles ne sont pas gentilshommes, et les seigneurs peuvent n'être ni

l'un ni l'autre. Kérallain était simplement un seigneur, un landlord, mais quoique sans titre nobiliaire il n'en était pas moins un notable, à armoiries et à particule, très bien apparenté et ayant dans son ascendance des illustrations comme l'amiral de Bougainville. Il constituait donc un échantillon très remarquable de cette catégorie politique et sociale qui fut portée au pouvoir par les élections de 1871 et qui gouverna excellemment la France pendant quelques années; hélas! les nouvelles couches qui la remplacèrent, dès avant le 16 mai, furent loin de la valoir! Kérallain, écarté de tout par son infirmité et voyant ses amis de même écartés de tout par les circonstances politiques, se contenta de vivre en particulier, lisant, étudiant, traduisant, correspondant et surtout ironisant et sarcastisant.

J'ai idée qu'il ne devait pas être commode tous les jours. Il soutint contre la municipalité de Quimper, pour 25 mètres carrés de terrain, un procès qui dura vingt ans et qu'il finit par gagner, et toute sa vie il contint à distance des gens qui, paraît-il, voulaient entrer en relations mondaines avec lui et qui, si c'est exact, ne devaient pas lui pardonner son exclusivisme farouche. Il était royaliste et catholique tout en traitant comme des barbets le comte de Chambord et le pape Léon XIII, et ses amis politiques devaient le fuir d'aussi loin que ses ennemis. Comme sa surdité l'empêchait de causer avec les gens, lui qui aurait été le plus prestigieux des causeurs, il se rattrapait la plume à la main, et alors, avec quelques intellectuels de haute marque, il entretenait une correspondance dont la publication aurait été une révélation si elle avait été mise à portée du grand public, chose que j'ai peine à pardonner à ses héritiers bien qu'elle soit tout à fait dans sa note de modestie, si rare et si précieuse.

Il y a quelque temps, je louai fort ici la Correspondance de Boucher de Perthes que je disais digne de celles de Paul-Louis Courier et de Victor Jacquemont. La correspondance de René de Kérallain, à son tour, peut leur être égalée. En un sens elle est plus authentique que celle de Boucher de Perthes qui contient beaucoup d'articles n'ayant jamais été envoyés à personne, et dont les lettres, même envoyées, ont souvent été retouchées par l'auteur (M. Aufrère a étudié de près la

question). Les lettres de Kérallain sont, au contraire, rigoureusement exactes avec leurs boutades et leurs foucades, quelquefois leurs lapsus et leurs impairs, et elles en prennent une saveur singulière! Il est vrai que, du coup, elles sont parfois obscures parce qu'on n'entend pas l'interlocuteur, mais à imprimer les échanges complets, il aurait fallu deux fois plus de pages, et comme les lettres seules de Kérallain tiendront une demi-douzaine de volumes, la douzaine aurait été atteinte avec celles des correspondants, et c'eût été beaucoup!

D'autant que, même quand tout sera publié, nous n'aurons qu'une partie de l'activité épistolaire de l'auteur. J'avais eu la précaution de garder toutes les lettres que je recevais de lui, et j'ai pu ainsi en remettre près de soixante à Mme de Kérallain qui, avec beaucoup de dévouement, s'est consacrée à cette publication, mais pour bien d'autres correspondants, ses lettres n'ont pas été retrouvées. Il est bien dommage notamment qu'il en ait été ainsi des lettres envoyées à Gabriel Tarde qui était un grand ami de Kérallain et qui me mit en rapports avec lui. Heureusement, par contre, Daniel Halévy avait gardé les siennes et elles sont très intéressantes; tout comme les miennes, je puis bien le dire puisqu'il n'y a pas là de vanité. De même Pierre Arminjon, un autre ami à moi que j'ai un peu perdu de vue, a fini par envoyer à Mme de Kérallain une grosse liasse qui enrichira le prochain volume IV dont on prépare la publication.

Ces trois premiers volumes constituent un document de premier ordre à la fois psychologique et sociologique. On y voit vivre intensément leur auteur, et on comprend mieux, grâce à lui, le quart de siècle qui s'est écoulé entre la grande Exposition de 1889 et la grande Extermination de 1914. Kérallain est peu bienveillant pour son temps, il ne peut souffrir ni la démocratie, ni la république, ni la devise : liberté, égalité, fraternité. Pour la liberté, il déteste tellement la cuistrerie des professeurs qu'il en arrive à admettre tous les silences imposés; pour l'égalité, il ne tarit pas de vitupérations; et même pour la fraternité, il dit quelque part : « Je ne voudrais pas plus être le frère de tous les hommes que le mari de toutes les femmes. » Mais une fois qu'on a pris son parti

de ses truculences ironiques, on finit par le comprendre fort bien. Lui-même disait : « Je mets des pétards dans mes articles pour ma petite satisfaction, mais si on les lit, ce n'est plus de jeu, il n'y a plus moyen d'écrire! »

Tarde l'appelait : l'enfant terrible du parti réactionnaire, et le mot lui plaisait fort. Mais il était aussi l'enfant terrible de bien d'autres partis, y compris l'Eglise dont il se disait le fils très soumis. Son trio d'ennemis était *Pecus, Pecci, Pecant,* c'est-à-dire la foule ignorante et méchante, l'autorité religieuse qui se mêle de ce qui ne la regarde pas, et le primarisme stupide. Mais par la façon dont il s'exprime sur Léon XIII à qui il ne pardonnait pas le Ralliement, on voit qu'il gardait toute son indépendance d'esprit pour les grands d'ici-bas, et comme il l'aurait eue plus encore avec le comte de Chambord, on ne peut pas lui tenir rigueur de ce qu'il la conservait en face de la République.

Ces quelques lignes ne peuvent donner qu'une idée très incomplète et très insuffisante de l'originalité, de la verve et de l'erudition incroyable de cet homme. Comme on comprend le mépris dans lequel il tenait les primaires, surtout ceux de la Sorbonne, les médiocres, surtout ceux des académies, les journalistes, même ceux du *Temps!* Après en avoir cité un jour plusieurs qu'il traitait de cornichons, il ajoutait : « Le *Temps* n'est plus un journal, c'est un ravier! » Il ne se plaisait qu'avec des esprits de sa trempe et de sa valeur, Tarde et Gaidoz, Barth et La Vallée-Poussin, Daniel Halévy et Georges Deherme, sir Frederic Pollock et sir Alfred Lydl dont il avait traduit les livres, et tous se plaisaient à leur tour avec lui. Mais pour pouvoir l'apprécier dignement, il faudrait lire toute cette Correspondance, et c'est un gros morceau! ou tout au moins lire un copieux article qui ferait un choix dans cette cascade intarissable de jugements imprévus, originaux, paradoxaux. Je viens de relire, la plume à la main, ces trois gros volumes et j'ai bien pris une cinquantaine de pages de notes. Pour en tirer le parti voulu il faudrait bien une vingtaine de pages de sélection et d'explication; je vais me mettre à ce travail, mais d'une façon bien désintéressée; quels sont les directeurs de revue qui, aujourd'hui, accepteraient une telle étude sur un sociologue breton que personne,

sur le boulevard, ne connaît, et dont presque personne, même dans les lettres, ne soupçonne l'existence?

Et pourtant ce fut une personnalité singulièrement intéressante! Il rappelle ces humanistes d'autrefois qui vivaient dans leur province longtemps inconnus de tout le monde, comme Montaigne ou comme Montesquieu, ou simplement comme Peiresc, et qui cependant contribuent à la magistrature d'esprit de leur pays d'une façon bien plus importante que tant d'auteurs publiant de médiocres ouvrages. René de Kérallain ne sera jamais connu que de quelques-uns, mais qui l'auront en singulière estime et en très réelle sympathie; c'est un représentant précieux d'un temps qui n'est plus et d'une catégorie sociale qui existe de moins en moins, mais qui n'en garde pas moins sa valeur très précieuse.

MÉMENTO. — Maurice Muret : *Grandeur des Elites : L'Athénien beau et bon. Le citoyen romain. L'homme de la Renaissance. L'honnête homme français. Le gentleman anglais.* Albin Michel. Un très intéressant et très attirant tableau des diverses élites historiques de notre Occident, qui firent jusqu'ici sa grandeur et qui la referont encore : « Le salut viendra de la nation restaurée et rajeunie de la nécessité bienfaisante des élites. » Il s'agit d'ailleurs d'élites avant tout morales, et c'est pour cela que ni le lansquenet allemand ni le conquistador espagnol, en dépit de leurs spéciales vertus, n'y figurent. Au surplus, les cinq portraits qu'il donne se rattachent à la grande civilisation helléno-chrétienne, l'histoire du monde se ramène pour lui à l'éternelle lutte de l'Europe contre l'Asie, et de la force d'amour contre les forces de haine que l'Urssie asiatisée ose glorifier. — Alexandre Zévaès : *La C. G. T., aperçu historique,* Editions La Concorde, 41, avenue Montaigne. Une histoire de machine politicienne écrite par un politicien ne présente aucun intérêt pour les gens soucieux de véritable science sociale. — Georges Barbarin : *Le Règne de la Bête : l'Autorité contre l'individu.* Librairie Fuhrmann. D'excellentes intentions mais des réalisations un peu fumeuses, ou pis encore, aucune réalisation positive puisque l'auteur se contente de lamentations ou de vitupérations. Quand donc les médecins sociaux feront-ils comme les médecins sanitaires qui eux, du moins, vous prescrivent des choses précises, régimes, drogues, bandages, exercices? et quand donc les réformateurs politiques rédigeront-ils leurs propositions en textes juridiques nets et clairs? — Tranier : *Le suffrage universel est malade.* Les livres nouveaux, 56, rue de l'Université.

Eh! non, bonnes gens, ce n'est pas le suffrage universel qui est malade, c'est le bon sens de tout le monde. Et puis ce suffrage universel, par quoi le remplacer? et quel est le suffrage restreint, même sagement et loyalement restreint qui ne soulèvera pas les critiques de ceux qui en seront exclus? La sagesse consisterait à avoir deux suffrages articulés et harmonisés, un restreint et un autre universel, mais alors vraiment universel avec droit de vote des femmes et même des enfants, ceux-ci représentés, bien entendu, par leurs parents, et à s'adresser directement à ces suffrages pour avoir leur avis sur les principales lois appliquées ou proposées en diminuant fortement le rôle des élus de ces « suffragistes » qui ne représentent que leurs passions haineuses et envieuses. — Max Bridge : *Apaisement dans le monde par le travail organisé.* Ecole des chefs, Editions Max Bridge, Lyon. L'auteur propose d'adopter un système mondial unique régissant la totalité de la production et la totalité de la consommation, et cette simple phrase, qu'il met en exergue de son livre, montre que son idée est irréalisable. Au surplus tous les planismes sont mauvais, ne conduisent qu'à des catastrophes; la vraie solution, c'est la liberté dans l'honnêteté avec précautions contre les profiteurs de l'une et les maquilleurs de l'autre, donc qu'on commence par organiser une bonne police et une bonne justice! — Max Bridge, *Brutes intégrales ou Education internationale interalliée.* Même éditeur. Des idées très sages, mais peu de réalisations pratiques. N'importe, qu'on lise les livres de ce genre et qu'on s'inspire de leur bon vouloir! « Qui que tu sois, dit l'auteur, reste sincère, parle selon ton cœur, nous nous comprendrons toujours. » Hélas non, si le cœur est mauvais! Avant la sincérité, qu'on exige la connaissance, la bienveillance et le bon sens! — M. André Janel publie le premier numéro d'une revue mensuelle, *Pain et Travail français*, 37, rue Ramponneau, qui s'élève contre l'excès de naturalisations : pendant les quatre ans 1932-1934 le nombre des étrangers naturalisés a été de 230.000, et il a dû être beaucoup plus considérable pendant les quatre années suivantes, règne du Front populaire, et qui sait quels fâcheux éléments ont été ainsi versés dans notre fonds national? — Avant de partir en vacances, la Chambre a voté par 339 voix contre 234 un projet de réforme électorale qui, quoique insuffisant, constitue un progrès sur l'état des choses actuel, mais le Sénat approuvera-t-il? Au surplus la véritable réforme politique consisterait à remplacer l'électoralisme politicien soi-disant représentatif par la consultation directe du pays comme en Suisse, mais ceci, qui osera le réaliser ou même le proposer? Nous semblons tous condamnés aux travaux politiciens à perpétuité.

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Lespès (René) : *Oran, étude de géographie et d'histoire urbaines*, 1 vol. in-8°, Paris, Alcan, 1938. — Arqué (Paul) : *Géographie du Midi aquitain*, 1 vol. in-8°, Paris, Les Editions Rieder, 1939.

René Lespès, professeur au lycée d'Alger, a fait de la capitale de l'Afrique du Nord l'objet d'une thèse de doctorat. C'était un beau travail, dont j'ai parlé le 1er février 1931 aux lecteurs du *Mercure*. L'auteur vient de lui donner un pendant, conçu dans le même esprit, exécuté avec la même scrupuleuse conscience, et publié, comme le premier, par la Collection du centenaire de l'Algérie, ce qui a permis un luxe fort bien venu de cartes et d'illustrations; ce nouveau volume est intitulé **Oran, étude de géographie et d'histoire urbaines.**

Comme toutes nos métropoles de l'Afrique du Nord, de Casablanca à Tunis, Oran est un chef-d'œuvre de la colonisation française. Peut-être l'est-elle encore plus que les autres, car à Oran, depuis notre arrivée en 1831, nous avons eu presque tout à créer.

Assurément, la position et le site d'Oran offrent quelques avantages. A peu de distance se trouve la rade foraine de Mers el Kébir, toute désignée pour une base navale, que nous organisons à l'heure présente. A Oran débouche une convergence de vallées qui ouvrent des voies commodes vers l'arrière-pays. Mais cela est peu de chose. Comme site maritime, Oran ne présente aucun avantage naturel. La convergence des vallées n'a pas empêché la ville d'être isolée de son arrière-pays pendant des siècles.

Oran, fondée en 903 par les Berbères, dépendit longtemps des dynastes locaux et en particulier de ceux de Tlemcen. Les Juifs chassés d'Espagne et les commerçants des républiques italiennes en firent à la fin du xve siècle une place de modeste trafic. Les Espagnols s'en emparèrent en 1509 et la fortifièrent; ils devaient y rester, sauf une courte interruption, près de trois siècles, jusqu'en 1791. Oran espagnol ne fut qu'un *presidio* comme les autres *presidios* de la côte africaine, c'est-à-dire une garnison complètement isolée de l'arrière-pays, hostile jusqu'au pied des remparts. Jamais les Espagnols ne tentèrent de pénétrer dans l'intérieur. Oran,

entre leurs mains, n'était qu'une forteresse dominant un misérable village juif et musulman. Ils finirent par s'en lasser et l'abandonnèrent au beylik de l'Ouest algérien. Quand les Français arrivèrent en 1831, ils ne trouvèrent à Oran que la vieille forteresse à demi ruinée, des masures en pisé, et 3.000 habitants à peine.

Aujourd'hui, Oran est une métropole de plus de 200.000 habitants. Elle grandit avec la rapidité des villes américaines. C'est, nous dit Lespès, la ville non pas la plus française, mais la plus européenne de toute l'Afrique du Nord. Les Européens de naissance ou d'origine comptent pour 67 % de la population, proportion supérieure à celle d'Alger.

D'où viennent ces Européens? Surtout d'Espagne. Près du quart de la population d'Oran se compose encore aujourd'hui de nationaux espagnols. Beaucoup plus nombreux sont ceux qui sont devenus Français par suite de la loi de 1889 sur la naturalisation automatique. Ils se laissent assimiler très bien et très vite. Les autres Méditerranéens, même les Italiens, sont en petit nombre.

La population indigène, faite de musulmans et de juifs, s'accroît aussi à cause de l'attraction exercée par la grande ville sur les campagnes de l'Oranie, d'où proviennent ces deux éléments.

Je ne suivrai pas Lespès dans son étude très détaillée des transformations successives et rapides subies au cours du siècle par le village sordide de 1831. C'est surtout depuis un quart de siècle que s'est formé un Oran nouveau. Vers 1900, Oran présentait encore l'aspect d'un *grand faubourg inachevé;* aujourd'hui, c'est bien une *grande ville moderne.*

Mais d'où vient cette prospérité? Avant tout, de la situation commerciale acquise par Oran et des ressources agricoles de l'Oranie.

Il a fallu le port, qui est une création toute française et qu'on agrandit tous les jours. Il a fallu les voies de communication, routes et chemins de fer. Il a fallu l'extraordinaire développement de la culture de la vigne en Oranie depuis un demi-siècle; il a fallu la production, si notable aussi, des céréales, des agrumes et des primeurs.

Au port d'Oran passent tous les ans 130.000 voyageurs et 2 millions et demi de tonnes de marchandises. Oran rivalise avec Alger et se place au huitième rang des ports français. Tout y porte la marque d'une vie active, trépidante, qui utilise au maximum les moyens de transport modernes. Nulle part en pays français les automobiles et les avions ne sont utilisés comme ils le sont en Oranie.

La prospérité croissante d'Oran est faite pour nous réjouir. Elle nous impose aussi de grands devoirs. Ce sont ceux dont nous parle Lespès, à la fin de son volume, en analysant *l'œuvre sociale française*. Œuvre d'éducation avant tout. De toutes les races qui passent au creuset de l'Oranie, il s'agit de faire une race française, de l'Afrique du Nord. Notre sens de l'association et de la solidarité humaine y réussissent déjà et continueront à y réussir. Les menaces étrangères sont un adjuvant efficace. L'Afrique du Nord ne contiendra pas en 1950 les 20 millions de Français de France autrefois espérés par Prévost-Paradol. Mais il y aura là tout de même 20 millions d'hommes qui ne connaîtront qu'un drapeau, le nôtre, et cela nous suffit.

§

Si la France nouvelle de l'Afrique du Nord nous invite à l'optimisme, on n'en saurait dire autant de certaines parties de la France métropolitaine. Autrefois René Bazin a publié un roman, *la Terre qui meurt*. Cette terre agonisante, c'était la Vendée. Forte exagération, la Vendée ne meurt point. Mais il y a une terre voisine et plus étendue, la terre d'Aquitaine, le bassin de la Garonne-Dordogne, pour laquelle le mot de Bazin pourrait servir d'épigraphe à l'étude de Paul Arqué, professeur au lycée de Bordeaux : **Géographie du Midi aquitain.**

Pays, non de plaines, mais de collines basses, de vallées et de plateaux, de la Charente à Toulouse, de la Gascogne au Quercy, cette terre d'Aquitaine, si mal peuplée déjà — à peine 50 habitants au kilomètre carré — se dépeuple de jour en jour.

Sur la superficie du Midi aquitain, plus de 13 % du sol de la France, vit à peine 9 % de la population française, en y

comprenant les étrangers accourus de toutes parts sur cette terre en déshérence et en abandon.

Villages ruinés et à demi déserts où errent encore quelques vieilles gens et d'où les jeunes sont partis, gros bourgs et petites villes en décroissance constante, villes moyennes qui maintiennent tout juste leur chiffre de population, terres souvent en friche dont la valeur décroît de jour en jour, tel est le tableau qui se présente trop souvent en Aquitaine, et dont les sombres couleurs sont frappantes surtout au Quercy (département du Lot) et en Gascogne (département du Gers).

M. Arqué observe avec raison que, dans son histoire, le Midi aquitain a déjà traversé de nombreuses phases de dépeuplement autochtone, avec afflux étranger pour combler les vides, par exemple après les guerres féodales et les guerres de religion.

Mais les anciens faits de dépeuplement n'avaient rien de commun avec le fait actuel. Celui-ci provient uniquement de la dénatalité.

Dans tout le Midi aquitain et plus particulièrement dans certaines parties, la restriction volontaire des naissances a pris, nous dit M. Arqué, un caractère *littéralement pathologique*. Les familles ne veulent qu'un enfant. « La fécondité constitue une sorte de tare. Une seconde grossesse est considérée comme un malheur, une troisième est simplement déshonorante. L'homme passe pour un malotru, la femme pour une dévergondée. » Tel est l'état d'esprit dans un des plus beaux pays de France. Remercions M. Arqué de nous avoir dit les choses, sans détour, telles qu'elles sont.

Selon lui, les causes du mal sont purement économiques. Le Midi aquitain est essentiellement agricole. Contrairement au préjugé courant, le travail de la terre est dur, les résultats sont incertains. Le paysan petit propriétaire ne veut pas diviser son domaine. Les remèdes au mal seraient donc uniquement d'ordre économique. Je ne suis pas de cet avis. Le mal est encore plus profond et plus difficile à guérir que pense M. Arqué. Le mal est d'ordre moral autant et plus que d'ordre économique. Bien que complexe, il peut se résumer en quelques mots : manque de confiance dans la vie, manque d'énergie, peur du risque.

Ces maux qui rongent la vie morale et sociale du peuple d'Aquitaine, M. Arqué les constate lui-même dans l'existence moderne des deux grandes capitales régionales, Toulouse et Bordeaux, malgré leurs apparences actives et vivantes. A Toulouse domine « Sainte Routine ». A Bordeaux, on ne constate, dans la vie économique, ni méthode, ni persévérance.

Peut-on compter sur l'immigration étrangère pour rendre de la vigueur au peuple d'Aquitaine? Le Midi aquitain hospitalise actuellement 180.000 étrangers, surtout Italiens et Espagnols, avec quelques autres éléments tels que des Portugais, des Polonais et des Tchèques. Jusqu'ici, la population française les assimile assez vite. Cela durera-t-il?

Le livre de M. Arqué est, dans l'ensemble, un beau et bon livre. On doit spécialement féliciter l'auteur d'avoir condamné en termes formels le projet absurde du canal maritime des Deux-Mers, que des affairistes impénitents s'efforcent aujourd'hui de ressusciter.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Giuseppe Cocchiara : *La vita e l'arte del popolo siciliano nel Museo Pitrè*. Palerme, Ciuni, pet 8° 228 p., nombr. photos, non numérotées. — Vittorio Santoli : *Cinque canti popolari dalla raccolta Barbi*, Bologne, Zanichelli, in-4°, Extr. Annales Ecole normale sup. de Pise, 1938, p. 109-193, musique notée. — F. Balilla Pratella : *Le arti e le tradizioni popolari d'Italia; Etnofonia di Romagna*, Publicat. du Comité national des Arts populaires; Udine, Edizioni accademiche, 8°, 255 p., musique notée.

Giuseppe Pitrè a été pendant plus de vingt ans le grand animateur, on pourrait même dire le vrai fondateur du folklore italien comme science. Sicilien, c'est surtout à son île natale qu'il consacra la majeure partie de ses travaux; mais par la fondation de l'*Archivio italiano delle tradizioni popolari*, constitué sur le modèle de la revue de Sébillot, il étendit son action peu à peu à la péninsule tout entière. Tant par ses publications siciliennes, et par sa Bibliographie du folklore italien, que par la création à Palerme d'un musée des arts populaires siciliens, il a mérité l'hommage que lui rend l'un de ses disciples, Giuseppe Cocchiara, dont j'ai eu l'occasion de signaler ici plusieurs publications antérieures.

Nommé directeur du **Museo Pitrè,** Cocchiara l'a arrangé de nouveau et modernisé en tenant compte des progrès muséo-

graphiques atteints dans d'autres pays. Car, il le dit fort bien, un musée ethnographique ou folklorique ne peut pas être conçu comme un musée archéologique ou comme un musée de beaux-arts. Il s'agit, par un arrangement des matériaux, d'évoquer une vie non pas morte, mais actuelle (p. 9); il ajoute : « Un musée, de nos jours, ne peut être et rester vivant que s'il respecte l'âme de son temps et répond aux problèmes de son époque » (p. 11).

C'est dans ces conditions qu'il a remanié les collections recueillies par Pitrè et depuis lui par de nombreux amis de la vie populaire sicilienne, mais en tenant compte du fait que la Sicile, tout en étant sur beaucoup de points un petit monde à part, ne peut cependant être expliquée folkloriquement que par une comparaison avec ce qui existe, ou a existé dans la péninsule d'une part, dans le bassin méditerranéen d'autre part, y compris l'Afrique du Nord, puisque la domination arabe dura en Sicile plusieurs siècles.

Le Musée Pitrè est situé dans le Parc de la Favorite. Sans être un musée de plein air, sa disposition dans ce parc permet pourtant de tirer parti de l'ambiance. Si j'en juge par les photos qui accompagnent le livre, Cocchiara a su bien mettre en valeur les objets typiques sans tomber dans cette accumulation qui donne souvent aux musées folkoriques et ethnographiques l'aspect d'un déballage ou d'une foire à la ferraille.

Ce livre est en principe un guide; mais chaque série d'objets est accompagnée d'un commentaire suivi qui fait de l'ouvrage un vrai traité d'ethnographie populaire, ou de folklore matériel, religieux et artistique de la Sicile. Ces commentaires sont d'ailleurs accompagnés, p. 219-228, de notes technologiques et bibliographiques comparatives.

Du classement, qui part de la maison-type pour aboutir aux charretons sculptés et peints, il n'y a pas grand'chose à dire, sinon que l'art populaire sicilien étant extrêmement riche et caractérisé, il a fallu attribuer des chapitres spéciaux, avec photos, aux costumes, aux reliquaires, aux ex-voto, aux statuettes de bois et de poterie, aux crèches, aux marionnettes et enfin à ces étranges charrettes sur les côtés desquelles sont peintes des scènes entières. La poterie conserve

des types très anciens mais qui restent d'un usage courant, comme le montrent suffisamment les photos en face des pages 145 et 160-161; quiconque s'intéresse à la céramique provençale y retrouvera des aiguières, des chaleils ou crozets à huile, des bouteilles de Ménas ou gourdes évidées au centre, des alcarazas du type ordinaire d'Aigues-Mortes à Nice et de Valence à Marseille. Ces parallélismes peuvent s'expliquer ici par la survivance partielle du trésor céramique généralement méditerranéen; par contre, ceux que manifestent le travail du bois, la typologie des ex-voto, ou encore celle des masques cérémoniels, correspondent à l'identité des besoins et des possibilités techniques. A propos des costumes, je signalerai qu'ils sont sur mannequins; mais, à en juger par les photos, ceux-ci sont des œuvres d'art, des portraits, et non pas des monstres comme ceux de nos musées français; de vrais artistes en sont les auteurs; ainsi les costumes qu'ils portent ne sont ni ridicules, ni décevants.

Cinq chansons populaires de la collection Michel Barbi, léguée à l'Ecole normale supérieure de Pise, ont donné l'occasion à Vittorio Santoli, l'un des folkloristes les plus éminents dans cette spécialité, de rédiger une étude critique et comparative qui est pour les folkloristes français d'un haut intérêt parce que plusieurs de ces thèmes légendaires et musicaux existent aussi chez nous; l'auteur est d'ailleurs bien au courant des travaux sur ce sujet en France. Ces thèmes sont : 1° *La fausse nonne,* très répandu en Toscane, connu en Piémont et qui chez nous se retrouve en Dauphiné, en Gascogne, en Lorraine, en Bretagne; p. 148-149, carte de la répartition de cette chanson en Italie. 2° *La fille de la mer,* qui commence par *Sotto il ponte della riviera, c'era una lavandaia.* Cette chanson de la lavandière sous le pont ne paraît être jusqu'ici que spécifiquement italienne; je doute que, comme on l'avait proposé, on puisse en rapprocher notre *Sur le pont d'Avignon* et encore moins *Sur l'pont de Nantes, un bal y est donné.* Le thème est tout autre : un chevalier veut embrasser la fille; elle le larde de quarante coups de couteau, et son cheval de cinquante; alors, plaintes du mourant, qui appelle sa mère, et dit : « On me couvrira de fleurs et mon cheval d'herbes. » Cette fin rappelle notre *Chanson de Renaud* (Vit-

torio Santoli l'a bien vu, p. 168-169), ainsi que la chanson scandinave de *Sire Olaf*. Ce détail est, en fait, un passe-partout secondaire; on le retrouve dans des chansons catalanes et mayorquines et sans doute aussi un peu partout où des chevaliers entreprenants, ou blessés dans une bataille, ou tombés dans un guet-apens, ont au moment de mourir appelé leur mère et pensé au sort de leur cheval. Le thème fondamental me paraît être plutôt celui de la lavandière qui tue un chevalier (ou un simple cavalier) sous un pont. Le rapprochement se ferait donc de préférence avec la série thématique de *La fille qui voulut son honneur garder.*

La troisième chanson est celle de l'*Amoureux timide* ou du *Galant récalcitrant,* trouvée d'abord à Rennes par Rolland; elle paraît rare autant en Italie qu'en France. La quatrième au contraire, *Le Testament du Capitaine,* est connue dans tout le nord de l'Italie, du Piémont et du Trentin à l'Ombrie et au Latium, mais pas plus au sud; elle semble inconnue en France : un capitaine blessé à mort se fait couper en plusieurs morceaux et désigne l'attribution de chacun : la tête à sa mère, le cœur à Marguerite; ou encore : la sixième part aux frontières, la septième aux jolies filles. La cinquième partie est dans presque toutes les versions réservée à ses compagnons d'armes ou à ses soldats. Cette chanson s'est abondamment diffusée dans les armées italiennes pendant la guerre.

La cinquième chanson est celle de *La Fiancée de Suse,* en majeure partie obtenue dans le Monferrat (Piémont) mais qui, dans le recueil Barbi, a été trouvée aussi dans les régions de Plaisance, de Pistoia, du Trentin et d'Udine. M. Santoli note avec raison qu'ici on a affaire à une chanson strictement localisée et qui n'est sortie de son pays d'origine que récemment.

Cette étude bien conduite de Vittorio Santoli ne doit être considérée que comme l'amorce de la publication intégrale du recueil de Balbi. En attendant, en voici un de Balilla Pratella consacré à la **Chanson populaire de la Romagne,** fruit de plus de trente ans de courses et d'enquêtes. Dans l'introduction, l'auteur définit quatre critères selon lesquels on doit étudier l'*ethnophonie* (le terme est bon, mais difficile à faire passer dans le langage français courant) : 1° ne pas séparer

l'élément musical et l'élément littéraire; 2° en Romagne (je puis ajouter partout aussi en France), les thèmes musicaux et les thèmes littéraires sont interchangeables, du moins dans certaines limites; 3° il faut chercher la définition non pas tant dans les thèmes de l'une et l'autre sorte communs, que dans ceux qui sont locaux et différenciés; 4° il faut *tout* recueillir : ce qui est populaire vrai, ce qui est popularisé ou vulgarisé, ce qui est vieux, et ce qui est neuf ou nouveau, ce qui est pur, ou déformé, contaminé, importé.

Ainsi des chansons qui sortent directement du *Werther* de Massenet sont devenues populaires à Forli, à Ravenne, à Porto-Corsini (cf. p. 8); un autre moins averti que Balilla Pratella les aurait sans doute crues autochtones à cause de leurs déformations. Depuis la guerre, et par suite du mouvement socialiste, le bien précieux qu'est la chanson populaire tend à disparaître (p. 242); déjà aussi les airs de jazz et les « danses simiesques » éliminent les caractéristiques ethnophoniques de la Romagne. C'est pourquoi l'auteur n'a pas donné un recueil brut, mais a accompagné chaque chanson de commentaires descriptifs dont quelques-uns, ceux qui concernent les fêtes périodiques, les mariages, les danses surtout (voir les tableaux musicaux p. 168-169), aideront sans doute à résister aux forces de destruction. Intéressante pour les folkloristes français est la discussion sur la *Monferrine*, connue en Savoie et en Dauphiné; sur la *Gaillarde* (p. 193) disparue chez nous presque totalement; sur la *Marseillaise*, importée en Romagne sous Napoléon III; sur les rondes du type de notre conte-fable (*Aucassin et Nicolette*). Une bibliographie romagnole termine cet ouvrage qu'on doit considérer comme l'une des meilleures monographies européennes pour la richesse des matériaux, la simplicité et la franchise des commentaires, l'arrangement en tableaux des variantes musicales. J'ajoute pour les spécialistes que le mode majeur domine nettement, le mineur étant une rare exception; que les rythmes binaire et ternaire sont aussi fréquents l'un que l'autre, mais que le ternaire était dominant aux XVIe et XVIIe siècles et n'a été remplacé par le binaire qu'au XVIIIe, comme « plus viril »; que les chansons monodiques ont disparu le plus vite, alors que les chœurs ont résisté un peu

mieux, surtout quand ce sont des chants de travail (p. 120). Il me semble, mais je n'ose trop l'affirmer, que la même évolution se constate pour les chansons françaises.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

G. Chauvineau : *Une Invasion est-elle encore possible?* Berger-Levrault. — G. Maurin : *L'Armée moderne*. Flammarion. — G. Duval : *Les Espagnols et la guerre d'Espagne*, Plon. — Eddy Bauer : *Rouge et Or*, Edit. V. Attinger. — *La Protection de la population civile en temps de guerre*, Editions internationales. — *Mémento*.

L'ouvrage du général Chauvineau, **Une invasion est-elle encore possible?** est de nature à apaiser les inquiétudes de l'heure présente. Il suffirait qu'un ensemble de précautions, d'une réalisation relativement simple, soit adopté. En premier lieu, rester strictement sur la défensive, au moins pendant la première phase des hostilités. A cet effet, cet officier général préconise l'installation, sur toute la longueur de la frontière, d'abris bétonnés, dont la fabrication en série serait très rapide. Ces abris recevraient uniquement des mitrailleuses, à raison de trois à six au kilomètre. En arrière de cette première ligne, on peut, en quelques jours, construire d'autres lignes défensives du même type, de manière à obtenir un système défensif en profondeur, capable de briser définitivement l'élan de l'adversaire.

En arrière de cette zone, demandant environ vingt-cinq mille hommes spécialisés, se réunirait une armée dite de couverture. Plus en arrière encore, les armées proprement dites. Il s'agit donc d'une organisation défensive, capable de décourager toute agression tout en n'exigeant pas des dépenses ruineuses, car « une prime d'assurance, dit l'auteur, ne doit pas ruiner celui qui la paye, alors qu'elle est, par définition, destinée à assurer sa prospérité ». Il fait remarquer plus loin que la préparation d'un champ de bataille, barrant nos frontières, n'enlève rien, pour la suite, « à la liberté d'action du chef ». On trouve au chapitre IV tous les détails concernant cette organisation de 6.000 abris, dont le coût ne dépasserait pas 80 millions.

A la réflexion, la proposition du général Chauvineau nous déconcerte quelque peu, car n'avons-nous pas déjà la ligne

Maginot, à l'abri de laquelle on nous a donné l'assurance que nous pouvions dormir sur nos deux oreilles? Or, chose curieuse, notre auteur, au cours de son exposé, n'en tient aucun compte; ce n'est qu'à la fin de son ouvrage (p. 206) qu'il y fait, sans la nommer, une brève allusion :

Dans le domaine de la fortification, dit-il, nous avons attendu huit ans pour nous décider à organiser une faible partie de notre frontière, huit ans pendant lesquels certains élèves de l'Ecole de Guerre écrivaient à leur professeur : « Surtout qu'on ne laisse pas les sapeurs refaire du béton! » Puis, nous avons construit, avec une hâte d'autant plus grande que nous avions hésité plus longtemps, des rocs imposants et solides auxquels, en regard d'une exécution remarquable, on peut reprocher quelques erreurs, non seulement dans la conception stratégique, qui a défini leurs emplacements, mais aussi dans certaines conceptions techniques, inutilement grandiloquentes, masquant mal un rendement défectueux des crédits engagés...

En somme, ce que le général Chauvineau nous propose aujourd'hui est précisément ce qu'un député demandait à la tribune du Parlement. S'adressant à M. Painlevé, ministre de la Guerre, il l'adjurait de ne pas construire des forts bétonnés, en raison de leur prix, et de se borner à multiplier des abris de mitrailleuses le long de la frontière. M. Painlevé reconnaissait le bien-fondé de cette demande; mais son successeur, le moment de la réalisation venu, cédait à d'autres conceptions. Je ne connais pas, pour ma part, la ligne Maginot, mais je serais assez porté à me ranger à la manière de voir du général Chauvineau.

Son ouvrage assez compendieux ne se borne pas à présenter dans tous ses détails son système d'organisation défensive. Il en cherche des arguments indirects dans les événements de la guerre de 1914, dont il fait d'ailleurs une critique sévère, tout en lui empruntant la conception du front continu, qui se réalisa d'ailleurs par la seule force des choses, en raison des nombreuses armées à mettre en ligne. Mais celles-ci auraient pu être organisées en profondeur, comme l'avait prévu le général Michel en 1911, au moment où il fut remplacé par Joffre. Alors commença le règne du béton, qui devait nous

conduire à l'épuisement, si Foch, en 1918, n'avait pas redressé la situation.

A cette étude du général Chauvineau, si riche en réflexions d'où l'esprit critique n'est nullement absent, on serait tenté de reprocher de n'avoir fait aucune allusion au rôle que jouerait l'aviation, dans l'organisation qu'il nous présente. M. le maréchal Pétain, son préfacier, sans doute pour l'excuser, nous dit que les « avions, engins encore énigmatiques, ont bouleversé bien des conceptions; ils portent dans leurs flancs des secrets encore insoupçonnés ». A moins, ajouterons-nous, qu'ils ne nous cachent bien des déconvenues.

§

Le général Maurin, deux fois ministre de la Guerre, inspecteur général de la motorisation, entre temps représentant du Creuzot, était, il faut le reconnaître, particulièrement préparé pour donner une monographie de **L'armée moderne,** que les progrès de la technique, appliqués peut-être avec trop de hâte, ont profondément modifiée. Ainsi, l'auteur lui-même se défend d'avoir poussé « d'une façon intensive l'armée dans la voie de la mécanique ». A le lire avec attention, il semble qu'il manque d'enthousiasme, qu'il reste sceptique au sujet des bienfaits de la motorisation. « La motorisation du champ de bataille, nous dit-il, est extrêmement complexe; elle doit être conçue en fonction de la guerre que l'on est exposé à faire. » Il signale d'autre part qu'elle entraîne de nombreuses et graves sujétions et qu'on risque, faute de travaux indispensables, de ne rencontrer qu'embouteillages incessants et retards inadmissibles. Il conclut qu'il « sera nécessaire d'établir une discipline de route draconienne, si l'on ne veut pas en arriver à regretter les voitures à chevaux, que d'ailleurs il ne faut pas faire disparaître ».

Sur la guerre chimique, ses déclarations nous paraissent de nature à rassurer les populations, qu'on a trop bien réussi à affoler :

« Les bombes à gaz, dit-il, bien qu'interdites par les conventions internationales, sont celles qui retiennent le plus l'attention du public, quoiqu'elles apparaissent comme les moins redoutables. Il n'est même pas sûr qu'un appartement aux fenêtres bien

closes ne constituerait pas un abri suffisant dans la plupart des cas; il serait certainement supérieur à une cave dont les soupiraux seraient mal bouchés. » (P. 250).

En tout cas, la défense passive, telle qu'on la conçoit à l'heure actuelle, se révèle fort onéreuse; le général Maurin se demande si les sommes considérables qui lui sont réservées n'auraient pas un meilleur emploi à renforcer la défense active, c'est-à-dire la D. C. A. et l'aviation de chasse.

§

M. le général Duval, avec **Les Espagnols et la guerre d'Espagne,** complète son précédent ouvrage, dont nous avons parlé en son temps, et lui apporte certaines rectifications. Exemple de loyauté qui mérite d'être loué. Parmi ces nouvelles pages, la plus importante peut-être et en même temps la plus capable de faire comprendre cette guerre civile, est le parallèle entre le corps d'officiers espagnols et le corps d'officiers français, l'un mettant son point d'honneur à rester incorporé à la politique, l'autre en étant définitivement écarté.

Il nous cite, à ce propos, la déclaration de Clara Campoamor, une républicaine : « Il y a au moins autant d'éléments libéraux du côté des insurgés que d'antidémocrates du côté du gouvernement. » Puis, celle d'un capitaine de compagnie de Navarrais, qui, « sans se cacher des Espagnols présents, lui dit un jour : Il serait absurde de penser que nous nous battons pour remettre l'Espagne dans la condition où elle vivait avant la Révolution. Il y a beaucoup d'opinions politiques et sociales communes aux rouges et à nous. » Les pages sur le rôle de l'aviation au cours de la guerre sont particulièrement intéressantes, étant donné la compétence de leur auteur. Nous en citerons la conclusion :

> Si maintenant nous considérons tous ces bombardements aériens à un point de vue exclusivement militaire, nous devons constater que leur efficacité finale a été faible. Ils ont évidemment apporté un certain trouble à la vie des villes et au fonctionnement des ports; l'émotion subie par la population a pu être profonde. Il n'est pas permis néanmoins de dire qu'ils aient entamé d'une manière appréciable la force de résistance, ni la résolution des Gouvernementaux.

Ainsi, le grand mérite de ce nouvel ouvrage est dans ses qualités d'objectivité. On ne peut pas en dire autant de **Rouge et Or** de M. Eddy Bauer, dont le témoignage abondant, vif, animé, pittoresque et écrit dans une jolie langue, est malheureusement à sens unique.

§

Je signale, bien volontiers, la fondation à Luxembourg d'un organe de protestation contre la pratique des bombardements aériens, que certains juristes, pour des raisons faciles à comprendre, tendent à faire admettre par le Droit international. Cet organe, sous le haut patronage de S. A. R. la Grande-Duchesse et du Prince de Luxembourg, assistés de quelques personnalités, dont M. de la Pradelle, professeur de Droit des gens à l'Université de Paris, comprend un Comité International d'information et d'action et la publication d'une revue trimestrielle, intitulée **La protection de la population civile en temps de guerre,** dont le premier numéro a paru le 1er juillet. Celui-ci comprend des articles sur l'historique des non-combattants à la guerre, sur la protection des populations civiles dans les guerres modernes, sur l'interdiction des bombardements aériens, le bombardement des villes ouvertes, l'état présent du Droit international, sur les femmes à la guerre, enfin un dernier du Dr Al. Mayer sur la protection par le Droit des gens de la population civile contre les attaques aériennes. La revue se propose de publier tous les documents officiels relatifs à ces questions ainsi que la bibliographie des articles ou ouvrages se rapportant à la protection des populations civiles.

Ainsi que l'écrit la revue, « la propagande scandaleuse qui sera la honte de la barbarie du XXe siècle, en faveur de la guerre totale » aura, au moins, comme contre-partie, le mouvement généreux et plein de noblesse, parti du Grand-Duché de Luxembourg. Souhaitons que les Grandes Puissances, dites civilisées, fassent un accueil favorable à ce mouvement protestataire contre une menace qui les ruine, sans compter la honteuse moisson de victimes innocentes qu'implicitement elle prépare.

MÉMENTO. — J.-M. Renaitour, *Notre Marine* (Baudinière), image assez fidèle de notre marine actuelle. Souhaitons que l'auteur ne soit pas désillusionné par suite de l'étendue de la tâche qu'il lui assigne. — Colonel X, *La ligne Maginot bouclier de la France* (N[lle] édit. Excelsior). Souhaitons également que la complexité de mécanismes qui y ont été accumulés ne soit la cause d'aucune déception. — Marc Bernard, *La Conquête de la Méditerranée* (Gallimard). Beau rêve évanoui, au moins pour longtemps. — J.-P. Dorian, *Souvenirs du col. Maire, de la Légion Etrangère* (Albin Michel. Le héros de ces récits est si extraordinaire qu'on doute parfois de son authenticité; ou l'auteur y a ajouté beaucoup du sien. — Cap. Poumeyrol, *L'Armée Bienfait Social* (Lavauzelle). Etude pleine de bonnes intentions qu'on ne peut que louer, mais les extraits que donne l'auteur du célèbre article du cap. Lyautey sur le Rôle social de l'officier, donnent à penser que, malgré les progrès accomplis, son optimisme est loin encore d'être justifié.

Revue d'Histoire de l'E. M. de l'armée (avril). « Les prodromes de Vauquois (G. Levanier). — « La campagne de 1807 ». — J. Savant : « L'armée Rennenkampf en Prusse Orientale », etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Jean Daujat : *La Vie Surnaturelle*, Bloud et Gay. — Joseph Malègue : *Pénombres*, Spes. — Mémento.

Un apôtre n'est pas forcément un religieux ou un prêtre, surtout depuis que Rome a donné l'essor à l'Action Catholique des laïques. Et qui mériterait plus le titre d'apôtre que ce jeune professeur de sciences, qui n'a guère plus de 35 ans, M. Jean Daujat, qui a trouvé le moyen de fonder un *Centre d'Etudes Religieuses* (1), lequel, à raison d'une ou deux séances par mois, donne un cours complet de doctrine catholique établi en 3 ou 4 ans, organise des conférences, des cercles de formation de la vie spirituelle, des retraites fermées, et met à la disposition de qui veut s'instruire du christianisme une nombreuse bibliothèque dont les ouvrages sont prêtés à domicile pour 6 mois, un an ou même deux ans!

Aujourd'hui M. Daujat vient de publier, sous le titre **La Vie Surnaturelle**, un énorme volume de près de 800 pages

(1) La permanence de ce Centre est 2, rue de l'Abbé-de-l'Epée, le jeudi de 17 heures à 20 heures et le samedi de 14 h. 30 à 16 heures. M. Daujat dirige également la revue *Orientations* à la même adresse (8 n[os] par an, abonnement : 30 francs).

que chaque famille chrétienne, à mon avis, se devrait d'acquérir, comme un livre de fond qu'il sera bon de consulter, de méditer de temps en temps, et qui devrait puissamment intéresser tout incroyant curieux d'approfondir les sources où, depuis près de deux mille ans, le christianisme s'alimente sans cesse et puise de nouvelles forces.

La *vie surnaturelle,* deux mots presque dénués de sens pour la plupart des gens; même ceux qui, tout pratiquants qu'ils soient, comme l'écrit Jean Daujat, « vivent d'une vie qui leur vient du Christ et les élève au-dessus de leur nature, et ils ne le savent pas. Par cette vie, ils portent Dieu en eux, ils sont le temple et la demeure de Dieu, et ils l'ignorent. Ils répètent chaque jour — souvent plus ou moins machinalement — des paroles que Jésus leur a apprises... mais ils ne pénètrent pas le sens de ces paroles, ils ne vivent pas de ce qu'elles signifient. »

Or il ne s'agit pas seulement de savoir ce que nous sommes, mais de connaître notre destinée *après la mort;* quelle que soit la longueur de notre vie, la mort viendra : « Tout ce qui occupe notre vie meurt à chaque instant... Ce qui était futur est présent et voici que déjà cela n'est plus. » La vraie, la seule durée, comme la joie absolue, nous ne pouvons la trouver que par la vie surnaturelle, « réalité si intime qu'elle nous rend enfants de Dieu et fait habiter Dieu en nous »...

Si elle a un tel pouvoir de transfigurer notre vie, il faut que nous nous y intéressions, et rien n'est plus important, rien plus urgent que de la connaître et d'en parler. Tel est le but de ce livre.

C'est un sujet immense : il s'agit d'un mystère autour duquel gravite toute la Création. Il faudra parler de l'homme que la vie surnaturelle élève au-dessus de sa nature. Il faudra parler de Dieu qui nous donne cette vie supérieure. Il faudra parler du péché qui nous la retire et de la Rédemption qui nous la rend. Il faudra parler du Christ Rédempteur, de ses sacrements et de son Eglise. Il faudra parler du développement de la vie surnaturelle dans notre âme, de la prière qui en est la respiration, de la communion qui en est la nourriture.

Jusqu'ici, comme le déclare le R. P. Garrigou-Lagrange, professeur de dogme à l'Angelico de Rome, nous n'avions.

quant à cet enseignement-là, que des ouvrages trop élémentaires ou trop scolaires, insuffisants pour des hommes cultivés, ou bien des ouvrages spécialisés de théologiens, trop techniques pour des laïques ou d'un objet trop limité pour pouvoir donner une formation complète. Spirituellement le grand Dominicain explique que, sur ce thème, entre le niveau primaire et le niveau supérieur, nous n'avions presque rien en librairie qui correspondît au niveau secondaire et qui convînt « aux étudiants, aux professeurs, aux avocats et juristes, aux médecins, aux savants et littérateurs, aux hommes politiques et administrateurs, etc., ainsi qu'aux dirigeants et militants d'Action catholique ».

— Laïc, marié, vivant dans le monde, tout dévoué aux étudiants, sachant par la Bibliothèque de son Centre d'Etudes Religieuses à quel ensemble disparate de volumes divers il faut faire appel pour donner une formation religieuse complète au grand public cultivé, Jean Daujat s'est trouvé amené par son expérience a écrire ce grand livre essentiel qui nous manquait, tout organisé autour de cette idée centrale : notre élévation (par un don gratuit de l'amour de Dieu pour nous) à une vie surnaturelle qui dépasse les capacités de la nature humaine et qui nous fait participer à la vie même de ce Dieu dont nous sommes les enfants adoptifs.

Il a divisé son exposé en trois parties qu'il intitule : *Notre Père qui êtes aux Cieux,* premiers mots de l'Oraison Dominicale — *Per Ipsum et cum Ipso et in Ipso,* premiers mots de la grande parole que prononce le prêtre à la messe quand, avant le Pater et la Communion, il élève l'Hostie et le Calice vers le ciel, ce calice plein de vin consacré où la goutte d'eau représente notre sacrifice personnel; enfin : *Soyez parfaits comme votre Père est parfait,* 48e verset du Sermon sur la Montagne (Ev. selon saint Mathieu).

Dans la première partie, après avoir exposé ce que la philosophie et la morale nous apprennent de la *nature humaine,* Jean Daujat nous parle de *Dieu créateur du monde* et auteur de notre nature, puis il nous expose ce qu'est l'homme : *un être moral et social,* ce qui l'amène à nous parler de *la Révélation Divine,* de la Sainte Trinité, de la grâce sanctifiante, de la gloire éternelle préparée par le Père, et de tout l'orga-

nisme surnaturel de vertus et de dons que cette vie de la grâce développe dans l'âme humaine.

Dans la seconde partie, il nous rappelle que cette vie surnaturelle, rejetée par le *péché* du premier homme, nous a été rendue par l'*Incarnation Rédemptrice.* Il se trouve donc amené à nous parler du Verbe Incarné, de sa mission de Rédempteur, de la Sainte Vierge qui l'a mis au monde, et de la vie terrestre de Celui qui doit nous servir de modèle. Tout naturellement il nous exposera ensuite ce que sont les Sacrements par lesquels le Christ et l'Eglise nous communiquent la vie surnaturelle, et ce qu'est cette Eglise qui sera avec nous jusqu'à la fin des temps, préparant le royaume de Dieu et le triomphe du Christ.

La troisième partie, comme il est logique, est consacrée à la *Perfection Chrétienne*, et aux étapes par lesquelles la vie surnaturelle grandit par la prière, par les sacrements, par la liturgie; après des méditations sur quelques traits de la sainteté chrétienne (comme l'humilité, la douceur, la simplicité, la liberté, la joie, l'obéissance, la charité, etc.), l'auteur conclut en demandant à ses lecteurs d'être tous des saints, « pour remplir notre vocation, répondre à l'appel et à l'amour de Dieu ». Non pas des saints connus, glorieux terrestrement, mais de ceux-là, anonymes, que l'Eglise célèbre le 1[er] novembre : « Pour le bien et le salut de l'humanité et de toute la création, il faut que nous soyons des saints. Le salut et la rédemption se continuent en nous et par nous. Le saint détourne de ses frères la colère de Dieu et amène sur eux la grâce, le salut, la paix. »

On voit, par ce simple résumé, tout le passionnant intérêt que dégage ce gros livre accessible à tous, dont le premier chapitre seul est peut-être d'un exposé un peu plus tendu que le reste, — encore que fort clair. (J'en recommande spécialement la page 40, sur l'immortalité, et les pages 40 et 41, sur « l'âme séparée », avec une très forte réfutation des rêveries de la métempsychose.) Le Père Garrigou-Lagrange a donc raison de dire :

On a ainsi un exposé de la doctrine et de la spiritualité vraiment complet, en même temps que strictement limité aux points essentiels. Jean Daujat, qui est par vocation essentiellement pro-

fesseur, et que le Créateur a surtout doué pour l'enseignement, a su donner un exposé à la fois clair et profond de tout ce qui est nécessaire pour une formation sérieuse, et ne sortant jamais de l'essentiel.

C'est que, pendant six ans, Jean Daujat a mené de front avec ses études universitaires une étude approfondie des conciles, des encycliques de saint Thomas et des meilleurs théologiens. Toutes ses affirmations sont appuyées par des citations, en grande partie du Nouveau Testament (surtout saint Jean et saint Paul). M. Daujat n'apporte pas ici un système personnel, mais les vérités éternelles, clairement exposées, dans un ouvrage lié, logique, nourri. Une telle œuvre n'a pu être échafaudée sans un labeur immense (d'autant plus écrasant que celui qui l'a conçue et menée à bien a, par ailleurs, sa vie à gagner.) Saluons-la avec respect, et n'hésitons pas à lui prédire un succès mérité.

§

Le grand romancier moderne d'*Augustin ou le Maître est là* — certes le plus grand romancier catholique du XXe siècle, — Joseph Malègue, en attendant que l'automne nous apporte le premier tome de son nouveau et très prochain roman, vient de publier **Pénombres,** très petit volume, immense par la substance. Lui aussi, « un de ces laïques quelconques des messes du matin », nous apporte ici ce qu'il a glané dans les champs théologiques, s'y risquant avec humilité parce que, « tout comme un compétent, il a son âme à sauver ».

Que nous offre-t-il dans ces deux cents petites pages dont on a écrit qu'elles sont « d'une telle richesse de pensée et d'amour qu'on se sent impuissant à en parler sans en restreindre le pourtour »? Un récit : *Celle que la grotte n'a pas guérie*, trois essais : *Ce que le Christ ajoute à Dieu, Vertu de foi et péché d'incroyance, Mater Admirabilis*. C'est tout, et il y a là une véritable mine. On voudrait que les incroyants de bonne foi, que les chercheurs inquiets, que les convertis récents et encore trébuchants se penchassent sur ces pages où l'un des hommes les plus intelligents et les plus subtils de notre temps élucide peu à peu des régions obscures, sans se nier les difficultés de sa tâche : « Les dépassements intellec-

tuels que ce mot Foi implique devront être eux-mêmes pesés, critiqués, repensés, acceptés par l'intelligence... S'imagine-t-on pouvoir connaître Dieu d'une connaissance tricheuse et à bon marché? Et comment l'esprit serait-il dispensé d'appliquer à cette recherche difficile la probité de regard, les forces de pénétration et de sincérité qu'en d'autres champs intellectuels il utilise jusqu'à leur extrême tension? Et de quelle autre manière la Foi pourrait-elle rendre raison de son espérance? »

On le voit, Malègue a un grand dédain de ce qu'il appelle « les acrobaties fidéistes » et il est de la race des grands saints intellectualistes de l'Eglise, lui qui répéterait volontiers avec Bossuet : « Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient », et il indique fort bien que la Foi du charbonnier, forme simplifiée de la croyance, n'existe que parce qu'elle repose, foi de reflet, sur la confiance accordée à la croyance intellectuellement parfaite réalisée par ceux, compétents, dont c'est la charge morale. Ces *Pénombres* de Malègue, avec leurs approximations loyales sur la Foi, sur le Christ, sur la Sainte Vierge, ne peuvent manquer d'intéresser tous ceux qui, non croyants, sont cependant curieux de s'expliquer comment tant de gens intelligents et de bonne foi adhèrent totalement au *Credo* de l'Eglise catholique.

Mémento. — *L'humour chez les saints,* par J. Jacques et Kervyn de Marcke (Bloud et Gay) Agréable petit livre qui nous montre que l'Eglise n'est pas ennemie, non seulement de la joie, mais aussi du rire et du sourire, jusque dans la souffrance et la mort. *Saint Jean Bosco, l'entraîneur des Jeunes* par David Lathoud (Bonne Presse). Encore une excellente vie de ce saint moderne, si plein de contrastes et de mouvement, si pathétique, rayonnant, et plongeant à chaque instant dans le merveilleux et l'inexplicable. — *La Trinité et notre vie quotidienne* par le chanoine Viollet (Ed. familiales de France). Sur ce dogme auquel trop de chrétiens n'accordent qu'une valeur platonique, ces méditations apportent des lumières, en montrant le côté pratique, accessible de cette dévotion — *Les Témoins de la Passion* par Giovanni Papini (Grasset); des légendes évangéliques autour des plus émouvants chapitres des Evangiles. Enormément de talent, et, en même temps, ces

défauts italiens, ces morceaux pleins de « bravoure », inséparables sans doute du talent même de M. Papini. — *Sa Sainteté le Pape Pie XII* par Georges Goyau (Plon), Mgr Fontenelle nous avait présenté le Pape Pie XI, il appartenait au cher grand Georges Goyau, si averti de toutes les questions religieuses, de nous parler pertinemment de celui qui fut le Cardinal Pacelli, sorti d'une famille de la grande bourgeoisie romaine, puis devenu un des plus remarquables diplomates du Vatican. Grand prêtre, grand pape, tel est celui que M. Goyau a su si bien nous présenter. — *L'Epée et le Miroir,* de Paul Claudel (Gallimard). De nouvelles méditations du grand poète catholique, cette fois-ci spécialement sur les Sept Douleurs de la Sainte Vierge. Personnellement nous préférons touojurs le *Chemin de la Croix, Corona Benignitatis, Feuilles de saints,* c'est-à-dire les livres où les méditations de Claudel s'expriment en poèmes. — *Le Père Coubé,* par A. Duléry-Reyval (Téqui). L'excellent acteur consacre ici une importante biographie à celui qu'il appelle « le clairon de la résistance catholique », — mort l'an dernier à 81 ans. Grand Jésuite, fondateur en 1900 de la Ligue de la Communion Hebdomadaire (donc, avant les décrets de Pie X en faveur de la communion fréquente) puissant orateur dès sa jeunesse, et si influent que Waldeck-Rousseau lui fit interdire par Rome de parler des droits et libertés de l'Eglise en chaire! Pendant toute cette abominable période combiste où les congrégations furent particulièrement persécutées, l'éloquence du P. Coubé ne désarma pas. Ardent défenseur de la vie et de la pensée catholique, conférencier passionnément suivi, le P. Coubé montra son humilité quand un de ses livres (le roman *Ames Juives*) fut désavoué par Rome. Pendant la guerre, comme après la guerre, en France comme à l'étranger, il continua d'exercer toute son influence bienfaisante, jusqu'à l'heure où des prédicateurs plus jeunes le remplacèrent un peu partout, sans que rien vînt trahir un regret chez ce grand combattant, qui mourut seul, un soir, paisiblement un chapelet à la main, le visage calme. M. Reynal a bien fait d'écrire sa belle vie. — *Dans votre église,* du P. Janvier, (Flammarion). Autre grand prédicateur, mort récemment, dont on a bien fait de recueillir ces pages de théologien et, presque, de poète, — ainsi que celles du P. Sertillanges, *le Croyant devant la vie* (Flammarion). Celui à qui l'on doit l'admirable *Catéchisme des incroyants,* et qui avait publié aussi *l'Incroyant devant la foi,* donne, par ces nouvelles pages, un sens à notre existence et au monde, qu'il éclaire pour le lecteur. L'invisible et l'action tour à tour sont étudiés par lui dans la lumière de la foi, et peut-être que l'incroyant aussi s'intéresserait à cette exposition, qui se

termine sur ce grand cri : « On dit que les âmes n'ont pas d'âge; si, elles en ont un, mais à rebours; car de jour en jour, elles prennent de la jeunesse, en puisant à l'éternité ». — *Des Saints, des Hommes et des Bêtes*, par Mme J. P. Heuzey (Edit. Alsatia). Dans la collection des « Routes Chrétiennes », des pages délicieuses où les bêtes elles-mêmes viennent jouer leur rôle dans la Féerie catholique, si on ose parler ainsi. C'est ainsi que celle qui signe J. P. Heuzey, mais qui est en réalité Mme Georges Goyau, nous présente tous les amis de St François-d'Assise : le loup de Gubbio, sa sœur l'Eau, l'Alouette, le dialogue charmant des meubles de l'église autour du saint — et puis le Noël des Bêtes, le conte des cloches de Pâques, un miracle de Jeanne d'Arc, etc. Mais, entre tous ces récits, les Havrais préféreront comme moi ceux qui ont pour titre : « La pêche des Trépassés » et « Notre-Dame de Grâce. »

HENRIETTE CHARASSON.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Dr Thomas Bret : *Les métapsychoses* (Paris, Baillière et fils). — Maurice Magre : *Les interventions surnaturelles* (Fasquelle).

Un livre comme **Les Métapsychoses** du Dr Thomas Bret aurait sans doute fait une grande impression dans un autre temps que celui que nous traversons, dans un temps où les choses de l'esprit auraient toute leur valeur. Ce livre et, du reste, les précédents de cet écrivain, devraient faire inscrire le docteur Bret comme le remplaçant le plus autorisé des Richet, des Geley, des Osty. Je parle au point de vue de l'érudition et de la connaissance technique de la métapsychie, et mon opinion est d'autant plus désintéressée que je ne suis nullement d'accord avec le Dr Bret sur les conclusions qu'il tire de ses études. Nous sommes même tous les deux aux deux pôles opposés de la croyance, — en retenant toutefois qu'il ne peut exister de pôles opposés qui ne soient joints par une ligne idéale.

Le Dr Bret est l'auteur d'un traité de Métapsychie et d'un livre remarquable, « la guérison surnaturelle ou Métiatrie ». Une des principales qualités d'une étude métapsychique est dans le choix des exemples autant que dans les déductions qu'on en tire. Le Dr Bret n'emploie pas le procédé habituel des esprits dits « scientifiques », qui est celui de nier les faits, même contre la plus élémentaire évidence, de nier les témoi-

gnages les plus formels, parce que ces faits et ces témoignages échappent aux données connues de la science. Le procédé universellement employé dans ce domaine par les hommes de science est essentiellement anti-scientifique. Il reconnaît les faits et il s'efforce de les expliquer en écartant pour cette explication toute intervention que l'on pourrait qualifier de surnaturelle.

Cette explication revient à tout expliquer par une force intérieure que nous portons en nous et qui devient prodigieusement active, est susceptible d'accomplir toute espèce de phénomènes, de s'extérioriser, de déplacer des objets à distance, chez des individus appelés médiums. Pour le Dr Bret, il n'y a aucune force qui soit extérieure à l'homme vivant. Tous les phénomènes connus sous le nom de télépathie, hantise, apparitions, apports, etc., ne relèvent à aucun degré d'une survie quelconque de l'âme humaine, de la présence d'un double qui subsisterait dans l'au-delà et se matérialiserait pour apparaître. Tout est création du vivant.

C'est ici que je me sépare du Dr Bret. Dans un livre intitulé **Les interventions surnaturelles,** je viens de tenter, non pas de prouver, car on ne prouve rien, mais d'exposer les raisons qui me font penser différemment. Je crois, non seulement qu'il est possible que des morts interviennent, mais qu'il y a, dans le monde invisible qui est autour de nous, toutes sortes de forces que nous ne connaissons pas, qui ne sont pas accessibles à nos sens, de forces que l'on peut aussi appeler des êtres. C'est à partir du moment où on leur donne ce nom que les opinions diffèrent.

Je crois que, dans des cas qui sont infiniment rares, ces êtres se manifestent aux hommes, prennent une apparence, une forme dont le dessin et même la matière leur est fourni par celui qui les appelle. Malheureusement, cela donne prétexte à une foule d'impostures, car, dès qu'on touche à ce domaine, l'imposture est presque de règle. De plus, et c'est là d'où vient l'impossibilité de s'y reconnaître, la nature a voulu que beaucoup de phénomènes naturels, produits par l'inconscient, se présentassent avec les mêmes apparences, exactement, que ceux qui sont causés par une force ou une entité extérieure à l'homme. Comme les phénomènes naturels

sont de beaucoup les plus nombreux, ceux qui ne croient pas à l'existence des forces de l'au-delà ont la partie belle et semblent triompher.

Le bon sens devrait être du côté de ceux qui ne croient qu'aux explications scientifiques, et le merveilleux, n'ayant pas de réalité, devrait se détruire de lui-même. Il n'en est rien. Quand on lit le livre du Dr Bret et que l'on suit avec attention l'énumération des cas qu'il donne, le bon sens ne peut pas être d'accord avec ses explications. Si le fantôme d'un personnage mort apparaît, s'il révèle des choses que lui seul connaissait et qui sont reconnues exactes, le bon sens trouvera qu'il est bien compliqué d'imaginer que le fantôme est créé de toutes pièces par l'inconscient de celui qui le voit et que cet inconscient peut devenir tout à coup génial et omniscient et décrire des choses inconnues de son conscient.

Ce qui est assez caractéristique, c'est que la lecture d'un livre aussi clair et bien fait que celui du Dr Bret est susceptible de persuader quelqu'un qui ne le serait pas, de la réalité du monde invisible et de ses habitants, malgré les conclusions de son auteur.

Mais je crois qu'en cette matière on se persuade très peu. Par un singulier mystère, on naît et on vit avec une conviction irréductible là-dessus. L'essentiel est d'être de bonne foi et d'aimer ce qu'on étudie. C'est à dessein que j'ai rapproché le nom du Dr Bret de celui de Richet, dont la croyance était incertaine, et de celui du Dr Geley, qui avait adhéré au spiritisme après de longs examens et de longues études. Je rapprocherais même le Dr Bret de Bozzano, qui est un pur spirite. Ce qui importe, c'est de retrouver chez ces écrivains la même âpre recherche de la vérité, le goût avide de percer l'énigme. Que la conclusion diffère, cela n'a pas d'importance. Chacun tire les conclusions qu'il veut. L'essentiel est de faire état des faits anormaux avec une sincérité absolue.

Dans les « interventions surnaturelles », j'ai exposé la conclusion qui s'était imposée à moi avec une force irrésistible. Il m'est apparu que ce n'était pas de l'inconscient de chacun que pouvaient sortir les pouvoirs démesurés par lesquels les matérialistes tentent d'expliquer les phénomènes supranormaux. Mais je n'éprouve pas l'irritation mal dissimulée que

ces matérialistes laissent voir d'ordinaire pour ceux qui partagent mon opinion. Je ne m'explique pas cette irritation. Elle ne peut exister que parce qu'ils nomment ma croyance une aveugle sottise et que la sottise exaspère. Mais le problème est précisément de savoir de quel côté est l'aveuglement.

Le problème ne peut être résolu qu'en se documentant sur la question. Aussi je ne saurais trop conseiller la lecture des ouvrages du Dr Bret qui apporte, avec un minimum de passion, de grandes lumières pour tout ce qui est relatif à la métapsychie. Son œuvre est considérable et, comme il ne l'aide pas de conférences, de réclames tapageuses, elle est encore imparfaitement connue, mais n'est-ce pas le sort de tout écrivain consciencieux, qui met le développement de sa pensée avant le bruit qu'elle peut faire, de ne pas avoir la place qu'il mérite? Cependant, ce ne peut être qu'une injustice momentanée. Uue œuvre considérable sur une question, qui en examine tous les aspects et toutes les faces, finit par s'imposer, d'abord par le labeur qu'elle représente, mais surtout par son utilité.

MAURICE MAGRE.

CHRONIQUE DES MŒURS

Courtney Ryley Cooper : *Le Gang et la Débauche aux Etats-Unis, ennemis publics n° 1* (*here's to crime*) adapté de l'anglais par Ch. de Richter. Editions de France.

Voici un livre **Le gang et la débauche aux Etats-Unis, ennemis publics n° 1,** de M. Courtney Ryley Cooper, qui permet de faire le point sur la moralité de la grande République sœur et de la comparer à la nôtre propre ou plutôt sale. Le gang, on le sait, c'est le crime, et peut-être faut-il se réjouir que le mot *gangster* se soit substitué au mot *apache* qui discréditait à l'excès certains Peaux-Rouges qui, depuis qu'ils ont perdu l'habitude de vous « clouer nus aux poteaux de couleur », sont devenus, paraît-il, gens fréquentables, et avec qui on peut fumer en confiance le calumet de paix, ce qu'on ne peut pas faire avec les gangsters.

Mais, déjà, une observation! le mot *gang* est anglais quand le mot débauche est français et c'est peut-être là un effet de la division du travail entre les peuples; or, vaut-il mieux,

pour l'un d'eux, pencher de ce côté-ci ou de ce côté-là? et ne pourrait-on pas concevoir une culture très débauchée et cependant point criminelle? Assurément tout est possible en abstraction, mais la réalité n'en est pas moins que crime et débauche sont partout étroitement liés, et qu'en Amérique notamment les gangsters et les prostituées sont en rapports étroits et constants. Seulement il est impossible de supprimer toute espèce de prostitution, tandis qu'avec une bonne police et une bonne justice il serait aisé de réduire au minimum tout ce qui est crime.

Pour le crime, les Etats-Unis nous sont certainement très supérieurs, ce dont ils n'ont pas à être fiers. Les cas sérieux (attaque à main armée, rapt, incendie, meurtre) s'élèvent à un million et demi par an! Une personne sur quatre peut seule espérer d'atteindre l'âge de soixante ans sans avoir payé son tribut à l'armée du crime; donc, les 75 % de la population entière des Etats-Unis verront, tôt ou tard, leur vie troublée par les gangsters. Quel que soit notre état social, nous n'en sommes pas là.

Cela ne tient pas tant, d'ailleurs, à une malignité particulière de l'âme américaine qu'à une insuffisance déplorable des polices locales, et ceci est un bien grand argument contre le régionalisme dont tant de braves gens sont engoués chez nous. Une bonne police doit être très centralisée, et la police centrale des Etats-Unis (Bureau fédéral des Recherches) est parfaitement à la hauteur de son rôle, mais elle se heurte partout aux polices locales qui, elles, sont aux mains des politiciens, et comme ceux-ci ont partie liée avec les gangsters, il s'ensuit que les criminels ont toutes facilités pour se tirer d'affaire. Ou ils ne sont pas poursuivis; ou, poursuivis, ils ne sont pas condamnés; ou, condamnés, ils sont libérés sur parole. Nous avons vu quelque chose de cela dans nos grandes villes politicianisées comme Marseille et Toulouse, et même dans nos milieux gouvernementaux avec les affaires Stavisky et autres; nos politiciens radicaux-socialistes et socialo-communistes ne valent pas plus cher que les *carpet-baggers* et les *wire-pullers* des Etats-Unis. Il serait, au surplus, très facile pour le gouvernement américain de mettre fin à tous ces scandales qui déshonorent la République des raies et des

étoiles : il suffirait de déposséder de leurs attributs policiers et justiciers les autorités locales et de remplacer les attorneys élus et les juges élus par des fonctionnaires fédéraux qui exerceraient une stricte surveillance sur les avocats marrons, les médecins marrons et tous les professionnels marrons : tenanciers de *saloons*, de *night-clubs*, d'écoles de danses, de camps de touristes, sans parler des trafiquants de drogues et des pratiquants de traite des blanches et des *coloured ladies*. Mais ici nous glissons du royaume du gang dans celui de la débauche.

Royaume attirant pour certains, même puritains! On sait que, dans les congrès de moralistes, la section de Lutte contre la prostitution est celle qui est la plus suivie, et je me souviens de l'exposé documenté que nous fit un jour le docte professeur de droit Alglave : aucune maison close de l'un ou l'autre hémisphère ne semblait avoir de secret pour lui! C'est qu'en cette matière il y a toujours à apprendre. Je croyais savoir (par ouï dire, n'ayant jamais été en Amérique) qu'il n'y avait pas de maison close aux Etats-Unis; or il semble résulter du livre dont je rends compte qu'il y en a tout comme chez nous, et l'on sait d'ailleurs que ces établissements ont leurs défenseurs, très documentés eux aussi et dont les raisons donnent à réfléchir : dans trois de nos villes (Strasbourg, Mulhouse, Grenoble) où l'on avait supprimé ces maisons, les maladies vénériennes ont terriblement augmenté (voir le livre tout récent du docteur Abel Lehille : *Questions d'actualité*, p. 238). Donc si les Etats-Unis nous sont tristement supérieurs pour le crime, peut-être ne nous sont-ils pas si inférieurs que ça pour la débauche, qui, tout de même, n'est pas le crime.

D'ailleurs elle n'est ni inférieure ni différente, cette débauche. Il paraît qu'il y a là-bas deux façons de la pratiquer, l'amour à l'américaine et l'amour à la française, ce qui plonge les profanes dans de grandes perplexités; je connaissais le homard à l'américaine et les petits pois à la française, mais l'amour à la ceci et à la cela, qu'est-ce que cela peut bien être? Il faudra que je consulte, les Encyclopédies des deux langues étant muettes sur l'article, quelque somnambule extralucide. Toujours est-il que depuis la grande guerre, où tant

de cousins Jonathan sont venus chez nous, l'amour à la française est, paraît-il, très estimé aussi là-bas.

Peut-être une différence, toutefois! L'Amérique a une richesse d'animatrices que nous sommes loin d'atteindre. Des animatrices, *qu'es aco?* Si j'ai bien compris, ce sont des dames qui, sans se brûler les doigts, brûlent ceux des messieurs bien dispos. Or il y en a beaucoup de ces salamandres. La Ligue contre les Saloons (les saloons, ce sont les bistrots) évalue à plus d'un million le nombre des filles employées comme *barmaids,* ce qui est vraiment beaucoup, même pour une population triple de la nôtre; et ces filles de brasserie sont parfois de simples serveuses à boire, mais le plus souvent ce sont des exciteuses à boire et à autre chose : bavardeuses, danseuses, flirteuses, frôleuses, et dont l'art est de faire dépenser et se dépenser l'homme sans se dépenser elles-mêmes, ce qui fait reprendre ses droits à la vertu, à une relative vertu; ces filles pratiquent le *teasing* et le *shaking* (du diable si je sais ce que c'est!) mais elles ne vont pas plus loin, et alors la question qui se pose est délicate : vaut-il mieux pour un pays avoir des alcooliques accentués ou des paillards mal satisfaits? Un concile de médecins et de moralistes qui aurait à résoudre le problème finirait peut-être par un grand tumulte, comme jadis le brigandage d'Ephèse (ne durcissons pas les douces sifflantes) et les profanes comme moi seraient bien embarrassés pour séparer les combattants. Mais puisque l'alcoolisme est le grand danger, pourquoi ne pas remplacer le whisky par la camomille en laissant les as du shaking et du teasing pratiquer leur art subtil et innocent, au sens étymologique du mot; plus de danger. de communications de maladies, et rien que de chastes infusions de feuilles de rose ou de tilleul... Ce serait l'idéal. Les poissons nous donnent ici l'exemple, qui pratiquent hygiéniquement l'amour à distance.

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : D'un voyage de M. Henry Bordeaux en Allemagne. — *Civilisation nouvelle* : l'unité dans Racine, sa perfection, la constance de son art toujours accordé à la vie. — *La nouvelle Revue Critique* : un beau poème de M. Léon Bocquet. — Naissances : *Grand Erg*, revue d'Oran; *Vivre-Cahiers Vivarois*, revue pacifiste publiée en Ardèche. — *Nouveaux Cahiers* : la jeunesse allemande pour la guerre. — Mémento.

M. Henry Bordeaux donne à la **Revue des Deux Mondes** (15 juillet) une relation de voyage qu'il intitule : « Ce que j'ai vu en Allemagne ». Il arriva à Berlin quand Adolf Hitler obtenait du président Hacha, enfermé dans le palais de la Chancellerie de 11 heures du soir à 4 heures du matin, « l'acte de décès qui supprimait une nation » : la Tchéco-Slovaquie. L'académicien n'a pu rencontrer le Führer; mais, il a rendu visite à Frédéric le Grand à Potsdam.

L'ombre illustre a soufflé ces mots à l'immortel académique qui la met en cause et sa descendance multipliée de sujets :

Comme les Allemands d'aujourd'hui, il admirait la France.

Toujours, les Allemands ont comblé les Français en visite chez eux — surtout les Français socialement privilégiés — d'éloges sur la France. Les moins indiscrets la louaient comme ils eussent fait d'un mets abondant, l'eau à la bouche, les dents prêtes à mordre.

La sépulture de Bismarck dans son domaine forestier de Friedrichsruh évoqua le classique souvenir de Varus vaincu par Arminius, à la mémoire de l'écrivain. Un dessin commémoratif, vu dans le château, lui fait écrire :

Hitler est venu flairer le cadavre de son prédécesseur.

Mais le présent a montré à l'auteur de *La robe grise* des spectacles plus riches en enseignement que ces tombeaux. Notre réputé confrère n'a pu tout voir. Il en exprime le regret et il nous renseigne pourtant :

J'aurais aimé suivre, du mariage aux berceaux, et des berceaux à l'éducation des garçons et des filles, la famille allemande. Elle est couvée par l'Etat. Pour mille marks un jeune ménage peut acquérir le mobilier de quatre pièces. Le prêt au mariage lui consentira les avances nécessaires. Une école de fiancés, au bord d'un lac, parmi les bois, dans un site romantique, apprendra à la jeune

fille, moyennant une légère rétribution, les soins du ménage, la tenue des comptes, l'art des achats, la puériculture : cet apprentissage dure trois semaines. De vastes maisons ouvrières ont été bâties à quinze ou seize kilomètres de Berlin, avec de faciles moyens de transport, pour deux cent cinquante familles : des jardins les entourent où peuvent jouer un millier d'enfants. Oui, sans doute, la famille est couvée par l'Etat, mais l'Etat ne songe qu'à lui-même. A partir de dix ans, l'enfant appartient à l'Etat, est versé dans les écoles de préparation. L'individu est tout de suite incorporé dans la collectivité, qui, seule, compte.

M. Henry Bordeaux a été admis exceptionnellement à visiter un de ces « Ordenburgs », séminaires sans dieu que la force teutonique, dont il fut parlé naguère ici même. Il y a vu — ah! comment le lui laissa-t-on voir! — la bibliothèque qui *n'est pas encore entièrement rangée*. Je souligne, car c'est un oubli « kolossal ».

Elle [la bibliothèque] comprendra 25.000 volumes. Ces jeunes gens devront-ils tout lire? Nous regardons des titres. Histoire, géographie, philosophie, sociologie, biologie, occupent tous les rayons.

— Les élèves, demandons-nous, sont-ils autorisés à lire des ouvrages d'un esprit différent, et par exemple les œuvres de Karl Marx ou, dans un sens opposé, d'Auguste Comte?

— Certainement. Ils sont libres.

— Et s'ils en tirent des objections au national-socialisme?

— Il les émettront, et elles seront réfutées.

— Et si la réfutation ne leur paraît pas probante?

— Ils seront renvoyés.

Avec un sourire, le jeune directeur ajoute :

— Cela n'arrive jamais.

Au séminaire, cela arrive. Cela est arrivé à Renan. Ici l'incrédulité n'est même pas concevable.

Nous continuons notre inspection de cette bibliothèque qui nous paraît un peu confuse.

— Mais n'y a-t-il pas quelque ouvrage contenant l'essence même de votre enseignement? N'avez-vous pas un corps de doctrine? Quel est le dogme qui est proposé à la foi de cette jeunesse?

La question semble embarrasser notre guide. Il nous cite divers ouvrages, entre autres *le Mythe au XX*e *siècle* de Rosenberg, mais il ne cite pas *Mein Kampf*, sans doute à cause des terribles passages sur la France. La consigne est de respecter la France. Nulle part

elle n'est enfreinte. Le Chancelier n'a-t-il pas répondu à un journaliste français qu'il inscrirait dans l'histoire les modifications de *Mein Kampf* vis-à-vis de la France? Cependant le livre est offert gratuitement aujourd'hui encore aux jeunes mariés avec toutes ses violences anti-françaises.

Nous revenons encore sur cette pensée essentielle, sur ce dogme et nous recevons enfin cette réponse :

— Notre dogme, c'est l'homme allemand.

Aucune réponse ne pouvait être plus forte, ni plus simple.

Au retour de cette visite, dans l'auto qui le ramène à Berlin, M. Henry Bordeaux a réfléchi :

Quelle supériorité peut sortir de ces Ordensburgs? Quelle élite? Professionnellement, les élèves seront en retard sur leurs camarades. Pendant ces quatre années au cours desquelles on les gavera de théories, leurs camarades se seront perfectionnés. Un chef ne se crée pas de toutes pièces. Il lui faut le don que les circonstances mettent à jour. N'est-il pas à craindre que ces chefs désignés d'office ne se révèlent pas tels à l'usage? Ils vaudront ce que vaut la doctrine dont ils sont les séminaristes, dont ils seront les prêtres. Cette doctrine, il faut la chercher plus haut, chez le Fuhrer. Car le Prophète, c'est lui.

Le Prophète? « Je ne l'ai pas comparé sans réflexion à Mahomet », écrit plus loin notre voyageur.

« Il a de si beaux yeux », lui disent « toutes » les femmes, pour ne pas lui avouer la laideur du Führer. Une « grande dame » a osé davantage. Voici comme le rapporte et le commente M. Bordeaux :

— Un jour de Noël, je me suis permis de l'inviter, me dit-elle. Je l'assurais qu'il ne pouvait passer cette soirée de fête ailleurs que dans une famille, parmi les enfants. Il a hoché la tête et il m'a répondu : « Non, non, ce soir je monterai dans mon auto et je m'enfoncerai dans la forêt, sous la neige, pour être plus seul... »

J'osai poser la question des femmes :

— Il n'y en a pas dans sa vie. Un autre jour, je lui ai demandé pourquoi il ne se mariait pas. « Oh! non, m'a-t-il répondu, je suis trop sensible. Si j'avais un enfant malade, je ne pourrais plus gouverner... »

Et je songeai que cet homme sensible avait, le 30 juin 1935, fait assassiner Rœhm, von Kahr, Oberfohren, Otto Strasser, le général von Schleicher et sa femme, plus quelques autres, vraisembla-

blement soixante-dix-sept victimes. Mais il convient de suivre le raisonnement des femmes si l'on veut connaître l'esprit d'un peuple. Je continue d'écouter.

— Comme je lui demandais s'il pensait à l'avenir qu'assurent les enfants : « Non, m'a-t-il répondu, pas de dynastie. Ce sont les filles, d'habitude, qui héritent le génie du père, et non les fils. La succession, c'est l'erreur des monarchies... »

§

M. Raymond Charmet publie dans **Civilisation nouvelle** (juillet-septembre) un article d'un rare intérêt sur « Racine et l'idole humaine ». Le « retour » à Racine — si toutefois les meilleurs de ceux qui savent lire ont jamais déserté l'atmosphère enivrante de *Bérénice* et de *Phèdre* — est finement expliqué dans cette étude. L'auteur cite dans ce morceau brillant les plus récents admirateurs de l'œuvre sans égale chez nous « après la débâcle du modernisme », suivie d'une religion nouvelle de la vigueur des sentiments cornéliens :

Mais parallèlement Racine s'est imposé, depuis le début de ce xx[e] siècle, aux esprits les plus divers et les plus hauts, avec une continuité qui va s'approfondissant. Ainsi sont nés le Racine poète pur, de Bremond, le Racine pathétique de Mauriac, le Racine magicien de l'art de Giraudoux, le Racine champion de l'ordre de Thierry-Maulnier. Psychologues et poètes, dramaturges et romanciers, réactionnaires et révolutionnaires se sont ralliés à Racine. Il est étonnant que cet auteur ait pu justifier tant de révisions entreprises avec tout l'excès et tout l'arbitraire du modernisme. Rien par exemple de plus contradictoire que le Racine douloureux de Mauriac et le Racine insensible de Giraudoux. Tous deux pourtant sont vrais. Mais le plus surprenant est que Racine ait résisté à ce travail dissociateur et épuisant de la critique moderne. Or le fait est qu'il résiste et même qu'il grandit. Un visage immense et simple de Racine monte au-dessus de toutes les grandes figures du grand siècle; un Racine où se concentre le classicisme français dans ce qu'il a de plus haut et de plus vrai, de plus fortement humain; si le classicisme a un sens dans la cibilisation, c'est chez Racine qu'on doit le trouver. Et il semble aussi qu'une part essentielle du génie de la France soit en cause. Car si la France n'a pas eu de héros dont la taille s'élève au premier rang de l'humanité, au rang de Vinci, de Shakespeare, de Gœthe, elle a engagé son destin sur des génies plus « moyens », mais dont la

précision équilibrée, et parfaitement juste, peut compenser la moindre intensité. Racine est entre tous le plus représentatif. De là vient sans doute son importance exceptionnelle.

M. Charmet vante la simplicité de Racine. Elle est sa grandeur même. Son art s'est fixé. Il se développe et demeure lui-même. « Le niveau est égal », d'*Andromaque* à *Athalie*. Tout y est « d'une parfaite et unique *qualité* », souligne notre critique. Chez Racine, « l'art est en même temps et immédiatement la vie ». Ce sont là formules exactes par excellence. On n'a guère mieux dit et plus lucidement jugé. Le poète tragique du XVIIe conduit à Mallarmé en ce que, pour eux deux, « la vie des hommes se réduit à une suite de paroles », à « des mots sculptés sur un fond de silence », qui « scandent l'attente éternelle et jamais assouvie d'autres sensations » et « aspirent toute la sensibilité de l'homme dans le gouffre de leurs sons ».

> Ainsi chez Racine — continue M. Charmet — le mot, le verbe, source et terme de la vie, forme de la conscience, devient la conscience elle-même. Il y a là un mystère qui rejoint celui des religions les plus antiques. Mais ce qui chez les Egyptiens était magie ,devient chez Racine le sommet même de l'art. Cependant, le mot garde encore chez lui quelque chose de religieux, et c'est parce que deux religions ne peuvent se rencontrer au cœur de l'homme, que le jour où Racine s'est converti, le mot a dû s'évanouir.
>
> Quelle conclusion un esprit moderne peut-il tirer de cette œuvre racinienne? On vient de voir qu'elle touche véritablement et non par figure de style, au miracle. Mais le miracle est-il utilisable par la civilisation? S'il y a dans l'entreprise racinienne certains aspects inhumains qui expliquent et son brusque arrêt et son influence stérilisante, elle n'en a pas moins réalisé une unité splendide et apporté une leçon inoubliable de la simplicité où se fondent indivisiblement la vie et l'art. Racine a enseigné le langage éternel de l'humanité : l'individu et le verbe. Ils risquent l'un et l'autre de devenir des idoles. Ils le sont souvent devenus. Mais ils restent quand même les signes de la civilisation; nous ne pouvons les abandonner sans tomber dans l'informe et le barbare. Racine en somme a dessiné pour nous, avec son verbe de lumière, les traits de la figure la plus simple et la plus essentielle, la figure humaine. Il l'a enveloppée des prestiges magiques et vertigineux de l'idole; prestiges dangereux, toujours empreints d'une étrange ambiguïté et d'une linéaire sécheresse; prestiges nécessaires

pour protéger la tendresse de la vie et la délicatesse du vrai. Il y a là une loi éternelle de la civilisation, que nous avions décelée dans notre étude sur le miracle grec : toute conquête de la sensibilité la plus profonde s'enveloppe paradoxalement du formalisme le plus redoutable. Pareille aventure est arrivée au génie grec, au miracle médiéval, fossilisé dans la scolastique, à la vie frémissante de la Renaissance et du Classicisme, depuis Raphaël jusqu'à Mozart! La précision toujours devient dureté. Mais, sous ces formes fixées, nous pouvons, si nous le savons, retrouver la richesse infinie qui s'y conserve. Nous devons toujours commencer par l'idole pour parvenir à l'éternel humain.

§

Le fascicule d'été de **La Nouvelle Revue critique** — où M. Louis Le Sidaner commente et justement admire l'œuvre du poète Emile Vitta et, à propos d'un écho malfaisant, prend avec courage la défense du regretté Alfred Mortier et de Mme Aurel — débute par ce poème très beau de M. Léon Bocquet, qui vaut les meilleurs de son inspiration haute, servie par une connaissance de la langue et de la poésie digne d'être offerte en exemple :

SILENCE

—

Qui soupire? C'est ta fatigue
Accoudée au balcon du soir;
Poète amer, un ange noir,
Venu de l'ombre sourde, intrigue
Contre ton courage isolé.

Le dur passé frappe à la porte
De ta solitude; il n'apporte
A ton vieux rêve désolé,
Dont nul feu d'amour ou de joie
Ne réchauffe ni ne rougeoie
Les cendres au parfum de buis,
Que chants perdus, espoirs enfuis.
Tire le verrou, n'ouvre l'huis.

Au fond de toi-même recule,
Sur tes yeux clos presse la main,
Aujourd'hui refuse, et demain,
Le message du crépuscule,

Mensonge sournois de l'ennui.
Ne cède à la mauvaise invite
Du trouble instant qui meurt plus vite
Que l'insomnie et que la nuit.

Fini le jour à tâche austère,
Il est beau d'être solitaire,
D'être celui qui peut se taire
Et qui, stoïque, n'attend pas,
Ténèbres où s'éteint le pas,
Le secours de votre mystère.

§

Naissances :

1° **Grand Erg,** n° 1, été 1939, vient de naître à Oran (Algérie) où son adresse est : 30, boulevard Front-de-Mer. Le directeur littéraire de cette revue trimestrielle est M. Paul Sainteaux, poète. Elle porte en épigraphe ces deux vers de M. Léon-Gabriel Gros :

C'est une infidèle mémoire celle du sable
Avec ses vagues immobiles en apparence...

Le « Programme » de la rédaction ressemble à nombre d'autres par la générosité des intentions et la noble ambition des désirs. J'y trouve cette affirmation souvent lue en termes différents : « On ne fabrique pas des poèmes en série comme des petits pains ou des automobiles. » Les pièces insérées de MM. Gros, Delahaye, Claude Sernet, Jules Tordjman, Louis Guillaume, Henri-Philippe Livet, J. Groffier et Charles Autrand, composent un choix heureux par sa diversité. Un article de M. Georges Henein, traitant de la « Fonction subversive de la poésie », nous révèle un critique à l'intelligence hardie. Pour lui, « la poésie consiste à dénaturer la nature ». Le dommage est qu'il soutient cette affirmation d'exemples assez puérils, même celui qu'il emprunte à Lautréamont. Il n'a pas moins tort de tenir *Le Lac* de notre Lamartine « pour l'exemple le plus abject » — ah, monsieur! — de ce qu'il définit « ce genre de tourisme sentimental ». J'ignore l'âge de M. Henein. Je sais bien qu'aux approches des quarante ans, s'il s'intéresse toujours à la poésie, il aimera *Le Lac,* pour la profonde, l'éternelle vérité humaine de cet immortel poème.

Où l'enviable jeunesse de notre confrère apparaît, c'est en ces mots que je détache :

> Briser avec la société n'est rien; c'est la briser qu'il faut...

Nous avons tous eu le goût de semblables audaces, entre 1890 et 1900. C'est la belle impatience de l'imagination de la vingtaine.

Si la valeur des *Contes bizarres* d'Arnim ne saurait être contestée, la grandeur de leur ensemble poétique (ce sont les termes qu'emploie M. Henein) est fort discutable. Peut-être eussé-je moins remarqué ce goût du romantisme allemand, si le « Programme » de la rédaction de *Grand Erg* ne se recommandait des recherches de M. Albert Béguin sur ce romantisme. Avec quelle joie on accueillerait un cri d'admiration d'un moins de trente ans pour notre Hugo, — voire pour un Pétrus Borel que la jeunesse ne lit pas et qu'a su lire avec profit Isidore Ducasse au pseudonyme inspiré d'un ouvrage d'Eugène Sue.

2° **Vivre-Cahiers Vivarois,** n° 1, 1er juillet, rédaction-administration : Le Bourg-Saint-Andéol (Ardèche), au nom de M. Marcel Bacconnier qui présente ainsi sa revue destinée à paraître « toutes les trois semaines » :

> On immobilise nos consciences et on mobilise nos corps. Notre conscience doit se taire; notre corps doit marcher. Nous refusons. Notre corps est à nous : la vie, telle est sa raison; la santé, tel est son but, son élément. Notre cœur et notre pensée exigent le libre exercice de leurs mouvements.
>
> Ici, nous défendrons la vie et la santé, l'élan du cœur, la générosité, le libre jeu de nos facultés d'aimer, de comprendre, de créer. Nous nous défendrons. Hors des troupeaux, hors des clans, hors des confessions organisées, hors de tous les partis politiques quelle que soit leur étiquette ou leur prétexte. Le Parti a tué l'Homme. Nous voulons retrouver l'Homme, recréer l'Individu [Bravo!]
>
> Ici, nous vivrons avec foi, avec ferveur, avec ingénuité, pour ce que nous aimons. Nous dirons nos révoltes ou nos adhésions, nous ferons part de nos enthousiasmes et de nos espérances. Nous serons jeunes. Sans amour-propre. Sans faux complexe d'infériorité. Simplement.
>
> Vivre! Tel est notre programme. Il est immense? Il est à la mesure de l'homme. Il fera un jour éclater toutes les chaînes, toutes les gangues, toutes les oppressions. Car il est, par dessus toutes nuances

de génération, de nationalité, de classe même, le programme, l'aspiration fondamentale, inconsciente ou révélée, de l'Homme.

Le nouvel organe épouse les convictions ardentes de M. Jean Giono contre la guerre, son mot d'ordre de « refuser toutes les guerres ». Oui, il faudrait pouvoir établir solidement la paix; mais qui la menace? Quelle est la mentalité de l'agresseur en puissance? J'emprunte la réponse à un article de M. Ernst Erich Noth sur « La jeunesse allemande », paru dans **Nouveaux Cahiers** (15 juillet) et qui mériterait un retentissement universel :

C'est là le crime impardonnable, commis par les nouveaux maîtres de l'Allemagne : d'avoir détruit, en façonnant cette jeunesse à l'image de leur folle rêverie de domination brutale, la plateforme même de toute rencontre utile et féconde, où l'on pourrait causer d'égal à égal, en parlant sinon le même langage mais tout au moins chacun un langage intelligible pour l'autre. Mais on a bouché, assourdi les oreilles de ces jeunes Allemands, on les a rendus incapables d'entendre les appels raisonnables et généreux venant de loin. On a fait avorter en eux toute faculté de raisonnement en leur inoculant un microbe virulent qui fait délirer. Moralement, mentalement, on les a amputés des organes permettant de communiquer avec autrui, et ceci en les séparant de l'esprit et de la religion. Maintenant, le tour est joué; on a appris à ces jeunes à mépriser ce qui précisément était le meilleur en eux. Leurs traits durs et fanatiques apparaissent au monde avec une expression de menace et de défi. Ils ont renié la foi, l'Esprit, l'Europe. Ils se sont laissé embrigader dans l'immense armée du nihilisme. Le bruit des bottes a étouffé la voix de leur conscience. Toutes les valeurs morales et spirituelles, au lieu d'avoir été « revalorisées » dans le sens de la revendication nietzschéenne, ont été purement et simplement détruites; elles ont été rejetées en bloc avec sarcasme, écrasées sous un torrent d'insultes et de railleries. Le brutal a remplacé le héros.

Je me permets de recommander la lecture de l'article de M. E. E. Noth à M. Jean Giono et à toute la jeunesse que ce grand poète entraîne par sa sincérité. Une Europe germanisée serait l'asservissement de tout ce qui n'est pas de culture allemande hitlérienne, par une barbarie volontaire, cruelle, armée à la moderne pour des fins d'extermination des autres hommes dans leur chair comme dans leur pensée et leurs religions.

MÉMENTO. — *Les Cahiers aurevilliens* (juin) offrent leur intérêt coutumier avec « Six lettres à l'Ange blanc », c'est-à-dire : à la baronne de Bouglon. Elles font grand honneur au Vieil Aigle et à son amie trop décriée par les partisans exaltés de Mlle Read. — M. de La Varende et M. Jean Pommier traitent avec pertinence : l'un du dandysme en général; l'autre, de celui du Connétable. — M. H. A. Quéru donne un beau chapitre d'un livre futur sur Barbey : « L'enfant parmi les soupirs ». — Ce n° contient la partie finale de la précieuse « Bibliographie aurevillienne » de M. Jean de Beaulieu, avec une reproduction du portrait du maître en 1869, par Penauille.

Revue Normande, Scripta, Le Lunain bajocasse, réunis en un seul fascicule (juillet à septembre) célèbrent la gloire de Barbey d'Aurevilly par des poèmes et des articles tous dignes de ce géant des Lettres.

L'Age nouveau (juin) : De M. Marcello-Fabri : « Avènement de la Radio », « La-marche-au-subjectif », « La leçon de Nietzsche ». — « Un Rishi moderne » par M. Maurice Magre. — « Un amour de fétiche », nouvelle de M. M.-A. Leblond. Poèmes de MM. de la Condamine, J. Tordjman, Cauliez. — « Conseils aux débutants, aux vétérans et à soi-même », de M. P. Barniard. — « Vers la renaissance de la spiritualité » par M. J. Duvaldizier.

L'Amitié Guérinienne (avril-juin) : n° consacré à l'œuvre littéraire de feu « Mgr E. Barthès, guérinien », avec un portrait de ce grand zélateur de Maurice et Eugénie de Guérin.

Cahiers du Communisme (juillet) : numéro spécial consacré au « 150e anniversaire de la Révolution Française » et rédigé par les militants du parti communiste.

Cahiers de Paris (juin-juillet) : « La poésie populiste »; « Hommage à Pierre Hamp »; articles sur les « Romanciers jeunes » — par divers.

Combat (juillet) : « Anticléricalisme, pas mort! par M. L. Salleron. — Controverse sur les mérites de M. Jean Giraudoux, entre MM. René Vincent et Claude Roy.

Commune (juillet) : Textes contemporains de 1789 choisis par M. A. Soboul. — Du grand et regretté Ernst Tœller : « Chants des hirondelles ». — « Erik Satie » par M. George Auric. — « L'enseignement supérieur en Union Soviétique » par M. Marcel Cohen.

Corymbe (mai-juin) : « La littérature et l'homme d'aujourd'hui ». Consultation de M. Pierre de la Condamine à qui répondent MM. André Maurois, de La Varende, René Herval et Max Rose. — « Les Sans-Patrie » poème de M. A. Bourgue. — « Maumusson ou la leçon de la mer » par M. Jean-Alex Tessier. — Œuvres de 43

poètes, dont « Evangelia », un important choix de poèmes de M. André Pourquier.

Le Divan (juillet-août) : « Vers de jeunesse » de Jean-Marc Bernard. — « Notes » d'Eugène Marsan. — « L'amour », aphorismes de M. F. Moutier.

Le Courrier graphique (juin) : « Emile Bernard » par M. Pierre Mornand. — « L'imprimerie sous la Révolution » par M. G. Dangon. — Iconographie des fêtes « de la Révolution » par M. C. Florange. — « Port-Royal des Champs et Racine » par M. J. R. Thomé.

Etudes (5 juillet) : « Essai d'une biologie et d'une morale des races » par M. P. Teilhard de Chardin. — « Service de travail », par M. P. Jaquet.

La Grande Revue (juin) : M. R. de Craon-Poussy : « L'évangile d'A. Hitler ». — De M. Emile Guillaumin : « Ch.-L.-Philippe devant les idées ». — « La France et les Juifs », par M. Henri Zivy.

Les Humbles (mai) : « Unanimité », de Frère Jacques, probablement un instituteur, qui donne ce tendre souvenir à ses anciens élèves tués à la guerre :

> Je revois, aux brumes voilées,
> Ces jeunes hommes qui furent écoliers,
> Mettant, d'une écriture appliquée,
> Leurs noms, sur de petits cahiers.

« Journal d'un homme libre », par M. Marcel Auger.

Le Lunain (juillet) : « La Composition poétique » par M. Michel Poissenot. — Et un choix bigarré de poèmes.

Le lys rouge (juillet) : De M. Léon Carias : « Au coin de la rue de l'Arbre-Sec ».

Le Pont Mirabeau (juillet) : Lettres inédites de Laforgue à Gustave Kahn et de ce dernier, un poème de jeunesse : « Kronos ». — « Monaire », poème de M. Toursky. — « Le musicisme et la sagesse hindoue » de M. Jean Royère.

Revue de Paris (15 juillet) : « Carnets intimes (1870) » de Ludovic Halévy.

Les Primaires (juillet) : « Louis Pergaud » par M. Marcel Martinet.

Revue du Tarn (15 juin) : Maurice de Guérin : « Lettre sur le Romantisme », pages inconnues.

La Revue Universelle (15 juillet) : Un émouvant article de M. Henri Massis sur le poète Paul Drouot, tué en 1915, le 9 juin, en Artois, par un obus.

Volontés (juillet) : M. E. Jolas : « Crise du langage ». — M. R. Queneau : « L'écrivain et le langage ». — « Attente », poésie de M. A. Fosneron.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Robe de chambre et chemise (*Paris-Soir,* 5 juillet); teintes pastel pour messieurs; donnez-nous des films muets (*le Journal,* 14 juillet). — Le souvenir du télégraphe (*l'Œuvre,* 10 juillet); du viaduc de Garabit, de la première traversée de la Manche en « aéroplane » (*le Jour-Echo de Paris,* 17 juillet). — Quand le sous-marin ne remonte plus (*le Petit Parisien,* 7 juillet). — Mariage ajourné (*le Matin,* 17 juillet). — La bibliothèque de Jules Renard aux enchères (*le Jour-Echo de Paris,* 11 juillet). — Question littéraire (*l'Ordre,* 10 juillet). — Encore un « Tour » (*le Petit Journal,* 11 juillet).

— Oui, je suis en robe de chambre et ne porte dessous que ma chemise; c'est comme ça que j'aime travailler...

Ainsi dit M. Francis Carco. M. Pierre-Jean Launay, qui l'interviewait pour **Paris-Soir,** a vu l'académicien Goncourt dans ce costume. Un costume de mandarin :

Dans un décor de musée, vêtu en mandarin, Francis Carco écrit un roman sur les bourreaux du xve siècle : *la Main de Gloire.*

Tenue des plus simples, au reste. Nous sommes loin des

teintes pastel pour messieurs

dont **le Journal** fait état.

Des teintes pastel, des verts et des bleus avec de-ci de-là des touches de jaune, nous apprend une dépêche de Boston, seront le fin du fin de l'élégance masculine, cet été aux U. S. A.

Du moins, telle est l'opinion des membres de l'*Association internationale des dessinateurs de mode,* qui vient de terminer les travaux de son vingt-neuvième congrès.

Cela nous semble comique, à nous hommes de France, de nous promener en vert ou en bleu pastel.

Pourquoi?

Mais qui peut savoir, si dans deux ans, nous ne jugerons pas indispensable d'être ainsi paré.

D'autant que les mêmes « Pétrones » d'Amérique nous annoncent de ces revers fuyants et de ces cols bas, qui laisseraient voir davantage de cette lingerie qui est la coquetterie de l'homme.

Mais de quelle teinte la robe de chambre, la chemise de M. Francis Carco? Nous savons du moins la couleur de son papier : il est bleu. Carco n'en veut plus d'autre depuis que Colette, qui s'y connaît, lui a dit :

— Tu crèveras tes yeux, Francis, si tu continues a utiliser le papier blanc.

§

Soit, demandons du papier bleu. Demanderons-nous des films muets? Aucun rapport évidemment. Mais le filet du *Journal* qui a trait aux teintes pastel à l'usage des fils d'Adam, voisine avec le filet qui suit :

A toutes les offres de location de films, qui lui venaient d'Hollywood, M. A.-S. Patel, distributeur, à Bombay, câblait toujours la même réponse : « *Refuse votre proposition* ». On s'émut en haut lieu et M. Patel fut prié de s'expliquer.

Sans crier gare, il débarqua, un beau jour, à Hollywood, et déclara simplement aux journalistes venus l'attendre :

— *Gentlemen*, j'ai traversé la moitié du monde pour vous apprendre que les Indes comptent plusieurs millions d'habitants qui parlent d'innombrables dialectes. *Gentlemen*, vous serez peut-être curieux de savoir que tous les Hindous ne parlent pas l'anglais. *Gentlemen*, je me refuse à doubler un film des milliers de fois. Si vous voulez que j'achète des films, faites-en qui soient « muets ».

Curieuse façon de célébrer le dixième anniversaire du « parlant ». Car le « parlant » — pour ne pas l'appeler le « bavard » — a dix ans, il paraît.

Le télégraphe, lui, a cent cinquante ans. C'était pendant la Révolution :

— Tout citoyen doit, en ce moment plus que jamais, à son pays le tribut de ce qu'il croit lui être utile...

disait Claude Chappe en faisant hommage de son invention à l'Assemblée Nationale. Et il ajoutait :

— C'est une invention pacifique.

M. J. M., dans **l'Œuvre**, remarque :

Il le croyait, et il avait raison. Cependant, c'est pour la guerre que son invention fut accueillie, c'est à la guerre qu'elle commença à servir. La France était attaquée sur toutes ses frontières...

Le 1er avril 1793, Chappe, aidé par son frère, tous deux protégés de la prévention du public et des envieux par un arrêt de la Convention, élevaient des machines à Belleville, à Ecouen, à St-Martin-du-Tertre. Bientôt, il devenait possible de transmettre en 13 minutes un signal de Valenciennes à Paris. Le 4 août 1793 Paris et Lille étaient pour la première fois reliés télégraphiquement. Un an plus tard, le Comité de Salut public était avisé par télégraphe de la

reprise du Quesnoy sur les Autrichiens. Et l'on imagine l'émotion de ceux qui reçurent ce premier message, le 28 thermidor an II : « *Garnison autrichienne, forte de trois mille esclaves, a mis bas les armes et s'est rendue à discrétion.* »

Le viaduc de Garabit, lui, frère de la tour Eiffel, a cinquante ans. Il y en a trente, rappelle M. Hervé Lauwick dans **le Jour-Echo de Paris,** Louis Blériot traversait la Manche en « aéroplane ».

Vol tout petit, sans importance par sa durée, vol immense et d'une valeur décisive par le bruit de tonnerre qu'il causa. Il fit comprendre d'un coup à l'Angleterre qu'elle pouvait être envahie, malgré sa maîtrise des mers, et nous en voyons encore les conséquences aujourd'hui.

Lorsque Blériot, quittant le sol,

décida le premier d'aller sur la mer, il produisit une stupéfaction dans toute l'Europe, d'autant plus qu'on n'attendait pas son passage.

— Il y avait, m'a dit Mme Blériot, trois avions près de Calais à ce moment-là. Il y avait Latham qui eût dû réussir et n'eût pas de chance, mon mari le reconnaissait loyalement. Il y avait Louis Blériot; il y avait le marquis de Lambert, qui vit encore...

« Tout s'était mis contre nous depuis le début des préparatifs. Quelques jours auparavant, à Douai, lors d'une tentative de record, mon mari s'aperçut que le tuyau d'échappement lui brûlait la jambe. N'importe quel autre eût atterri. Mais le moteur tournait, le soleil était beau; mon mari, brûlé jusqu'à l'os, tint jusqu'au bout de son essence : 47 minutes!

« Le 20 juillet, cinq jours avant la traversée, le docteur Doyen constata une brûlure du troisième degré et le déclara menacé d'un phlegmon.

« — Je traverserai la Manche dans trois jours! dit Blériot avec sa douceur bourrue. »

Ce 20 juillet,

l'avion était sur le train en grande vitesse pour Calais. Le 21 Blériot arrivait, sortant de la clinique, appuyé sur une béquille et sur une canne, se maintenant le genou dans un grand mouchoir blanc.

Trois jours passèrent. Blériot avait-il renoncé? Certes pas. Il attendait l'instant favorable. Dans la nuit du 24 au 25, à 3 heures, Leblanc frappait à sa porte, annonçant :

— Le vent s'est calmé.

Blériot avoua plus tard ne s'être jamais levé de si mauvaise humeur. Cela venait en surprise, et on s'était préparé à attendre. Enfin, tant pis! Il fallait y aller... Sa décision prise, rien ne pouvait l'en faire changer.

A ce même moment, dans le couloir du petit bistrot des Baraques, un homme nu se promenait dans les couloirs, tirant six coups de revolver. C'était le brave Anzani qui espérait réveiller ainsi ses mécaniciens; il y réussit d'une manière sensationnelle.

Tout le monde courait vers le terrain. Blériot se traînait sur ses béquilles, pour gonfler l'espèce de ballonnet qui dans le fuselage contenait cent cinquante litres d'air; il enfonçait son serre-tête.

Le garde-champêtre, près de lui, avait un képi superbe, mais il était en manches de chemise. Les gaz furent mis à 4 h. 41.

Blériot rangea sa béquille à côté de lui, et disparut à l'horizon. Ainsi eut lieu le départ de ce raid sublime.

L'arrivée ne manque pas non plus de simplicité. Deux témoins : un journaliste et un soldat. Le journaliste pleurait; le soldat ne fit pas feu.

§

Les hommes qui composent l'équipage du sous-marin impuissant à remonter, que font-ils? Quelles sont leurs réactions? Quelles sont leurs souffrances? Les récits des rares rescapés permettent d'en juger. Par exemple la déposition de M. Franck Shaw, l'unique rescapé civil du *Thétis*, que **le Petit Parisien** a relatée. Chargé de la surveillance des moteurs de bâbord et des drains d'assèchement des tubes lance-torpilles, M. Shaw s'entretenait avec un ingénieur quand il sentit un violent courant d'air venant de l'avant.

Le navire descendit très rapidement, puis il se produisit un choc. M. Shaw fut précipité contre une porte.

— L'air était très lourd. Je pouvais à peine parler. Il me semblait que quelque chose me prenait à la gorge et m'étouffait. Je pouvais prononcer quelques paroles, mais il me fallait faire un gros effort. Durant la nuit, je vis plusieurs hommes violemment malades.

Sa montée à la surface de la mer, M. Shaw la narre en ces termes :

— Le chauffeur Arnold m'aida à essayer mon appareil d'échap-

pement. Je ne savais pas très bien comment m'y prendre et j'avais des doutes à certains égards, mais il me rassura. Nous entrâmes ensemble dans la chambre Davis. L'eau commença à y monter. Au moment où elle allait arriver au niveau de notre bouche, nous nous appliquâmes l'embouchure de nos appareils. La chambre fut alors complètement remplie. Arnold manipula la clenche du capot, qu'il me dit de soulever. J'essayai à deux reprises, mais sans y réussir parce que, évidemment, la pression à l'intérieur et à l'extérieur de la chambre n'était pas égalisée. Le capot ne s'ouvre que lorsque l'équilibre s'est fait. Dès que la pression fut égale des deux côtés, je pus ouvrir le capot sans aucune difficulté. Immédiatement, je m'élançai hors de la chambre et je me trouvai en quelques secondes à la surface de la mer. Un bateau se trouvait là, qui me recueillit et je fus hissé à bord du destroyer *Brazen*.

Un peu plus tard, au cours de son interrogatoire,

M. Shaw a été amené à parler des quatre hommes qui périrent dans la chambre, entre le moment où le capitaine Oram et le lieutenant Woods en sortirent et celui où le chauffeur Arnold et lui-même y pénétrèrent On sait que trois de ces malheureux périrent noyés et que, lorsqu'on les retira en arrière, on constata qu'il avaient arraché les embouchures de leurs appareils. Le quatrième vivait encore.

— Smith, l'homme qui était encore vivant, réussit à me dire pourquoi ses compagnons et lui n'étaient pas sortis, a déclaré M. Shaw. C'est qu'ils n'avaient pu ouvrir le capot.

Et M. Shaw de donner ces précisions :

— Quand vous pénétrez dans la chambre, l'eau commence à la remplir. Lorsque vous fixez l'embouchure pour la première fois — j'en parle par ma propre expérience — et que l'eau vous couvre la tête, vous pouvez à peine voir. Vous avez l'impression d'être pris dans un piège. Instinctivement, vous cherchez à ouvrir le capot, mais si vous le faites immédiatement, il ne s'ouvre pas. Il faut attendre jusqu'à ce que l'équilibre se soit fait entre la pression à l'intérieur et celle du dehors. Les hommes n'avaient pas attendu assez longtemps. Un ou deux d'entre eux cherchèrent peut-être à soulever le capot et, n'y parvenant pas, perdirent sans doute la tête et arrachèrent leur appareil respiratoire. C'est la seule explication que je puisse donner.

Histoire vécue. On comprend mal, après cela, qu'on ait pu s'intéresser à des romans d'aventures. Mais quelle image, à travers le récit du rescapé!... Toute une foule qui met mal ou qui arrache trop tôt certains masques...

§

Il y a des foules plus gaies. Bien trop gaies, même. Ainsi cette foule de femmes qui firent irruption dans une église de Newport, en plein mariage, ces excitées étant convaincues que le cher Bing Crosby, vedette de la radio, chanterait pour la cérémonie.

Parmi les témoins des mariés, le fils d'un lord anglais et frère de la duchesse de Norfolk, et une richissime héritière américaine, dit **le Matin,** se trouvait l'acteur Douglas Fairbanks junior, qui fut littéralement assiégé par les femmes avides d'un autographe.

L'acteur a eu ses vêtements réduits en lambeaux, mais fut frénétiquement applaudi. Le scandale continua, malgré les objurgations du pasteur qui criait :

Mesdames, n'oubliez pas que vous êtes dans une église.

Le pasteur avait oublié, lui, de réserver un coin de sacristie à ces lances qui, d'eau remplies, n'éteignent pas toujours les incendies mais viennent à bout des plus toquées. Et le mariage fut ajourné.

§

La foule se pressait-elle à Chitry, dans la Nièvre, où on vendait aux enchères la bibliothèque de Jules Renard? Mais oui.

Pour qui, ce petit livre dépenaillé, sans couverture, ni signature? Vingt sous? Trente sous? Quarante sous?... Vendu?...

Le livre vole, note Chamine dans *le Jour-Echo de Paris,* déclanche l'ombre des pigeons qui roucoulaient sur le toit de la maison, « les coudes au bord du ciel ».

Dans ce dimanche de soleil, plein de la chanson des cloches et du murmure de l'eau sous le moulin en contre-bas, la foule a envahi la maison de Jules Renard.

Parmi cette foule, voici

de vieux paysans de Chitry, de Chaumont, de Corbigny, qui allèrent à l'école avec Jules Renard, et tirèrent au sort la même année...

Ils sont là, avec leurs grandes mains étonnées, des gosses sur les genoux. Ils s'excusent de ne rien acheter en disant qu'ils ne savent pas lire. Ils prennent un peu de repos et d'ombre sous la toile qu'on a jetée de la maison à l'écurie des Godard les voisins...

A côté de moi il y a le père Mignot, qui, pour se rappeler sa date de naissance, me dit :

— Je suis été sur terre huit jours avant Jules... Nous étions gamins ensemble. J'allais le chercher pour l'école... Il folâtrait les poules et était en retard.. Il avait un sale caractère. Le maître l'appelait « Tête de Bique »... Un jour, il a boudé devant l'inspecteur... Mme Renard...

— Madame Lepic?

— On dit qu'il l'appelait comme ça... C'était une bien brave femme. Elle nous donnait du pain et du fromage pour goûter. Ma mère était couturière en journée chez elle, et elle travaillait pour les falbalas de Mlle Ernestine, sa fille. Le père Renard, lui, il était entrepreneur en bâtiments.. Mais M. et Mme Renard, ils se causaient pas... A douze ans, moi, j'étais placé comme domestique, et je l'ai revu seulement de-ci de-là, surtout quand il était maire...

— Et *Poil de Carotte* corrigé par l'auteur, continue le commissaire-priseur.

Le livre monte, monte, jusqu'à 1.200 fr., puis *le Pain de ménage* jusqu'à 750...

Cependant que M. Boulé, instituteur retraité à Corbigny, dit à Chamine, parlant de Jules Renard :

— Moi aussi, je le connaissais bien. Nous avons fait des conférences ensemble alors qu'il était maire. Après, on lui a élevé un monument...

Et encore :

— Il n'y avait aucun de ses livres à la Bibliothèque municipale. Je les ai fait venir, et maintenant, tout le monde peut lire Jules Renard à Chitry...

« Là-bas — il se lève, m'accompagne vers le pont — vous apercevez la Gloriette... Le fils de celle que Renard appela Ragotte est toujours domestique là-bas... C'est un nommé Chalumeau...

La voix du commissaire-priseur :

— Quinze volumes brochés en mauvais état d'éditions diverses de *Poil de Carotte.*

Le soir tombe :

Tous ceux qui sont morts reviennent doucement, car on évoque leur ombre, ils reviennent tels que Jules Renard les avait déjà sentis revenir au hasard des ronces qui lui retenaient le bras, de la main

nocturne qui battait à la persienne et que le matin révélait feuille de vigne.

Ils reviennent comme le petit Joseph, dernier né de Ragotte et valet à Paris, qui arrivait se promener à travers les choux, durant la nuit, sous la forme d'une lumière, comme la vieille Honorine qui mourut en poussant sa brouette, et qui continue le soir, dans les ornières de pluie, à pousser sa charge paysanne.

Les bêtes des *Histoires naturelles* sortent, et d'abord les plus timides, les chauves-souris aux ailes de crêpe, le bœuf énorme une marguerite aux dents, les vers luisants qui furent « des gouttes de lune dans l'herbe », l'oie qui se puce le dos avant de s'endormir et l'âne qui brait d'un cri rouillé comme la noria d'un puits.

La nuit vient :

On n'ose pas marcher sur l'herbe tellement regardée, tellement aimée, que la nature, ici, n'en est pas encore remise.

— Un volume broché : *la Lanterne Sourde*, de Jules Renard... Trois francs, dix francs...

Le funèbre semeur, qui éparpille le bon grain, continue à vendre aux enchères les livres, le jardin, l'herbe, les lis, les chauves-souris, le toiton où Poil de Carotte tua le chat, le puits, où tomba Mme Lepic, le bruit du moulin, et ce faible cœur d'homme qui éclata de tenir le monde.

Adieu livres. Mais la maison?

La maison, mise à prix 45.000 francs. Une bâtisse simple, sans grâce, sans coquetterie. Une fenêtre par pièce. A l'intérieur, des armoires Louis-Philippe, un lit dont on voit le matelas.

Mais ne pouvait-on, à la suite de la mort de Marinette — la veuve de l'écrivain — prendre toutes dispositions permettant de faire de la maison, et la bibliothèque étant conservée, un musée Jules Renard? La maison du sabotier, à Cérilly, est aujourd'hui le musée Charles-Louis Philippe. Ce que l'Allier a fait pour l'auteur de *Charles Blanchard*, est-ce que la Nièvre ne pouvait pas le faire pour l'auteur de *Poil de Carotte?*

§

Poil de Carotte, quel chef-d'œuvre, et qui a peu de pages! Une ligne de Jules Renard, rien qu'une, est préférable à cent gros bouquins. Rien qui sente plus le fini, qui approche plus

la perfection, qu'une notule du « journal ». M. Pierre Loewel, rendant compte, dans son feuilleton de **l'Ordre,** de *la Mousson,* du romancier américain Louis Bromfield, dit combien il admire ce livre :

un grand livre : cela se sent dès les premières pages et n'est jamais démenti,

et il ajoute :

C'est alors qu'une question vient inquiéter le lecteur français. Il cherche autour de la littérature actuelle de son pays quelque chose qui, par l'intensité de la couleur, la maîtrise et l'ampleur du développement, ce don de vie insufflé à tout un monde, équivaille, rappelle un livre comme *la Mousson,* s'en approche tout au moins, et il n'aperçoit rien.

Rien?

Il sait qu'un moment les romans fleuve ont lentement débordé mais qu'ils apportaient seulement une accumulation de gouttes d'eau : rien de vaste, rien de grand, rien qui représentât tout un monde. Certes nous avons eu Zola qui a brassé dans ses mains vigoureuses la terre, la mine, la ville, mais après lui?

M. Pierre Loewel ajoute :

Que de noms se présentent à l'esprit pour nous rappeler les vastes richesses des littératures voisines et pour nous signifier que toujours nos écrivains se sont penchés avec curiosité et souvent avec amour sur leurs microscopes où un, deux individus — parfois, ô miracle, jusqu'à une famille — avaient été soigneusement étendus sous l'objectif. Je ne songe point à déprécier ici ce que notre penchant à l'analyse, l'amour instinctif du classicisme, la clairvoyance de la dissection psychologique ont apporté aux lettres françaises, et moins encore à contester combien le goût inné pour l'étude attentive des caractères a enrichi le roman français.

Pour conclure :

Mais enfin, c'est un fait qu'aujourd'hui, pour si parfaites que soient les œuvres sorties de la plume de nos écrivains, elles paraissent souvent pâles, étroites, étriquées devant ces grandes fresques en traits saisissants où, comme dans *la Mousson,* un romancier enserre tout un monde.

La question est sérieuse. M. Francis Ambrière avait bien raison de saluer dans un récent *Mercure* le souvenir de Paul

Souday : le critique du *Temps* aurait repris, et bien entendu discuté le feuilleton du critique de *l'Ordre*. Une enquête très littéraire serait venue là-dessus, on se serait battu, durement peut-être, mais courtoisement, avec les seules armes qui comptent, étant celles de l'esprit. Mais Paul Souday n'est plus, qui nous manque tant. Mais une question comme celle-là, qui met en cause pourtant toute notre littérature, une œuvre venue du Middle West étant opposée à cette dernière, même reprise par d'excellents critiques, ne fait pas balle : trop de préoccupations sont dans l'air, autant en emporte *la Mousson*.

§

On se félicite d'autant plus de tout ce qui peut maintenir, illustrer cette vie littéraire que nous avons tant aimée : c'est le nom de Charles Morice, suivant le vœu de M. Louis Lefebvre, donné à une rue de Paris; c'est le portrait de Gustave Kahn, œuvre d'U. D. V. Guillonet, remis par M. Jacques Feschotte, au nom de Mme Frédéric Boutet, à la ville de Metz; c'est André Billy et Emile Henriot tombant d'accord sur l'admiration que le premier a toujours vouée à Diderot, que le second avait nuancé d'une boutade; c'est José Johannet-Charasson, le plus jeune bachelier de France (14 ans et 8 mois), tirant de Tite-Live une tragédie en cinq actes et en 2.052 vers : *Sophonisbe;* c'est...

§

José, cher enfant, vous n'avez rien de semblable avec le petit garçon, sympathique au demeurant, dont M. Jean Charney, dans **le Petit Journal,** trace le portrait. Il s'agit du petit garçon qui dans 1.334 villages français, n'a d'yeux que pour « les géants de la route ». Le croquis est d'une bonne veine. Ce n'est pas du Louis Bromfield. Ce serait du Jules Renard si on pouvait disputer le maillot jaune à Jules Renard :

Dans un village, le « Tour » c'est d'abord un petit garçon. Un petit garçon de 8 à 12 ans, au front soucieux qui, quatre heures avant le passage des coureurs, met son vélo contre un mur, vient s'asseoir sur le rebord d'une fontaine et attend. Il attend pendant une heure, seul ou entouré de deux ou trois camarades aussi fanatiques que lui. Et la conversation est tout de suite technique. Il

s'agit de pneus, de changements de vitesse, de muscles. Ils parlent ainsi pendant deux heures. Mais leur conversation est soudain interrompue, par des vociférations enrouées. Une énorme voiture de publicité, multicolore et haut-parlante, s'arrête sur la place. Les petits garçons se trouvent comme par miracle coiffés de casquettes de papier. Une, deux, quinze voitures s'alignent autour de la place. La moitié du village est déjà là. Les garçons complètement débordés ont les mains pleines de prospectus, la bouche pleine de bonbons, les poches pleines de boîtes d'allumettes. Ils vont d'un camion à un autre, en quête de ce qui reste à distribuer : chocolat, photos de coureurs, visières transparentes. Le vacarme est épouvantable. Tous les haut-parleurs crachent en même temps. Et tout le village est massé.

Tout le pays est massé. Tous les pays sont massés. Comme pour un spectacle où tout le monde serait acteur. Qu'est-ce donc qu'il y a à voir? S'il pleuvra? Simplement, l'été s'annonce chaud.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Mireille,* dans la version originale.

On nous a, grâce à Dieu, rendu le vrai visage de **Mireille.** On sait ce qu'il advint de l'héroïne de Mistral quand **Charles Gounod** la mit au théâtre : Michel Carré, sur son désir, avait suivi exactement le poème, et Mireille mourait en arrivant à l'église des Saintes-Maries de la Mer. Lorsqu'il y fut lui-même en pèlerinage, guidé par Mistral, Gounod écrivit cette lettre citée par Camille Bellaigue :

> J'ai visité et en quelque sorte palpé par les pieds cette terrasse de la chapelle supérieure, terrasse du haut de laquelle Mireille expirante plonge ses derniers regards sur cette admirable mer dont l'horizon lui semble le chemin du ciel, indiqué par la vision des trois saintes. Il y a dans le mélange de cette situation dramatique et de cet aspect une grandeur légendaire qui émeut profondément. C'est un beau dernier tableau de dernier acte, et quand on voit ces deux choses à la fois, je t'assure qu'on n'a plus envie de faire revivre Mireille que parmi les anges du ciel.

Voilà qui est net. Et, en effet, Michel Carré fit un dernier acte exactement conforme au poème : Mireille se rappelant dans sa douleur le vœu fait par elle et Vincent, se mettait

en chemin malgré l'ardeur du jour d'été, traversait le désert de Crau, se sentait « blessée » par le soleil, et arrivait pour mourir dans les bras de Vincent. Et Mistral, écoutant les ébauches de son musicien, lui disait : « J'irai pleurer dans un coin en entendant cela. Vous êtes venu au monde pour découvrir la Provence! »

Oui; mais, comme dit Camille Bellaigue, ce que la Provence et la nature avaient fait, Paris et le théâtre allaient le défaire. De l'opéra que Gounod croyait « tenir », bien des morceaux allaient lui échapper :

> L'ouvrage ne parut d'abord, et jamais ne reparut sur la scène que mutilé, raccourci, défiguré de mille manières, tel en un mot que ni l'auteur ni les auditeurs privilégiés de la partition primitive ne purent ensuite le reconnaître. Le spectateur et le lecteur même de la *Mireille* traditionnelle y chercherait en vain plus d'une page annoncée et commentée par la correspondance de Gounod.

Le théâtre, complaisant avec excès envers le goût présumé du public, exigea donc que Mireille ne mourût point. Il fallait — dussent s'évanouir l'une des plus belles inventions du poète et l'une des plus belles pages du musicien, — il fallait que les derniers chants du poème devinssent un finale traditionnel d'opéra-comique. Il fallait que Mireille, « blessée par le soleil », retrouvât miraculeusement la santé, et que le pèlerinage devînt cortège nuptial. Il dut souffrir, le musicien inspiré qui avait pourtant écrit, devant le paysage de la Camargue, un soir :

> Tu n'as pas idée de la mélancolie douce et un peu triste de ce crépuscule gris. C'est d'un repos, d'un affaiblissement humide incomparable. Les derniers moments de Mireille, par un temps pareil, seraient à fendre l'âme et à faire pleurer des pierres. Il faut que cette âme lumineuse meure devant la mer inondée de soleil. C'est une messe en blanc, et non en noir qu'il lui faut.

Cette messe, il l'avait écrite, et elle était parfaitement ce qu'il avait souhaité qu'elle fût : une page comparable aux plus belles qu'il a laissées. Il l'avait écrite, mais on en voulut une autre, et on exigea bien autre chose : il fallut ajouter une valse brillante au premier acte pour satisfaire Mme Miolan-Carvalho; puis, on raccourcit, on tripota la partition pour la reprise du 15 décembre 1864; elle avait paru en cinq actes

en mars, au Théâtre Lyrique; elle n'en eut plus que trois. On supprima l'un des tableaux les plus parfaits, le Rhône et la mort d'Ourias, où le musicien avait réussi pourtant une évocation fantastique, digne de Mistral; on supprima un autre tableau, et qui est comme un second volet du diptyque où se retrouve, mais transposée sur le plan mystique, la même poésie, le tableau où Mireille, seule, se sent mourir et doute de pouvoir parvenir jusqu'à l'église des Saintes pour y retrouver Vincent; la fièvre la brûle; elle entend le chant des anges qui l'appelle — comme, tout à l'heure, les chants maléfiques attiraient Ourias. Mutilations inexcusables et compliquées encore d'un mélange traditionnel sur certaines scènes provinciales, et qui fait fondre en un seul les deux rôles de la sorcière Taven et de la douce Vincenette. Car il n'y a point de lois qui protègent efficacement les chefs-d'œuvre et punissent leur profanation.

On savait que la musique originale existait — ou qu'elle avait existé — mais l'incendie de l'Opéra-Comique en avait détruit des fragments orchestrés; si bien que reconstituer Mireille dans la version primitive semblait presque impossible. M. Henri Büsser — dont on sait la piété envers son maître — y est pourtant parvenu, à force de patience et de soins attentifs, à force d'érudition et de ferveur. Il a rassemblé tout ce qui subsistait de ces pages dispersées quelquefois dans les collections particulières (l'une — un duo du troisième acte — fut miraculeusement retrouvée par M. Raoul Brunel). Et s'il eut assez de chance pour restituer une *Mireille* conforme au manuscrit primitif; encore fallut-il qu'il orchestrât les fragments dont il n'avait pu retrouver que l'autographe piano et chant. Ce travail ingrat et difficile, il l'a fait avec tant de tact et de ferveur, tant de bonheur aussi, qu'il n'a point laissé de trace.

M. Reynaldo Hahn doit avoir sa très grande part d'éloges : il a conduit tout le travail des répétitions et dirigé la représentation avec cette même ferveur, cette haute conscience et ce goût qui ont eu leur récompense dans les acclamations d'une salle marquant son admiration avec un bel enthousiasme. Enfin l'interprétation de cette reprise, qui est tout autant une création, ne mérite, elle aussi, que des éloges.

Mme Jane Rolland, dont la voix fraîche et sûre donne au personnage toute sa poésie, compose une Mireille conforme au vœu de Mistral : une jeune fille de seize ans, toute pure, toute simple, et qui, meurtrie et désespérée, ne songera pas plus à déserter son amour que sa foi et s'en ira tout naturellement chercher refuge près des saintes protectrices des pauvres gens de Provence. Un être de lumière, une des créations les plus émouvantes que le génie d'un poète ait conçues, mais, à cause de cela, un des personnages les plus difficiles à représenter sur un théâtre. Mme Jane Rolland a su l'être comme il fallait qu'il fût : simplement. Mme Madeleine Sibille, dans Taven la sorcière, fait preuve des qualités qui lui sont coutumières et compose son rôle avec autorité; Mlle Lucie Thélin fait souhaiter que le rôle de Vincenette fût plus long, tant elle y est délicieuse. Le duo de Vincenette et de Mireille fut un moment exquis, si bien s'accordaient les deux voix qui le chantèrent. Encore que, physiquement, M. Arnoult fasse de Vincent un vannier un peu trop athlétique, il chante le rôle avec tant de grâce et de sûreté qu'on est vite conquis. M. José Beckmans donne au personnage d'Ourias toute son ampleur; j'entendais dire auprès de moi qu'il le « grandit », mais j'estime qu'il n'y serait pas parvenu si l'étoffe avait manqué : Gounod la lui fournit et il faut féliciter l'interprète de savoir en user. Même éloge doit être fait de l'interprétation de Ramon par MM. Etcheverry et Clavière; M. Derenne s'est fait le succès le mieux mérité dans le rôle épisodique du petit berger; Mlle Angelici ne paraît point en scène, mais elle fait entendre, au finale, une voix qui semble en vérité venir du ciel. Il faut citer encore Mlle Gaudinau, MM. Barbero et Ravoux. Les décors de M. André Marchand, bien ensoleillés, sont profonds à souhait.

Cette reprise — ou pour mieux dire, cette résurrection — d'un ouvrage extrêmement populaire, au moment même où les théâtres lyriques viennent d'être pourvus d'un nouveau statut, est parfaitement opportune. Elle ouvre la direction de M. Henri Büsser, à l'Opéra-Comique, sous les plus heureux auspices. Il est souhaitable que le théâtre garde à son répertoire cette *Mireille* conforme au vœu de ses auteurs. L'objection qu'on a faite — et qu'on fera sans doute encore — est

sans valeur : les théâtres nationaux se doivent de respecter les chefs-d'œuvre qu'ils ont mission de révéler. Leur rôle n'est pas de les accommoder aux caprices de la mode. *Mireille* est une épopée familière, mais exempte de fadeur, et qui fut écrite, Mistral le dit expressément, pour les pâtres et les gens des mas :

Car cantan que per vautre, o pastre e gènt di mas...

et point spécialement pour les abonnés et les habitués de l'Opéra-Comique, tels qu'ils étaient en 1864. On ne fera pas à leurs neveux l'outrage de les supposer incapables d'apprécier la vraie *Mireille :* ils ont pris l'habitude de voir, sur la scène de leur théâtre, des drames plus noirs, et de les applaudir.

RENÉ DUMESNIL.

LA MUSIQUE DES DISQUES

L'Amour de Moy; Fanfarneto (« Le Chant du Monde » 525). — *Le Bouvier; Dessous le rosier blanc* (D° 524). — *Rossignolet sauvage; La belle Isabeau* (D° 523). — *Danses et Chants Limousins* (Pathé PA 1720). — Les Petits Chanteurs de Hochstatt : Chansons alsaciennes (D° PA 1599, 1607, 1605). — Suzy Solidor : Chansons diverses (D° PA 161, 1065, etc.) Jean Suscinio et ses matelots : Chansons de bord (D° PA 1681, 82, 83, 1567 et 68). — *Escale :* M. Monnot, J. Marèze (Nadia Dauty) (Columbia DF 2451). — *La Passion du doux Jésus, Aux marches de Palais* (Germaine Sablon (Gramophone K 8254). — Balbâtre : Deux Noëls instrumentaux (Gerlin) (Lumen 33161, 33111, 33128). Vieux Noëls populaires, reconstitués et harmonisés par F. Agostini (D° 33, 111, 128, 134, 135). — Quatuor vocal ABCD : *Le Petit Jésus est né, O nuit brillante* (D° 33176). — *Venerabilis barba capucinorum, L'Alphabet, Les Canards* (D° 3175). — Mémento.

FOLKLORE. — On ne peut imaginer sans un plaisir impatient tout ce que le disque doit apporter, va apporter, de neuf, de riche et de vivant à la connaissance et à la renaissance du folklore. Il y a quelque temps déjà qu'on a enregistré des chants et des danses, principalement en Afrique. Mais à qui ne peut ou ne souhaite aller si loin, il n'est que de parcourir nos pays avec un appareil enregistreur. Fixer, conserver et répandre les voix anciennes de nos terroirs, puis exploiter le filon du folklore français (en France et hors de France et surtout au Canada), puiser dans le fonds de nos provinces d'Afrique, d'Amérique et d'Asie, voilà ce que permettra le disque grâce auquel on pourra constituer des recueils d'une variété et d'une richesse incomparables. Ce serait une belle et populaire illustration de l'Empire.

Il est inutile de souligner l'importance d'une telle collection au point de vue scientifique : folklorique proprement dit, ethnographique..., etc. Et ce qu'elle représenterait pour l'avenir. On pourrait ainsi fixer une matière essentiellement mobile et fuyante, qui se transforme, se renouvelle et aussi — hélas! — se perd. La tâche est d'ailleurs commencée et le Musée de l'Homme comprend une phonothèque qui réunit environ deux mille enregistrements.

Voici pour les voyageurs — qu'ils s'enfoncent dans les forêts du Cameroun ou plus simplement dans celles du Nivernais — un plaisir nouveau : chasser la musique de folklore et la saisir au vol. Bien entendu, il ne suffit pas de se promener avec un microphone et d'enregistrer n'importe quoi. Au lieu de belles et authentiques images populaires on risquerait fort de rapporter une collection de cartes postales sonores. Il y faut — M. van Gennep vous le dirait mieux que moi — de la science et une méthode.

Pour nous en tenir à la musique, de tels enregistrements qui sont en eux-mêmes des plaisirs, nous découvrent mieux l'abondance, la profondeur de cette source d'inspiration qu'est le folklore pour le musicien. C'est plus qu'un jeu excitant que de remonter de la musique de Ravel, par exemple, aux thèmes populaires où le compositeur a puisé librement. On ne fait que poser et effleurer des questions vastes, passionnantes, pour indiquer quel instrument de découverte et de connaissance est le disque.

§

Le Chant du Monde s'est voué à l'illustration du folklore et sa collection qui s'accroît régulièrement constitue déjà un ensemble unique. Une telle entreprise n'est cependant point aisée. Il y faut la même sûreté, le même goût dans le choix, l'arrangement et l'exécution. On ne s'étonne pas de la perfection égale des trois éléments, puisque des musiciens comme Georges Auric, Marcel Delannoy, Désormières, Honneger, Koechlin, Hoerée, Darius-Milhaud mettent la main à ces enregistrements. On pourrait peut-être même trouver trop parfaits les arrangements; ce n'est certes pas la matière folklorique

brute, mais doit-on se plaindre qu'elle ait été parfois très raffinée?

Pour moi, je me livre sans remords au plaisir d'une romance comme **L'Amour de Moy.** De cette chanson du xve siècle, Marcel Delannoy a tiré un parti exquis, et la guirlande que l'orchestre enroule autour de la voix est, dans sa délicate discrétion, d'une richesse mélodique dont on ne peut qu'être ravi. M. Paul Derenne chante cette piécette avec beaucoup de sentiment, et une clarté qui n'est pas son moindre mérite.

Sur l'autre face, *Fanfarneto* (harmonisée par Maurice Jaubert) est tirée du folklore provençal. Ce n'est point comme on pourrait le croire une farandole ou quelque chanson brûlante, mais une complainte dont le caractère archaïque est bien marqué. C'est — bien entendu — une chanson d'amour, la mélancolique histoire de Fanfarnete qui se « lève trois heures avant le jour pour filer sa quenouille » — les filles en ce temps étaient matinales — et pour « soupirer d'amour ». Elle ne veut point d'un prince, mais de son « ami Pierre qui est dans la prison » et voué à la potence. Mme Bréga montre de la sensibilité et de l'intelligence dans l'interprétation, mais — est-elle trahie par le microphone? — la voix me paraît bien terne.

Très voisin par le sentiment et la ligne mélodique, le **Bouvier** (Quercy). La chanson est à deux personnages encore, mais cette fois à deux voix, et on aimera le beau timbre de M. Etchevery, la pureté de Mlle Hédoin. L'harmonisation d'Arthur Hoerée est mieux qu'habile.

On retrouve dans **Dessous le rosier blanc** le thème classique de tous les folklores de tous les temps : une belle est assise sous un arbre, trois capitaines viennent à passer. Mais ici encore l'aventure ne finit point galamment; la belle, pour avoir écouté le plus jeune des trois, « tombe morte au milieu du souper ». Il est vrai que trois jours après elle ressuscite et qu'elle ira sagement frapper à la porte de son père. Mme Ertaud interprète avec grâce cette romance que M. Désormières a ornée des plus heureuses trouvailles.

Du Languedoc, avec **Rossignolet sauvage,** délicatement harmonisé par M. Loucheur, on remonte au Vivarais avec

La Belle Isabeau, qui a peut-être mes préférences. C'est encore un thème familier et « éternel » de la poésie populaire; le sentiment n'y va pas sans quelque ironie et sous-entendus, et nul ne regrette au fond, pas même la belle en dépit de quelques plaintes, qu'Isabeau ait perdu son cœur, et le reste, dans l'aventure.

La belle se promène
    Laridon, lari, laridon
La belle se promène au bord de son ruisseau,
Elle voit venir une barque
    Laridon, lari, laridon
Elle voit venir une barque de trente matelots.
Le plus jeune (toujours!) des trente chantait une chanson.
— « La chanson que vous dites, je voudrais la savoir... »

On sait où cette curiosité mène les filles dans les chansons. Et les chansons sont l'expression de la sagesse et de la malice populaires. Celle-ci est ravissante, la plus voluptueuse de toutes, dans la hardiesse de son rythme à la fois bondissant et langoureux; la part de M. Hoerée est certes grande, et on lui en fait mille compliments. Mlle Hédouin et M. Derenne sont excellents. Ecoutez-les, vous ne regretterez pas de posséder *La Belle Isabeau.*

Nous venons d'avoir surtout des échantillons du folklore méridional. Quittons le Vivarais pour l'Auvergne et le **Limousin** avec deux bourrées fort plaisantes : *Caifa te bian* et *Douas bourreios de Tullo,* venues tout droit du fonds populaire et arrangées avec délicatesse par M. Segurel. Puis voici l'Alsace avec les petits chanteurs de **Hochstatt.** Ceux-ci méritent une mention particulière. Rien de plus émouvant que ces écoliers en veste de velours et bas blancs, qui chantent les chants de leur pays avec une pureté et un art vocal remarquables. C'est leur instituteur, M. Schreiber, qui les a formés avec autant de science que de patience. On voudrait voir cet exemple encouragé et suivi partout en France.

Pour finir ce tour de nos pays, Suzy Solidor avec de belles complaintes salées, et le curieux ensemble de Jean Suscinio avec des chansons de bord, celles-ci anglo-saxonnes, mais adaptées avec beaucoup de poésie par Henry-Jacques, nous apportent la Bretagne, les côtes, le vent amer et l'océan.

Je ne veux point quitter les ports et la mer sans signaler une chanson qui, pour n'être point du folklore, a une saveur et une couleur intenses. Sur des paroles de Jean Marèze — et on voudrait que les paroles soient toujours de cette qualité et de cette simplicité — Mlle Marguerite Monnot a écrit une musique extrêmement prenante et évocatrice, que Nadia Dauty chante avec un art et une sincérité qu'on ne saurait trop louer. C'est, dans un genre où sévit le poncif et la rengaine (et l'autre face qui sert de repoussoir à la première a, de ce point de vue, une jolie valeur d'enseignement), une réussite qu'on ne peut passer sous silence. Je crois que les plus difficiles écouteront avec plaisir **Escale.**

Et ceux que touchent le folklore seront sensibles à deux pages émouvantes et significatives recueillies par Yvette Guilbert et Ph. Parès et remarquablement interprétées par Germaine Sablon : **La Passion du doux Jésus, Aux marches de Palais.**

Si l'on souhaite voir un exemple charmant d'utilisation du folklore par un musicien, on écoutera les deux **Noëls** de Balbâtre; on y trouvera des thèmes populaires frais et naïfs, parés et enrichis de toutes les ressources de l'art et de l'instrumentation. L'instrument est le clavecin et l'interprète Ruggero Gerlin; c'est dire la perfection de ce disque.

Pour ceux qui aiment les Noëls anciens, je ne puis me dispenser de rappeler les reconstitutions et harmonisations que M. F. Agostini a faites de huit de ces Noëls. Il y a déployé les dons d'un art exquis en même temps qu'une science et un goût pour quoi on ne saurait lui apporter trop de louanges. Par l'emploi de bois et de musette, il a donné à ces Noëls un caractère de candeur pastorale qui touche délicatement.

Ce sont deux Noëls encore, l'un normand, d'une expression simple et émouvante, l'autre provençal, large et religieux, que chante le Quatuor vocal ABCD. Ce quatuor est un des ensembles les plus curieux et intéressants que nous ayons; par la piété, le soin scrupuleux qu'ils apportent à ce qu'ils font, ils obtiennent des résultats étonnants. Outre les deux Noëls et deux piécettes de Mozart d'un ravissant « humour », ils nous donnent une chanson du XVIIIe siècle, *Les Canards,*

harmonisée par M. Canteloube avec un vif agrément. Sur deux disques, voici cinq petits chefs-d'œuvre.

MÉMENTO. — M. Bruno Walter vient de donner deux interprétations excellentes, l'une, avec la Société du Conservatoire, de la Symphonie n° 92 de Haydn (Gram. DB 3559 à 61), l'autre avec le London Symphony Orchestra, de l'ouverture de *Coriolan*. Son titre l'indique suffisamment, la symphonie en sol majeur, dite *Oxford* est une des grandes œuvres « anglaises » de Haydn. M. Bruno Walter l'aborde avec cette finesse et ce tact qui sont bien à lui. On admirera les scintillements et les nuances de l'Allégro, l'Adiago où la partie de flûte est d'un grand charme, les rythmes allègres du Menuetto. A cette belle et gracieuse construction, d'aucuns préfèreront peut-comme moi, *Coriolan*, tout brûlant de passion et d'éloquence, chargé pour nous d'une émotion que j'oserais dire plus actuelle.

Voici deux enregistrements extrêmement brillants et qui, s'ils se situent aux antipodes l'un de l'autre pour toutes les raisons imaginables, — ont cependant en commun la virtuosité magistrale de l'exécution et la... collaboration de l'artiste avec le compositeur.

Je ne commenterai pas cette fois les résultats de cette collaboration entre M. Stokowski et J. S. Bach; il s'agit d'ailleurs en principe d'une simple transcription de la *Passacaille* en do Mineur (DB 3252 et 53) et je le répète, mais cela va de soi, le magnifique orchestre de Philadelphie est conduit de main de maître.

L'autre disque est de Kreisler, et à celui-ci nous ne reprocherons pas de plier un peu à sa main l'*Humoresque* de Dvorak. J'aime moins l'autre face : un andante (Quatuor op. II) assez pleurard de Tchaïkowski (DB 3443). Mais c'est Kreisler.

Je souhaite attirer enfin l'attention sur un disque exquis. C'est *l'Andantino varié* en si mineur de Schubert (DB 3518) pour deux pianos. Il est interprété par Arthur Schnabel et Karl Ulrich Schnabel avec un art et un sentiment ravissants.

Divers enregistrements importants :

Rondo en sol majeur, Beethoven (Braïlowski) (Gramo. DB3705).

Etude n° II, Liszt (Boskoff : d° DB 5090).

Quintette en la majeur, Mozart (Roismann Quartet : d° DB 3576 à 78).

Rapsodie norvégienne, Lalo (Ste du Conservat. Bigot. d° DB 5089).

Deux *Toccata* (Gigout, Boëlhmann) orgue : Commette. (Col. DFX 228).

YVES FLORENNE.

ARCHÉOLOGIE

Orientalisme. — Adolphe Erman : ***L'Egypte des pharaons. Traduction de Henri Wild,*** **Payot 1939. — Guy Porée et Evelyne Maspéro :** ***Mœurs et coutumes des Khmers,*** **Payot 1939. —** ***Les fouilles françaises en Asie Occidentale.***

Du grand égyptologue qu'était A. Erman, les lecteurs français pouvaient lire, jusqu'ici, le travail qui fait autorité sur la religion égyptienne; l'**Egypte des Pharaons** qui paraît maintenant est une initiation vivante à l'étude de la civilisation. Sous une forme familière qui exclut l'aridité dans l'érudition, l'auteur nous donne un abrégé de manuel où il laisse la parole aux monuments et aux textes, se bornant à les relier les uns aux autres en un discours contenu. L'oubli des hiéroglyphes, leur résurrection, grâce à la sagacité de Champollion, conduisent naturellement à un bref exposé de la nature et du mécanisme de l'écriture égyptienne. Les dieux et leur culte, les légendes divines, les morts et leurs tombeaux sont décrits en faisant appel aux textes; les divers tombeaux, pyramides royales, mastabas de la noblesse, la condition des nobles, nous sont illustrés d'anecdotes significatives, telle la conduite à tenir en présence d'un supérieur : « Ris quand il rit; et lorsque tu manges avec un homme plus haut placé que toi, ne porte tes regards que sur les aliments qu'on a placés devant toi et non pas sur les plats qui sont devant lui. »

Bien curieux chapitre sur la chute de l'Ancien Empire, qui paraît due à une révolution des basses classes. On en a contesté la réalité, prétendant qu'il s'agit là de morceaux littéraires sur un thème à la mode; l'écroulement de l'Ancien Empire leur donne cependant consistance et un tel bouleversement ne fait que répéter en grand celui qui se produisit en Sumer, à Lagash, sous Urukagina et qui laissa le pays si faible qu'il devint la proie de l'étranger. Avec le Moyen-Empire, les choses reprennent leur cours normal; l'Egypte regarde au delà de ses frontières; le fameux conte de Sinouhi, noble égyptien ayant fui en Syrie (nous ignorons pour quelle raison), décrit la Syrie d'alors; il y est bien reçu, fonde famille et fait carrière; cependant il rentre en grâce auprès du pharaon et revient mourir en Egypte. Or, comme à peu près à la même époque où les Babyloniens ajoutaient au poème

appelé assez mal le Juste souffrant, un véritable hymne à la gloire du dieu Marduk, qui restaure le Juste dans ses biens, nous voyons le scribe égyptien préoccupé d'établir la majesté du dieu vivant, le pharaon près de qui seul on peut vraiment exister, et terminer son récit de la façon qui pût seule être convenable : le retour au bercail du serviteur égaré.

Viennent ensuite les fastes du Nouvel Empire, l'expédition envoyée par la reine Hatshepsout au pays de Pount, d'où furent rapportés tant d'arbres curieux, les expéditions de conquête dirigées contre les Syriens, l' « hérésie » d'Aménophis IV dont la conséquence fut la perte de Canaan. A. Erman consacre un chapitre à ce genre littéraire si particulier aux Egyptiens que constituent les contes (Conte des deux frères), et que ne possède pas la littérature babylonienne, aux aspects pourtant si variés. Le volume se clôt par cet épisode lamentable, caractéristique de l'abaissement de l'Egypte : l'impuissance à préserver les momies royales des entreprises des pilleurs de tombeaux; l'audace des violateurs devient si grande que le roi Héri-hor, après qu'on eut transporté, en vain, de tombe en tombe les plus illustres de ses prédécesseurs, en fut réduit à les dissimuler dans une cachette de la falaise près de Deir-el-Bahari où, retrouvée par des fouilleurs clandestins en 1875, la sépulture commune fut pillée jusqu'en 1881; à cette époque les momies furent transportées au Musée du Caire; puissent-elles connaître le repos définitif au lieu où on les conduira encore!

Je n'ose ici donner un compte rendu de **Mœurs et Coutures des Khmers** dont le sujet ne m'est pas familier; j'ai éprouvé à lire le récit de la conquête du Cambodge, le sommaire de son histoire et le développement de sa civilisation le plus vif intérêt; c'est néanmoins aux spécialistes d'apprécier l'exposé de l'organisation du pays et de ses coutumes; mais ce livre, qui me paraît fort bien composé, m'a ramené bien souvent à l'antiquité sumérienne que je connais davantage. Sans doute la meilleure comparaison qu'on puisse instituer avec les Assyriens et les Babyloniens du Ier millénaire avant notre ère, sera avec les habitants actuels de l'Iraq. Mais lorsqu'il s'agit des Sumériens qui tenaient le bas Tigre et le bas Euphrate au début du IIIe millénaire, la comparaison

est moins valable et c'est bien plus avec l'Extrême-Orient que les rencontres paraissent nombreuses : les huttes en paille tressée, les vêtements rituels laissant le torse nu, nous font deviner la physionomie d'une foule sumérienne; je me souviens même d'avoir retrouvé, dans des « documentaires » de cette partie du monde, l'usage de l'instrument à lame un peu courbe, la harpè, que les Sumériens employaient et la coutume de boire à plusieurs au même grand récipient à l'aide de tubes souples formant chalumeaux, que les artistes sumériens ont si souvent représentée. Tenterons-nous un rapprochement entre Sumériens et Khmers? Telle n'est pas notre pensée; mais il n'en est pas moins que les traits de mœurs conservés par les monuments sumériens se retrouvent beaucoup mieux à l'est que sur place. Climat analogue peut-être; quoi qu'il en soit, l'exposé de cette civilisation extrême-orientale sera d'un grand intérêt pour l'orientaliste.

Comme l'an dernier, plusieurs missions françaises ont été en activité sur les **champs de fouille d'Orient.** Deux en Iran, à Suse où la France poursuit depuis plus de trente ans son effort, et où M. de Mecquenem vient de terminer sa campagne; à Chapour, l'ancienne capitale des rois Sassanides où Mr. Ghirshman dégage le temple et le palais; un certain nombre de moulages ont reproduit les détails de son architecture intérieure, à l'exposition qui eut lieu à la Bibliothèque Nationale.

La mission de MM. Schaeffer et Chenet a quitté ses chantiers de Ras-Shamra, à quelques kilomètres au nord de Lattaquié, en Syrie. Le site correspond à la ville phénicienne d'Ougarit, ville de grande importance, bien que de moindre renom que Byblos, Sidon et Tyr situées plus au sud. Les fouilles, qui durent depuis dix ans, ont mis en évidence l'extrême mélange d'éléments ethniques qui caractérisent la population des anciens ports phéniciens (même situation dans les ports syriens d'aujourd'hui). Outre l'élément phénicien lui-même, l'Egyptien tient une place prépondérante, mais d'autant plus de premier plan que le port est plus près de l'Egypte; son influence décroît à mesure qu'on avance vers le nord. Dans cette région, le Chypriote abonde, car l'île est en face de Ras-Shamra et par temps clair on aperçoit, de

Chypre, les falaises de la côte. Ce n'est point tout; au cours du IIe millénaire, un empire se fonde en Haute-Syrie que l'on appelle le Mitanni; il est peuplé d'une population nommée les Hourri, à rattacher aux premiers possesseurs du sol. Jusqu'à ces dernières années le rôle des Hourri était sous-estimé dans l'évolution de la civilisation de l'Asie occidentale; on sait maintenant que l'élément hourri a largement débordé les frontières du Mitanni; on le trouve en Canaan jusqu'à la Palestine et son importance est manifeste à Ougarit.

A Tell-Hariri, l'ancienne Mâri, près d'Abou-Kémal, M. Parrot vient de terminer une campagne qui a fait découvrir plusieurs dépôts de fondation, au nom des souverains locaux contemporains de la IIIe dynastie d'Our. Le grand intérêt de cette fouille, pour l'histoire, est le soin qu'ont pris vers l'an 2.000 ses souverains, de garder leurs archives, comptabilité et lettres échangées. Ces lettres font revivre l'histoire de la région, les compétitions entre princes; à cette époque comme à tant de moments de l'histoire de l'antiquité, de grands mouvements de peuples se dessinent, qui renverseront les royaumes. Les noms des correspondants témoignent d'un commerce florissant en rapport avec toutes les autres parties de l'Asie Antérieure; pourquoi d'ailleurs en aurait-il été autrement? La caravane, il y a quatre mille ans, avait les mêmes possibilités que celle d'aujourd'hui. A Malatia enfin, à l'est de Kaysarieh, l'ancienne Césarée de Cappadoce, M. L. Delaporte a terminé sa saison de fouilles sur le site d'un palais d'époque néo-hittite, c'est-à-dire du moment où les colonies hittites de Haute-Syrie, regroupées après la chute de l'empire hittite d'Asie Mineure, vers 1200 avant J.-C., forment une nouvelle confédération. Sous les ruines de ce palais, M. Delaporte a découvert les vestiges d'un autre palais, hittite celui-là; il continuera le déblaiement lors d'une prochaine campagne.

Dr G. CONTENAU.

SITUATION DES JEUNES ÉCRIVAINS. LEUR PENSÉE PAR EUX-MÊMES(1)

Expérience poétique. — Dans un de ses « Propos du Samedi », M. André Billy reprend ma dernière rubrique (2) pour, dit-il, « enregistrer la naissance du Romantisme intégral ». Que M. André Billy me permette de lui faire remarquer qu'il emploie ce terme à faux; ce n'est, en effet, pas une naissance. Une renaissance, plutôt, car le « romantisme intégral » que nous entendons a existé à toutes les époques de synthèse. Il ne s'agit plus de former d'école poétique. La faillite de la dernière en date et la gratuité des précédentes suffiraient à démontrer aux véritables créateurs l'inutilité des manifestes et la vanité qu'il y a à vouloir créer des mouvements basés sur la littérature pure.

Si j'ai obtenu cette tribune des dirigeants du *Mercure*, c'est qu'il me semblait important, capital même, de dévoiler le nouvel (et très ancien) courant qui se manifeste chez les jeunes créateurs. Peu de gens, en effet, se doutent de la lutte terrible, acharnée, actuellement menée par la pensée pour la libération de son essence. Le procès de l'art qui, depuis quelque temps, pousse la conscience vers la destruction systématique de toutes les frontières, est un témoignage accablant pour cet art même qui, jusqu'alors, semblait devoir être définitivement fixé dans des formes indestructibles.

La tendance qui se manifeste à l'heure actuelle est préfiguratrice d'étonnantes nouveautés. Le procès de l'art, dont je viens de parler, s'effectue. Non que je veuille entendre par là qu'il soit terminé. Il faudra encore beaucoup de temps et de travail pour arriver à le remettre dans la voie qui lui fut originellement destinée.

Pour nous, l'art se confond avec ses possibilités de réalisation quand on tire les conséquences poétiques extrêmes. Or, tirer les conséquences poétiques extrêmes, c'est faire de la métaphysique. Tout doit y contribuer et toutes les formes doivent en être *authentiquées* par cette pierre de touche

(1) Rubrique placée sous la direction de René de Berval.
(2) Cf. *Mercure de France* du 1er juin 1939, p. 484.

qu'est « l'esprit de poésie » dont Georges Cattaui nous entretenait tout récemment.

Toutes les valeurs étant faussées, il nous faut refaire le monde, vérifier ses tenants et ses aboutissants et tout contrôler, en commençant par le langage. Or, faire la métaphysique du langage, c'est faire servir le langage à exprimer ce qu'il n'exprime pas d'habitude : c'est s'en servir d'une façon nouvelle, exceptionnelle, inaccoutumée. C'est lui rendre ses possibilités d'ébranlement physique, c'est le diviser et le répartir activement dans l'espace, c'est prendre les intonations d'une manière concrète absolue et leur restituer le pouvoir qu'elles avaient de déchirer et de manifester réellement quelque chose. C'est, enfin, se retourner *contre* le langage communément établi et le considérer à nouveau, en remontant jusqu'à ses sources *réelles*, sous la forme de l'Incantation.

Le procès de l'art est non seulement à faire, mais à refaire, car il a perdu son essence première et ne répond plus à aucun besoin impérieux. Sa décadence actuelle est manifeste; à notre époque, le seul besoin auquel il réponde encore est un besoin bassement utilitaire. L'art est devenu alimentaire, et c'est pour cette raison qu'il a perdu sa valeur, ayant perdu son sens. L'art est, avant tout, d'essence mystique. Ce n'est pas parce que, depuis quelques centaines d'années, on nous a enseigné qu'il n'y avait d'art que pour autant que le conventionnel y pouvait entrer qu'on doive, de propos délibéré, détruire ce qui fut à l'origine. Il est courant de se plaindre d'un divorce entre l'art et le public. Actuellement, ce divorce est incontestable; mais cet état de choses ne provient-il pas plutôt de l'art que du public? En ce qui me concerne personnellement, je serais fort porté à le croire. Qu'on songe qu'il n'en fut pas toujours ainsi et que les anciennes sociétés faisaient participer la foule aux différentes manifestations artistiques. Ce n'est un secret pour personne que les mystères, qu'ils fussent Isiaques, Osiriaques, Orphiques, Eleusiens ou Dionysiaques étaient représentés en public. La magie, *alors*, se trouvait contenue dans chaque mot comme dans chaque geste. L'art n'est-il pas essentiellement magie? Le désaccord entre le public et lui provient justement du fait que l'art a perdu sa raison d'être depuis qu'il n'est plus en possession

de son essence première : la transcendance. Le public ne prend plus part à la création — sinon intellectuellement, et encore! — depuis que le concept métaphysique a disparu. La chose grave est que les créateurs eux-mêmes ont suivi le public et que, la plupart du temps, ils restent étrangers à leur propre création. C'est ce qui faisait, l'autre jour, dire à un de nos meilleurs critiques et exégètes poétiques, Léon-Gabriel Gros (3) : « ... il y a beaucoup d'excellents poètes qui n'ont pas embrassé l'état poétique. Ils peuvent écrire des grandes œuvres, ils ne sont jamais que les instruments de la poésie. Cela est si vrai qu'ils ne sont pas toujours dignes de l'esprit qui les anime et demeurent sur le plan social de vulgaires hommes de lettres, étrangers à leur propre grandeur ». En effet, avant d'écrire, le poète devrait embrasser l'*état poétique,* comme on embrasse une religion, et faire corps avec elle à tous les moments de ses vies spirituelle et sociale. Le drame de notre sinistre civilisation et la cause de notre ignoble décadence dans tous les domaines provient de notre intense cérébralité. Nous sommes saturés d'intelligence et il n'est plus personne pour posséder un peu, un tout petit peu de cette vie qu'en naissant chacun de nous reçut en garde. A tous les carrefours des rues, nous agitons de lamentables fantoches vides et desséchés, tout juste bons à effrayer les moineaux. Notre esprit s'habille en confection au « décrochez-moi-ça » du conformisme. Nos idées, qui ont été depuis des siècles tournées et retournées dans tous les sens, ressemblent, pour la plupart, à de vieux morceaux de cuir bouilli. Nous en avons assez de ces épouvantails qui n'épouvantent plus personne, de ce rationalisme qui n'apporte rien de vivant. Nous voulons de la matière, de la matière vivante pour que l'œuvre puisse être construite, vibrante, avec toute sa puissance et sa portée transcendantales.

La poésie doit être anarchique. Et elle ne l'est que dans la mesure où elle remet en cause toutes les relations d'objet à objet et des formes avec leurs significations. Elle n'est anarchique, d'ailleurs, que dans la mesure où son apparition est la conséquence d'un désordre qui nous rapproche du chaos. La poésie est donc — et doit être *à nouveau* — un formidable

(3) *Cahiers du Sud* de juin 1939, p. 521.

appel de forces qui ramènent l'esprit par l'exemple à la source de ses conflits.

Ce n'est que synthétiquement qu'on arrivera, dans la nuit du destin, à retrouver la Parole. Or les éléments de cette magistrale synthèse ne doivent être pris que parmi les plus hauts sommets de la pensée synthétique de tous les temps, à condition, toutefois, qu'ils possèdent cette étincelle de vérité, seule créatrice de la Beauté. C'est en cela que l'artiste est un reflet, le reflet le plus fidèle de Dieu qu'il recherche et, en principe, doit retrouver *par* l'œuvre créée. Mais cela ne suffit point : remontant le cours des âges et celui de ses vies prénatales, il lui faudra pénétrer jusqu'au cœur de la forêt du Mythe, arme primordiale de défense et de combat. Seule, en effet, une conception mythique *vivante* pourra aider l'artiste à se récréer dans l'Ancêtre, jusqu'à le rendre pensée de l'Ancêtre elle-même. Analogiquement, il l'est déjà. Mais un créateur authentique ne peut se contenter d'une analogie, quelque divine qu'elle soit. Il lui faut plus, car un besoin impérieux se fait en lui sentir de réalité et d'absolu. Vaincre la vie et la résoudre, tel doit être le but fixé à cette nouvelle quête. Dans la synthèse vitale, esprit de poésie et esprit de science sont un, car le poète prévoit — quelquefois longtemps à l'avance — le monde que découvrira, d'une façon rationnelle, le scientifique : en effet, le seul qui, vivant dans la nuit de son être, est en contact direct avec l'Inconnaissable — qui sera bientôt le Connu — est le poète. Il appelle à la lumière temporelle les secrets d'une destinée qui ne dépend pas encore de lui. « Pas encore », car, pour qu'il y arrive, il devra tendre à la Connaissance, c'est-à-dire à la conscience de plus en plus absolue de la nuit dont il n'est que l'objet. Opération réalisable seulement lorsque, conscient de son acte, le poète sera poussé vers une conception et une compréhension du mythe, conception et compréhension qui devront être d'ordre physiologique, car c'est dans sa structure même qu'il découvrira la Voie Royale. Cette clef, le faisant pénétrer sur les terres interdites de la pensée préadamique, le rendra maître de la longue nuit d'amour, quand, une fois l'assimilation mythique effectuée, elle lui aura ouvert la porte de la connaissance arcane du devenir humain.

RENÉ DE BERVAL.

§

Le poète et le mythe. — Nul, plus que le poète, n'est conscient du pouvoir cosmique de la Parole; nul cependant que les choses laissent plus désarmé, plus étranger aux noms dont on les cerne. Car si la chose, aux yeux de l'enfant, enferme le mystère du monde (mystère que, naturellement démiurge, l'enfant exprime par des formes sans cesse renouvelées, quoique suscitées de la chose même : le temps, le lieu, étant de simples accidents du jeu créateur), au regard de l'homme, elle est objet, instrument intelligible, et le nom qui s'y attache ne la crée pas, mais la définit, c'est-à-dire lui substitue, par un holocauste à l'entendement dont elle renaît en vain, son double, figure sans visage et vidée d'univers. Le poète, d'instinct, abolit l'objet, et rend la chose à son silence, qui est l'antique respiration du tout. Il rétablit ainsi dans le monde une innocence et un néant : innocence, puisque le monde se retrouve antérieur à la parole, et néant, puisque la parole (ne fût-ce que temporairement) en est exclue. Car ce faisant, le poète abîme, avec une hardiesse étonnante, le fossé qui séparait l'homme du monde. Homme, il ne peut inverser le sens du temps; et de la contradiction entre l'acte originel, de l'acte *seul* qu'il vient d'accomplir, en rendant la matière aux eaux primordiales, et sa nature coupable, limitée, accablée d'histoire, naît l'orgueilleuse nostalgie du pur néant, volonté suprême de Dieu créateur, qui sur les eaux retient le Verbe prêt à fondre...

Etre, en deçà de l'origine! c'est-à-dire remonter sans cesse à contre-temps, à travers les souvenirs, les angoisses ancestrales, les états psychiques abolis, les morts ressuscités et sitôt anéantis, jusqu'à ne faire qu'un, dans l'acte créateur, avec la pensée divine. Ainsi Adam, pétri d'une expérience sans pensée, nommait les choses, à l'ombre du Verbe de Dieu. Mais Adam se nommait lui-même du nom des choses : en se créant, il créait le monde, dans l'unité de la Parole primitive. Or, après la Faute, condamnation est portée contre le verbe humain, et à travers lui l'univers qu'il manifeste. Le cosmos est rendu au chaos, l'homme livré nu à l'énorme inimitié des choses. Le verbe, détourné de son sens créateur par l'irré-

ductible solitude de l'univers, s'effrite à localiser, en un présent sans consistance, les objets et les conquêtes du désir humain. Si parfois, dans les transes de l'angoisse immémoriale, le pouvoir cosmique dont il disposait avant les temps lui fait retour sous une forme magique, celle-ci, vulnérable et tremblante, ne fait qu'irriter le mystère, dont l'enivre la redoutable proximité. Encore ce pouvoir tant menacé n'est-il l'apanage que d'un petit nombre. L'homme moderne, fier de ses certitudes, voit au contraire une *réalité* nouvelle, *à sa taille,* dégager ses structures; il se croit délivré de ses terreurs originelles, qui, plus effroyables que jamais, s'amassent derrière les frêles digues de *sa* réalité, qui cède, cède toujours, malgré le fébrile travail de castor de la raison et de la science.

Cette apparence qui tourne au cauchemar, c'est au poète, et à quelques autres, qu'il incombe de la dissiper. L'homme, devenu l'automate de sa propre pensée, il faut le rendre à nouveau sensible aux rythmes secrets de l'univers. On comprend maintenant pourquoi la hantise de l'origine dévore de nos jours la poésie. Le poète n'oublie jamais — et malheur à lui lorsqu'il l'oublie, et se croit lui-même principe et commencement — que le monde commence à chaque instant, et par l'organe de chacun de nous; et tant que le monde n'aura pas arraché toute sa substance à l'esprit dévastateur de l'homme, tant que le premier jour de l'univers n'aura pas lui de nouveau, nul poète n'aura le droit de se sentir satisfait. Si la chose n'était le monde, si l'origine n'était partout dans le chaos, une telle ambition pourrait paraître risible (et elle l'est, aux yeux de beaucoup). Mais puisque le poète tient pour assuré que chaque chose est une source d'ondes alimentant, aimantant tout le créé, et qu'un travail infini d'ordination réciproque s'opère entre la chose et le monde s'enveloppant, se créant l'un l'autre, on comprendra l'irrespect qu'il professe à l'égard du chaos logique, et à l'opposé sa piété pour la matière, immense compénétration de puissances, de formes, de relations : masse d'indicible silence au sommet, de mutisme impénétrable au niveau de l'homme. Mais un mutisme qu'il faut guérir.

A ce moment de la méditation poétique, la matière délègue

au poète, comme une tentation, la chose : inquiète, instable, étonnée de l'étroitesse de nos sens. C'est elle que le poète à présent interroge et contemple. Elle, dont il comprend qu'elle s'institue juge de sa fonction à lui, en exigeant qu'il la replace dans la hiérarchie cosmique, que la Faute a bouleversée. Cette exigence, qu'à dessein j'ai définie en termes anthropomorphiques, c'est l'exigence *d'être*, l'appel à la création infinie, issu des profondeurs de la matière. La chose, et par elle le cosmos tout entier, exigent d'être réintégrés dans l'ordre naturel : exigence qui correspond à la nôtre, d'être réintégrés dans l'ordre spirituel. Lorsque ces deux exigences n'en font qu'une chez un homme, il lui vient une vocation de poète, de philosophe ou de mystique. Seules divergent les voies qui mènent à l'unité, suivant que l'on part de la chose, de l'homme, ou de Dieu.

Le poète part de la chose, ou plus exactement de l'angoisse qu'il éprouve devant elle : angoisse qui révèle la présence de mystère, sans parvenir à la cerner. En effet, les relations que le poète pressent au delà du contact immédiat de la chose s'enchevêtrent, se perdent, dans la discontinuité des représentations successives ou simultanées qu'il s'en donne, quand ce n'est point en un extravagant soliloque intérieur. Car, bien que la chose soit un carrefour, un symbole, un lieu d'existences, jamais cependant (du moins sous l'angle humain) elle ne se suffit à elle-même. Elle vit (et aussi rayonne) une unité qui la dépasse. C'est pourquoi l'abandon lyrique, les jeux de lumière psychiques, les frissons d'effroi devant l'apparence, ne suffisent pas à légitimer la tâche du poète qui ne repense pas absolument ses rapports avec le monde, ou qui tente l'aventure poétique en partant, non de l'unité cosmique dont participe la chose, mais de l'irradiation lyrique qu'il observe en lui autour de la chose — de la solitude coupable de la chose — comme centre : car il risque de confondre les rapports essentiels qu'il avait pressentis d'abord avec les aberrations les plus abstraites de son imagination ou de son entendement. La chose en effet n'est le monde que dans l'absolue vision de Dieu, non dans celle, contingente, de l'homme. Et si le vrai poète part de la chose, *il ne se la donne pas,* mais demeure très humblement en dehors d'elle, ne

sachant quel nom lui donner, qui ne la sépare pas du Tout.

Ici se manifeste, avec une véhémence, une grandeur qu'il y a tout lieu de croire originelles, la nécessité d'une structure poétique, identique à la structure de l'homme. Car si les sondages individuels entrepris par les poètes des générations précédentes ont échoué à dégager la notion d'une substance poétique, c'est sans doute parce que le salut des choses (ou simplement leur désignation essentielle) ne s'accomplira que dans l'ordre universel, qui coïncide, en bien et en mal, avec l'ordre humain. Nous avons dit tout à l'heure l'exigence d'être de la chose; nous avons aussi montré l'angoisse du poète devant la chose qu'il lui est imposé de proférer à nouveau, pour la première fois. Comment parvenir à transcender la solitude prénatale de l'angoisse, à articuler le nom *inconnu* (même à l'instant qu'il est prononcé) dans la Parole universelle : c'est-à-dire à crier la chose du chaos? De quel droit une expérience individuelle, réduite, quoi qu'elle fasse, à des formes limitées, retentirait-elle, avec une force originelle, dans le cosmos entier? Et, même en supposant ce retentissement possible, quelle parenté devrait-elle soutenir avec l'ordre du monde, qui lui permît d'affirmer vraies les créations de son esprit?

Question d'autant plus naturelle que les hommes ont accoutumé de considérer leurs fins comme indépendantes de celles de l'univers, et de se désolidariser de celui-ci, coûte que coûte, en invoquant la fatalité, et en protestant de leur incompréhension (réelle, mais en un tout autre sens qu'ils ne l'entendent) et de leur innocence. Or, les grands mythes de l'humanité nous enseignent précisément le contraire. Les grands mouvements qu'au delà de la pensée accomplit le héros mythique rythment, avec une ampleur étonnante, les mouvements de l'univers. A travers le mythe transparaît, non seulement une sorte de connaissance arcane de ces mouvements, mais encore la subordination de chacun d'eux à la parole du héros, même et surtout quand ce dernier succombe à la fatalité que détermina son verbe. Legs de la sagesse et de l'angoisse la plus profonde : à la fois, sous son aspect poétique, vision, révélation du mystère, et, sous son aspect dramatique, machine de guerre complexe, multipliant les

défenses et les pièges, non seulement contre le mystère même, mais contre ceux qui succomberaient à son vertige, le mythe résume, avec une concision admirable, l'expérience ténébreuse du genre humain.

Mais la formidable détermination réciproque de l'homme et du monde que le mythe nous révèle, est-il encore possible de l'expérimenter de nos jours? Les structures longtemps nécessaires qu'y trouva la pensée pour s'organiser au sein de son angoisse, sont-elles devenues inutiles ou absurdes, par suite de l'évolution de l'esprit humain? Constatons d'abord que ce qu'on se plaît à nommer l'esprit humain n'a rien fait pour éclairer le mystère de sa propre substance, sinon substituer à une question réelle (l'angoisse de l'être) une réponse ostentatoire et sans fondement (l'orgueil de connaître). D'autre part, on ne saisit pas pourquoi les seules structures seraient périmées, qui nous permettent d'avoir quelque idée de notre monde intérieur, et de l'étroit faisceau de relations cosmiques qui l'innerve, alors que les systèmes de remplacement proposés par la suffisance humaine se voient contraints, bien qu'encore à mots couverts, d'avouer leur faillite. Car le mythe, à l'inverse de la connaissance, révèle l'angoisse, infatigable détectrice du mystère. Plus est forte l'angoisse que ressent le créateur, plus est vaste la vision qui se découvre à lui. Or, si l'instabilité du héros (et du cosmos) se nie dans une incessante création de formes, c'est-à-dire dans le rythme même de l'univers, cependant le créé, aux yeux de l'homme, demeure toujours le menacé, l'interdit. Dans le mythe, la situation s'oppose fondamentalement à elle-même, le salut est remis en cause à chaque instant. Le repos y signifierait la mort. Au contraire, dans la plénitude de l'action sacrée, le héros atteint à la parfaite quiétude de son être et du monde, par l'intuition éternelle de sa place dans la hiérarchie cosmique et la préfiguration de son destin qui en découle : intuition pressentie, derrière le tissu dramatique du mythe, comme l'unité fulgurante du devenir, ou mieux l'essence, du héros. En même temps, par une pure contradiction de sa nature, ce dernier poursuit sa fin et celle de l'univers, dans les terreurs du temps non résolu. De même, placé au cœur du mythe et investi d'une autorité sacrée sur le devenir de l'univers,

l'adepte, figure du héros, refait le parcours de celui-ci dans l'épaisseur de la ténèbre, mais seulement à la condition de faire revivre le héros avec une intensité légendaire. Expérience viscérale du monde et du moi, que la connaissance du mythe, même parfaite, n'entraîne pas nécessairement. Car le côté dramatique nous en dérobe le côté ésotérique et poétique, le contenu historique du mythe retraçant l'ensemble des réactions de défense élaborées par l'homme, au cours des siècles, pour se sauver de la proximité trop grande du mystère. Mais, d'un autre côté, la confrontation de l'expérience individuelle avec le contenu historique de l'expérience mythique (elle-même considérée comme une expérience individuelle privilégiée) peut conduire la sympathie pour le héros jusqu'à la consommation du mythe : en ce sens, il est possible d'avancer que le mythe d'Orphée a été consommé, consciemment ou non, et sous des dehors différents, par Novalis et Nerval.

Si le poète, partant comme eux de l'ébranlement et de l'angoisse suscités en lui par la rencontre du mythe et de son expérience propre (chacun de nous tend d'ailleurs à transformer en mythe certains des événements clés de sa vie), si le poète a la force de pénétrer les secrètes avenues du mythe, il sera confondu de l'extraordinaire chimie qui s'opère sous chaque action, derrière chaque geste du drame. Cette chimie n'est autre que la création, la plus ancienne, la plus légitime tentation de l'homme. Quiconque a du mythe quel qu'il soit une expérience religieuse, reconnaît en lui le climat naturel — quoique défendu — de l'homme : car l'unité qui par lui se donne à la parole irradie toutes choses, qui, réintégrées dans leur ordre, deviennent alors les signes tangibles de la création en marche. Ainsi, organisant le monde suivant le plan de sa propre destinée, et réarticulant chaque chose dans son être et sa fin, le poète peut prétendre à une vision très nouvelle et très ancienne, celle sans doute contre laquelle fut édifié l'inutile appareil de sa pensée.

PIERRE EMMANUEL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un champion du non-conformisme. — Le français dans les romans de Sir Walter Scott.

Un champion du non-conformisme. — Quasiment inconnu en France, si je ne me trompe, ce Rudolf G. Binding, mort le 4 août de l'an dernier. Or, il occupait en Allemagne une place de renom. Parmi les littérateurs ralliés au national-socialisme, il était certainement l'un des mieux doués, l'un des plus sympathiques, l'un des plus originaux.

L'originalité, nous ne dirons pas qu'il l'a recherchée toute sa vie : ce serait lui faire tort, et déloyalement. Mais nous dirons qu'il l'a aimée, qu'il a fait d'elle son idéal. Et le centre de sa pensée, ç'a été une certaine théorie du « faire-comme-si » (ou plutôt du « ne-pas-faire-comme-si ») dont voici le principal :

Nous sommes, dit en subtance Binding dans sa très jolie, très gœthéenne autobiographie (1), à l'âge du *Faire-comme-si.* Chacun veut paraître ce qu'il n'est pas. Paraître cultivé; par exemple on parle de livres qu'on n'a jamais lus. Paraître aimer tel auteur, tel musicien, simplement parce qu'il est à la mode. Partout, hypocrisie et snobisme (le snobisme étant, d'ailleurs, un manque de franchise). La littérature, l'art, « enjuivés ». Les ménages qui veulent avoir l'air uni ou le contraire... L'Allemagne (d'avant 1933) qui, elle aussi, se croit unie, quand tout Allemand a pour le moins deux patries : la petite et la grande. Revenons à la sincérité, il en est temps. Soyons nous-mêmes.

Non seulement l'œuvre de Binding pivote autour de cette idée cardinale, mais sa vie elle-même, « sa vie vécue », fait figure de protestation contre l'impersonnalité. Il naît par hasard à Bâle, parce qu'il est le fils d'un illustre juriste allemand à qui la Suisse a offert une chaire. Aucun attachement aux lieux de son enfance; après Bâle, il suit ses parents à Fribourg-en-Bade, à Leipzig; peu lui importe. Il n'aime guère que Francfort où vit, sur le quai du Mein, une vieille grand'mère à poigne qui claque les portes et fait flèche de tout bois.

(1) *Erlebtes Leben*, Rutten et Lœhning, Potsdam, 1937.

Le lycée ne le conquiert pas davantage. Qu'est-ce que cette prière qu'on vous force à faire, avant chaque classe, alors que soi-même on ne croit à rien? Pourquoi, le jour du bachot (*Abitur*), l'élève Binding fait-il scandale en refusant de remettre le brouillon de sa composition allemande, comme le veut le règlement, — puisque ce brouillon n'existe pas? L'apparence, toujours l'apparence...

Mêmes déceptions à l'Université. Le droit, poussé assez loin (jusqu'à l'examen de *Referendar*) parce que son père est « du bâtiment »... mais pas de vocation réelle. Ensuite, un essai de médecine, vite découragé. Puis... rien du tout. A quoi bon feindre? Son père est riche, car la science enrichissait en Allemagne, et il lui donne l'argent dont il a besoin. S'il en veut davantage, il passe en Angleterre, acheter ou vendre des chevaux. Un ami, une amie, les chevaux : avec cela, sa vie est faite.

Le cheval! Sa première révélation, son premier éveil, dit-il lui-même. Officier de cavalerie! il a manqué sa destinée. Il l'est, mais dans la réserve. Il en a le physique, le genre, jusqu'au monocle. Le cheval aura été sa grande, sa première passion. Plus tard, en 1924, il écrira, dans ses *Préceptes d'équitation pour une bien-aimée* :

> Monter à cheval, c'est volonté, volonté tendue au loin, à l'infini. Si ton âme, unie à la force de ton cheval et emportée avec elle dans le matin et le soleil, voit devant elle autre chose que l'infini et le bonheur, elle ne comprend rien à la profusion du Mystère.

Le cheval, assure-t-il, lui a appris la patience, l'art de se surveiller, de se vaincre, la soumission à la vie, l'amour du simple, du naturel, de l'élémentaire, la modestie, la délicatesse devant une autre volonté. Mesure à quatre temps du pas, mesure à deux temps du trot, « harmonie dansante » entre monture et cavalier!...

Ensuite, deuxième stimulant, agissant comme le « *epphêta* » de l'Evangile, un voyage en Italie et en Grèce. Son amie l'emmène, gravement malade, à Florence. Florence le guérit, la langue l'enchante et — mieux encore — lui inspire ses premiers vers... allemands. « Quelque chose naquit. » Une traduction, louée par d'Annunzio, lui montre sa voie. La Grèce va définitivement lui révéler la beauté. Pas banal non plus,

ce voyage de Grèce. Il rentre à peine d'Italie à Leipzig qu'un ami, *son* ami, lui télégraphie : « Je te cueille après-demain soir, rapide de Milan. » Ils vont à Rome, mais ferment les yeux à tout ce qui n'est pas grec. Un lever de soleil en mer, mais plus encore, mais surtout l'Hermès de Praxitèle à Olympie : voilà l'Hellade! Il sait, il croit, il a vu! L'art nu, franc, créateur comme la Nature.

Sa vie est orientée. Mais aux deux expériences essentielles, — le cheval, la Grèce — une tierce va s'ajouter, non la moindre : la guerre. Il y part en août 1914, enthousiaste, à la tête de son escadron. « Je pars pour une guerre sainte », chante sa Muse. Dès après la Marne, ses illusions sont tombées. Qu'est-ce que cette guerre sans chevalerie, sans cavalerie? Pour agir quand même, il se fait nommer chef d'état-major d'une division, et voit vite — lisez ses *Souvenirs de Guerre* — se lever le vent de la défaite. Et ce nouveau saint Georges, qui « partait pour une guerre sainte », gémit maintenant : « Depuis longtemps il n'y a plus ni jour, ni nuit. Ni soleil ni lune n'illuminent nos cœurs... Sur nous, depuis longtemps, tombe une rosée noire... »

Et pourtant, la guerre, longuement, lui aura appris quelque chose, à ce passionné lecteur de Clausewitz. A lui et à tant d'Allemands, assure-t-il, elle aura enseigné la volonté tenace, la volonté de durer, de tenir sous le destin cruel comme on tenait sous le barrage, coûte que coûte. Persévérer comme la nature, comme le feu, l'eau des fleuves, la cage qui monte imperturbablement le charbon de la mine. « A peuple fort, le plus sévère destin est doux. » C'est la leçon que nous apportent les morts de Langemarck et qu'il dégage devant un auditoire de jeunes, en 1924, au sommet de la Rhœn.

Les jeunes, espoir, orgueil de l'Allemagne vaincue! Rien d'étonnant si Binding, de bonne heure, est tenté par ce mouvement *de jeunes* qui s'appelle le socialisme national. Il a d'ailleurs expliqué sa position dans une réponse à Romain Rolland, publiée, lors de l'avènement de Hitler, dans la *Gazette de Cologne*, sous ce titre : *Un Allemand répond à l'univers*. Il ne s'agit plus, écrit Binding, de Jean-Christophe, représentant d'une Vieille-Allemagne que la guerre a pour toujours enterrée. Il s'agit de vivants, d'êtres qui souffrent dans leur

chair et dans leur âme; il s'agit d'une nation où, depuis Versailles, on a enregistré 224.900 suicides. Est venu un homme, un combattant, qui a réveillé, qui a ré-uni cette nation écartelée, qui a *voulu* de nouveau l'Allemagne. Binding ne nie pas les excès auxquels cette révolution a pu donner lieu; il y en a dans toute révolution; mais remettons, dit-il, ces abus à leur vraie place qui est, non pas centrale, mais périphérique. Ce que le monde doit se décider à comprendre, c'est que cette renaissance est un sursaut mystique et que Gœthe, sans cesse invoqué par Romain Rolland comme antipode, Gœthe était, avant tout, un Allemand : « Aussi abominablement que Gœring ou Gœbbels ou Müller, homme des S. A. ou moi, si différents que nous soyons ».

Cette ardeur a-t-elle duré chez Binding? N'a-t-il jamais « déchanté »? Nous ne le saurons sans doute jamais. — Ce qui reste, c'est une œuvre sans génie, mais pleine de talent, dont le meilleur, à mon sens, est l'autobiographie *Vie vécue*. Partout, l'art de Binding a quelque chose de franc, de sportif, de sincère et de direct. Le lyrisme, les nouvelles plaisent par cet accent net, rapide, sans artifices. Pas de spéciosité, pas d'embellissement : la vie comme elle est. C'est l'art qui confère aux choses leur réalité; aussi le faut-il « inexorable », nu, aéré — comme sont les poèmes et les récits : « inexorables », nus, aérés. Art de sportsman, un peu froid peut-être, mais correct, et sympathique. Célèbre est la nouvelle *Le Sacrifice*, avec son héroïne qui rame comme un Oxfordien et nage comme une Ondine.

Cette identité entre l'homme et l'œuvre n'est pas ce qui attache le moins chez Binding. En somme — et cela lui vaut une place spéciale — il a voulu par avance réaliser ce vœu d'une « grande dame nazie », rappelé récemment (1) par Louis Gillet : « Nous voulons faire de l'Allemagne une race de gentlemen ». Une des plus jolies scènes de *Vie vécue*, c'est la rencontre, par un soir de neige, d'Alcibiade et d'Edouard VII. Dialogue sur le gentlemen, l'homme sans dessous, sans pose, équilibré, *matter-of-fact*, non-romantique, sans « problèmes ». Le gentleman peu bavard, sans poltron-

(1) *Les Nouvelles Littéraires*, 1er oct. 1938.

nerie, sans bassesse, et qui possède, comme l'écrit Louis Gillet, « trop d'orgueil pour n'être pas au-dessus de toute vanité, trop d'assurance pour avoir besoin de gloriole ». Ajoutons : l'homme fidèle en amour, en amitié; fidèle même à la vie, aimant ce qui l'entoure et jusqu'à son époque. On peut être tranquille : jamais celui-là ne se suicidera. Il conserverait sa noblesse, même si on retirait sous ses pieds la terre qui le supporte : « Il est peut-être la forme suprême de l'existence ».

Cette « forme suprême de l'existence », voilà l'idéal que l'auteur du *Sacrifice* désigne à ses compatriotes et qu'ils n'atteindront sans doute pas, faute du sens de l'humour. Ce chevalier moderne, il l'a été ici-bas, autant qu'il a pu. Puis il est parti pour la Mort, non sans avoir, homme de précaution, laissé cette recommandation à ses amis :

> Ne vous inquiétez pas de mon tombeau. Que la terre le recouvre. Que le vent le recouvre. Que le soleil l'éclaire. Que la pluie le mouille de pleurs. Les larmes humaines ne sont pas fidèles, ni les bras ni les baisers des hommes. Mais votre rudesse et votre douceur, ô vous mes quatre amis immortels, descendront là-bas jusqu'à moi...

ROBERT PITROU.

§

Le français dans les romans de Sir Walter Scott. — Intercalées dans les *Waverley Novels*, — la série des romans de Sir Walter Scott est ainsi nommée, — il y a plus de phrases latines que françaises, mais c'est de ces dernières que nous allons nous occuper ici. Les puristes sont d'accord en conseillant aux écrivains de ne pas se servir des mots étrangers, du moins quand il en existe d'indigènes qui expriment bien leurs pensées.

Sir Walter partage ce défaut avec bon nombre d'auteurs. Par exemple il dit :

Coup de soleil pour *sunstroke*.
Demi-solde *captain* pour *half-pay captain*.
Auberge pour *inn*.
Enfans perdus pour *forlorn hope*.
Couteau de chasse pour *hunting-knife*.
Fortune de la guerre pour *fortune of war*.

Troisième étage pour *third floor.*

Mais cela viendra avec le temps pour *But that will come in time.*

Mais n'insistons pas.

Nous n'envisageons pas, bien entendu, les citations directes, ou le parler des étrangers figurant dans le récit, ou bien pour y donner un peu de couleur locale, exemple le juron favori du roi Louis XI, « Pasques-Dieu ». Ceci dit, nous allons passer en revue quelques phrases employées dans ses romans, croyant qu'elles auront quelque intérêt pour les lecteurs du *Mercure.*

Dire (1) « chevaux de poste » au lieu de *post-horses* est peut-être excusable, car l'auteur fait allusion à l'accusation d'un touriste français que l'Etat maintenait dans chaque village de Calédonie un relai de collies (2) destinés à faire hâter le pas aux « chevaux de poste » d'un hameau à l'autre.

La phrase suivante est sans doute en quelque sorte une citation : « ...because according to (parce que, selon) les coustusmes de Normandie, c'est l'homme ki se bast et ki conseille (3).

O vous, qui buvez, à tasse pleine,
A cette heureuse fontaine,
Ou ne voit, sur le rivage,
Que quelques vilains troupeaux,
Suivis de nymphes de village,
Qui les escortent sans sabots (4).

Le prince Charles Edward (5), à l'occasion d'un différend entre le colonel Mac Ivor et Waverley, afin de rétablir la concorde entre eux, appelle un officier français à son aide :

« Monsieur de Beaujeu!

— Monseigneur! » dit un bel officier de cavalerie qui faisait partie de la suite du prince,

« Ayez la bonté d'alligner (*sic*) ces montagnards-là, ainsi que la cavalerie, s'il vous plaît, et de les remettre à la marche. Vous parlez si bien l'Anglois, cela ne vous donneroit pas beaucoup de peine.

(1) *Waverley*, ch. VIII.
(2) Chiens de berger écossais.
(3) *Waverley*, ch. XIV; et dans *Kenilworth* (ch. XII), la phrase reparaît ainsi : « C'est l'homme qui se bat et qui conseille. »
(4) *Waverley*, ch. XXIII.
(5) Ch. LVIII.

Ah! pas de [*sic*] tout, Monseigneur! » répondit le comte de Beaujeu, la tête inclinée sur le col de son petit chargeur bien dressé et qui caracolait et piaffait. Arrivé à la tête du régiment, bien qu'il ne sût pas un mot de gaelic, et très peu d'anglais.

— Messieurs les sauvages Ecossois — *dat is* — *gentilmans savages, have the goodness* [*ayez la bonté*] d'arranger vous.

Le clan, comprenant l'ordre plutôt par le geste que par les paroles, et voyant le prince lui-même, s'empresse de dresser les rangs.

« Ah! *ver' well! dat is* fort bien! dit le comte de Beaujeu. *Gentilmans* sauvages — mais très bien. — Eh bien! — Qu'est-ce que vous apellez (*sic*) visage, Monsieur? [à un troupier qui flânait et qui se trouvait à côté de lui] « Ah, oui! *face* — Je vous remercie, Monsieur. — Gentilshommes, *have de goodness to make de face to de right* par file, *dat is,* by files (6). — Marsh! — Mais, très bien. Encore, Messieurs; il faut vous mettre à la marche... Marchez donc, au nom de Dieu, parce que j'ai oublié le mot Anglois (*sic*) — mais vous êtes des braves gens et me comprenez très bien. »

Ensuite le comte s'empresse de mettre la cavalerie en mouvement.

«*Gentilmans cavalry, you must fall in* (7). — Ah! par ma foi, I *not say fall off! I am in a fear de little gross fat gentilman is moche hurt.* Ah, mon Dieu! c'est le Commissaire qui nous a apporté les premières nouvelles de cet [*sic*] maudit fracas. Je suis trop fâché, Monsieur! (Je crains que ce gros petit gentilhomme s'est fait beaucoup de mal).

. . . .

« Eh bien, Messieurs, *wheel to the right* (8). — Ah! *dat is it!* — Monsieur de Bradwardine, ayez la bonté de vous mettre à la tête de votre régiment, car, par Dieu, je n'en puis plus. »

Fénélon also has left his testimony against this prince, whose mode of living and governing he has described in the following remarkable passage. (*Quentin Durward,* introduction).

(Fénelon aussi a laissé son témoignage contre ce prince [Louis XI], dont il a dépeint la façon de vivre et de régner dans le passage remarquable qui suit) :

Pygmalion, tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable et odieux à ses sujets... Quelqu'un

(6) Ayez la bonté de faire face à droite par files.
(7) Tomber à terre.
(8) Faire une conversion à droite.

de ses domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre (9).

Un certain marquis (de Hautlieu) appelle la *Bride* of Lammermoor le *Bridle* (= bride en français), tandis que Bride en anglais veut dire la mariée, l'épousée (il y a aussi le mot *bridal* = épousailles) (10).

Comme de juste, il y a plus de mots français dans le roman de *Quentin Durward* qu'ailleurs, vu que la scène se passe en France la plupart du temps (sous le règne de Louis XI).

Lord Crawford (ch. VII) lisait un gros manuscrit appelé le *Rosier de la Guerre* (lire le Rosier des guerres) un code de politique militaire et civile compilé par le roi à l'intention de son fils le Dauphin, et sur lequel il désirait avoir l'opinion du guerrier expérimenté écossais.

Sir Walter cite parfois des proverbes français ou des locutions proverbiales, y compris : « mieux vaut bon repas que bel habit; fier comme un Ecossois; plumer la poule sans la faire crier; château qui parle et femme qui écoute, l'un et l'autre va se rendre; parmi les aveugles, le borgne est roi. »

Il paraît apprécier fort Molière, car il fait mention des *Précieuses ridicules*, du *Médecin malgré lui*, de « l'Amphitryon où l'on dîne »; « cela était autrefois ainsi, mais nous avons changé tout cela »; « Que diable allait-il faire dans cette galère? »

Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout,
Hola ho! Vite, vite debout (11).

Le mot de Voltaire (12) « ...tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux », devient : « Tout genre est permis, hors le genre ennuyeux. »

« Nomme [*sic*] de guerre; faire le fraise [*sic*] de conversation; faire les frais du [*sic*] conversation; chasse-caffé [*sic*] », sont des phrases à faire rire, mais c'est peut-être bien la faute des imprimeurs anglais, dont Sir Walter n'était pas responsable. Du reste on peut être bon auteur sans avoir l'habitude de corriger les épreuves.

(9) *Télémaque*, liv. III (une assez longue citation).
(10) *Quentin Durward*, introd.
(11) *La Princesse d'Elide*, prologue.
(12) *L'Enfant prodigue*, préface.

A propos d'un excellent vin de Bordeaux, l'expression : « C'est des deux oreilles », est employée évidemment pour « c'est d'une oreille ». Dans tous les cas, cette bévue ne pourrait pas être attribuée aux imprimeurs.

Dans l'Introduction à la *Bride of Lammermoor,* notre auteur cite une élégie censée composée par un M. Symson au sujet d'un gentilhomme. Après avoir énuméré ses diverses qualités, toutes excellentes, il finit par dire :

> He was acquainted with cosmography,
> Arithmetic, and modern history.
> . . . .
> He learned the French, be't spoken to his praise,
> In very little more than fourty days (13).

Sir Walter ne nous dit pas s'il croit lui-même à ce prodige, mais c'est fort curieux, n'est-ce pas?

EDWARD LATHAM.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Pierre Gaxotte : *Frédéric II* (Librairie Arthème Fayard). — J. Lucas-Dubreton : *Louis-Philippe* (Librairie Arthème Fayard).

La vie est un renouveau perpétuel, l'histoire de même qui en est, à retardement, le reflet plus ou moins fidèle. Elle n'est jamais fixe, ni fixée, complète ni parfaite. Qui dit histoire, dit récit d'événements qui furent. Lui aussi, l'historien, s'en va, à reculons, à la recherche du temps perdu — perdu à jamais, parfois, faute de documents. Le présent, c'est ce qui vient de naître, est né d'hier, d'avant-hier, ce qui se trouve consigné dans les actes d'état civil, dans les dépêches des particuliers et des hommes publics, les négociations des uns et des autres, tout ce qui se trame, en quatre murs et quatre-z'eux, dans les chancelleries, les états-majors, les offices et officines, et dont rien, ou si peu transpire, ce sont les mémoires de tel personnage important et timoré, châtrés par lui-même, le journal tenu par tel autre personnage, obscur celui-là, témoin de qui on ne se défie pas, clairvoyant et indiscret, ce qui ne fut pas, par hasard, détruit des correspon-

(13) Il connaissait la cosmographie
L'arithmétique et l'histoire moderne...
Il apprit le français, soit dit à sa louange,
En un peu plus de 40 jours.

dances d'affaires, de politique ou de sentiment, toutes choses, sauf les débats en correctionnelle ou en Cour d'assises, que le mystère entoure, qui sont par nature vouées au secret, et semblent sans relation les unes avec les autres : c'est de toutes ces tractations dont aucune onde n'intercepte encore le secret, qu'est tissée, d'un quartier à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre, sous le ciel ensoleillé ou orageux, l'histoire de tous les jours, l'histoire contemporaine, faite de choses mesquines et de choses grandes, que nous vivons sans la connaître, malgré la T. S. F. ou à cause de cette hâbleuse, des actualités filmées et censurées, et de la sixième édition, dite sportive, des feuilles publiques à grands tirages et à images, comme les appelait le très regretté Pierre Tuc, chargé de la revue de la presse dans l'*Action Française*, où il a trouvé en M. François Léger un digne successeur. Tous, tant que nous sommes, les grands comme les petits, les puissants comme les humbles, les acteurs comme les spectateurs, nous nous trouvons, devant la vie, dans la position de Fabrice del Dongo à la bataille de Waterloo, où l'Empereur lui-même, pour en savoir bien davantage que que cet aspirant héros, en savait bien moins qu'il n'en a su depuis sa débâcle et après son exil, et bien moins encore qu'Henry Houssaye une cinquantaine d'années après le retour de ses cendres. Si MM. Fayard et Cie ou quelqu'un de leurs confrères s'avisait de demander à MM. Pierre Gaxotte et J. Lucas-Dubreton, d'écrire, celui-ci l'histoire de M. Fallières, celui-là l'histoire de M. Poincaré, comme ils viennent de le faire, respectivement et sur commande, pour Louis-Philippe et Frédéric II, nul doute que l'un et l'autre de ces messieurs ne se récusent. Le seul, à ma connaissance, qui ait osé tenir, encore était-ce vis-à-vis de lui-même, une telle gageure, ce fut l'auteur de l'*Epaulette* (et du *Voleur*, deux chefs-d'œuvre), mais des visionnaires de cette envergure, depuis Balzac, on n'en compte qu'un, et c'est lui, George Darien, que ses lâches et stupides contemporains réduisirent à la misère et au silence, en l'empêchant de donner au monde ce pour quoi la Providence, qui n'est pas toujours bien pensante, l'avait fait naître : sa *Comédie Inhumaine*, pendant, à un demi-siècle d'intervalle, de la *Comédie Humaine*... L'un et l'autre, cependant,

MM. Gaxotte et Lucas-Dubreton, ont vécu en marge de la comédie humaine et inhumaine de ces temps troublés, lesquels ont inspiré à l'auteur de *Louis-Philippe* (M. Lucas-Dubreton) des chroniques et à celui de *Frédéric II* (M. Gaxotte), des pamphlets orthodoxes. Pamphlets et chroniques, ce ne sont que des matériaux dont se serviront, peut-être, environ 2.000, les arrière-petits Gaxotte et Dubreton, si tant est que vers ce temps-là l'animal humain se soucie encore de parcourir des feuillets blancs, barbouillés de noir, in-8° ou in-folio, la télévision prévue dès 1883 et dessinée en ses effets futurs, dans la *Vie élégante,* étant devenue une réalité bourgeoise et même populaire. Qu'on le veuille ou non, le roman a déteint sur l'histoire, dans la proportion, très exactement, où l'honnête homme s'est raréfié par suite de l'abdication de la critique. Celui qui tenterait de refaire, en deux fois moins de mots, la critique serrée d'une grande étude historique de 500 ou 700 pages, ferait, s'il a autant de verve que d'érudition, un livre bien original, mais aussi, immanquablement, il se verrait et entendrait traiter de pion par les auteurs malcontents et leurs amis, partisans et connaissances. Quant au grand et gros public, il se désintéresse d'un tel débat... L'important, c'est de se faire lire par le plus grand nombre de lecteurs possible, et donc de plaire. C'est un don, que de plaire, et qu'un auteur ne reçoit pas en naissant. S'il est né malin, il a tôt fait de l'attraper. A-t-il des convictions personnelles, s'il tient à débiter quelques dizaines de milliers de volumes, il s'empresse d'y mettre une sourdine et de ne les afficher que sous une forme acceptable. Chez soi, entre intimes, on est conservateur ou réactionnaire à tous crins; la plume à la main on devient opportuniste, préoccupé des opinions de cette inconnue, le lecteur anonyme. Pour obtenir les suffrages de la majorité, on fait, comme ceux qu'on vomit, dans le privé, littérairement, historiquement, de la démagogie. Je me reproche de m'être montré non point tant sévère qu'injuste à l'égard de M. Paul Reboux, historien. Ses « grands récits historiques » valent, tout bien considéré, telles « grandes études historiques ». En voilà un, au moins, M. Reboux, qui peut hardiment se réclamer du père Dumas, de qui il a su exploiter si habilement les procédés de travail, — nègres compris. Il n'a que le

succès qu'il mérite. On peut en dire autant de ses plus présomptueux confrères, qui ne se gênent guère pour faire suer les « nègres », érudits, chercheurs et curieux, auteurs de monographies, sourciers littéraires ou historiques, explorateurs de nécropoles, découvreurs de problèmes, nègres blancs, nègres désintéressés et bénévoles, qui entreprennent pour leur plaisir, et le profit des autres, les courses, les voyages, les fouilles dans les archives privées et publiques — bonne pâte de nègres, parias ou prolétaires, qui se laissent si gentiment dépouiller, bien honorés de se voir citer, à la queue-leu-leu, quand « l'éminent » historien veut bien y penser, le long de la stèle funéraire où il daigne inscrire le nom de ses collaborateurs honoraires, connus et inconnus. Peut-être suis-je, à mon habitude, trop absolu, c'est que je pense à l'historien, vraiment digne de ce nom, à l'historien idéal qui ne se fierait à personne pour porter un jugement sur les choses et les gens dont il s'occupe, qui n'hésiterait pas à refaire lui-même le travail fait par d'autres, si pénible et coûteux fût-il, voulant voir par lui-même, juger par lui-même, penser, si possible, par lui-même. Naguère, des historiens s'étaient rapprochés de cet historien-type. Aujourd'hui l'historien est un monsieur qui compile et résume avec plus ou moins d'agrément les livres et les travaux d'autrui. Ainsi les rats de bibliothèques et d'archives, qui grignotent, sans s'engraisser, livres et paperasses, sont à leur tour dévorés par d'autres rats, de cabinet, bien gros et bien gras. Ces réflexions faites une fois pour toutes, sur le ton le plus doux, en toute sérénité, sans hargne, sans fiel, ni acrimonie, avec une mansuétude dont, tout le premier, je suis étonné, je ne jouerai pas, pour illustrer ma défense de l'histoire, le vilain tour à MM. Pierre Gaxotte et Lucas-Dubreton, de résumer leurs ouvrages sur **Frédéric II** et **Louis-Philippe**. Le lecteur y verrait de la malice et s'écrierait : « Mais tout cela est connu, archiconnu! » ; usant d'un « artabanisme » (ou lieu-commun) honni par M. Fernand Vandérem, il ajouterait même : « tout cela est vieux comme Hérode — ou mieux, comme Hérodote ». Sans doute, mais il y a la manière, — la manière de fabriquer du vieux-neuf, et, bien qu'elle lui ressemble, celle de M. Gaxotte n'est pas celle de M. Lucas-Dubreton. Chacun d'eux a sa petite originalité dans l'art d'acco-

moder les restes, c'est-à-dire l'anecdote, dédaignée par les Thureau-Dangin, les La Gorce, les Lavisse et les Masson. Capefigue et Alboize, au temps de Louis-Philippe, firent merveille dans ce genre. Depuis, il y eu a une critique historique, mais elle n'a pas pénétré dans le grand public, aussi nos « grands » historiens n'en ont-ils cure. On jurerait qu'ils n'ont pas entendu parler du matérialisme historique. On n'en découvre pas trace dans leurs « études », qui pour grandes qu'on les dise, n'en sont pas moins petites, comme l'étaient celles de feu Lenôtre, de la dimension de portraits-cartes, avec lesquels on faisait des agrandissements. Le portrait historique a inspiré d'authentiques chefs-d'œuvre à Mérimée, à qui il a suffi d'une trentaine de pages, denses, nettes, rapides, pour buriner la figure de Cervantès, à Monselet qui, véritablement, a ressuscité quelques oubliés et dédaignés du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, à Paul de Saint-Victor, qui a sculpté dans le marbre toute une galerie d'hommes et dieux, — des Carpeaux. Ces maîtres n'ont point fait école — les « maîtres » d'aujourd'hui les dédaignent, mais eux-mêmes, de qui pas une page ne soutiendrait la comparaison avec une page quelconque de ces historiens qui étaient des écrivains, on les dédaignera plus vite, et avec plus de raison. L'histoire ayant emprunté ses procédés au roman, je suis surpris qu'elle n'en ait pas suivi l'évolution. Je ne vois que M. Adolphe Tabarant qui, avec *89*, ci-devant l'*Aube*, ait fait de l'histoire, en faisant, assez paradoxalement, du roman, usant, d'instinct, des procédés de l'école naturaliste, et, avant lui, Elémir Bourges qui, pastichant délibérément Saint-Simon (le Duc) imprima au *Crépuscule des Dieux* l'allure d'une chronique et sa crédibilité comme dit maintenant M. Carco, après feu Paul Bourget. Peu importe l'écriture, pourvu que les caractères soient creusés et le sujet renouvelé. Je ne sais trop ce que Fédéric ou Frédéric II eût pensé du livre que M. Gaxotte lui consacre, mais je ne doute pas qu'il se fût exprimé sur le compte de son tout récent biographe à peu près dans les termes de ce billet au résident Ammon, à Cologne, que M. Georges Andrieux, avec sa bienveillance coutumière, me communiqua récemment :

Comme j'ai appris avec indignation avec votre rapport du 20[e] de

ce mois la liberté indécente que prend le Gazettier de Cologne depuis quelque temps de m'endosser une quantité de projets chimériques, et de débiter à mon sujet mille faussetés, mon intention est que vous en portiez des plaintes là où il appartient et que vous insistiez surtout que l'autheur des Gazettes susdites subisse un châtiment, proportionné à sa témérité, afin qu'il se tienne à l'avenir dans les bornes de modération qui lui ont été prescrites, et qu'en conservant le respect dû aux souverains et au têtes couronnées, il ne m'attribue plus des desseins aussi ridicules et calomnieux qu'il a répandus jusqu'ici dans le public. A Berlin, ce 8e de février 1753.

FÉDÉRIC.

Peut-être Sa Majesté se fût-elle sentie désarmée si M. Gaxotte avait pris le ton de son ami Voltaire, dans *Candide,* le roman, pour nous conter en deux, ou tout au plus trois, feuilletons de *Candide,* l'hebdomadaire, la vie de Frédéric II, ou celle du prince de Ligne, comme l'a fait, tout en restant lui-même (Charles-Adolphe), le prince Cantacuzène dans la plaisante notice qu'il a mise en tête du choix des plus belles pages de ce monarque. Nous-mêmes nous eussions trouvé moins à redire, et nous eussions trouvé cela parfait, ou à peu près, et à peu près parfait aussi si M. Lucas-Dubreton, pour nous dépeindre les félicités bourgeoises du règne de Louis-Philippe, eût trempé alternativement sa plume dans l'encrier de Paul de Kock, d'Henri Monnier et surtout de M. de Balzac. Par malheur, M. Lucas-Dubreton tient M. de Balzac pour un vulgaire romancier et le père Dumas pour un historien. C'est une bien fâcheuse méprise. J'ai fait observer, à propos de l'ouvrage de M. Octave Aubry sur le *Second Empire,* qu'il n'est pas possible d'écrire l'histoire de Napoléon III et de son temps, sans tenir compte des romans de MM. de Goncourt qui représentent, toutes proportions (de talent à génie) gardées, pour l'époque de l'Empereur des Français ce que la *Comédie humaine,* de M. de Balzac représente pour celle du Roi Citoyen, de Charles X, de Louis XVIII et même pour l'Empire et la Révolution. De même, l'historien de la IIIe République devra, bon gré mal gré, tenir compte des romans de Zola, d'Alphonse Daudet, de Maupassant, de Céard, d'Huysmans, d'Alexis et de quelques autres. Le romancier de mœurs doit

être consulté aussi sérieusement que le diplomate qui a tenu un journal, l'auteur d'opérettes (Al-Lévy, dit Halévy) qui a barbouillé quelques carnets de notes, le chroniqueur qui a publié un ou plusieurs volumes d'historiettes indiscrètes, les mémoires toujours expurgés, d'un homme d'Etat. Cela ne saurait pas dispenser d'entreprendre des fouilles dans les archives du Quai d'Orsay, du Public Record Office, d'Allemagne (et d'Autriche), d'Italie, et de lire à travers les lignes en s'aidant de Proudhon, de Georges Sorel, et, sur un autre plan, de M. Maurras. Le premier de ces messieurs (je parle de nos « éminents » historiens), qui se donnera cette peine se distinguera de ses confrères par une certaine originalité, lors même qu'il n'aura pas pris, en même temps, celle de s'affranchir de ses préjugés de classe, de caste ou de parti et de ses idées (politiques) reçues, qu'il aura gardé les œillères que l'hérédité, une tradition fossile, ou l'éducation lui auront faites, et que l'âge, à défaut de la raison, ne l'aura pas incité au scepticisme de Mérimée, lequel, sous l'Empire (le second) terminait par ces lignes immorales ou amorales, comme on voudra, son admirable portrait d'Henri de Guise :

Je suis assez porté à croire que la masse de vices et de vertus a été la même à toutes les époques; aussi je ne pense pas que nous valions beaucoup mieux que nos pères, bien que nous n'assassinions plus. L'assassinat était une forme de leurs passions, leurs passions sont encore les nôtres, mais elles ont d'autres formes; seulement je crois que nous devons nous féliciter de vivre dans un temps où ces formes sont sensiblement adoucies.

Que d'ironie sous ces doutes accumulés, masquant si mal un hautain et absolu mépris de l'espèce humaine! Voilà une hardiesse dont ne seraient pas capables nos romanciers d'histoire, qui font de la grande histoire avec les procédés de la petite pour le divertissement des petites gens, qui ne se recrutent pas tous comme on serait tenté de le croire, parmi les lecteurs de *Paris-Soir* et de ses cavalcades héroïques, quadrige réglé et présenté par un illustre inconnu nommé, je crois, Jean Prouvost.

AURIANT.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Denis de Rougemont : *L'Amour et l'Occident;* Paris, Plon.

« L'amour? Une invention du XIIe siècle. » Cette boutade a fait, il y a quelques années, la joie des chroniqueurs : on la trouvait à tout bout de champ dans son journal. Nous la devons, si je ne me trompe, au professeur Charles Seignobos. Elle pourrait servir d'épigraphe à l'ouvrage de M. Denis de Rougemont : **L'Amour et l'Occident.**

Ce livre touffu s'ouvre par un avertissement qui cherche à en éclairer le dessein. Pour se bien faire entendre, l'auteur aurait pu, à mon avis, se contenter de fournir sur lui-même quelques indications. A qui veut le lire utilement, il importe, en effet, de savoir que M. de Rougemont est Neuchâtelois, protestant et mystique. Neuchâtelois, c'est-à-dire fils d'un pays que son passé de sujétion prussienne expose plus que d'autres cantons romands à subir des influences venues d'Allemagne. Protestant, non seulement de naissance et d'éducation, mais d'âme et de cœur, croyant par toutes ses fibres et imprégné de puritanisme. Mystique, enfin, comme en témoignent sa recherche obstinée de l'ésotérisme, sa hantise du symbole, sa tendance à tout expliquer par des causes surnaturelles.

Il ne m'appartient pas de décider si ce sont là des conditions favorables pour disserter sur l'amour. Je constate seulement que les propos de M. de Rougemont leur doivent une indéniable originalité. A moi, qui me flatte d'être passionnément rationaliste, il me serait peut-être plus facile de recommencer son travail sur un autre plan que d'en commenter les résultats sur un ton qui le puisse satisfaire.

Essayons tout de même.

L'auteur prend pour point de départ le roman de Tristan et d'Iseut. On y trouve, en effet, tous les caractères de cette « invention du XIIe siècle » que les historiens nomment l' « amour *courtois* ». M. de Rougemont commence par se demander s'il est exact que ce roman soit un mythe et, dans l'affirmative, si, en l'analysant, il ne risque pas d'en détruire le charme. « Nous n'en sommes plu à croire, écrit-il, que le mythe est synonyme d'irréalité et d'illusion. » Pardon : ce mot évoque, dans tous les sens que lui attribuent les diction-

naires, une idée de fable, de fiction. Nous appelons mythe tout ce que nous tenons pour dépourvu d'existence objective : parler de la Trinité, par exemple, comme d'un mythe, ce serait avouer que l'on n'y croit pas. Cela étant, on peut se demander si, pour étudier l'amour, cette réalité, il était nécessaire d'en rattacher l'origine à un mythe. M. de Rougemont répondra qu'il se propose d'expliquer l'apparition, au XIIe siècle, d'une forme nouvelle de l'amour et que *Tristan* lui fournit à cet effet un matériel précieux. J'en demeure d'accord. Cependant, il faudrait distinguer mieux qu'il ne le fait entre passion et courtoisie. La passion, les anciens la connaissaient, mais la tenaient pour une folie, pour un malheur : voir le « mythe » d'Hélène de Sparte. La révolution du XIIe siècle conserve à l'amour sa fatalité. Où elle innove, c'est quand elle le transforme en vertu. Mais ce qu'elle exalte, est-ce bien la passion ? M. de Rougemont incline à le penser. *Tristan,* dans une certaine mesure au moins, l'y autorise. Mais il invoque d'autres témoignages et, dans la poésie de l'Europe méridionale, c'est, me semble-t-il, au sentiment plutôt qu'à la passion que s'adresse l'hommage des troubadours. Pour les Anciens, les actions humaines, réserve faite du rôle dévolu à l'*Ananké,* obéissaient à la raison ou à l'instinct, aux vues de l'esprit ou aux exigences de la chair. Une sagesse pratique harmonisait chez eux, en faisant appel aux données de l'expérience, ces aspects divers de la nature humaine que le christianisme oppose les uns aux autres. Entre ce qui est de l'âme et ce qui relève du corps, le XIIe siècle a révélé une zone intermédiaire, que les Anciens n'avaient presque pas explorée, celle de ces raisons « que la raison ne connaît pas ». Le règne du cœur commence avec l'Evangile. Dans le « mythe » cher à M. de Rougemont, ce qui est nouveau, c'est l'entrée triomphale du sentimentalisme dans le domaine de l'amour profane, des relations sexuelles. C'est aussi le « culte » de la « dame ».

Ce phénomène, dont l'apparition coïncide avec l'épanouissement de la société féodale et de la chevalerie, c'est proprement la courtoisie. Notre auteur, je le répète, ne la différencie pas assez nettement de la passion. Il est vrai que, très souvent, l'une se juxtapose à l'autre. On ne saurait cepen-

dans les confondre. L'amour courtois se prétend pur. La littérature qui l'exprime dédaigne tout ce qui est charnel. Cinq siècles avant l'Armande des *Femmes savantes,* elle affirme fièrement

que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes!
Les sens n'ont point de part à toutes ces ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
Comme une chose indigne, il laisse là le reste;
C'est un feu pur et net comme le feu céleste :
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales désirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose;
On aime pour aimer et non pour autre chose;
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

Tristan et Iseut, pourtant, après avoir bu le philtre, s'en aperçurent. Et rien ne prouve qu'ils n'aient pas, dans la suite, renouvelé très souvent l'expérience. L'épée nue qui les sépare, endormis sur le sol dans la forêt de Morrois, pourrait bien n'être qu'une ruse assez grossière, bonne tout au plus à berner le roi Mark, cet ancêtre de Boubouroche. Mais le langage du roman est chaste. Chaste aussi, celui de Pétrarque et des troubadours (1). C'est de l'hérésie cathare que M. Denis de Rougemont fait dériver toute la rhétorique de l'amour courtois. Hypothèse séduisante, qu'il étaie de fort bonnes raisons et que les spécialistes ne manqueront pas de vérifier. Sans attendre leur verdict, on est en droit de penser que cette explication n'empêche pas d'en imaginer d'autres. Il demeure vraisemblable que, si la nouvelle poésie amoureuse, qui, de Provence et du Languedoc, essaima sur l'Europe entière, se proposait, en fin de compte, de glorifier sournoisement l'adultère, elle ait emprunté à la doctrine des « parfaits » son vocabulaire ambigu. On peut concevoir aussi que les Cathares, empêchés par la persécution de s'exprimer ouvertement, se soient servis des troubadours pour envoyer à leurs adeptes des messages chiffrés.

Quoi qu'il en soit, on accorde à M. de Rougemont que

(1) Quand il ne tombe pas — et c'est fréquent — dans l'excès contraire.

l' « invention du XIIe siècle » a bouleversé le cours de la littérature européenne. Notre auteur consacre une importante partie de son ouvrage à suivre à travers les âges les déformations successives du « mythe », reflétées, comme dans un miroir, par les œuvres des écrivains. Au cours de cet examen, il oublie un peu trop que, si la conception courtoise de l'amour s'est transmise jusqu'à nous, si nous pouvons dessiner la courbe de son épanouissement et de sa décadence, elle n'a jamais supplanté complètement l'idée plus réaliste — plus sensualiste, si l'on veut — que les Anciens se faisaient d'Eros. Ce n'est sans doute point par hasard que ni Montaigne, ni Rabelais, ni Molière, ni *Manon Lescaut,* ni les *Liaisons dangereuses* ne trouvent place dans l'inventaire dressé par M. de Rougemont.

On pourrait chercher à cet intrépide jongleur d'innombrables querelles, tant fourmillent sous sa plume les assertions gratuites. Sur les rapports de la mystique avec l'amour courtois, par exemple, les thèses qu'il repousse apparaissent à tout esprit non prévenu aussi plausibles — pour le moins — que la sienne. M. de Rougemont n'admet point que le vocabulaire des troubadours, même lorsqu'il est « d'une crudité intraduisible », représente, comme le croit M. Etienne Gilson, l' « expression poétique de la concupiscence ». Il écrit à ce propos : « Les siècles passés usaient très couramment d'un langage plus « grossier » que le nôtre, tandis que notre langage décoloré et faussement puritain correspond à une érotisation sans précédent des mœurs ». Il a lu, pourtant, Lawrence et Céline. Les trouverait-il « décolorés » et « faussement puritains » ? Et croit-il sérieusement que l'humanité d'aujourd'hui soit plus « érotique », en fait, que celle d'autrefois? Quantitativement, l'attrait des plaisirs de la chair sur telle ou telle génération échappe au calcul des statisticiens, mais il est permis de présumer que, s'ils pouvaient s'attaquer à ce problème, ils seraient bien embarrassés de préciser dans quelle mesure nous sommes plus ou moins « vertueux » que nos ancêtres.

Après avoir longtemps épilogué sur le mythe dans la littérature, puis sur l'amour et la guerre, l'auteur finit par reconnaître que cette sorte d'amour qu'il appelle occidentale et

qui, à ses yeux, découle exclusivement de l'hérésie cathare, a perdu aujourd'hui le sens de ses origines. Vulgarisée, découronnée, abâtardie, elle n'en demeure pas moins dangereuse, assure-t-il, pour l'institution du mariage. Or, cette institution, M. Denis de Rougemont la tient pour nécessaire. Son livre s'achève par l'éloge de la fidélité conjugale. On pourrait objecter que, pour en arriver là, il n'était point besoin de tant de marches et de contremarches. Ou bien alors, il fallait remonter plus haut encore : on aurait vu que l'adultère est plus vieux que le mariage, qu'ils durent l'un et l'autre depuis beaucoup plus longtemps que le « mythe » et qu'ils survivront à sa mort. Avant Tristan et Iseut, il y eut Hélène et Pâris. Je vois bien que ces deux couples ne se ressemblent guère et je demeure très reconnaissant à M. de Rougemont de m'avoir aidé à comprendre le comment, le pourquoi de leurs différences. Mais entre Ménélas et le roi Mark, je n'en discerne aucune. Sauf le respect que je dois à mes lecteurs, il y aura toujours des cocus.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ESPAGNOLES

Miguel de Unamuno : *Abel Sanchez;* une histoire de passion. Traduction de Mme Emma H. Clouard (Mercure de France). — *Grenade dans la pourpre du couchant,* 1483-1492; pages extraites de Ginès Perez de Hita, par Paul Festugière, eaux-fortes de Pierre Matossy (Librairie Helleu-Pelletan, Paris).

Un jour que Miguel Unamuno était en exil, de quel côté de quelle frontière... peu importe, il corrigea les épreuves de la deuxième édition (quel succès en Espagne!) de son **Abel Sanchez.** Il en profita pour écrire une préface. L'essayiste qui dominait en lui, cet espagnolissime essayiste qui essaie et n'achève jamais, lui dicta de la sorte un épouvantable Traité de la haine en Espagne. Mme Emma H. Clouard l'a traduit avec patience, sans doute non sans frémir mais en respectant sa valeur acide, sa méchante et corrosive terminologie, comme il convenait à une bonne traductrice, car ce mot, hélas! désigne indifféremment tel adaptateur qui traduit un mot général par le nom d'une plante précise, ou tel mot-à-motiste qui transcrit en mots français, non en français, un texte espagnol. Ici, rien de pareil : nous avons affaire à un

effort louable, et réussi, d'un traducteur consciencieux et compréhensif. Aussi pourra-t-on juger de la joie unamunesque à parler de la haine, comme si on lisait en langue originale feu le recteur de Salamanque. D'après lui, la haine, vertu essentielle, viendrait de l'envie et « celle-ci de la Catalogne ». Unamuno — ce n'est point moi ni Mme Clouard qui parle — rapporte le mot d'un Catalan catalanissime, Cambo, qui lui a assuré : « L'envie est née en Catalogne », et Unamuno de parler aussitôt de l'Inquisition qui, d'après un autre auteur, naquit au même pays, le premier maître-inquisiteur ayant été Catalan... Moi qui ait vingt ans d'Espagne, j'ai vu des Espagnes sans haine. L'Aragon par exemple. Il est vrai qu'il ne fut jamais séparatiste, tandis qu'Unamuno se targue, en ce livre, d'appartenir au pays basque, autant français qu'espagnol, et l'on sait de reste que le Basque politiquement situé en Espagne vient d'être assez séparatiste.

Mais venons à Abel Sanchez. Vous avez deviné qu'Abel ne présage rien de bon. Caïn va vite apparaître. Joaquin et Abel, liés d'amitié, sont rivaux; situation de fortune inégale et amour de la même personne, la cousine de Joaquin. Celui-ci promet de plaider la cause de son ami. Mais l'envie, dont nous a parlé Unamuno avant de commencer, fait ses ravages. Abel se sert d'abord. (Je passe sur les coquetteries de la novia, qui le fait endêver. Ah! si un romancier français avait écrit ce jeu, de quelle espagnolade serait-il accusé!) Abel épouse Helena et fait son portrait; il y gagne une gloire qui va croissant. Mais Joaquin est médecin et appelé au chevet de son ami gravement atteint. Va-t-il le laisser mourir? N'attendez pas un combat calderoniano-cornélien : Unamuno traite ce drame extérieurement, objectivement. Quelle différence avec la jalousie chez *Pierre et Jean!* Tout le roman a, d'ailleurs, l'air d'une proposition en vue de discussion; c'est de l'art romanesque démonstratif, j'allais dire pédagogique; Unamuno veut démontrer que la haine hante l'esprit espagnol et ses personnages, même leur situation, et il sacrifie plus à la démonstration qu'à la sensibilité. Un parallélisme dans les événements ressortit à cette école religieuse qui illustra l'université de Salamanque. Parabole du bien et du mal : Joaquin devient un médecin omnibus, Abel un grand portraitiste.

Marié — pour tâcher d'oublier en vain sa novia — Joaquin a une fille. Abel aura un garçon que Joaquin mettra au monde. Car traité en vieil ami, Joaquin sera de toutes les fêtes des Abel : il prononcera le discours du triomphe du peintre et, plus tard, prendra pour assistant le fils d'Abel, lui aussi médecin. A ce régime : assister sans pouvoir rien empêcher au triomphe grandissant de son rival, Joaquin devient un refoulé comme on ne peut mieux faire. Tuera-t-il? Par parallélisme encore, il fera épouser sa fille au fils d'Abel, cherchant toujours — et ici apparaît le point de vue catholique dont Unamuno a cherché toute sa vie à se défaire! — à imposer à sa haine la rédemption d'un dévouement pour son rival. Par parallélisme enfin, Abel et sa femme doivent se pencher, en même temps que Joaquin et sa femme, sur le berceau de leur commun petit-fils et, enfin! l'orage éclate. En vertu de cette chance des Abel, qui d'après Unamuno, veut qu'ils en injurient les Caïn au point de les rendre justiciers de cette chance, et non plus meurtriers gratuits comme le soutiennent les Ecritures, le petit-fils préfère son grand-père Abel à son grand-père Joaquin. C'en est trop : Joaquin-Caïn étrangle Abel. Mais Unamuno, influencé dans ce roman par Dostoïewski et la littérature européenne, désespagnolisé en un mot, ici recule : il nous a prévenu qu'Abel avait le cœur malade; il lui suffit donc de faire le geste de l'étrangler pour qu'il meure de peur, non d'étranglement. Unamuno était de ces êtres qui généralisaient leur vision : à vouloir trouver dans son pays des vices pour avoir motif de s'en plaindre et de maudire à la fois et sa patrie et les étrangers qu'on rend susceptibles de les avoir favorisés, on finit par croire à la haine : il devait, lui aussi, la susciter et c'est pourquoi il mourut à la fois méprisé par ses partisans de l'avant-veille et par ceux de la veille. Il a contribué à empoisonner l'Espagne, et c'est pourquoi la traduction de Mme Clouard est à lire : c'est un document irréfutable sur cette génération de la défaite qui, depuis Cuba, a rongé nos voisins.

Lorsqu'on prend connaissance d'un livre sur l'Espagne proportionné à sa grandeur passée, c'est-à-dire présenté tel qu'il se devrait toujours quand on parle d'Elle, on regrette qu'il ne soit pas à la portée de tout le monde, mais l'amateur

d'hispanismes saura bien aller le consulter dans les bibliothèques et dépôts publics. Donc, je lui signale cet admirable livre sur beau papier, dû au maître-imprimeur Helleu-Pelletan et au traducteur Paul Festugière, qui nous rend la première partie des guerres civiles de **Grenade,** de Ginès Perez de Hita. Editions multiples sous Mme de Scudéry, la mode s'empare de ses héros, on devance et prépare Chateaubriand des *Abencerrages.* Que l'Espagnol ait romancé l'histoire? Pas du tout, si nous acceptons pour historique tel livre d'aujourd'hui. Et, surtout, à mon sens, il n'a rien changé quant à la vérité extra-réaliste, j'allais dire non périodistique, de cette guerre civile, entre tant d'autres. Un More est un être défini, un guerrier aussi, dans l'échelle humaine des belliqueux, mais un More espagnol et un chevalier de Ferdinand qui, pendant deux ans, luttent pour Grenade, sont à part : super-êtres par le feu, le sens de la lutte belliqueuse, enfin ce goût de la mort et du courage gratuits. C'est d'abord la bataille des Alporchones, avec son *romance* more. C'est, ensuite, le combat de Mouça et du grand-maître de Calatrava. Les deux romances de Saïd et Saïda nous placent en une atmosphère quasi florentine de Montégu et Capulet, mais comme, en France, il faut un Shakespeare pour intéresser le public à un drame d'amour oriental, en dehors du grand siècle, on en a peu parlé... C'est la course de taureau, propre à plaire aux sensibles membres de la Société protectrice des animaux : El Maliqué combat un fauve « qui vient de tuer déjà six personnes » à pied, et sans autre arme que son burnous (étrange muleta, en vérité), prend le *toro* par les cornes et le domine. Ce prélude de gardian de Camargue plaît à Boabdil qui, du coup, nomme le torero chef d'un escadron de 100 chevaux. Le combat d'Alatiar et du grand-maître de Calatrava est un épisode des plus dramatiques, des plus violents et des plus colorés. On remarquera la malice de Sarracin, qui gourmande Mahomet de ne pas avoir servi ses amours et, tel la Napolitaine qui met le bon Dieu en pénitence, pense à se faire chrétienne pour mortifier le Prophète. Les pages de sang, des règlements de compte tragiques, apportent leurs horreurs dans l'assassinat d'une sœur et de neveux par Boabdil. Mais ce qui donne le mieux le *la,* en cette guerre interminable et

si inutile, des Mores à Grenade, c'est moins l'opposition de leurs factions que l'extrémisme de leur race, qui les fait s'adresser à leur adversaire, pour pactiser avec lui, afin d'abattre... leurs compatriotes. L'amour-propre supérieur au patriotisme est bien un des complexes intéressants de ces drames intimes qui ruinèrent Grenade. La proposition de pacte criminel est transmise au roi Ferdinand par un chrétien prisonnier chez les Mores, à qui on rend la liberté pour la circonstance, un malheureux soumis aux tortures de la prison sauvage. Mais il est bien difficile de résumer tous ces va-et-vient de l'histoire musulmano-chrétienne en ces parages. C'est, enfin, le siège de Grenade par Isabelle, dans les conditions que l'on sait, où la chevalerie espagnole se montra superbe et heureuse, autant que patiente. **Grenade dans la pourpre du couchant** est un beau livre, parce que, aussi, un artiste français, M. Pierre Matossy, grand blessé de la guerre de 1914-1918, a pris la peine de se pénétrer de ses vicissitudes, de ses complots et a prêté son burin à son illustration. Ses eaux-fortes cruelles mais justes, sans jamais être barbares, ajoutent à ce beau livre et, parfois, lui assurent la vie.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES RUSSES

La grande pitié des Lettres russes. — J'ai dit ailleurs (1) combien est lamentable à l'heure présente la situation des Lettres au pays des Soviets. Depuis que j'ai écrit ces lignes, rien n'est venu me contredire ou seulement atténuer cette triste constatation. Il semblerait au contraire que la descente dans le Maëlström où gisent les renommées passées, englouties par le remous désordonné de la vie soviétique, s'est encore accentué.

Cependant, on publie beaucoup en U. R. S. S., et on y consomme beaucoup de papier et d'encre; mais ce qu'on publie, ce sont des fonds de tiroir, des pièces d'archives, des recueils littéraires, historiques, ethnographiques et autres. La place qu'occupent dans cette masse de publications des œuvres d'imagination et d'observation est minime. Voici quelques revues. Qu'y trouvons-nous? Principalement, si ce n'est exclu-

(1) *La Tragédie des Lettres Russes*. Ed. du « Mercure de France », 1939.

sivement, du folklore, ou plutôt son imitation; en premier lieu du folklore des peuples du Caucase et de l'Asie centrale. Ces revues, telles par exemple que la *Krasnaïa Nov* (Champ rouge), sont donc remplies de chants, poèmes et contes traduits de tous les idiomes parlés en U. R. S. S. et qu'on nous dit jaillir du tréfonds de l'âme des peuples de l'Union soviétique. En réalité, l'à-propos de toute cette production, répétant sur tous les tons les mots d'ordre les plus récents et glorifiant les maîtres de l'heure, semble bien indiquer une source d'inspiration plus précise que l'âme populaire.

Et quand les revues soviétiques (exemple : *Molodaïa Gvardia* (La Jeune garde) ou *Literatournoié Obozrénié*) ne s'occupent pas de folklore, elles ne présentent plus aucun intérêt, car ce qu'elles publient alors n'est que du pur conformisme aux mots d'ordre du Parti. Il suffit, d'ailleurs, de feuilleter leurs pages consacrées à la critique littéraire pour comprendre l'impossibilité de tout effort littéraire tant soit peu sérieux sous l'œil vigilant d'une censure policière prompte à flairer partout soit une allusion sournoise, soit une réticence suspecte.

Donc, de plus en plus, la littérature soviétique perd même ce semblant de liberté à s'exprimer qu'elle avait il y a une dizaine ou une quinzaine d'années. Aujourd'hui, les écrivains russes sont étouffés par l'impitoyable censure, et surtout par la crainte de laisser échapper un mot qui pourrait les rendre suspects. Aussi écrivent-ils peu. Et on a beau crier *urbi et orbi* qu'Alexis Tolstoï, pour son *Pierre Ier* et *Le Pain*, ainsi que Cholokhov, l'auteur du célèbre roman *Tikhy Don* (Sur le Don paisible), ont été dignes d'être élus académiciens, membres de l'Institut de littérature universelle, cela ne change rien à la situation présente des Lettres russes. Du reste, quels sont les motifs qui ont fait élire académiciens ces deux écrivains éminents? Pour Tolstoï, « pour avoir su démasquer d'une façon artistique les théories antimarxistes qui avaient faussé l'histoire russe et calomnié le peuple russe ». Pour Cholokhov, « pour avoir montré dans ses épopées le grand procès de rééducation des masses laborieuses ».

Ce sont donc des préoccupations d'ordre politique et social, en conformité à la ligne du Parti, qui ont prévalu pour leur

élection, et non point les qualités artistiques de leurs œuvres. Au surplus, ce n'est que grâce à leur talent exceptionnel que Tolstoï et Cholokhov ont su se jouer de la difficulté d'écrire des pages littéraires tout en se conformant aux exigences imposées par le Parti communiste. Mais ils sont l'exception. Les talents plus modestes ne peuvent y parvenir et sombrent dans la platitude et la banalité.

Ce n'est pas l'impossibilité d'écrire en toute liberté sur n'importe qui, n'importe quoi et n'importe comment qui paralyse les hommes de lettres russes hors frontières. Non. Mais c'est en grande partie la pauvreté des thèmes que leur fournissent les milieux russes de l'émigration qu'ils évoquent généralement dans leurs œuvres. Ces milieux se sont terriblement étiolés et clarifiés depuis le temps. Ils ne se renouvellent guère; par contre, leur déchéance morale et leur misère matérielle s'accentuent toujours davantage. Aussi, les œuvres littéraires qui les dépeignent sont-elles passablement ternes, incolores, dépourvues de nerfs et de moelle.

Certains auteurs russes hors frontières, tels qu'Aldanov et Nabokov-Syrine, pour sortir du cercle infernal de l'existence de leurs compatriotes exilés, que continue cependant à décrire avec complaisance, mais avec un souffle de plus en plus court, une Mme Teffi, se sont lancés dans le roman historique ou semi-policier, semi-romanesque (2). Mais, dans ce domaine, ils sont distancés de loin par les Anglais et les Américains, et donc peu originaux, ce qui ne doit pas nous surprendre; la substance même du génie créateur russe est en contradiction avec une littérature de *heimatlos*, cosmopolite et exterritoriale.

Ce fait, qu'un Kouprine a si bien senti qu'il revint en Russie sur ses vieux jours, bravant tous les risques qu'il pouvait encourir, ce fait, dis-je, pèse visiblement sur un Bounine, un Chméliov, et arrête la production des plus jeunes, arrachés au sol natal qui seul aurait pu nourrir leurs œuvres.

Telle est donc la tragédie des Lettres russes de nos jours.

(2) Aldanov: *Desiataïa simfonia* (Dixième symphonie). — *Sviataïa Elena, malenki ostrov* (Sainte-Hélène, petite île). — *Linia Brunhildy* (La ligne Brunhilde) etc. — Nabokov Syrine : *Camera obscura*. — *Zashtita Louguina* (traduit en français par « La course du Fou »). — *Priglachénié na kazn* (Invitation au supplice), etc.

En Russie même, elles sont bâillonnées par une censure policière qui ne leur accorde aucune liberté à s'exprimer. La proscription à laquelle le talent et l'intelligence pure sont soumis en U. R. S. S. cause la mort des forces spirituelles de la nation. Mais, dans l'exil, ces forces s'étiolent parce qu'elles ne trouvent aucune source vive où elles auraient pu s'abreuver.

MÉMENTO. — M. E. Picard, à qui on doit déjà, sur la Russie soviétique, plusieurs ouvrages dont j'ai parlé en leur temps dans le *Mercure*, vient de faire paraître un substantiel essai biographique sur Alexandre Pouchkine. La connaissance approfondie de la langue russe, avec laquelle M. Piccard s'est familiarisé durant son long séjour en Russie, lui a permis d'apprécier à sa juste valeur l'œuvre immense de Pouchkine, « d'une perfection étonnante, comme il le dit dans la préface de son livre, d'une signification éminemment humanitaire, d'une puissance évocatrice insurpassable, empreinte d'un esprit clair et pénétrant ». Aussi son essai, dont il a puisé les éléments aux meilleures sources, est un des livres les plus marquants qu'un étranger ait écrits sur le grand poète russe.

On vient de publier, coup sur coup, la traduction en français d'un ouvrage d'Ivan Bounine (prix Nobel 1933) sur Tolstoï, et de celui que Dimitri Merej owsky a consacré à Gogol (3). M. Bounine nous présente un Léon Tolstoï nimbé de l'auréole d'un saint de l'Eglise et pourvu de la sagesse d'un yogi des Indes. A en croire M. Ivan Bounine, *La Délivrance de Tolstoï* avait consisté à se libérer progressivement, au prix de grands efforts, de privations et de renoncements, de l'emprise de ce monde périssable pour atteindre les hauteurs spirituelles les plus pures. La vie du châtelain de Yasnaïa Poliana est connue dans ses moindres détails; elle nous a été contée maintes et maintes fois. Je laisse donc à mes lecteurs de juger par eux-mêmes ce qu'il y a de vrai dans les hardies assertions de M. Ivan Bounine.

M. Dimitri Merejkowsky nous parle de Nicolas Gogol et de ses relations avec le Malin. *Gogol et le Diable*, voilà, certes, un sujet digne d'attention et que personne mieux que M. Merejkowsky ne pouvait traiter. Dans une lettre de Chevyrev, datée de Naples, le 27 avril 1897, Gogol écrivait :

Depuis bien longtemps déjà, je n'ai qu'une préoccupation : faire en sorte qu'après avoir lu mes ouvrages, l'homme puisse rire du diable, tout son saoul.

(3) Editions Gallimard (N. R. F.).

Et de son côté M. Merejkowsky nous dit :

D'après la conception religieuse de Gogol, le diable est une essence mystique et un être réel, en qui s'est concentrée la négation de Dieu, le mal éternel. En tant qu'artiste, Gogol étudie, à la lumière du rire, la nature de cette essence mystique; en tant qu'homme, il combat cet être réel avec l'arme du rire : le rire gogolien, c'est le combat de l'homme avec le diable.

Jaime beaucoup les ouvrages où on parle du diable, des revenants, des loups-garou; bref j'aime toutes les histoires qui font frémir ou simplement frissonner. J'ai donc lu avec beaucoup de plaisir le livre de M. Merejkowsky et je suis sûr qu'il plaira à bien d'autres que moi.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Anatole Muhlstein : *Le maréchal Pilsudski.*

La Pologne a, en ce moment, les honneurs de la grande vedette politique; le monde entier écoute les discours de ses hommes d'Etat et ses frontières sont devenues celles de la paix en Europe. Le livre de M. Muhlstein sur **Pilsudski,** l'homme qui fut l' « âme de la Pologne » et le « véritable restaurateur de l'indépendance polonaise », selon les expressions de l'auteur, en acquiert un vif intérêt d'actualité.

Disons tout de suite que ce livre, « respectueusement dédié à Mme la Maréchale Pilsudski », est l'œuvre d'un partisan convaincu du patriote polonais. Car, l'auteur le spécifie bien dans sa préface, Pilsudski a été fort discuté, voire méconnu, tant en Pologne qu'à l'étranger; et, ajoutons-le, il l'est encore.

Il serait donc vain de chercher dans cet ouvrage, très vivant du reste et écrit d'une plume alerte, ce souci d'impartialité qu'on exige ordinairement d'un historien; c'est un tableau dans lequel les ombres sont absentes. Et c'est fort dommage, car tout le charme romantique de cette existence « hors série » réside justement dans ce contraste d'ombres et de lumières, qui lui donnent un relief si puissant.

N'est-il pas surprenant, par exemple, que ce « véritable restaurateur de l'indépendance polonaise » ne soit pas Polonais? Pilsudski était Lithuanien et aimait à le rappeler dans la conversation; or, les Lithuaniens n'ont rien de commun avec les Polonais et ne sont ni Slaves ni même Aryens.

Et toute l'histoire de Pilsudski est un composé de ces

paradoxes. Jeune homme, il adhère au parti socialiste et y restera; et cependant, il ne sait et ne saura jamais rien du socialisme, qu'il méprise profondément. En 1920, à une délégation de socialistes qui lui donne du « cher camarade », il répondra brusquement : « Messieurs, je ne suis plus votre camarade, mes meilleurs vœux vous accompagnent, mais... appelez-moi Monsieur! »

Pourquoi dans ce cas Pilsudski s'est-il fait socialiste? « C'était la mode, explique-t-il lui-même, candidement; tout patriote polonais se proclamait socialiste. »

Du reste, Pilsudski est réfractaire aux idées, aux convictions politiques bien arrêtées. « Mon programme politique? dit-il un jour à un journaliste français, je n'en ai pas, je ne peux pas en avoir. Comment contenter tout le monde? On m'attend à droite, je me défile à gauche. On m'attend à gauche, vivement, je passe à droite. »

Ceci peut être le langage d'un chef de parti, mais non celui d'un chef d'Etat.

C'est que Joseph Pilsudski, malgré son bâton de maréchal, est le type parfait du conspirateur-né. Là, il est dans son élément et revient avec délices sur ces souvenirs de jeunesse, Sibérie y comprise.

Il se montre, cependant, plus réservé sur d'autres épisodes de son aventureuse carrière, par exemple sur l'affaire de Bezdany.

En 1905 la Russie était en pleine terreur révolutionnaire. Les partis extrémistes, encouragés par l'échec russe en Mandchourie, se livraient à des actes de terrorisme en masse, mitraillant, sans distinction, ministres, policiers, prêtres ou instituteurs. Sur ceci venaient se greffer les « expropriations », attaques à main armée de banques, de bureaux de poste, de transports d'argent. A ce moment Savinkof opérait en Russie, Staline au Caucase et Pilsudski en Pologne.

A Bezdany il s'agissait d'attaquer un train, transportant de l'or; Pilsudsky mit lui-même la main à la pâte et fit le coup de feu. On le lui reprocha; les patriotes polonais récusèrent cet acte de gangstérisme, qui compromettait l'œuvre nationale. Pilsudski crut nécessaire de fournir des explications par écrit. « On se rend compte, en lisant cette lettre, combien il

a dû souffrir », s'exclame M. Muhlstein, qui en s'apitoyant sur la souffrance de son héros semble oublier les malheureux cheminots, mitraillés par les « expropriateurs » de Pilsudski.

L'auteur paraît également quelque peu embarrassé dans son récit de l'activité de Pilsudski pendant la grande guerre. Cet homme, que M. Muhlstein nous présente comme étant doué d'un surprenant sentiment de divination, mise sur la victoire des empires centraux, et met sa légion et lui-même à la disposition de l'Autriche. Voici Pilsudski officier autrichien, puis personnage important à Varsovie sous l'occupation allemande.

Et si, au moment du règlement des comptes, la Pologne n'a pas pâti de cette formidable erreur, si elle a reçu plus même qu'elle ne l'espérait, ce fut, disons-le, grâce à l'activité et à l'influence du Comité national polonais, présidé à Paris par Roman Dmowski, vieil adversaire de Pilsudski.

M. Muhlstein arrête là son premier volume. Il nous en annonce un deuxième, dans lequel il nous parlera de Pilsudski chef d'Etat. M. Muhlstein est un écrivain fort habile; je ne doute donc pas qu'il réussisse à nous expliquer comment l'horreur de la dictature et l'amour de la démocratie, qu'il attribue à Pilsudski, ont peu l'amener à refuser avec mépris la présidence de la République, pour, aussitôt après, envahir Varsovie à la tête des troupes mutinées, bombarder les ministères et imposer son pouvoir, qu'il conservera sans aucun titre jusqu'à la fin de ses jours.

JEAN JACOBY.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

A props de Mlle X..., dite Gisèle d'Estoc. — Une lettre de M. Benjamin Crémieux sur Henri Duvernois.

Nous avons reçu la lettre suivante en réponse à la chronique de M. Auriant parue dans le numéro du 15 juillet.

Nous l'insérons volontiers, en l'amputant seulement de quelques lignes désobligeantes pour notre collaborateur et presque discourtoises vis-à-vis du *Mercure de France* lui-même, ou concernant des tiers.

Le reste, relevant de la critique littéraire, nous paraît loin de manquer d'intérêt.

Nice, le 17 juillet 1939.

Monsieur,

Dans votre numéro du 15 juillet, un de vos « rédacteurs » (M. Auriant) s'en prend au « Cahier d'amour de Mlle X... : confidences amoureuses d'une adoratrice de Guy de Maupassant » que j'ai publié dans les « Œuvres Libres » du 1er juin. Il commence par nier l'authenticité de ce document.

Nier, rien n'est plus facile! Mais les preuves? Auriant en donne au moins une, et qui a du poids. La voici : Mlle X... a fait mourir un ami de Guy de Maupassant avant la mort de celui-ci, alors qu'en réalité il est mort après!!!

Je vois là, au contraire, une preuve de la sincérité de ce document. Un faussaire se serait bien gardé de commettre une erreur aussi grossière.

Ce n'est pas tout; le « rédacteur » trouve le style de Mlle X... pauvre, lâché, vulgaire. Il déclare que je ne suis pas très difficile.

Cela ne lui suffisant toujours pas, il réclame à grands cris le nom de Mlle X... On le lui donne et il le rejette.

Puisqu'il ne la connaît pas, cette femme n'existe pas.

« Elle n'est pas dans la liste des amies de Maupassant », dit-il.

Mais il y a cent lettres du romancier qui prouvent leur liaison. Et tous les contemporains connus de Gisèle d'Estoc (non pas de taille, ça, c'est vraiment trop bête!) (1) ont parlé d'elle ou l'ont fréquentée. Catulle Mendès, le Sâr Péladan, Octave Mirbeau, Jean Lorrain, le Père Didon, Jean de Bonnefon, Rachilde, Séverine, René Maizeroy, Richard O'Monroy. Dans son livre sur le symbolisme paru au *Mercure de France*, Ernest Raynaud raconte comment Gisèle d'Estoc « punit » Laurent Tailhande avec la fameuse bombe à retardement du Restaurant Foyot.

Tout cela, votre rédacteur le nie *parce qu'il l'ignore.* Il en arrive à me prendre en pitié : « Pierre Borel est si naïf! » Qu'il se rassure. Je suis moins « naïf » que lui. [Allons, tant mieux.] S'il arrive à caser sa camelote, je sais faire le choix de mes écrits et je n'ai pas besoin de ses conseils.

(1) Notre collaborateur citait le mot de M. Léon Deffoux (page 491 du n° du 15 juillet).

Tout en essayant de ridiculiser le « Cahier d'amour », votre rédacteur me fait un grief d'ignorer les « Souvenirs de Mme X... » parus dans une grande revue parisienne le 25 octobre 1912. S'il méprise mon document, par contre Auriant fait le plus grand cas de ces pages. On sent qu'il est enchanté de me prendre en flagrant délit d'ignorance.

Or, ces « Souvenirs » qu'il a « gobés » sans sourciller, lui, le très malin, le très savant, ces pages de la confidente (de l'héroïne de « Notre Cœur », a-t-il le soin de préciser) de Guy de Maupassant, dont l'authenticité lui semble incontestable, tant par la couleur du style épistolaire que par la multitude de détails que Mme X... donne sur le célèbre écrivain, ces souvenirs *sont tout simplement faux!!!*

Ils sont l'œuvre d'Adrien Le Corbeau, le romancier du « Couple nu », de l' « Heure finale » et du « Gigantesque », un écrivain certes d'une autre classe que celle d'Auriant.

Quelque temps après la mort du romancier, un de ses amis, M. Aurèle Patorni, écrivait dans *l'Esprit français* : « Un jour, Le Corbeau me dévoilait cette supercherie. C'était lui qui avait écrit les lettres et imaginé ces souvenirs après avoir seulement produit, à l'appui de son rôle d' « historien », la reproduction d'une photographie dédicacée de Maupassant et trouvée par hasard dans un journal roumain. »

Voilà pour la « naïveté » et l'ignorance de votre rédacteur.

Et maintenant, que dire de sa logique!

Tout cela au fond a fort peu d'importance, en ce moment surtout, et je n'aurais rien dit, j'aurais laissé le scribe accroupi à sa besogne solitaire, s'il n'avait pas tout d'abord cherché à salir la tombe de mon ami [Henri Duvernois].

PIERRE BOREL.

§

Nous avons communiqué la réponse de M. Borel à M. Auriant qui nous a envoyé cette lettre :

Paris, 21 juillet 1939.

Mon cher Directeur,

Mlle X..., moins connue sous le nom de guerre de : Gisèle d'Estoc, aurait, selon M. Pierre Borel, servi de modèle à Manet. Je demandai : pour quel tableau? M. Borel garde le

silence. J'ai prié M. Ad. Tabarant, l'homme de France et du monde qui connaît le mieux la vie et l'œuvre de Manet, de me renseigner à cet égard. Voici la réponse de M. Tabarant, elle est concluante :

Cher Monsieur Auriant,

Je ne sais rien de Gisèle d'Estoc. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle n'apparaît à aucun moment dans l'œuvre de Manet. A aucun moment, et j'y insiste.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments bien cordiaux.

A. TABARANT.

J'ai dit que je n'ai jamais vu citer, dans les journaux du temps, le nom de Mlle X..., dite Gisèle d'Estoc, « écrivain non sans verve, peintre et sculpteur », selon M. Borel, et, de plus, lesbienne notoire. M. Borel répond que Catulle Mendès, le Sâr Péladan, Octave Mirbeau, Jean Lorrain, le Père Didon, Jean de Bonnefon, Rachilde, Séverine, René Maizeroy, Richard O'Monroy « ont parlé d'elle ou l'ont fréquentée ». Que cette « tendresse » ait fréquenté ces écrivains, c'est bien possible, mais M. Borel qui invoque leur caution ne nous révèle pas où, dans quel livre, dans quelle revue, dans quel journal, et à quelle date ils ont parlé de Mlle X..., dite Gisèle d'Estoc. M. Borel ne s'y risque qu'une fois, et c'est pour jouer de malheur :

Dans son livre sur le symbolisme paru au *Mercure de France*, Ernest Raynaud raconte comment Gisèle d'Estoc « punit » Laurent Tailhande (2) avec la fameuse bombe à retardement du Restaurant Foyot.

J'ouvre la *Mêlée symboliste*, à la page que M. Borel n'indique pas, et je lis, pp. 130-131, ceci :

On a parlé d'une vengeance personnelle de femme : Madame M... D..., qui en voulait à mort à Tailhade, paraît-il, d'avoir médit d'elle. L'idée du pot de fleurs est en effet assez féminine. Madame M... D... qui ne s'habillait qu'en homme avait déjà, dans certaines circonstances, fait preuve de décisions viriles, mais comment ne pas hésiter à la croire capable d'une machination aussi diabolique?

On voit que toutes les hypothèses se heurtent à de sérieuses objections. Ce mystère demeure entier.

(2) M. Borel a écrit d'abord Tailhaude, puis il a rectifié, de sa propre main : Tailhande.

Il paraît, pourtant, qu'il a été éclairci par le préfet de police Lépine, qui nous dit dans son livre : *Mes Souvenirs,* paru chez Payot :

« Celui que je considérais comme le coupable put échapper au châtiment, car, par une maladresse, peut-être voulue de la part du Parquet, les premiers résultats de mon enquête, que je trouvais concluants, furent écartés et l'affaire se termina par un non-lieu. »

Il est seulement regrettable que M. Lépine n'ait pas jugé à propos de nous révéler le nom de ce coupable. Nous y aurions évité bien des suppositions fâcheuses.

Celles de M. Borel en particulier. Ernest Raynaud n'eût pas manqué de trouver regrettable que M. Borel n'ait pas jugé à propos de nous révéler comment il est parvenu à connaître le nom de la coupable et à identifier Mme M... D... avec Mlle X..., dite Gisèle d'Estoc. Si le témoignage des autres écrivains qu'il invoque est aussi précis et probant que celui-là, je m'explique sa réserve et qu'il évite de citer ses références.

J'ai dit que Mlle X..., dite Gisèle d'Estoc, a écrit que son amant, couché à ses côtés, lui avait confié avoir vu se noyer en songe Harry Alis, lequel devait être tué en duel deux ans après la mort de Maupassant, et que cet anachronisme suspect avait éveillé ma défiance quant à la véracité du « cahier d'amour » de Mlle X..., dite Gisèle d'Estoc.

Je vois là, au contraire, une preuve de la sincérité de ce document, réplique M. Borel. Un faussaire se serait bien gardé de commettre une erreur aussi grossière.

M. Borel n'a peut-être jamais entendu parler de certaine tiare de Saïtaphernès.

J'ai dit qu'on retrouvait sous la plume de Mlle X..., dite Gisèle d'Estoc, des « Confidences » déjà lues, il y a vingt-six et vingt-sept ans, sous la plume de Mme X..., et je l'ai montré en donnant, sur deux colonnes, un échantillon de ces rencontres troublantes. M. Borel lui-même en a été si troublé qu'il n'a seulement pas songé à les justifier. Il a pensé s'en tirer en créant une diversion. Je connais l'anecdote contée par M. Aurèle Patorni dans l'*Esprit français,* où je collaborais en même temps que lui. Je pense, jusqu'à preuve du contraire, que feu Le Corbeau s'est vanté. J'ai prié M. Léon Deffoux,

l'homme qui connaît le mieux, en leur vie et leurs œuvres, les cinq de Médan et leur chef, de me dire ce qu'il faut penser de cette historiette. Voici la réponse de M. Léon Deffoux, elle est édifiante :

Mon cher Auriant,

On a voulu faire croire, après la mort d'Adrien Le Corbeau, qu'il était l'auteur des Souvenirs publiés par « Mme X. » dans la *Grande Revue* en 1913 ainsi que des lettres de Maupassant citées dans ces souvenirs.

Jusqu'ici cette affirmation ne repose absolument sur rien; il me paraît hors de doute que les lettres sont authentiques et les souvenirs de « Mme X », ont pour auteur Mme L... de N...

Celle-ci d'ailleurs, par des publications antérieures (*Amitié amoureuse* et *En regardant passer la Vie*), les avait, pour ainsi dire, authentifiés d'avance.

Et, permettez-moi de vous rappeler à ce sujet, une opinion d,Henry Céard que j'ai rapportée dans *le Groupe de Médan* :

« Il semble... que les lettres publiées par l'amie de Maupassant en 1913, dans la *Grande Revue*, faisaient partie d'un roman en collaboration, roman ébauché dans ses grandes lignes par un échange de correspondance passionnée. »

Bien amicalement à vous,

LÉON DEFFOUX.

J'ai bien peur, pour M. Pierre Borel, que ses arguments spécieux et ses chicanes n'aient desservi la cause de Mlle X... dite Gisèle d'Estoc, en changeant dans l'esprit des lecteurs la présomption de mystification en certitude. Je crois avoir démontré que les erreurs de M. Borel au sujet de Mlle X..., dite Gisèle d'Estoc, sont... de taille.

J'ai reçu à propos de cette même chronique une lettre de M. Benjamin Crémieux qui contraste, par sa courtoisie, avec la sommation que M. Borel vous a adressée. Je trouve très estimable qu'on défende la mémoire d'un mort. C'est tout à l'honneur de M. Benjamin Crémieux et je me fais un plaisir de publier sa lettre :

Paris, le 18 juillet 1939.

Monsieur et cher Confrère,

Je n'étais ni des amis intimes, ni des familiers d'Henri Duvernois, mais je l'ai assez bien connu pour pouvoir affirmer que le portrait que vous faites de lui, dans le *Mercure* du 15 juillet (pages 487-8)

non seulement n'est pas ressemblant, mais encore évoque une figure qui est, trait pour trait, l'inverse de la sienne. Vous avez certainement mal entendu ses propos de table, et Montfort s'est trompé autant que vous en parlant de son « dada ».

Loin de se vanter de ses prétendus « gros tirages » et d' « honoraires mirifiques », Duvernois avait coutume de se plaindre à tout venant de ses maigres tirages et des difficultés qu'éprouve un écrivain, même connu, à gagner décemment sa vie. Au surplus Duvernois, qui connaissait admirablement la vie dite parisienne et les milieux littéraires, parlait plus volontiers des autres que de lui. Quand il se mettait en cause, c'était presque toujours pour conter une anecdote où il avait été dupe, une affaire où il avait échoué! Duvernois avait le « complexe » de beaucoup d'écrivains nés entre 1870 et 1880, le sentiment de s'être trouvés coincés entre leurs aînés et leurs cadets par suite de la grande coupure de la guerre. A cet égard les propos de Duvernois ressemblaient, en moins amer, à ceux de Montfort et de bien d'autres, encore vivants et même académiciens. Ajoutez enfin que jamais homme de lettres n'a moins cherché à se donner de l'importance et à se faire prendre au sérieux que Duvernois. Il professait qu'on ne doit écrire que par plaisir et répétait souvent le mot de Manet : « Pas de pensum.» On sentait bien chez lui quelque dépit, ou plutôt quelque souffrance d'être considéré comme un simple amuseur, d'où de temps à autre quelque trait un peu mordant contre les auteurs « hermétiques », mais tout cela toujours sur un ton léger et sans jamais insister.

Sur le mérite et la durée de l'œuvre de Duvernois, il est peut-être bien tôt pour se prononcer définitivement, mais là n'est pas l'affaire. Je n'insisterai pas non plus sur le côté « breton » de Duvernois : sa philosophie de la vie me paraît beaucoup plus proche de celle de Capus ou de Jules Renard que de celle de Spinoza, de Bergson ou même de Julien Benda. Je voulais seulement vous signaler que votre portrait avait besoin de retouches.

J'imagine que d'autres que moi auront protesté et rectifié et, dans ce cas, inutile de publier ma lettre. Mais si j'étais seul, par hasard, à vous avoir écrit, je vous serais obligé de faire part de ces quelques remarques aux lecteurs du *Mercure de France.*

Veuillez trouver ici, etc.

J'ai dit simplement l'impression fâcheuse que m'avait laissée Henri Duvernois la seule fois que je l'ai rencontré, et j'ai fidèlement rapporté l'impression de Montfort. Je suis certain de n'avoir pas entendu de travers et que Duvernois

n'y mettait pas malice, ce soir-là. L'homme est un animal complexe et divers. M. Benjamin Crémieux nous a donné très sobrement un autre aspect de Duvernois. L'histoire littéraire fera, s'il y a lieu, les retouches nécessaires à son portrait. Je crains qu'elle ne s'en soucie pas. J'ai publié, pour ma part, de son vivant même, dans la *France active* (n° 152, novembre-décembre 1935, pp. 101-103) ce que je pensais, et ce que je pense toujours, de cet écrivain. Mais c'est peut-être M. Benjamin Crémieux qui a raison : nous ne savons pas de quoi la postérité sera faite; en voyant comment se comportent nos contemporains, il ne serait pas invraisemblable que le public qui succédera à celui-ci préfère Duvernois à Eugène Montfort, à Louis Codet, à Jean Viollis et quelques autres écrivains méconnus de la « génération sacrifiée » à laquelle ils ont appartenu.

Veuillez, etc.

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Constantin de Grunwald : *Portrait de la Hongrie*. Préface de Abel Bonnard. Avec 23 gravures h. t. et une carte; Plon. 20 »

Georges Trial : *O Koumé, bêtes et gens de l'Afrique noire;* Edit. Spes. 24 »

Art

Maurice Denis : *Histoire de l'Art religieux*. Nombreuses illustrations. Deux hors-texte en six couleurs accompagnant chaque fascicule; Flammarion.
Déjà parus :
Fascicules I et II-III et IV-V-VI-VII-VIII. » »

Valentine Hugo : *Sept illustrations pour « Les Poètes de sept ans » de Arthur Rimbaud*. Avant-propos de Paul Eluard; G. L. M., 6, rue Huyghens, Paris. » »

Lionello Venturi : *Les Archives de l'Impressionisme;* Durand Ruel, 2 vol. 200 »

Esotérisme et Sciences psychiques

J. Marquès-Rivière : *Rituel de magie tantrique hindoue. Yantra Chintamani. (Le joyau des Yantras)*, traduit pour la première fois en français et précédé d'une étude sur le Tantrisme. (Coll. *Asie*, textes anciens et modernes concernant les doctrines et les sciences traditionnelles de l'Orient; libr. Vega. 25 »

Littérature

Jean Ajalbert : *Mémoires sur une tombe : Les amants de Royat, général Boulanger, Mme de Bonnemains.* Avec des illustrations; Albin Michel. 25 »
Princesse Bibesco : *Feuilles de Calendrier;* Plon. 30 »
Eugène Dabit : *Journal intime* 1928-1936; Nouv. Revue franç. 28 »
Divers : *Hommage à Eugène Dabit.* Avec un portrait; Nouv. Revue franç. » »
Divers : *Racine.* Avec des illustr.; J. de Gigord. » »
Paul Filleul : *Le duc de Montmorency Luxembourg.* Préface de Bernard Fay. Avec des illustr.; Edit. Labergerie. 45 »
Colonel Godchot : *Arcachon, aller et retour,* 28 *septembre*-12 *octobre* 1938; Chez l'auteur, 4, rue Valentine, Nice. » »
Félix Lagalaure : *Théo Varlet* 1878-1938. *Sa vie, son œuvre.* Préface de Valentin Bresle. Rétrospective de Malcolm Mac Laren. Postface du Docteur Emmanuel Agostini. Portrait de Théo Varlet. 12 pages reproduction d'autographes. Bois gravés de Léonev; L'Amitié par le livre. » »
Edmond Privat : *Les Américains. Des colons aux penseurs;* Rieder. 15 »
Albert Soboul : 1789, *L'An* 1 *de la Liberté;* étude historique, textes originaux; Edit. sociales internationales. » »
Joseph Verdilhan : *Le prétendant de Mme Royale;* Les livres nouveaux. 17 »
****De l'abjection.* (Coll. *Métamorphoses*); Nouv. Revue franç. » »

Littérature enfantine

Lily Jean Javal : *Paniers percés,* illustr. de Maggie Salcedo; Bourrelier. 14 »

Musique

Wagner : *La Tétralogie.* (*La Bible d'un anarchiste*). Traduction et commentaires par A. de Malander; Edit. de la revue *Les Humbles.* 18 »

Poésie

Jacques Ayrens : *Les joies claires;* Les livres nouveaux. 24 »
Jean Massin : *Poèmes de la compassion de Jésus-Christ;* Edit. franciscaines. » »
Arthur Rimbaud : *Les Poètes de sept ans.* Sept illustrations par Valentine Hugo. Avant-propos de Paul Eluard; G. L. M. 6, rue Huyghens. Paris. » »

Politique

Charles d'Hydewalle : *Vingt ans d'Europe,* 1919-1939. Préface de M. André Tardieu; Flammarion. » »
Charles de Saint-Cyr : *Garibaldi contre Mussolini,* Sorlot. 15 »

Questions militaires et maritimes

R. Mignaten : *Marine d'abord!* Les livres nouveaux. 10 »

Questions religieuses

Prosper Dor : *Le royaume de Jésus et la Passion selon M. Guignebert;* Bloud et Gay. » »

Roman

André Billy : *Introïbo;* Flammarion. 18 »
Letty de Brans : *Contes fleuris;* Les livres nouveaux. 18 »
Courths-Mahler : *La tendre alliée;* Flammarion. 18 »
Eugène Dabit : *Le mal de vivre;* Nouv. Revue franç. 27 »
M. L. Pascal Dasque : *Esquisses;* Les livres nouveaux. 9 »
Jacques Decrest : *Les enquêtes de M. Gilles.* IV : *La vérité du septième jour;* Nouv. Revue franç. » »

Raoul Hautier : *Vie et mort d'Helga Ericsonn;* s. n. d'édit. » »
Francis Iles : *Complicité*, traduit de l'anglais par Ed. Michel Tyl; Nouv. Revue franç. 21 »
Francis Iles : *Préméditation*, traduit de l'anglais par P. J. Robret; Nouv. Revue franç. 21 »
J. D. Kerruish : *Le monstre immortel*, texte français de la Princesse Sixte de Bourbon; Edit. de France. » »
Sinclair Lewis : *Les parents prodigues*, traduit de l'anglais par Joseph Sorin; Nouv. Revue franç. 24 »
Pierre Lièvre : *La vie et le roman;* Nouv. Revue franç. 20 »
Jean Sarg : *Passages;* libr. Barma, Antibes. » »
Simenon : *Le coup de vague;* Nouv. Revue franç. » »

Sionisme

Docteur J. Harosin : *La Palestine et les Etats-Unis arabes. Sionisme. Panarabisme. Panislamisme. Antisémitisme;* Edit. Mzarines. 36 »

Varia

R. d'Auxion de Ruffé : *La farce de l'opium;* Berger-Levrault. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Ambroise Vollard. — Un portrait de Gustave Kahn au musée de Metz. — Une pièce d'Alfred Mortier. — Aux accents de la « Marseillaise ». — Le Théâtre du Peuple. — Livres de guerre. — « Henri III et sa cour », d'Alexandre Dumas père. — Alphonse Germain et Hugues Rebell. — Parti sans laisser d'adresse. — Le Sottisier universel.

Ambroise Vollard. — Ambroise Vollard est mort à 73 ans, dans un sot accident d'automobile, sur la route vers Pontchartrain, le vendredi 21 juillet. C'était une célébrité du monde de la peinture, comme marchand de tableaux, pour ses curieux débuts dans cette carrière et la belle fortune qu'il y avait faite. Né à la Réunion, venu en France pour faire son droit, il s'intéressa à la peinture, eut la devination de l'avenir de peintres, à cette époque, ou fort critiqués ou peu connus, comme Renoir et Cézanne, Bonnard et Vuillard, bien d'autres, achetant leurs toiles, les emmagasinant dans sa boutique et son sous-sol de la rue Laffitte, les deux bientôt célèbres dans le monde des amateurs. Un beau jour, la célébrité de tous ces artistes fit sa fortune. Ambroise Vollard n'était pas que ce marchand de tableaux à l'heureuse devination. Il était aussi un écrivain d'un merveilleux talent fait du naturel le plus accompli, d'un art extrême pour présenter ses personnages, au point que lorsqu'on le lit, on croit voir et entendre les gens dont il parle, amusé en même temps par tous ses traits malicieux. Ses livres sur Renoir, Cézanne, Degas, sont d'étonnantes réussites dans ce genre et on leur a souvent emprunté pour ce qui a été écrit sur ces peintres. Il était également éditeur de livres d'art de très grand luxe qu'il mettait des années à établir, l'illustration des textes confiés à des peintres comme Bonnard, Dufy, Roussel, Picasso,

Rouault, Degas, Emile Bernard, Laprade, des sculpteurs comme Aristide Maillol. On peut citer : *Parallèlement, Daphnis et Chloé, Les Réincarnations du Père Ubu, Sagesse, Les Fêtes galantes, La Belle Enfant, L'Odyssée, Gaspard de la nuit, L'Imitation, etc.* Sa mort en laisse en chantier quelques-uns dont on se demande ce qu'ils deviendront. Ambroise Vollard a fait également des conférences, jusqu'en Amérique, sur les artistes qu'il a connus. L'homme était original, pittoresque, charmant, simple, plein de malice, de la plus grande courtoisie, obligeant et bienfaisant sans le répandre, le premier à rire quand on lui faisait des compliments sur ses qualités d'écrivain. Sachant qu'il allait mourir, il a encore montré cette bonté cachée en lui par des paroles de pardon et de résignation qui touchent profondément. Son dernier livre : *Souvenirs d'un Marchand de tableaux*, est une mine de renseignements, de portraits, d'anecdotes sur des peintres, des écrivains, des amateurs d'art qu'il avait connus depuis ses débuts jusqu'à ce jour. Il travaillait à un livre de souvenirs personnels sur son enfance et sur sa jeunesse. Ses obsèques ont eu lieu le 28 juillet à Sainte-Clotilde, à deux pas de son hôtel de la rue de Martignac, un vrai musée. — PAUL LÉAUTAUD.

§

Un portrait de Gustave Kahn au Musée de Metz. — Sur l'initiative de M. Roger Clement, l'éminent Conservateur des Musées de Metz, et à l'occasion de l'inauguration du pavillon François de Curel pendant le Congrès des Conservateurs des Collections Publiques de France à Metz, s'est déroulée, le 4 juillet dernier, une cérémonie particulièrement émouvante en présence de M. Hocquard, maire de Metz, et de nombreuses personnalités.

M. Jacques Feschotte a remis à la Ville de Metz un portrait de Gustave Kahn au nom de Mme Frédéric Boutet, fille du poète messin. Cette admirable effigie due au maître O. D. V. Guillonnet, avait figuré à l'Exposition du Symbolisme, et était restée depuis en dépôt à la Bibliothèque Nationale. M. Jacques Feschotte, secrétaire général de la *Fédération Lorraine des Lettres et des Arts*, parlant également au nom de la *Société des poètes Français* et de la *Société des Ecrivains d'Alsace et de Lorraine*, a évoqué les cérémonies verlainiennes que M. Clement et lui-même organisèrent, notamment en 1919, 1921 et 1925 : cette dernière présidée par Gustave Kahn qui remettait à la Ville de Metz le beau buste de Verlaine dû à James Vibert. Il rendit à Gustave Kahn, son maître et son grand ami, un hommage ému, et termina par la lecture d'un vibrant message de M. A. Ferdinand-Herold. Le portrait fut ensuite solennellement installé en

face du portrait de Verlaine par Aman-Jean, offert en 1921 au Musée de Metz sur l'initiative de MM. Roger Clement et Jacques Feschotte, près du buste de François de Curel par Hannaux. Ainsi Metz honore pieusement les grands écrivains nés de son sol.

§

Une pièce d'Alfred Mortier. — Le 8 juillet, « Radio-Paris » a donné *Le Parchemin*, d'Alfred Mortier, dont l'action se passe à Florence, à la fin du xv[e] siècle.

§

Aux accents de la « Marseillaise ». — Les poètes n'ont pas tellement d'occasions de voir leur œuvre à la scène, quand ils se mêlent d'écrire pour le théâtre. C'est bien pourquoi un groupement dramatique comme *le Coryphée* est béni, qui s'est voué à la représentation des pièces en vers. Cela à l'inspiration de Mme France Darget.

Et Mme France Darget, ces temps-ci, a entrepris une tournée en Alsace; *le Coryphée* a représenté à Haguenau, à Saint-Dié, à Colmar, la pièce en vers d'Emile Ripert et Gaston Picard, *la Marseillaise*. Cette œuvre pathétique à la fois qu'attrayante, et qui paraît en librairie à l'occasion du cent cinquantenaire de la Révolution, met en scène, notamment, Mme Amable Tastu, Mme Elise Voiart. On sait que Rouget de Lisle devenu vieux avait trouvé asile chez ses amis Voiart, à Choisy-le-Roi. Milieu très littéraire : Mme Amable Tastu avait traduit le *Robinson Crusoé*; Mme Elise Voiart, sa belle-mère, *Robinson Suisse*.

Lors de la représentation de Haguenau, il y eut des récitations de poèmes, et on vit M. Jules Maurice, artiste dramatique, à cheval. C'est dans cette position, en effet, que M. Jules Maurice récita *le Cuirassier de Waterloo*, de Victor Hugo. Ainsi *le Coryphée* trouvait son Pégase.

§

Le **Théâtre du Peuple,** à Bussang (Vosges), donnera pour la saison 1939; les 13 et 15 août, *Le château de Hans*, pièce légendaire en 4 actes et 5 tableaux, de Maurice Pottecher, musique de Lucien Michelot (M. P. Richard-Willm jouera le rôle de Hans); les 20 et 26 août, *Le lundi de la Pentecôte*, comédie en un acte de Maurice Pottecher; *Le médecin malgré lui*, comédie en 3 actes de Molière.

Cette 44[e] année d'existence verra l'inauguration de la nouvelle scène, avec le concours de Pierre Richard-Willm pour la décoration, la mise en scène et l'interprétation.

§

Livres de guerre. — La Maison du Combattant, 19, rue Voltaire, à Moulins (Allier), a chargé M. Joseph Voisin d'organiser une bibliothèque de livres de guerre. Le comité de la bibliothèque sera reconnaissant des envois qu'on voudra bien lui faire. — G. P.

§

« Henri III et sa cour » d'Alexandre Dumas père. — L'auteur a vendu le droit d'éditer sa pièce au libraire Vezard, et voici comment est libellé l'acte de cession que nous venons d'avoir sous les yeux :

Entre les soussignés M. Alexandre Dumas demeurant à Paris, rue St-Honoré n° 218, d'une part;

et M. Pierre Alexandre Vezard, passage Choiseul 22 à 26 d'autre part; ont été faites les conventions suivantes :

Art. 1er. — M. Alexandre Dumas, auteur d'une pièce en cinq actes, intitulée *Henri III et sa cour*, et représentée au Théâtre-Français, concède à M. Vezard la propriété du dit ouvrage moyennant la somme de *six mille francs*, payable comptant.

Art. 2. — M. Vezard pourra imprimer et réimprimer le dit ouvrage à tel nombre et en tel format qu'il lui conviendra et jouir de la propriété comme bon lui semblera.

Art. 3. — M. Dumas s'engage à corriger et augmenter le dit ouvrage, s'il y a lieu, sans exiger aucune indemnité.

Fait double entre les soussignés, à Paris le dix-sept février mil-huit-cent-vingt-neuf.

Approuvé l'écriture ci-dessus.

P. A. VEZARD. A. DUMAS.

Je reconnais avoir reçu de M. Vezard la somme de six mille francs, lors de la signature du présent acte.

Ce 18 février 1829.

A. DUMAS.

Six mille francs en 1829, c'était une jolie somme. L'article 3 de ce traité est assez curieux.

Complétons cette histoire d'édition en disant que Vezard, le 12 décembre 1833, a cédé tous les droits qu'il tenait de Dumas à son confrère J.-N. Barba et cela pour la somme de six cents francs ! — P. V. STOCK.

§

Alphonse Germain et Hugues Rebell. — C'est sans doute par modestie que, dans la trop brève notice qu'il a publiée, en tête des échos du *Mercure* (1er octobre 1938) d'Alphonse Germain, M. Henri Mazel n'a pas cité le beau portrait à la plume que celui-ci esquissa dans les *Portraits du prochain siècle*, du directeur de l'*Ermitage* :

Un Velasquez de fière mine, ce gentilhomme penseur. Au psychique, une âme à l'antique marque, comme disait Montaigne — un caractère au

cérébral, un artiste chrétien. Au littéraire un rhéteur latin ayant achevé ses études auprès de Chateaubriand, de Flaubert et de Taine...

C'est bien cela. M. Mazel a fait discrètement allusion à quelques amis d'Alphonse Germain. Quand donc se décidera-t-il a publier ses souvenirs — qui sont écrits — sur l'*Ermitage*, l'une des revues littéraires les mieux faites et les plus intéressantes des années 1890 à 1895 (au delà même). Quelques-uns de ses collaborateurs l'étaient aussi du *Mercure*. Tels Rebell et Germain. Leurs idées étaient aux antipodes, cela ne les empêchait pas de s'estimer. Quand Rebell publia ses *Chants de la Pluie et du Soleil*, Germain, offusqué par le paganisme de son ami, lui répondit dans l'*Ermitage* d'août 1894 par cette

Lettre d'un chrétien à un lettré païen.

Homo terrae datus... Terram amas, Terra es!

Saint Augustin.

Maintes choses étaient à dire aux intellectuels que vous avez dites avec une mâle dignité, mon cher Rebell, en vos *Chants de la Pluie et du Soleil*, j'en goûte le style, de fière trempe, et l'esprit aristocratique, encore qu'il manque de pitié, mais si j'applaudis à la manière dont vous cinglez la canaillerie contemporaine, je m'élève avec force contre l'affligeante luxure prêchée par vous d'un cœur amène.

O! le moins logicien des hommes, vous rêvez de beauté et c'est au péché que vous en demandez les moyens de réalisation, au péché, source de toutes les laideurs. Hélas! vous ne croyez pas au péché, vous êtes dans le cas d'un homme qui, refusant de croire aux propriétés de l'électricité, jouerait sans précaution avec quelque dangereux appareil [...] Remarquez, tout d'abord que votre concupiscence entre en contradiction avec votre vouloir d'aristie. Nul ne saurait acquérir une supériorité morale ou intellectuelle avant d'avoir discipliné, asservi la partie grossière de son moi, partie toujours prête à troubler l'harmonie. Et cela est péremptoire; peut-on cultiver un moi où la raison ne règne pas souveraine? et n'est-ce pas altérer sa volonté, donc sa liberté, que déchainer ses instincts infériorisants? Or, ces instincts, vous les appelez à la révolte, les flattant, les divinisant presque! Comment entendez-vous concilier votre aristocratisme de pensée avec un sensualisme actif jusqu'à l'intempérance? [...] Vous croyez diriger vos sens, les traitant avec indulgence, erreur, ce sont eux qui vous mèneront; leur octroyer des licences, c'est les rendre exigeants, on ne parlemente pas avec les bêtes, on leur donne des ordres. Eh! quoi, vous le cérébral aux altières aspirations, vous consentez [à être] l'esclave de votre concupiscence! Ce qui nous animalise ou nous déséquilibre, ce que nous ne réussissons pas même à purifier par l'art sans les secours de la culture morale, ce foyer d'impulsions corruptrices, cette basse Circé, vous en êtes glorieux, vous en vantez la tyrannie! [...] L'instinct développé jusqu'au priapisme, une force! Allons donc! Appelez-vous force l'excitation? Se changer en l'ivresse ou telle frénésie paroxysant pour mieux briser? Se changer en faune, c'est renoncer de gaîté de cœur aux félicités les plus douces du monde! [...] Non, non, le mâle n'est pas l'homme qui tente d'assouvir, en belle brute, ses désirs les plus grossiers, mais bien celui assez conscient et volontaire pour choisir entre ses désirs ceux qu'il peut apaiser sans nuire à son idéal perfectionnement. Cultivant vos passions comme autant de plantes rares, à quel dilettantisme aboutirez-vous? A un culte de beauté? Dites à l'*Autolâtrie*. Car ne poursuivre dans l'ambiance que la satisfaction voluptueuse de son moi, qu'est-ce, sinon s'aduler? L'adoration du Beau! Ingénieux moyen de masquer sa salacité mise en œuvre par les Hellènes, gens experts en l'art de poudrer d'or les immondices,

de verser l'aromate sur le nauséabond. Vous êtes dupe des mirages littéraires de spéculations insuffisamment digérées, votre paganisme de lettré vous égare [...] Loin de moi l'intention d'opposer à votre culture animalisante une impraticable culture angélique, non, je ne prétends opposer que le langage de la raison aux hypotyposes d'un lyrisme sensationnel à l'excès et ce, au seul nom de l'aristie. A votre autoritarisme de jeune prince trop tôt couronné, j'expose quelques-unes de ces lois naturelles que nul n'enfreint sans dam, — rôle de frère aîné. La moisson d'impureté en germe dans votre livre, vous ne l'avez pas voulue, je le sais, aussi considéré-je votre luxure comme une stase, un accident, non comme l'ébauche d'une philosophie. Néanmoins, prenez garde : resterait-il littéraire, un priapisme n'en serait pas moins dangereux. Croyez-vous qu'un auteur n'ait pas à pâtir des désordres que des écrits provoquèrent dans autrui? N'oublions pas la loi du choc en retour.

Je ne sais ce que le lettré païen répondit à son censeur chrétien, mais il ne se laissa ni amadouer, ni convaincre, malgré l'expérience de la *Nichina* où les hommes en qui il incarna ses idées, donnaient, par leur vie stérile et leur fin tragique, raison à son contradicteur. Maintes strophes de ses *Chants de la Patrie et de l'Exil* témoignent qu'il persévéra dans son aristocratique amoralisme. Ainsi, dans celui qu'il entonna « en l'honneur des vieilles amoureuses »,

Ce n'est pas moi, certes!
Qui enlèverait sa récompense à la Vertu,
Mais en ces temps d'égalité,
Le Vieux Vice ne doit-il pas avoir son prix? [s'écriait-il]
. . . .
Si le bon Dieu n'était pas Juif,
Disciple de Sienkievicz et de Tolstoï,
Ennemi de l'Amour et de Vénus,
Vous auriez droit, anciennes belles,
A des retraites honorables
En des lupanars somptueux
Où l'on vous verrait présider les déduits amoureux
Avec toute l'autorité des grands'mères.

Et ailleurs :

Luxure, ils ne savent pas, tes ennemis,
Que c'est toi qui chantes au fond des vieux cloitres;
Toi qui te poses sur les livres anciens
Et les feuillets rongés de vers;
Toi qui dors au milieu des ruines parmi le lierre.

Luxure, ils ont le cœur trop froid pour comprendre
Que tu respires pâmée toutes les chevelures,
Que tu suces les lèvres mortes et les lèvres ardentes,
Que tu te vautres sur les couches chaudes et sur les tombes.
. . . .
Pour moi, je ne sais quand j'adore la mer
Si mon amour se nomme Femme ou Pensée
Et je ne sais jamais, grâce des sexes,
Si c'est la gloire du jour qui m'attendrit vers vous.

La grâce, que lui souhaitait Alphonse Germain, ne toucha jamais Hugues Rebell. — AURIANT.

§

Parti sans laisser d'adresse. — Nous avons reçu, dans le courrier du 25 juillet, une enveloppe contenant des coupures de journaux envoyés par une agence qui « renseigne sur tout ce qui est publié dans les journaux, revues et publications de toute nature paraissant en France et à l'Etranger ».

Elle est adressée à *Monsieur G. de Nerval, aux bons soins des Editions Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris-6ᵉ.

A gauche, on a ajouté ces mots : *Prière de faire suivre.*

Et tout cela a beaucoup plu à notre administration, qui note avec scrupule la précaution de l'envoyeur, craignant l'époque des congés payés.

§

Le Sottisier universel.

L'individu évadé de prison fut étranglé par le chien des Baskerville, qui doit être un énorme molosse et qu'on trouva sur la lande vêtu de vieux vêtements ayant appartenu à sir Henry. — *Ric et Rac*, 14 juin.

LE MESSAGER DE WAGRAM. — C'est le 6 juillet que tombe l'anniversaire de la victoire de Wagram, à propos de laquelle Pierrette Day, dans un journal du matin, rappelle l'aventure de Ferdinand de Lariboisière, jeune officier, chargé par Napoléon de porter la nouvelle toute fraîche à l'impératrice. Il passa trois jours et deux nuits en selle. Marie-Louise, quand il arriva, le reçut au lit et voulut lui faire un présent pour tant de fête. — *Candide*, 12 juillet.

Frinot, au cours de l'épreuve du javelot, réussit à battre le record de France avec 26 m. 08 (ancien record : Degland, 61 m. 34). — *Paris-Soir*, 10 juin.

LA VIE DU SOUVERAIN. — Il était né à la Mecque le 21 mars 1912, pendant la rébellion des tribus du Sud. Le jeune prince avait 21 ans en 1913, quand son père, le roi Fayçal, se rendit en Angleterre. — *L'Œuvre*, 5 avril.

Le Tour de France part cette année le 10 juillet jusqu'au 10 juin. — *Le Radical* (Marseille), 20 mars.

M. Adrien Cheminade, comme dans la chanson de Mistinguett, avait également deux amours : le négoce et la culture. — *Le Réveil du Cantal*, 31 mars.

Bucarest, 24 mars. — La nouvelle de la signature de l'accord germano-allemand a produit une certaine nervosité. — *Le Populaire* (de Nantes), 25 mars.

LE CABINET ACCORDE SA CONFIANCE AU CABINET. [Titre d'un article]. — *Le Petit Haut-Marnais*, 13 mai.

LA SUISSE VEUT RESTER NEUTRE. — *Stockholm, 13 mai.* Un grand débat sur la défense nationale s'est institué au Riksdag. — *La Dépêche* (de Constantine), 14 mai.

Un crédit de 100 francs est voté pour la réfection du président du tribunal. — *Le Petit Marseillais*, 11 mai.

Le solitaire de Berchtesgaden est le maitre du jeu tragique. Dans son refuge de l'Oberland bernois, il médite. — *La Justice*, 16 juin.

MARIAGE. — Samedi 10 juin a eu lieu à Cublac le mariage de Mlle Marie-Louise Treillard avec M. Robert Parot. Nous adressons aux nouveaunés nos meilleurs vœux de bonheur. — *La Dépêche* (de Toulouse), 19 juin.

La foule se découvre. L'apparition de Weidmann est fulgurante. Grand, mince, il est livide. A peine l'a-t-on vu qu'il est poussé en avant, rejeté sur la bascule. Le couperet tombe. C'est fait. Et maintenant le fourgon s'éloigne vers le cimetière des Gonards, où le corps sera inhumé.
Je suis bouleversé, murmure-t-il. — *Paris-Soir*, 18 juin.

Pour la première fois depuis 1859, un bataillon du 1er régiment de la Légion Etrangère, avec drapeau et musique, participera aux fêtes du 14 juillet. — *Le Petit Dauphinois*, 11 juillet.

INCIDENTS ANTIPOLONAIS EN SIBÉRIE ALLEMANDE. [Titre d'un article]. — *Le Petit Marocain*, 12 juin.

Le gouvernement a décidé d'accorder la gratuité d'un titre de transport à tous les disponibles ou réservistes. Les ministres disponibles ou réservistes nécessiteux bénéficieront d'un deuxième transport gratuit. — *Le Réveil du Nord*, 1er juin.

L'APPEL DE LA CLASSE : *Partiront les jeunes gens nés du* 1er *décembre* 1938 *au* 31 *décembre* 1939. [Titre d'un article.] — *La Dépêche* (de Lille), 1er juin.

COQUILLES

En attendant, Weidmann a été inhumé au café des suppliciés. — *L'Indépendant des Pyrénées-Orientales*, 19 juin.

De 1308 à 1918, Dantzig ne fut allemand que 212 ans, tandis que cette ville libre demeura 420 ans sous la souveraineté polonaise. — *L'Ordre*, 28 mai.

Le parti nazi de Dantzig a installé des piquets de garde devant les magasins polonais de la ville libre, afin d'empêcher la clientèle allemande d'y faire des chats. — *La Tribune républicaine*, 17 mai.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.